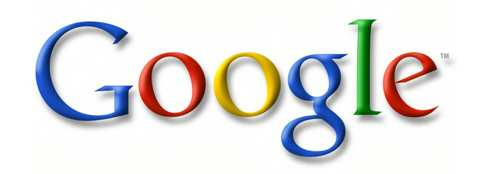
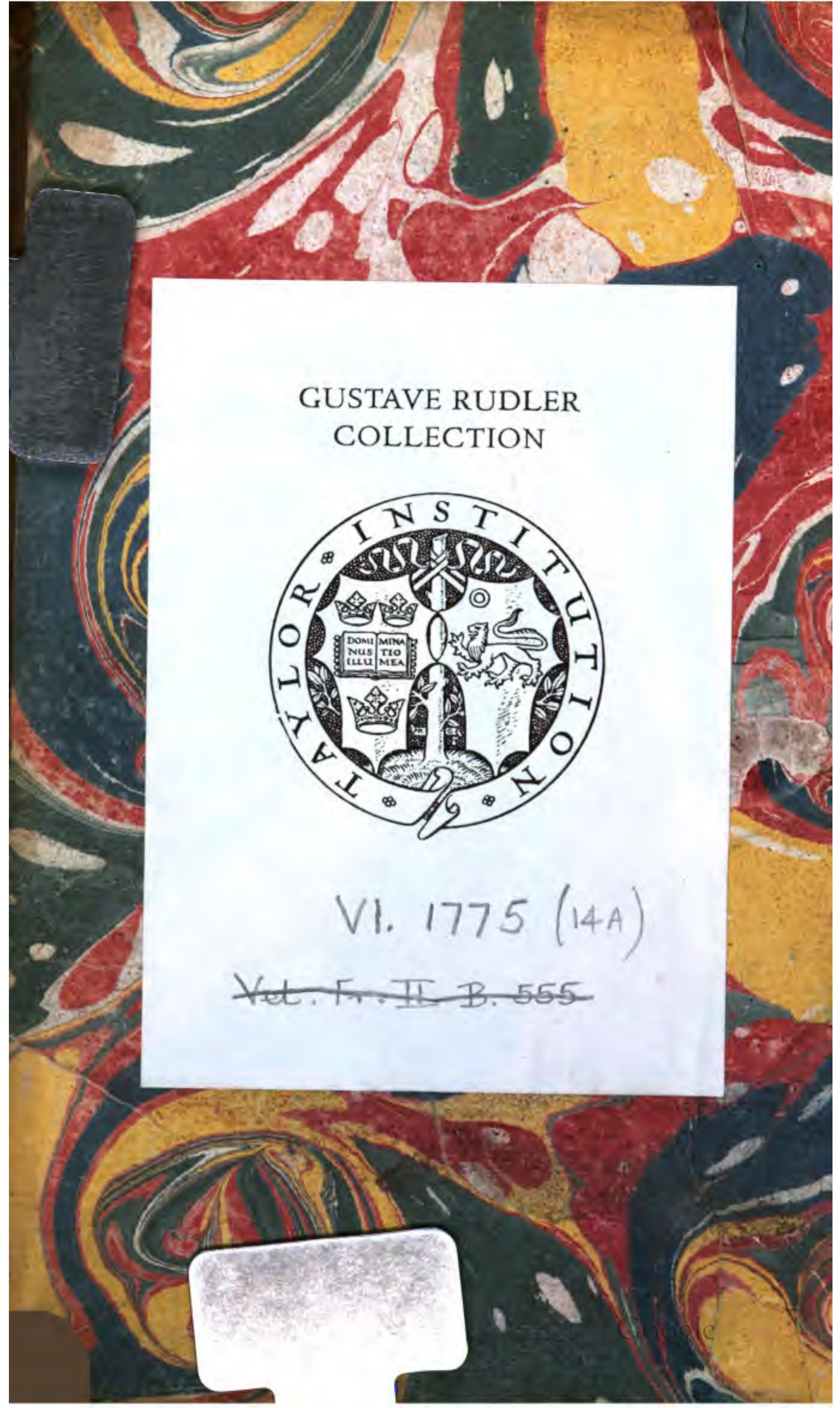

Google




GUSTAVE RUDLER
COLLECTION
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
VI. 1775 (14A)
~~Vet. Fr. II B. 555~~
Digitized by Google



TOME QUATORZIÉME.

ESSAI

SUR

LES MŒURS, ET L'ESPRIT DES NATIONS;

ET SUR

LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,

DEPUIS

CHARLEMAGNE, JUSQU'À LOUIS XIII.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXV.

A TRÈS-HAUTE

ET TRÈS-AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE TOUTES

LES RUSSIES,

PROTECTRICE DES ARTS

ET DES SCIENCES;

DIGNE PAR SON ESPRIT DE JUGER

DES ANCIENNES NATIONS,

COMME ELLE EST DIGNE DE GOUVERNER

LA SIENNE.

OFFERT TRÈS-HUMBLEMENT

PAR LE NEVEU DE L'AUTEUR.



LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

INTRODUCTION.

Vous voudriez que des philosophes eussent écrit l'histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philosophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer ensemble; essayons de déterrer quelques monumens précieux sous les ruines des siécles.

Commençons par examiner si le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il est aujourd'hui.

Il se peut que notre monde ait subi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenses chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moissons. Il n'y a point de rivage que le tems n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les sables mouvans de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chose que les sables de la mer qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu-à-peu retirée? *Hérodote* qui ne ment pas toûjours, nous dit probablement une très grande vérité, quand il raconte que suivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toûjours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes sablonneuses qui sont

vers la mer Baltique? Les Ciclades n'atteſtent-elles pas aux yeux même, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aiſément ſous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du Continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne ſemble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toûjours cru? Le mont Véſuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens ſous la mer qui les ſépare. Le Véſuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna ceſſa de l'être; l'un des deux ſoupiraux jette encor des flammes quand l'autre eſt tranquille. Une ſecouſſe violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe ſait que la mer a englouti la moitié de la Friſe. J'ai vu il y a quarante ans les clochers de dix-huit villages près du Mordik, qui s'élevaient encor au-deſſus de ſes inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il eſt ſenſible que la mer abandonne en peu de tems ſes anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravénne, qui ont été des ports & qui ne le ſont plus. Voyez Damiette où nous abordames du tems des croiſades, & qui eſt actuellement à dix milles au milieu des terres; la mer ſe retire tous les jours de Roſette. La nature rend partout témoignage de ces révolutions; & s'il s'eſt perdu des étoiles dans l'immenſité de l'eſpace, ſi la ſeptiéme des Pléiades eſt diſparue depuis longtems, ſi pluſieurs autres ſe ſont évanouies aux yeux dans la voye lactée, devons-nous être ſurpris que notre petit globe ſubiſſe des changemens continuels.

Je ne prétends pas aſſurer que la mer ait formé ou même côtoyé toutes les montagnes de la terre. Quelques coquilles trouvées près de ces montagnes peu-

vent avoir été le logement des petits teſtacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont diſparu par des tremblemens de terre, ſe feront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloſſopêtres, m'ont paru des foſſiles terreſtres. Je n'ai jamais oſé penſer que ces gloſſopêtres puſſent être des langues de chien marin, (*a*) & je ſuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes ſont venues dépoſer leurs *concas veneris* ſur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y ſont venus apporter leurs langues. Ce que les mers ſans reflux & que les mers dont le reflux eſt de ſix, ſept ou huit pieds ayent formé des montagnes de quatre cent toiſes de haut, que tout le globe ait été brûlé, qu'il ſoit devenu une boule de verre, ces imaginations deshonorent la phyſique. Une telle charlatanerie eſt indigne de l'hiſtoire.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le chimérique avec le vrai ; nous avons aſſez de preuves des grandes révolutions du globe, ſans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ferait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût exiſté. Il eſt vraiſemblable que cette terre n'était autre choſe que l'iſle de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité, oubliée enſuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzième ſiécle de notre ère vulgaire.

Enfin, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golfes que les irruptions de la mer ont formées, par ces archipels ſemés au milieu des eaux, il paraît que les deux hémiſphères ont perdu

(*a*) Voyez les chapitres intitulés *Curioſités de la nature.*

peut-être plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre. Mais, la mer ne peut avoir été pendant des siécles sur les Alpes & sur les Pyrénées! Une telle idée choque toutes les loix de la gravitation & l'hydrostatique.

DES DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

Ce qui est plus intéressant pour nous, c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lappons, les Chinois, les Américains, soient des races entiérement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui en passant par Leide n'ait vu la partie du *reticulum mucosum* d'un Nègre disséqué par le célèbre *Ruisb.* Tout le reste de cette membrane fut transportée par *Pierre le grand* dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire, & c'est elle qui communique aux Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu, & permettre à la graisse échappée de ses cellules de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toûjours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des Nègres & des Négresses transportés dans les pays les plus froids, y produisent toûjours des animaux de leur espèce, & que les mulâtres ne sont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire.

Les Albinos ſont à la vérité une nation très petite & très rare ; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faibleſſe ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent ; cependant les Nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vus. Prétendre que ce ſont des Nègres nains, dont une eſpèce de lèpre a blanchi la peau, c'eſt comme ſi on diſait que les noirs eux-mêmes ſont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne reſſemble pas plus à un Nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'eſt une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie ; leurs cheveux, leurs ſourcils ſont de la plus belle & de la plus douce ſoie ; leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lappons par la taille, à aucune nation par la tête, puiſqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la ſtature du corps, avec la faculté de la parole & de la penſée dans un degré très éloigné du nôtre. Tels ſont ceux que j'ai vus & examinés.

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril ſur les cuiſſes ; le mamelon noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre continent, & le menton toûjours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guères poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains ? il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitans des terres Auſtrales ? & on a déja répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège en a planté auſſi en Amérique & ſous le cercle

polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Plusieurs savans ont soupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchans de l'homme, ont péri; les Albinos sont en si petit nombre, si faibles, & si maltraités par les Nègres, qu'il est à craindre que cette espèce ne subsiste pas encore longtems.

Il est parlé de Satyres dans tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds, des singes ayent subjugué des filles. *Hérodote* au livre II, dit, que dans son voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique au chap. XVII. de s'unir avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplemens ayent été communs; & jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci, il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables; mais si elles ont existé, elles n'ont pu influer sur le genre-humain, & semblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (si vous faites abstraction de cette ligne de descendans d'*Adam* consacrée par les livres juifs, & si longtems inconnue) il est vraisemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à-peu-près aussi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toûjours eu la même durée. Il est ridicule de nous en excepter.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toûjours apporté au genre-humain les productions &

les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robuftes & plus laborieux dans la fimplicité d'un état champêtre pour lequel ils font nés, ils ont dû jouïr d'une fanté plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la molleffe, ou dans les travaux mal-fains des grandes villes ; c'eft-à-dire, que fi dans Conftantinople, Paris & Londres, un homme fur cent mille arrive à cent années, il eft probable que vingt hommes fur deux millions atteignaient autrefois cet âge. C'eft ce qu'on vit dans plufieurs endroits de l'Amérique où le genre-humain s'était confervé dans l'état de pure nature.

La pefte, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le tems aux peuples de l'Afie & de l'Europe, furent longtems inconnues. Ainfi le genre-humain en Afie, & dans les beaux climats de l'Europe, fe multipliait plus aifément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plufieurs bleffures ne fe guériffaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la pefte, compenfait tous les dangers attachés à notre nature ; de forte qu'à tout prendre il eft à croire que le genre-humain dans les climats favorables, jouïffait autrefois d'une vie plus faine & plus heureufe que depuis l'établiffement des grands empires. Ce n'eft pas à dire que les hommes ayent jamais vécu trois ou quatre cent ans. C'eft un miracle très refpectable dans la Bible, mais partout ailleurs c'eft un conte abfurde.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

Prefque tous les peuples, mais furtout ceux de l'Afie, comptent une fuite de fiécles qui nous effraie. Cette conformité entr'eux doit au moins nous faire examiner fi leurs idées fur cette antiquité étaient deftituées de toute vraifemblance.

Pour qu'une nation ſoit raſſemblée en corps de peuple, qu'elle ſoit puiſſante, aguerrie, ſavante, il eſt certain qu'il faut un tems prodigieux. Voyez l'Amérique; il n'y avait que deux royaumes quand elle fut découverte, & encor dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reſte de ce vaſte continent était partagé, & l'eſt encor, en petites ſociétés à qui les arts ſont inconnus. Toutes ces peuplades vivent ſous des huttes, elles ſe vêtiſſent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont preſque nues dans les tempérés. Les unes ſe nourriſſent de la chaſſe, les autres de racines qu'elles pêtriſſent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie; parce qu'on ne déſire point ce qu'on ne connaît pas. Leur induſtrie n'a pu aller au-delà de leurs beſoins preſſans. Les Samoyèdes, les Lappons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, ſont encor moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plûpart des Nègres, tous les Cafres ſont plongés dans la même ſtupidité; & y croupiront longtems.

Il faut un concours de circonſtances favorables pendant des ſiécles pour qu'il ſe forme une grande ſociété d'hommes raſſemblés ſous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas ſi on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle au bout de quelque tems que par imitation; & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a falu peut-être plus de tems pour que des hommes doués d'un talent ſingulier ayent formé & enſeigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a falu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a mé-

me des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodites au rapport de *Pline*; tels ſont encor ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes où le genre-humain a été longtems, dut rendre l'eſpèce très rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères ſuffire à leurs beſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres; & de là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le ris qui croît de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très peuplés, quand les autres régions étaient preſque déſertes. Dans nos climats ſeptentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aiſé de rencontrer une compagnie de loups qu'une ſociété d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE DE L'AME.

Quelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'ame? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils ayent entendu le catéchiſme, ou

même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réflechissent jamais. La nature a eu trop de pitié d'eux pour en faire des métaphysiciens ; cette nature est toûjours & partout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelque être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie ; & le mot d'*ame* signifia toûjours la vie chez les anciens, soit Syriens, soit Caldéens, soit Egyptiens, soit Grecs, soit ceux qui vinrent enfin s'établir dans une partie de la Phénicie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins n'étaient pas philosophes.

Il se forma dans la suite des tems des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son père, ou de son frère, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivans, & cependant ce mort rongé des vers est toûjours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui, qui se promène dans l'air. C'est son ame, son ombre, ses manes ; c'est une figure légère de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers tems connus, & doit avoir été par conséquent celle des tems ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a falu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs,

avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique de plusieurs siécles.

Remarquons en passant que dans l'âge moyen de la Grèce, du tems d'*Homère*, l'ame n'était autre chose qu'une image aërienne du corps. *Ulysse* voit dans les enfers des ombres, des manes; pouvait-il voir des esprits purs?

Nous examinerons dans la suite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéose des morts; comment ils crurent, ainsi que d'autres peuples, une seconde vie, sans soupçonner la spiritualité de l'ame; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne sais si *Platon* n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Encor la spiritualité de *Platon* est très contestée, & la plûpart des pères de l'église admirent une ame corporelle, tout platoniciens qu'ils étaient. Mais nous n'en sommes pas à ces tems si nouveaux, & nous ne considérons le monde que comme encor informe & à peine dégrossi.

DE LA RELIGION DES PREMIERS HOMMES.

Lorsqu'après un grand nombre de siécles quelques sociétés se furent établies, il est à croire qu'il y eut quelque religion, quelque espèce de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux sages un éternel architecte.

La connaiſſance d'un DIEU formateur, rémunérateur & vengeur, eſt le fruit de la raiſon cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des ſiècles, ce que ſont aujourd'hui les habitans de pluſieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de pluſieurs iſles, & la moitié des Americains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un DIEU unique, ayant tout fait, préſent en tous lieux, exiſtant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le ſens ordinaire; car ils ne nient point l'Etre ſuprême; ils ne le connaiſſent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un inſecte, les Nègres un ſerpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Pluſieurs n'ont abſolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le ſoleil. Ou *Mango Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet aſtre, ou leur raiſon commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaiſſance à l'aſtre qui anime la nature.

Pour ſavoir comment tous ces cultes ou ces ſuperſtitions s'établirent, il me ſemble qu'il faut ſuivre la marche de l'eſprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes preſque ſauvages, voit périr les fruits qui la nourriſſent: une inondation détruit quelques cabanes; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut être un de leurs concitoyens; car tous ont également ſouffert. C'eſt donc quelque puiſſance ſecrette; elle les a maltraités, il faut donc l'appaiſer. Comment en venir à bout? en la ſervant comme on ſert ceux à qui on veut plaire, en lui faiſant de petits préſens. Il y a un ſerpent dans le voiſinage, ce pourait bien être le ſerpent; on lui offrira du lait près de la caverne où il ſe retire; il devient ſacré dès-lors; on l'invoque quand on a la guerre

contre la bourgade voisine, qui de son côté a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortifie avec le tems, demeure dans toutes les têtes quand la nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre DIEU que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï* chez les Phéniciens, *Baal*, *Melkom*, *Adad*, *Sadaï* chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur*, *le Puissant*.

Chaque état eut donc avec le tems sa divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu; & sans pouvoir imaginer que l'État voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi? Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de maîtres, de seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement & si longtems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des tems très postérieurs, vous voyez *Homère* faire combattre les Dieux de Troye contre les Dieux des Grecs, sans laisser soupçonner en aucun endroit que ce soit une chose extraordinaire & nouvelle. Vous voyez Jephté chez les Juifs qui dit aux Ammonites, *Ne possédez-vous pas de droit*

ce que votre ſeigneur Chamos *vous a donné ? Souffrez donc que nous poſſédions la terre que notre ſeigneur* Adonaï *nous a promiſe.*

Il y a deux autres paſſages non moins forts, ce ſont ceux de *Jérémie* & d'*Iſaïe*, où il eſt dit, *Quelle raiſon a eu le ſeigneur* Melkom *pour s'emparer du pays de Gad ?* Il eſt clair par ces expreſſions, que les Juifs, quoique ſerviteurs d'*Adonaï*, reconnaiſſaient pourtant le ſeigneur *Melkom* & le ſeigneur *Chamos*.

Dans le premier chapitre des Juges vous trouverez que *le Dieu de Juda ſe rendit maître des montagnes, mais qu'il ne put vaincre dans les vallées.* Et au troiſiéme livre des Rois vous trouvez chez les Syriens l'opinion établie que le DIEU des Juifs n'était que le Dieu des montagnes.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf *Apis* & le chien *Anubis*, mais *Ammon*, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*, nous aſſurent que dans le déſert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Rempham* & *Kium*, qu'ils ne firent aucun ſacrifice, ne préſentèrent aucune offrande au ſeigneur *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il eſt vrai que le Pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophête ne fait mention ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il ſuffit de révérer également *Moïſe*, *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*, qui ſemblent ſe contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'obſerve ſeulement, c'eſt qu'excepté ces tems de guerre & de fanatiſme ſanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un au-

tre peuple, toutes les nations trouvèrent très bon que leurs voisins eussent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le tems, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc *Hazazel*, la *vache rousse*. Ils adorèrent souvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voisins; tant la nature & la coutume l'emportent presque toûjours sur la loi, surtout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi *Jacob* petit-fils d'*Abraham* ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un père idolâtre. *Moïse* même épousa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre. *Abraham* était fils d'un idolâtre. Le petit-fils de Moïse, *Eléazar*, fut prêtre idolâtre de la tribu de Dan idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre *Nabucodonosor*, l'oint du Seigneur, l'idolâtre *Cyrus* aussi l'oint du Seigneur. Un de leurs prophêtes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elisée* permit a l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien; nous savons assez que les hommes se contredisent toûjours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie en-deçà de l'Euphrate adorèrent les astres. Les Caldéens avant le premier *Zoroastre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de secta-

teurs dans l'Asie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse? elle augmente le nombre de ses Dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isbeth* ou *Isis*, & ils finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe sont pour la Déesse de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. (*a*) Et cependant *Cicéron* & tous les philosophes & tous les initiés reconnaissaient un DIEU suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très longtems après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères de l'humanité, subir les mêmes besoins humilians, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs siécles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre-humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fiévre, & aller à la garderobe; mais les entousiastes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu; ainsi les Dieux firent des enfans dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Persée*, *Hercule*, *Castor* & *Pollux* furent fils de Dieu; *Romulus* fils de Dieu; *Alexandre* fut déclaré fils de Dieu en Egypte; un certain *Odin*, chez nos nations du Nord, fils de Dieu; *Mango Ca-*

pac.

(*a*) *Dea pertunda, Deus stercutius.*

pac fils du Soleil au Pérou. L'hiſtorien des Mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des ayeules de *Gengis-Kan* nommée *Alanku*, étant fille, fut groſſe d'un rayon céleſte. *Gengis-Kan* lui-même paſſa pour le fils de Dieu. Et lorſque le pape *Innocent IV* envoya frère *Aſcelin* à *Batoukan* petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être préſenté qu'à l'un des viſirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu : le miniſtre répondit, Ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* ſon maître ?

D'un fils de Dieu à un Dieu, il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de ſon père ; ainſi des temples furent élevés avec le tems à tous ceux qu'on avait ſuppoſé être nés du commerce ſurnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet ; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots, c'eſt que le gros du genre-humain a été & ſera très longtems inſenſé & imbécille ; & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.

DES USAGES ET DES SENTIMENS COMMUNS À PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

La nature étant partout la même, les hommes ont dû néceſſairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être ſupérieur habitant dans les airs. Les peuples voiſins de l'océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune,

ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivait dans le tems de ses differentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournèrent vers l'orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni orient ni occident, & rendant tous une espèce d'hommage au soleil, qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le serpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure, parce que voyant muer quelquefois sa peau, ils durent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc en changeant de peau se maintenir toûjours dans sa jeunesse ; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte, en Grèce, le symbole de l'immortalité. Les gros serpens qui se trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On pensa bientôt qu'ils gardaient les trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or hespérides ; un autre veillait autour de la toison d'or ; & dans les mystères de *Bacchus* on portait l'image d'un serpent qui semblait garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux ; & de-là cette ancienne fable indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine & longue ; que l'homme chargea son âne de ce présent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait ; de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence, & le serpent l'acquit par son adresse. De-là enfin tant de contes de serpens & d'ânes.

Ces serpens faisaient du mal ; mais comme ils avaient quelque chose de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pu enseigner à les détruire. Ainsi le serpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainsi *Ophionée* le grand serpent,

fit la guerre aux Dieux longtems avant que les Grecs eussent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* rapporte que cette fable du grand serpent ennemi des Dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déja vu que les songes, les rêves durent introduire la même superstition dans toute la terre. Je suis inquiet pendant la veille de la santé de ma femme, de mon fils, je les vois mourans pendant mon sommeil, ils meurent quelques jours après: il n'est pas douteux que les Dieux ne m'ayent envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'est un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainsi dans *Homère*, *Jupiter* envoye un songe trompeur au chef des Grecs *Agamemnon*. Ainsi, (au III. livre des Rois, chap. XXII.) le Dieu qui conduit les Juifs envoye un esprit malin pour mentir dans la bouche des prophêtes.

Tous les songes vrais ou faux viennent du ciel. Les oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison; si le mari vit, la femme garde le silence; s'il meurt, elle crie par toute la ville que le mage qui a prédit cette mort est un prophête divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédisent l'avenir, & qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *Voyans* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon* au rapport même de *Joseph* dans son discours contre *Appion*.

Il y avait des Voyans en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un si grand crédit, que *Rollin* dans son histoire ancienne répète les oracles rendus par *Apollon* à *Crésus*. Le Dieu devine que le roi fait cuire une tortue dans une

tourtière de cuivre, & lui répond que ſon règne finira quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. *Rollin* n'examine point ſi ces prédictions dignes de *Noſtradamus* ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des prêtres d'*Apollon*, & il croit que Dieu permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les Payens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées ſe ſont accordées depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations durent ſe faire la queſtion que nous faiſons tous dès l'âge de quinze ans, Pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre ?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo* fils de *Brama* produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche, & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris*. Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait pondu *Oromaſe*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs : c'eſt la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puiſque les traductions hébraïques & grecques ont conſervé pluſieurs termes arabes. Ce livre qui eſt d'une très haute antiquité, repréſente le *Satan*, qui eſt l'*Ariman* des Perſes, & le *Typhon* des Egyptiens, ſe promenant dans toute la terre, & demandant permiſſion au Seigneur d'affliger *Job*. *Satan* paraît ſubordonné au Seigneur ; mais il réſulte que *Satan* eſt un être très puiſſant, capable d'envoyer ſur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples sans le savoir étaient d'accord sur la croyance de deux principes, & que l'univers alors connu était en quelque sorte manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fît pas sentir des remords? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux; il falait bien que l'eau & le feu purifiassent les ames. Aussi n'y eut-il aucun temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, symboles universels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les superstitions paraissent établies chez toutes les nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

Entendez-vous par sauvages des rustres vivans dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens grossiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conséquent peu d'expres-

tions ; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front ; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange pour célebrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs semblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, surtout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeller sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin ; & cet art manque a nos rustres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique sont libres, & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique sont des souverains qui reçoivent des ambassadeurs de nos colonies, que l'avarice & la légéreté ont transplantés auprès de leur territoire. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent ; ils font des traités ; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands-hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef des Canadiens, à qui une nation européane proposait de lui céder son patrimoine? *Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis ; dirons-nous aux ossemens de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos vil-

lages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par ſauvages des animaux à deux pieds, marchant ſur les mains dans le beſoin, iſolés, errans dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'avanture, oubliant les femmes auxquelles ils ſe ſont joints, ne connaiſſant ni leurs fils ni leurs pères; vivans en brutes, ſans avoir ni l'inſtinct ni les reſſources des brutes? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire attribuée à nos pères ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oies, les poules, les moutons, &c. Si l'on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent en ſociété dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement? Qu'eſt-ce que cet inſtinct? l'arrangement des organes dont le jeu ſe déploie par le tems. Cet inſtinct ne peut ſe développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin,
Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie?
Les inſectes changeans qui nous filent la ſoie,

Les essains bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui petrissent la cire, & composent le miel,
Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout s'accroit par le tems, tout meurit avec l'âge.
Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
Marche & touche à son but par le ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnassiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour & tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire? Il est perfectible; & de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection?

Tous les hommes vivent en société: peut-on en inferer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toûjours eu?

L'homme en général a toûjours été ce qu'il est: cela ne veut pas dire qu'il ait toûjours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra comiques & des couvens de religieuses; mais il a toûjours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagne de son plaisir, dans ses enfans, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toûjours, il y a donc toûjours eu quelque société ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivans comme des brutes ; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oies ; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquirs dans les Indes qui vivent seuls, chargés de chaînes. Oui ; & ils ne vivent ainsi qu'afin que les passans qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font par un fanatisme rempli de vanité, ce que font nos mendians des grands chemins, qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excrémens de la société humaine sont seulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette société.

Il est très vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siécles, comme sont encor aujourd'hui une infinité de paysans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les liévres.

Par quelle loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura-t-il toûjours vécu en famille sans le secours des arts, & sans avoir encor formé un langage ? C'est par sa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme ; c'est par l'attachement qu'un Morlaque, un Islandois, un Lappon, un Hottentot sent pour sa compagne, lorsque son ventre grossissant, lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui ; c'est par le besoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit dès qu'il est né, par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'ha-

bitude que le petit prend nécessairement d'obéïr au père & à la mère, par les secours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou six ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'est enfin parce que dans un âge avancé ils voyent avec plaisir leurs fils & leurs filles faire ensemble d'autres enfans qui ont le même instinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allèmagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares? elles seront sans doute très longtems sans en parler aucune; elles s'entendront très bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens; c'est-à-dire, qu'il y aura eu longtems des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de grosses branches d'arbres; se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un instinct de méchanique que nous voyons produire tous les jours de très grands effets dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Vosges, qui étonnent les savans. Le paysan le plus ignorant fait partout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance faisant équilibre, est au poids, comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait falu que cette connaissance précédât l'usage des leviers, que de siécles se seraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place!

Propofez à des enfans de fauter un foffé ; tous prendront machinalement leur fecouffe, en fe retirant un peu en arrière, & en courant enfuite. Ils ne favent pas affurément que leur force en ce cas eft le produit de leur maffe multipliée par leur viteffe.

Il eft donc prouvé que la nature feule nous infpire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en eft de même dans la morale. Nous avons tous deux fentimens qui font le fondement de la fociété, la commifération & la juftice. Qu'un enfant voye déchirer fon femblable, il éprouvera des angoiffes fubites, il les témoignera par fes cris & par fes larmes, il fecourera s'il peut celui qui fouffre.

Demandez à un enfant fans éducation, qui commencera à raifonner & à parler, fi le grain qu'un homme a femé dans fon champ lui appartient, & fi le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime fur ce grain ; vous verrez fi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiflateurs de la terre.

DIEU nous a donné un principe de raifon univerfelle, comme il a donné des plumes aux oifeaux, & la fourrure aux ours ; & ce principe eft fi conftant qu'il fubfifte malgré toutes les paffions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le fang, malgré les impofteurs qui veulent l'anéantir dans la fuperftition. C'eft ce qui fait que le peuple le plus groffier juge toûjours très bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il fent fi ces loix font conformes ou oppofées aux principes de commifération & de juftice qui font dans fon cœur.

Mais avant d'en venir à former une fociété nombreufe, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'eft le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ferait jamais parvenu. On aura fans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers

besoins ; ensuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées ; les mères surtout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été composé de monosyllabes, comme plus aisé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conservé quelque chose de leur premier langage, expriment encor par des monosyllabes les choses les plus familières, & qui tombent le plus sous nos sens : presque tout le chinois est fondé encor aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien tudesque, & tous les idiomes du Nord ; vous verrez à peine une chose nécessaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe ; *zon*, le soleil ; *moun*, la lune ; *zé*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme ; *kof*, la tête ; *boum*, un arbre ; *drink*, boire ; *march*, marcher ; *shlaf*, dormir, &c.

C'est avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & dans tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que longtems après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des tems ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'aurais voulu*, les choses positives, les choses conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déja les plus policées, qu'on soit parvenu avec le tems à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secrettes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois tems. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. La langue fran-

que si commune dans les échelles du Levant, est réduite encor à cette indigence. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMÉRIQUE.

Se peut-il qu'on demande encore d'où sont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit assurément faire la même question sur les nations des terres Australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Christophe Colomb* que ne le sont les isles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux partout où la terre est habitable ; qui les y a mis ? On l'a déja dit, c'est celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devait pas être plus surpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il est assez plaisant que le jésuite *Lafiteau* prétende dans sa préface de l'*histoire des Sauvages Américains*, qu'il n'y a que des athées qui puissent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encor aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît sous le nom d'isle Atlantique. Les isles du Cap-Verd y sont sous le nom des Gorgades ; les Caraïbes sous celui des Hespérides. Tout cela n'est pourtant fondé que sur l'ancienne découverte des isles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois, voyagèrent ; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens tems qu'aujourd'hui.

Laissons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & surtout, parce que les femmes caraïbes faisaient la cuisine de leurs maris, ainsi que les fem-

mes cariennes ; laiſſons-le ſuppoſer que les caraïbes ne naiſſent rouges, & les négreſſes noires, qu'à cauſe de l'habitude de leurs premiers pères de ſe peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négreſſes voyant leurs maris teints en noir, en eurent l'imagination ſi frappée, que leur race s'en reſſentit pour jamais. La même choſe arriva aux femmes caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées, par l'adreſſe qu'avait eue ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraiſſant à-peu-près de deux couleurs, donnèrent auſſi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jéſuite devait ſavoir que tout ce qui arrivait du tems de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi ſes brebis voyant toûjours de l'herbe ne faiſaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarraſſé.

Enfin *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ſes raiſons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont auſſi. Les premiers Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſait dans les fêtes de la Grèce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire ſur les nations du nouveau monde une réflexion que le père *Lafiteau* n'a point faite, c'eſt que les peuples éloignés des tropiques, ont toûjours été invincibles, & que les peuples plus rapprochés des tropiques, ont preſque tous été ſoumis à des monarques. Il en fut longtems de même dans

notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada ſoient allés jamais ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie; elle eſt couverte de marécages immenſes qui rendent l'air très mal ſain; la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons: les flèches trempées dans les ſucs de ces herbes venimeuſes, font des plaies toûjours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatriéme partie de notre univers ſi longtems inconnue, la plus ſingulière peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait de la barbe; ce ſont les Eſquimaux; ils habitent au nord vers le cinquante-deuxiéme degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante & ſixiéme de notre continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes, à côté l'une de l'autre, ſuppoſé qu'en effet les Eſquimaux ſoient barbus. Mais de nouveaux voyageurs diſent que les Eſquimaux ſont imberbes, que nous avons pris leurs cheveux craſſeux pour de la barbe. A qui croire?

Vers l'iſthme de Panama eſt la race des Dariens preſque ſemblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes; race faible, & par conſéquent en très petit nombre.

Les lions en Amérique ſont chétifs & poltrons; les moutons y ſont grands & ſi vigoureux qu'ils ſer-

vent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y ſont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne ſont pas celles de notre hémiſphère. Ainſi tout eſt varié ; & la même providence qui a produit l'éléphant, le rhinocéros & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril ſur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

DE LA THÉOCRATIE.

Il ſemble que la plûpart des anciennes nations ayent été gouvernées par une eſpèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames longtems ſouverains ; en Perſe les mages ont la plus grande autorité. L'hiſtoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable ; mais il en réſulte toûjours que c'était un mage qui était ſur le trône de *Cyrus*. Pluſieurs prêtres d'Egypte preſcrivaient aux rois juſqu'à la meſure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & ſouvent ſe faiſaient rois eux-mêmes.

Si nous deſcendons aux Grecs, leur hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, ne nous apprend-elle pas que le prophête *Calcas* avait aſſez de pouvoir dans l'armée pour ſacrifier la fille du roi des rois ?

Deſcendez encor plus bas chez des nations ſauvages poſtérieures aux Grecs ; les druides gouvernaient la nation gauloiſe.

Il ne paraît pas même poſſible que dans les premières (*a*) peuplades un peu fortes on ait eu d'autre gouverne-

(*a*) On entend par premières peuplades des hommes raſſemblés au nombre de quelques milliers après pluſieurs révolutions de ce globe.

gouvernement que la théocratie; car dès qu'une nation a choisi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu; ils le font donc toujours parler; ils débitent ses oracles, & c'est par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si on n'avait pas été certains que le Dieu du pays ordonnait ce sacrifice?

Non-seulement la théocratie a longtems régné, mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir; & plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfans à leurs Dieux; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guères que les Chinois qui n'ayent pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens états connus qui n'ait pas été soumis au sacerdoce; car les Japonois étaient sous les loix d'un prêtre six cent ans avant notre ère. Presque partout ailleurs la théocratie est si établie, si enracinée, que les premières histoires sont celles des Dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, disaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde; *Sammonocodom* à Siam; le Dieu *Adad* gouverna la Syrie; la déesse *Cibèle* avait été souveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables; c'est partout une

confuse idée chez les hommes que les Dieux sont autrefois descendus sur la terre.

Des Caldéens.

Les Caldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens ; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations célestes, envoyées de Babilone par *Callisthène* au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre ère vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au tems où la vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la vulgate, des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toûjours les faibles tâtonnemens de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, disent que du tems d'un roi caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pu savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé

(*a*) Notre sainte religion si supérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les Septante. Les interprètes de cette religion ineffable nous enseignent qu'*Adam* eut la science infuse, & que tous les arts se perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'est là en effet le sentiment de l'église, nous l'adoptons d'une foi ferme & constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte église qui est infaillible. C'est vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs si respectable par sa vertu, sa valeur & sa science, dit dans son discours censuré par le grand & modé-

toute la terre habitable. Encor une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cent années avant notre ère, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver une partie du veritable système de notre univers; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire, qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient; qu'ils faisaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cent ans eût pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Caldéens comptaient quatre cent soixante & dix mille ans. Encor cette connaissance du vrai système du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des philosophes. C'est le sort de toutes les grandes vérités; & les Grecs qui vinrent ensuite, n'adoptèrent que le système commun, qui est le système des enfans.

(*a*) Quatre cent soixante & dix mille ans, c'est

ré *St. Cyrille*, que soit qu'*Adam* eût la science infuse, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la science du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de se perfectionner dans la science infuse s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On sait avec quelle sagesse *St. Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toûjours le lecteur que nous ne touchons en aucune maniére aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier ; mais c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je sais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en est moqué, qu'il est exorbitant, & que surtout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniaton* & à *Bérose* ; mais encor une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes soient parvenus en dix-neuf cent ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le second, de former un langage ; ce qui certainement demande un espace de tems très considérable. Le troisiéme, de se bâtir quelques huttes ; le quatriéme de se vêtir. Ensuite pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'industrie, tant de siécles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en sont venus à bout. Quel saut de cet état à l'astronomie !

Longtems les Caldéens gravèrent leurs observations & leurs loix sur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlans, usage que les Egyptiens connurent après plusieurs siécles. L'art de transmettre ses pensées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très tard dans cette partie de l'Asie.

Il est à croire qu'au tems où les Caldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à se servir de l'alphabet. Comment faisait-on auparavant ? dira-t-on ; comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où personne ne sait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les arts nécessaires sont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babilone était probablement une très ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immense & superbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en sais rien.

Eſt-ce *Sémiramis ?* eſt-ce *Bélus ?* eſt-ce *Nabonaſſar ?* Il n'y a peut-être jamais eu dans l'Aſie ni de femme appellée *Sémiramis*, ni d'homme appellé *Bélus*. (*b*) C'eſt comme ſi nous donnions à des villes grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de *Sémiramis* reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt *Nabon-aſſor*, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babilone, & en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainſi elle eſt très moderne par rapport au nombre des ſiécles néceſſaire pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît par le nom même de Babilone, qu'elle exiſtait longtems avant *Nabonaſſar*. C'eſt la ville du père *Bel*. *Bab* ſignifie *père* en caldéen, comme l'avoue *d'Herbelot*. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu probablement plus de *Ninus* fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babilone. Nul prince aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babilone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes ; mais qu'un *Ninus* ait bâti ſur le Tigre, à quarante lieues ſeulement de Babilone, une ville appellée Ninive, d'une étendue auſſi grande, c'eſt ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puiſſans empires qui ſub-

(*b*) *Bel* eſt le nom de Dieu.

fiftaient à la fois, celui de Babilone, celui d'Affyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La chofe eft peu vraifemblable; c'eft comme fi on difait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puiffans empires, dont les capitales, Paris, Soiffons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'etait pas bâtie, ou du moins était fort peu de chofe au tems où il eft dit que le prophête *Jonas* lui fut député pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poiffon qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu empire d'Affyrie n'exiftait pas même encore dans le tems où l'on place *Jonas*; car il prophétifait, dit-on, fous le melk ou roitelet juif *Joas*; & *Phul* qui eft regardé dans les livres hébreux comme le premier roi d'Affyrie, ne régna felon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de *Joas*. C'eft ainfi qu'en confrontant toutes les dates on trouve partout de la contradiction, & on demeure dans l'incertitude.

Il eft dit dans le livre de *Jonas* qu'il y avait à Ninive cent vingt mille enfans nouveaux-nés; cela fuppoferait plus de cinq millions d'habitans : felon le calcul affez jufte de ces dénombremens, fondés fur le nombre des enfans vivans, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'eft pas encor bâtie, font quelque chofe d'affez rare.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babilone & d'Affyrie. Plufieurs favans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Affyrie & la Caldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un réfidant à Babilone, l'autre à Ninive; & ce fentiment raifonnable peut être adopté, jufqu'à ce qu'on en trouve un plus raifonnable encore.

Ce qui contribue à jetter une grande vraiſemblance ſur l'antiquité de cette nation, c'eſt cette fameuſe tour élevée pour obſerver les aſtres. Preſque tous les commentateurs ne pouvant conteſter ce monument, ſe croyent obligés de ſuppoſer que c'était un reſte de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever juſqu'au ciel. On ne ſait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel ; eſt-ce la lune ? eſt-ce la planète de Vénus ? il a loin d'ici-là. Voulaient-ils ſeulement élever une tour un peu haute ? Il n'y a là ni aucun mal ; ni aucune difficulté ; ſuppoſé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'inſtrumens & de vivres.

La tour de Babel, la diſperſion des peuples, la confuſion des langues ſont des choſes comme on ſait, très reſpectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'obſervatoire, qui n'a rien de commun avec les hiſtoires juives.

Si *Nabonaſſar* éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un obſervatoire plus de deux mille quatre cent ans avant nous. Concevez enſuite combien de ſiécles exige la lenteur de l'eſprit humain, pour en venir juſqu'à dreſſer un tel monument aux ſciences.

Ce fut en Caldée, & non en Égypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me ſemble, trois preuves aſſez fortes ; la première, que les Caldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toûjours inondée par le Nil, pût être habitable ; la ſeconde, que les ſignes du Zodiaque conviennent au climat de la Méſopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le ſigne du taureau au mois d'Avril, puiſque ce n'eſt pas en cette ſaiſon qu'ils labourent ; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Août*, figurer un ſigne par une fille chargée d'épis de bled, puiſque ce n'eſt pas en ce tems qu'ils font la moiſſon.

Ils ne pouvaient figurer Janvier par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. La troisiéme raison, c'est que les signes anciens du Zodiaque caldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous apprend *Diodore* de Sicile au livre II. Cette religion des anciens Caldéens était le *Sabisme*, c'est-à-dire, l'adoration d'un DIEU suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord : tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve dans son neuviéme livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toûjours les anciens Caldéens, & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin.

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABILONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babilone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babilone, lors que *Koresh*, que nous appellons *Cyrus*, prit cette ville avec le secours des Mèdes établis au nord de la Perse. Nous avons deux fables principales sur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui se contredisent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote suppose un roi Mède, c'est-à-dire, un roi d'Hircanie, qu'il appelle *Astiage* d'un nom grec.

Cet hircanien *Astiage* commande de noyer son petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vu en songe sa fille *Mandane* mère de *Cyrus*, *pisser si copieusement*, *qu'elle inonda toute l'Asie*. Le reste de l'avanture est à-peu-près dans ce goût; c'est une histoire de *Gargantua* écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à-peu-près semblable à notre *Télémaque*. Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son héros, que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la mollesse. Tous ces peuples voisins de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sibarites?

Tout ce qu'on peut assurer de *Cyrus*, c'est qu'il fut un grand conquérant, par conséquent un fléau de la terre. Le fonds de son histoire est très vrai; les épisodes sont fabuleux: il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du tems de *Cyrus*: elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'avanture de *Lucrèce*, & les boucliers descendus du ciel, & la pierre coupée avec un rasoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babilonie & ailleurs; mais humainement parlant, on pourait douter que l'ange *Raphaël* fût descendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chasser le diable *Asmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus*; mais je remarquerai que les Parsis ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait six mille ans, un ancien *Zerdust*, un prophète,

qui leur avait appris à être juftes, & à révérer le foleil, comme les anciens Caldéens avaient révéré les étoiles en les obfervant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perfes & ces Caldéens fuffent fi juftes, & de favoir précifément en quel tems vint leur fecond *Zerduft* qui rectifia le culte du foleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du foleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parfis difperfés aujourd'hui dans l'Afie révèrent comme leur bible: ce livre eft très ancien, mais moins que ceux des Chinois & des Brames; on le croit même poftérieur à ceux de *Sanchoniaton* & des cinq *Kings* des Chinois: il eft écrit dans l'ancienne langue facrée des Caldéens; & Mr. *Hyde* qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous aurait procuré celle du *Zend*, s'il avait pu fubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend*, qui eft le catéchifme des Parfis. J'y vois que ces Parfis croyaient depuis longtems un Dieu, un Diable, une réfurrection, un paradis, un enfer. Ils font les premiers, fans contredit, qui ont établi ces idées; c'eft le fyftême le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des fiécles, puifque les pharifiens chez les Juifs ne foutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenfes après la mort, que vers le tems du roi *Hérode*.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne hiftoire du monde. Voilà une religion utile, établie fur le dogme de l'immortalité de l'ame, & fur la connaiffance de l'Etre créateur. Ne ceffons de remarquer par combien de degrés il falut que l'efprit humain paffât pour concevoir un tel fyftême. Remarquons encore que le baptême, l'immerfion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, eft un des préceptes du *Zend*. (porte 251.) La fource de tous les rites

eſt venue peut-être des Perſans & des Caldéens juſqu'aux extrémités de l'occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babiloniens eurent des Dieux ſecondaires en reconnaiſſant un DIEU ſouverain. Ce ſyſtéme, ou plutôt ce chaos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve preſque partout l'extrême folie jointe à un peu de ſageſſe dans les loix, dans les cultes, dans les uſages. L'inſtinct plus que la raiſon conduit le genre-humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la deshonore. Les Perſes révérèrent des ſtatues dès qu'ils purent avoir des ſculpteurs; tout en eſt plein dans les ruines de Perſépolis : mais auſſi on voit dans ces figures les ſymboles de l'immortalité ; on voit des têtes qui s'envolent au ciel avec des ailes, ſymboles de l'émigration d'une vie paſſagère à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce dans ſon premier livre, que toutes les Babiloniennes étaient obligées par la loi de ſe proſtituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. Je m'étonne encor plus que dans toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une égliſe des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir deſcendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé ? Eſt-il poſſible que les magiſtrats d'une des plus grandes villes du monde ayent établi une telle police ? que les maris ayent conſenti de proſtituer leurs femmes ? que tous les pères ayent abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Aſie ? Ce qui n'eſt pas dans la nature n'eſt jamais vrai. J'aimerais

autant croire *Dion Cassius*, qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret par lequel *César* âgé de cinquante-sept ans aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'appercevoir ou qu'*Hérodote* débitait des fables ridicules, ou plutôt que son texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtisannes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les passans sur les chemins.

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ? La pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du *Zend*, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du *Sadder*, où il est dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.* (*a*)

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères ; mais quels sont ses garans ? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle* :

Nam magus ex matre & nato nascatur oportet.

Tout mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils.

Une telle loi n'est pas croyable ; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La religion

(*a*) Voyez les réponses à celui qui a prétendu que la prostitution était une loi de l'empire des Babiloniens, & que la pédérastie était établie en Perse dans le même pays. On ne peut guères pousser plus loin l'opprobre de la littérature, ni plus calomnier la nature humaine.

des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puis qu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

Que de sottises n'avons-nous pas dites sur les Turcs? les Romains en disaient davantage sur les Perses.

En un mot, en lisant toute l'histoire, soyons en garde contre toute fable.

DE LA SYRIE.

Je vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toûjours Syrie, que l'alphabet de ces peuples fut toûjours syriaque, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules? qu'on ait appellé les nations voisines de l'Euphrate Assyriennes, quand elles se furent étendues vers Damas; & qu'on ait appellé Assyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate; c'est là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lors qu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babiloniens ou vainqueurs ou vaincus, fu-

rent toûjours différens des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue syriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La Déesse de Syrie si ancienne n'avait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les mages caldéens, babiloniens, persans, ne se firent jamais eunuques comme les prêtres de la Déesse de Syrie; chose étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité!

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population considérable? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cibèle* en Phrygie se rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encor une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté? Peut-on s'étonner après de tels sacrifices de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un testicule chez des nations africaines? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne sont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* son père. La superstition invente des usages ridicules, & l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce que je remarquerai encor des anciens Syriens, c'est que la ville qui fut depuis nommée la ville sainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand

rapport avec les anciens mages ; il femble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient confacrés au fervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville fainte. Nous favons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babilone la ville de Dieu ; Apamée en Phrygie était auffi la ville de Dieu.

Les Hébreux longtems après, parlent des peuples de *Gog* & de *Magog* ; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre auffi les Scythes qui vinrent ravager l'Afie avant *Cyrus*, & qui dévaftèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de favoir quelle idée paffait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au refte je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raifon évidente, que les pays les plus aifément cultivables font néceffairement les premiers peuplés, & les premiers floriffans.

DES PHÉNICIENS, ET DE SANCHONIATON.

Les Phéniciens font probablement raffemblés en corps de peuple auffi anciennement que les autres habitans de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur pays eft moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Afcalon, font des terrains ingrats. Le commerce maritime a toûjours été la dernière reffource des peuples. On a commencé par cultiver fa terre avant de bâtir des vaiffeaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui font forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induftrie fille du befoin qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eft parlé d'aucune entreprife maritime, ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur ; la mer était leur *Typhon*, un

être mal-faisant ; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cent vaisseaux équipés par *Sésostris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadiz fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre, sont des témoignages de leur habileté, & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinziéme siécle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcé de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des registres qui tinssent lieu de nos livres de compte, avec des signes aisés & durables pour établir ces registres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils ayent inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabeth*, composé de leurs deux premiers caractères, dépose en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens ayent jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait longtems avant la guerre de Troye, l'histoire des premiers âges, & dont *Eusèbe* nous a conservé quelques fragmens, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniaton*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient sacrifié de tems immémorial

immémorial aux élémens & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Védam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte & *Hésiode* en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieuse antiquité du livre de *Sanchoniaton*, c'est qu'on en lisait les premières lignes dans les mystères d'*Isis* & de *Cérès*, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières sources des connaissances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même; il consulta toutes les archives anciennes, & surtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniaton* signifie en ancien phénicien, Amateur de la vérité. *Porphire*, *Théodoret*, *Eusèbe* l'avouent. La Phénicie était appellée le pays des Archives, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans *Josué* & dans les Juges.

Jerombal consulté par *Sanchoniaton* était prêtre du Dieu suprême, que les Phéniciens nommaient *Iao*, *Jeova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens, & ensuite chez les Juifs. On voit par les fragmens de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très longtems, quoiqu'elle ne fût pas parvenue encor à être une ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composèrent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux se servirent

très longtems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'eſt de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iao*, *Adonaï*; cela ne peut être autrement, puiſque les Juifs ne parlèrent longtems en Canaan que la langue phénicienne.

Ce mot *Iao*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était ſi commun dans l'Orient, que *Diodore* dans ſon livre ſecond, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que Minos *ſe vantait d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus; Zamolxis *avec la déeſſe* Veſta, & *le Juif* Moïſe *avec le Dieu* Iao, &c.

Ce qui mérite ſurtout d'être obſervé, c'eſt que *Sanchoniaton* en rapportant l'ancienne coſmologie de ſon pays, parle d'abord du chaos enveloppé d'un air ténébreux, *Chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Héſiode*, eſt priſe du mot phénicien qui s'eſt conſervé chez les Grecs. Du chaos ſortit *Muth* ou *Moth*, qui ſignifie la matière. Or qui arrangea la matière? C'eſt *Colpi Iao*, l'Eſprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes.

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toûjours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes antiquités & ſes fables. Je ſais combien toutes les origines caldéennes, ſyriennes, phéniciennes, égyptiennes & grecques ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec

fûreté jufqu'à certaines bornes : nous favons que Babilone exiftait avant Rome, que les villes de Syrie étaient puiffantes avant qu'on connût Jérufalem, qu'il y avait des rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham*; nous favons quelles fociétés fe font établies les dernières; mais pour favoir précifément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eft-il permis de pefer les probabilités & de nous fervir de notre raifon dans ce qui n'intéreffe point nos dogmes facrés fupérieurs à toute raifon, & qui ne cèdent qu'à la morale.

Il eft très avéré que les Phéniciens occupaient depuis longtems leur pays avant que les Hébreux s'y préfentaffent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne, quand ils erraient loin de la Phénicie dans le défert au milieu de quelques hordes d'Arabes?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux? & purent-ils écrire dans cette langue du tems de *Jofué* parmi des dévaftations & des maffacres continuels? Les Hébreux après *Jofué* devenus longtems efclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à fang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de caldéen quand ils furent efclaves à Babilone?

N'eft-il pas de la plus grande vraifemblance qu'un peuple commerçant, induftrieux, favant, établi de tems immémorial, & qui paffe pour l'inventeur des lettres, écrivit longtems avant un peuple errant nouvellement établi dans fon voifinage, fans aucune fcience, fans aucune induftrie, fans aucun commerce, fubfiftant uniquement de rapines?

Peut-on nier férieufement l'autenticité des fragmens de *Sanchoniaton* confervés par *Eufèbe*? ou peut-

on imaginer avec le ſavant *Huet* que *Sanchoniaton* ait puiſé chez *Moïſe*, quand tout ce qui reſte de monumens antiques nous avertit que *Sanchoniaton* vivait à-peu-près du tems de *Moïſe*? Nous ne décidons rien ; c'eſt au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la diſpute.

DES SCYTHES, ET DES GOMERITES.

Laiſſons *Gomer* preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiſſons aller *Tubal* en Eſpagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le tems où les fils de *Cham* faiſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrette, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiſſaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cent lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares ? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi longtems avant lui ? pourquoi enfin *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes ? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne en mauvais géographe, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace* en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares, s'il dit,

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos,
Vivunt & rigidi Getæ :

Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie
Qui vivent ſur des chars.
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars ;

c'eſt qu'*Horace* parle en poëte un peu ſatyrique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace* reſſemblent à ces pédagogues, qui pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent en leur préſence des louanges à des enfans étrangers, quelques groſſiers qu'ils puiſſent être.

Les Scythes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares ; ce ſont ceux-là mêmes qui longtems avant *Alexandre* avaient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt ſous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes ; tantôt ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes déſintéreſſés & juſtes, dont nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes ſans choix &

sans jugement ; on les lit à-peu-près avec le même esprit qu'elles ont été faites, & on ne se met dans la tete que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie europeane ; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des verités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévastations ; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'esprit du plus vaste empire de la terre, que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts, c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Elisabeth*) étendit encor ces nobles commencemens. Une autre impératrice encore, est allée plus loin que les deux autres ; son génie s'est communiqué à ses sujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire ; on a vu en un demi-siécle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Gréce & Rome.

Et ce qui est plus admirable, c'est qu'en 1770, tems auquel nous écrivons, *Catherine II* poursuit en Europe & en Asie les Turcs fuyans devant ses armées, & les fait trembler dans Constantinople. Ses soldats sont aussi terribles que sa cour est polie. Et quel que soit l'évenement de cette grande guerre, la posterité doit admirer la Thomiris du nord. Elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque.

DE L'ARABIE.

Si l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le

tems d'*Abraham*; mais elle eſt dans un terrain ſi ſablonneux & ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert, ou de ſables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitudes & d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérans juſqu'à *Mahomet*, ou plutôt elle fut la compagne de ſes victoires. Cet avantage eſt bien au-deſſus de ſes aromates, de ſon encens, de ſa cannelle qui eſt d'une eſpèce médiocre, & même de ſon caffé qui fait aujourd'hui ſa richeſſe.

L'Arabie déſerte eſt ce pays malheureux habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errans & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déſerts qu'il eſt dit que deux millions d'Hébreux paſſèrent quarante années. Ce n'eſt point la vraie Arabie, & ce pays eſt ſouvent appellé déſert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'eſt ainſi appellée que du nom de *Pétra*, petite fortereſſe, à qui ſûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainſi par les Grecs vers le tems d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée eſt fort petite, & peut être confondue, ſans lui faire tort, avec l'Arabie déſerte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes. C'eſt auprès de cette Arabie pétrée que fut bâtie Jéruſalem.

Pour cette vaſte partie appellée heureuſe, près de la moitié conſiſte auſſi en déſerts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque, c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des

plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du soleil sous des ombrages toûjours verds.

C'est surtout dans ces pays que le mot de jardin, paradis, signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'*Alcinous* chez les Grecs. Et cet Aden ou Eden, était nommé le lieu des délices. On parle encor d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau, ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siége de son empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer Rouge; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden, ou d'Eden, à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces fables insipides & absurdes dont toute histoire ancienne est remplie. Il eût falu à la verite subjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'etait *Alexandre*. Mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Egypte & la Perse.

Les Arabes défendus par leurs déserts & par leur courage, n'ont jamais subi le joug étranger. *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toûjours été aussi libre que les Scythes, & plus civilisé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'*Iſmaël*. Les Iſmaëlites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée, vers le pays de Madian; elles ſe mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du tems de *Mahomet*, quand elles embraſſèrent ſa religion.

Ce ſont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes, c'eſt-à-dire, qui de tems immémorial habitaient ce beau pays ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes; c'était le culte d'un DIEU, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de DIEU avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre DIEU & les hommes. Ils eurent cette religion juſqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puiſqu'ils étaient hommes; mais ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un pays délicieux, & ſe trouvant au-deſſus de tout beſoin & de toute crainte, ils durent être néceſſairement moins méchans & moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voiſins comme des bêtes carnaſſières affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité, ni faire leur cour aux puiſſans en les flattant par de faux oracles. Leurs ſuperſtitions ne furent ni abſurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos hiſtoires univerſelles fabriquées dans nótre Occident. Je le crois bien; ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive

qui eſt devenue l'objet & le fondement de nos hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs ſe copiant les uns les autres, oublie les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

Il ſemble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, ſoit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Aſie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de DIEU, qui enſeigna aux brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Perſans ſe l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuſes de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vantèrent d'être deſcendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un légiſlateur. Les Perſes appellaient leur ancienne religion, *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroaſtre*. Il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur père dans leurs livres ſacrés.

Des ſavans ont cru que le nom était indien, parce que les prêtres indiens s'appellaient brames, brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au-lieu que chez les Aſiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établiſſement qui tire ſon nom d'*Abram*, ou *Abraham*. Nulle ſociété ne s'eſt jamais nommée *Abramique*. Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puiſque les livres juifs diſent qu'*Abraham* eſt la tige des Hébreux, il faut les croire ſans difficulté.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiſtoires arabes; mais il en dit très peu de choſe. Elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voiſins de la Caldée; l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples, & la Caldée étant un pays dès longtems renommé pour les ſciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien ſage réputé caldéen au nombre de ſes ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des livres judaïques par les mêmes règles qui nous conduiſent dans la critique des autres hiſtoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des avantures d'*Abraham* tel qu'il ſe trouve dans le Pentateuque, ſerait ſujet à quelques difficultés, s'il ſe trouvait dans une autre hiſtoire.

La Genèſe dit qu'*Abraham* ſortit d'Aran âgé de ſoixante & quinze ans, après la mort de ſon père.

Mais la même Genèſe dit que *Tharé* ſon père l'ayant engendré à ſoixante & dix ans, vécut juſques à deux cent cinq. Ainſi *Abraham* avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Méſopotamie, pour aller à trois cent milles de là, dans la contrée ſtérile & pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui eſt environ à ſix cent milles; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de ſa femme âgée de ſoixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette hiſtoire; je m'en tiens toûjours aux recherches

de l'antiquité. Il eſt dit qu'*Abraham* réçut de grands préſens du roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puiſſant état ; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés ; le fleuve avait été domté, on avait creuſé partout des canaux pour recevoir ſes inondations, ſans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme ſenſé, s'il n'avait pas falu des ſiécles pour établir un tel empire dans un pays longtems inacceſſible & dévaſté par les eaux mêmes qui le fertiliſèrent ? *Abram*, ſelon la Genèſe, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manéthons*, aux *Hérodotes*, aux *Diodores*, aux *Eratoſthènès*, & à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte ; & cette antiquité devait être très moderne en comparaiſon de celle des Caldéens & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un paſteur Nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide ; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée, tout le territoire y eſt bitumineux ; l'eau y eſt très rare. Le peu qu'on y en trouve eſt moins potable que celle de la mer. Il y voiture ſes tentes avec trois cent dix-huit ſerviteurs, & ſon neveu *Lot* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babilone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. *Lot* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cinq grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans monarques avec trois cent valets de campagne, ni comment il

les pourſuivit juſques par-delà Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas*; mais *Dan* n'exiſtait pas du tems de *Moïſe*, encor moins du tems d'*Abraham*. Il y a de l'extrêmité du lac Aſphaltide où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cent milles de route. Tout cela eſt au-deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déja dit, & nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres, ſans aucun examen.

DE L'INDE.

S'il eſt permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes les plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables & en plus grande abondance, que vers le Gange; le ris y croît ſans culture; l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, préſentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronnier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture. Les cannes de ſucre ſont ſous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin dans ce pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les élève encor aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux, & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque partout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſociété dans ce climat heureux; on ne ſe ſera point

difputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne fe fera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Les brames fe vantent de poffféder les monumens les plus anciens qui foient fur la terre. Les raretés les plus antiques que l'empereur chinois *Cam-hi* eût dans fon palais étaient indiennes : il montrait à nos miffionnaires mathématiciens d'anciennes monnoies indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des empereurs chinois : & c'eft probablement des Indiens que les rois de Perfe apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pythagore* voyageaient dans l'Inde pour s'inftruire. Les fignes des fept planètes & des fept métaux font encor dans prefque toute la terre ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'efprit humain nous vient inconteftablement de l'Inde ; les éléphans auxquels nous avons fubftitué des tours, en font une preuve.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Perfans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de tems immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, fans que jamais les Indiens allaffent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Afie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus* quel qu'il foit, favait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la fienne. Le befoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche, & fûrement le peuple ri-

che eſt raſſemblé, civiliſé, policé, longtems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'eſt cette ancienne opinion de la tranſmigration des ames, qui s'étendit avec le tems juſqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'eſt pas que les Indiens ſuſſent ce que c'eſt qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, ſoit aérien, ſoit igné, allait ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtême de philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamnés par *Viſnou*, & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers légiſlateurs ne promulguèrent que des loix morales; ils crurent qu'il ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encor aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entiérement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries, & dans nos colombiers pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus, & de l'Immaüs pour ſubjuguer les habitans des bords de l'In-

de, de l'Hidaſpe, du Gange, les aſſervirent en ſe montrant.

C'eſt ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrêtiens primitifs appellés Quakers, auſſi pacifiques que les Indiens; ils ſeraient devorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrêtienne que ces ſeuls primitifs ſuivent à la lettre, eſt auſſi ennemie du ſang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrêtiens n'ont jamais obſervé leur religion, & les anciennes caſtes indiennes ont toûjours pratiqué la leur. C'eſt que le pythagoriſme eſt la ſeule religion au monde qui ait ſu faire de l'horreur du meurtre une pitié filiale & un ſentiment religieux. La tranſmigration des ames eſt un ſyſtême ſi ſimple, & même ſi vraiſemblable aux yeux des peuples ignorans; il eſt ſi facile de croire que ce qui anime un homme peut enſuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les ames de leurs parens dans tous les hommes qui les environnaient. Ils ſe crurent tous frères, pères, mères, enfans, les uns des autres. Cette idée inſpirait néceſſairement une charité univerſelle. On tremblait de bleſſer un être qui était de la famille: en un mot l'ancienne religion de l'Inde, & celle des lettrés à la Chine, ſont les ſeules dans leſquelles les hommes n'ayent point été barbares. Comment put-il arriver qu'enſuite ces mêmes hommes qui ſe faiſaient un crime d'égorger un animal, permiſſent que les femmes ſe brûlaſſent ſur le corps de leurs maris, dans la vaine eſpérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux? c'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'apanage de la nature humaine.

Il faut ſurtout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande, elle y eſt une très mauvaiſe nourriture.

Les

Les liqueurs fortes y sont aussi défendues par la nature qui exige dans l'Inde des boissons rafraîchissantes. La métempsycose passa à la vérité chez nos nations septentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps ; mais si les druides avaient ajouté à cette doctrine la défense de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaissions presque rien des anciens rites des brames conservés jusques à nos jours. Ils communiquent peu les livres du *Hanscrit* qu'ils ont encor dans cette ancienne langue sacrée : leurs *Védams*, leur *Shasta* ont été aussi longtems inconnus que le *Zend* des Perses, & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guères que six vingt ans que les Européans eurent les premières notions des cinq *Kings* : & le *Zend* n'a été vu que par le célèbre docteur *Hide*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète, & par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du *Zend*, ce *Sadder* dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris, un ancien livre des brames, c'est l'*Ezourvédam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des bracmanes, intitulé le *Cormo-Védam* : ce manuscrit traduit par un brame, n'est pas à la vérité le *Védam* lui-même, mais c'est un résumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous n'avons que depuis peu d'années le *Shasta*. Nous le devons aux soins & à l'érudition de Mr. *Holwell* qui a demeuré très longtems parmi les brames. Le *Shasta* est antérieur au *Védam* de quinze cent années, selon le calcul de ce savant Anglais. (*a*) Nous pouvons

(*a*) Voyez les Mélanges de philosophie & d'histoire qui seront à la fin du recueil.

donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut déſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens; leurs livres ſont perdus ; leur religion s'eſt anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encor moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques immenſes, a péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du monde des monumens non moins autentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'autenticité de ce rituel des bracmanes dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte ; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît là dans toute ſa miſère. Si les brames obſervaient toutes les loix de leur *Védam*, il n'y a point de moine qui voulût s'aſſujettir à cet état. A peine le fils d'un brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix réſine, détrempée dans de la farine ; on prononce le mot *Oum* ; on invoque vingt divinités avant qu'on lui ait coupé le nombril ; mais auſſi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes* ; & dès qu'il peut parler, on lui fait ſentir la dignité de ſon être. En effet, les bracmanes furent longtems ſouverains dans l'Inde, & la théocratie fut établie dans cette vaſte contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expoſe l'enfant à la lune : on prie l'Etre ſuprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne ſoit né que depuis huit jours : on adreſſe des antiennes au feu ; on donne à l'enfant avec

cent cérémonies le nom de *Charma*, qui est le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières. Il fait le sacrifice des morts ; & ce sacrifice est institué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au Dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le père dit au rasoir dévotement, *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le Soleil & le Dieu Indro.* Il se pourait après tout que le Dieu *Indro* eût été autrefois rasé : mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les brames n'ayent eu notre *Apollon*, que nous représentons encor sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies serait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules ; & dans leur aveuglement ils en disent autant des nôtres ; mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence : c'est le *Matricha Machom*, On se donne par ce mystère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine, & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la poitrine à la tête, en appuyant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & on conduit ainsi son ame à son cerveau ; quand on est sûr que son ame est bien montée, alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont

réunis à l'Etre suprême, & dit ; *Je suis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables philosophes de la Grèce, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même, celle des divins *Antonins* ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de DIEU même.

On trouve dans cette loi des bracmanes dix commandemens, & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois espèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps ; dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole ; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie ; à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées, & que les usages les plus consacrés chez un peuple, paraissent aux autres ou extravagans ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre-humain, & la morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les bracmanes de reconnaître un DIEU unique. *Strabon* dans son quinziéme livre dit qu'ils adorent un DIEU suprême, qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler, qu'ils sont sobres, chastes, tempérans ; qu'ils vivent dans la justice, & qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent *St. Clément* d'Alexandrie, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, *St. Ambroise*. N'oublions pas surtout qu'ils eurent un paradis terrestre, & que les hommes qui abusèrent des bienfaits de DIEU furent chassés de ce paradis.

La chûte de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, & à vanter le paſſé, a fait imaginer partout une eſpèce d'âge d'or auquel les ſiécles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le *Védam* des anciens bracmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Procriti*. *Adimo* ſignifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire *la vie*; comme *Eva* chez les Phéniciens & les Hébreux ſignifiait auſſi la *vie* ou le *ſerpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

DE LA CHINE.

Oſerons-nous parler des Chinois ſans nous en rapporter à leurs propres annales? elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes, jacobins, jéſuites, luthériens, calviniſtes, anglicans, tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, & de la chûte de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toûjours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déja dit ailleurs, l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planètes; & nos aſtronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, & les Chinois écrivi-

rent leur hiſtoire la plume & l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains ; nulle différente manière de compter parmi eux ; nulles chronologies qui ſe contrediſent. Nos voyageurs miſſionnaires rapportent avec candeur que lorſqu'ils parlèrent au ſage empereur *Cam-hi* des variations conſidérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, & des Samaritains, *Cam-hi* leur répondit, *Eſt-il poſſible que les livres en qui vous croyez ſe combattent ?*

Les Chinois écrivaient ſur des tablettes légères de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encor que ſur la brique ; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préſervées de la pourriture. Point d'hiſtoire chez eux avant celles de leurs empereurs ; preſque point de fictions, aucun prodige, nul homme inſpiré qui ſe diſe demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs ; dès que ce peuple écrit, il écrit raiſonnablement.

Il diffère ſurtout des autres nations, en ce que leur hiſtoire ne fait aucune mention d'un collège de prêtres qui ait jamais influé ſur les loix. Les Chinois ne remontent point juſqu'aux tems ſauvages où les hommes eurent beſoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur hiſtoire par l'origine du monde ; le *Zend* des Perſes, le *Shaſta* & le *Védam* des Indiens, *Sanchoniaton*, *Manéthon* ; enfin, juſqu'à *Héſiode*, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation de l'univers. Les Chinois n'ont point eu cette folie ; leur hiſtoire n'eſt que celle des tems hiſtoriques.

C'eſt ici qu'il faut ſurtout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques

atteſtent l'exiſtence d'un vaſte empire puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiécles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ſes annales. Encor une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non-ſeulement juſqu'à écrire, mais juſqu'à bien écrire, il avait falu plus de tems que l'empire chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-bi* juſqu'à nos jours? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'ayent été écrits deux mille trois cent ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cent années les premières obſervations babiloniennes envoyées en Grèce par *Calliſthène*. De bonne foi ſied-il bien à des lettrés de Paris de conteſter l'antiquité d'un livre chinois, regardé comme autentique par tous les tribunaux de la Chine? (*a*)

Les premiers rudimens ſont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons-nous toûjours que preſque perſonne ne ſavait écrire il y a cinq cent ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont ſe ſervent encor aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteſte encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuſes, qu'on n'a commencé à rédiger par écrit que depuis quatre cent cinquante ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-ſiécle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des Barbares juſqu'au quatorziéme ſiécle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile

(*a*) Voyez les lettres du ſavant jéſuite *Parennin*.

à la société, n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans les sciences. Ils sont aussi mauvais physiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cent ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui est la première des sciences.

Leur vaste & populeux empire était déja gouverné comme une famille, dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de législation étaient regardés comme les frères ainés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encor des *Teutates* à qui des druides sacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'osier.

Les empereurs chinois offraient eux-mêmes au DIEU de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encor? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut deshonorée par des impostures, jamais troublée par les querelles du sacerdoce & de l'empire, jamais chargée d'innovations absurdes qui se combattent les unes les autres avec des argumens aussi absurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'est par-là surtout que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutzée*, que nous appellons *Confucius*, n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites.

Il ne fit ni l'inſpiré ni le prophête. C'était un magiſtrat qui enſeignait les anciennes loix. Nous diſons quelquefois, & bien mal-à-propos, *la religion de Confucius;* il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu; il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger : dans le ſecond, il prouve que DIEU a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute : le troiſiéme eſt un recueil de maximes pures où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples, il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner.

On s'eſt élevé avec force dans un *Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, contre la témérité que nous avons eue au bout de l'Occident de vouloir juger de cette cour orientale, & de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeller athée un empire dont preſque toutes les loix ſont fondées ſur la connaiſſance d'un Etre ſuprême, rémunérateur & vengeur? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies autentiques, ſont : (*a*) *Au premier principe ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il régle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux jéſuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un français nommé *Maigrot*, évêque de Conon, qui ne ſavait pas un mot de chinois, fut député par un pape pour-

(*b*) Voyez ſeulemeut les eſtampes gravées dans la collection du jéſuite *Du Halde*.

aller juger le procès ſur les lieux; il traita *Confucius* d'athée, ſur ces paroles de ce grand-homme, *le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos ſaints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si *Confucius* était athée, *Caton*, & le chancelier de l'*Hôpital* l'étaient auſſi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre *Bayle*, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même tems que le plus ancien gouvernement de la terre était une ſociété d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encor que les lettrés chinois, adorateurs d'un ſeul Dieu, abandonnèrent le peuple aux ſuperſtitions des bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium* & celle de *Fo* & pluſieurs autres. Les magiſtrats ſentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celles de l'état, comme il a une nourriture plus groſſière; ils ſouffrirent les bonzes & les continrent. Preſque partout ailleurs ceux qui faiſaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il eſt vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenſes après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne ſavaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés eſt très étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admiſe. Ils ſe contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être juſtes. Ils crurent qu'une police exacte toûjours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues, & qu'on craindrait plus la loi toûjours préſente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en ſon tems d'un autre peuple, infiniment moins conſidérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais

qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'empire chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cent années d'observations astronomiques envoyées en Grèce par *Callisthène*. Les brames régnaient alors dans une partie de l'Inde ; les Perses avaient leurs loix ; les Arabes au midi, les Scythes au septentrion, habitaient sous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler, était un puissant royaume.

DE L'EGYPTE.

Il me paraît sensible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industrieux, puissans, que très longtems après tous les peuples qui ont passé en revue. La raison en est évidente. L'Egypte jusqu'au Delta est resserrée par deux chaînes de rochers, entre lesquels le Nil se précipite, en descendant d'Ethiopie du midi au septentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ses embouchures en ligne droite que cent soixante lieues de trois mille pas géométriques, & la largeur n'est que de dix à quinze & vingt lieues jusqu'au Delta, partie basse de l'Egypte, qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, sont les déserts de la Thébaïde, & à la gauche les sables inhabitables de la Lybie jusqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil durent pendant des siécles écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année ; ces eaux croupissantes s'accumulant continuellement, durent longtems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres rivières qui se débordent aussi, presque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne sont pas si grands, & les vastes plai-

nes qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſurtout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, régne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainſi la population de l'Egypte dut être très faible pendant bien des ſiécles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve, pour élever des cabanes & les réhauſſer de vingt-cinq pieds au-deſſus du terrain. C'eſt-là pourtant ce qu'il falut faire avant de bâtir Thèbes aux prétendues cent portes, avant d'élever Memphis, & de ſonger à conſtruire des pyramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déja obſervé que dans le tems où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiſſant royaume. Ses rois avaient déja bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, pluſieurs ſiécles avant *Abraham.* On ne ſait en quel tems fut conſtruite la fameuſe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Dioſpolis*. Il paraît que dans ces tems reculés les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu comme Babilone. Mais qui poura croire que par chacune des cent portes il ſortait deux cent chariots armés en guerre, & dix mille combattans? Cela ferait vingt mille chariots, & un million de ſoldats; & à un ſoldat pour cinq perſonnes, ce nombre ſuppoſe au moins cinq millions

de têtes pour une ſeule ville, dans un pays qui n'eſt pas ſi grand que l'Eſpagne ou que la France, & qui n'avait pas, ſelon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent ſoixante mille ſoldats pour ſa défenſe. *Diodore* au livre premier, dit que l'Egypte était ſi peuplée, qu'autrefois elle avait eû juſqu'à ſept millions d'habitans, & que de ſon tems elle en avait encor trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Séſoſtris* qu'aux dix millions de ſoldats qui ſortent par les cent portes de Thèbes. Ne penſez-vous pas lire l'hiſtoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Hérodote* vous diſent que le père de *Séſoſtris* fondant ſes eſpérances ſur un ſonge & ſur un oracle, deſtina ſon fils à ſubjuguer le monde; qu'il fit elever à ſa cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils, qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues, (*a*) & qu'enfin *Séſoſtris* partit avec ſix cent mille hommes, vingt-ſept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la terre, depuis l'Inde juſqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il ſubjugua la Mingrélie & la Géorgie appellées alors la Colchide. *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes baſanés, avec des cheveux crêpus, reſſemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes des bords de la mer Noire & de la mer Caſpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent ſi longtems l'Aſie avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves d'Egypte, ce vrai pays d'eſclaves, dont *Hérodote* put voir, ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette cou-

(*a*) Quand on réduirait ces huit lieues à ſix, on ne retrancherait qu'un quart du ridicule.

tume d'Egypte, comme il arriva presque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilisées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens dans les tems connus ne furent redoutables ; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencèrent ; après les Scythes vint *Nabucodonosor*, qui conquit l'Egypte sans résistance ; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ses lieutenans ; révoltée sous *Cambyse*, il ne falut qu'une campagne pour la soumettre : & ce *Cambyse* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur présence. *Ochus* réduisit l'Egypte en province de son royaume. *Alexandre*, *César*, *Auguste*, le calife *Omar* conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos sous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Egypte du tems des croisades ; enfin *Sélim I* conquit l'Egypte en une seule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient présentés ; il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'est qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de *Sésostris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Sésostris* n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit ; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Egypte, de ce combat magique entre les sorciers de *Pharaon* & le ministre du Dieu des Juifs, & d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge sous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laisser passer les Hébreux, lesquelles en retombant submergèrent les Egyptiens ? C'était assurément le plus grand événement dans l'histoire du monde : ni *Hérodote*, ni *Manéthon*, ni *Eratosthènes*, ni aucun des Grecs si grands amateurs du merveilleux, & toujours en correspondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas assurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner seulement du silence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. DIEU ne voulut pas sans doute qu'une histoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET DE LEURS SYMBOLES.

Le langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui signifient le Seigneur ; ni de *Mitra*, qui était le soleil chez les Perses ; ni de *Melch*, qui signifie roi en Syrie, ni de *Shak*, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Oshiret* (*Osiris*) répondait au *Mitra* des Persans ; & le mot vulgaire *On* signifiait le soleil. Les prêtres caldéens s'appellaient *Mag*, ceux des Egyptiens *Choen*, au rapport de *Diodore de Sicile*. Les hiéroglyphes, les caractè-

res alphabétiques d'Egypte que le tems a épargnés & que nous voyons encor gravés ſur les obéliſques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euſſent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des ſignes repréſentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes ſinon ce que nous faiſons quand nous ſommes à leur place? Qu'un enfant ſe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par ſignes; ſi on ne l'entend pas, il deſſine ſur un mur avec un charbon les choſes dont il a beſoin, pour peu qu'il ait la moindre ſagacité.

On peignit donc d'abord groſſiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de deſſiner précéda ſans doute l'art d'écrire. C'eſt ainſi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas pouſſé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le tems on inventa les figures ſymboliques: deux mains entrelaſſées ſignifièrent la paix; des flèches repréſentèrent la guerre; un œil ſignifia la Divinité; un ſceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phraſes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant ſous les yeux les différens ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art, qui éterniſe tous les arts; je dirai ſeulement qu'il a falu bien des ſiécles pour y arriver.

Les choen, ou prêtres d'Egypte, continuèrent longtems d'écrire en hiéroglyphes, ce qui eſt défendu par le

le second article de la loi des Hébreux ; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les choen en prirent de différens qu'ils appellèrent sacrés, afin de mettre toûjours une barrière entre eux & le peuple. Les mages, les brames en usaient de même, tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner. Non-seulement ces choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encor conservé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le tems avait changé celle du vulgaire.

Manéthon cité dans *Eusèbe* parle de deux colonnes gravées par *Thaut*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue sacrée. Mais qui sait en quel tems vivait cet ancien *Hermès ?* Il est très vraisemblable qu'il vivait plus de huit cent ans avant le tems où l'on place *Moïse :* car *Sanchoniaton* dit avoir lu les écrits de *Thaut*, faits, dit-il, il y a huit cent ans. Or *Sanchoniaton* écrivait en Phénicie, pays voisin de la petite contrée cananéenne, mise à feu & à sang par *Josué*, selon les livres juifs ; s'il avait été contemporain de *Moïse*, ou s'il était venu après lui, il aurait sans doute parlé d'un homme si extraordinaire, & de ses prodiges épouvantables ; il aurait rendu témoignage à ce fameux législateur Juif, & *Eusèbe* n'aurait pas manqué de se prévaloir des aveux de *Sanchoniaton*.

Quoi qu'il en soit, les Egyptiens gardèrent surtout très scrupuleusement leurs premiers symboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monumens un serpent qui se mord la queue, figurant les douze mois de l'année ; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne sont pas ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encor les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois sous la forme d'un petit serpent, sur lequel cinq figures sont assises ; c'est un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis.

On les voit deſſinés dans *Kirker* d'après des monumens conſervés à Rome. Ainſi preſque tout eſt ſymbole & allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENS DES EGYPTIENS.

Il eſt certain qu'après les ſiécles où les Egyptiens fertiliſèrent le ſol par les ſaignées du fleuve, après les tems où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts néceſſaires étant perfectionnés, les arts d'oſtentation commencèrent à être en honneur. Alors il ſe trouva des ſouverains qui employèrent leurs ſujets, & quelques Arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colonnes maſſives de grandes pierres plates ſans goût & ſans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enſeignèrent les premiers Grecs; mais enſuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte, que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été en paix pendant pluſieurs ſiécles, pour que leurs princes euſſent le tems & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux, dont la plûpart ſubſiſtent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années & bien des dépenſes; il falut qu'une nombreuſe partie de la nation avec des eſclaves étrangers fût longtems em-

ployée à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un roi deſpotique qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Egypte; un roi d'Angleterre pourait-il employer ſa nation à élever de tels monumens ?

La vanité y avait part ſans doute; c'était chez les anciens rois d'Egypte à qui éléverait la plus belle pyramide à ſon père ou à lui-même; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux, on ſait que les chochamatim ou choen d'Egypte, c'eſt-à-dire les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands ſe dreſſaient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du tems. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiécles paſſa depuis chez les Grecs diſciples des Egyptiens, & chez les Romains diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixiéme livre de l'*Enéide*, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine*.

Has omnes ubi mille rotam volvere per annos
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores ſupera & convexa reviſant.

Elle s'introduiſit enſuite chez les chrétiens, qui établirent le régne de mille ans; la ſecte des mille-

naires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions ; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.

DES RITES ÉGYPTIENS, ET DE LA CIRCONCISION.

Premiérement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême ? Si on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient su que répondre ; si à des jeunes étudians dans la théologie égyptienne, ils auraient parlé longtems sans s'entendre ; si à quelqu'un des sages consultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu ; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'Isis, *Je suis ce qui est ;* & cette autre, *Je suis tout ce qui a été & qui sera ; nul mortel ne poura lever mon voile ;* il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef.* Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent *Y ha ho.* On le prononce diversement ; mais *Clément* d'Alexandrie assure dans ses stromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter sur eux le nom de *i ha ho*, ou bien celui de *i ha hou*, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encor plus de respect que le mot *allah ;* car ils se servent d'*allah* dans la conversation, & ils n'emploient *hou* que dans leurs prières. Disons ici en passant que quand l'ambassadeur Turc *Said Effendi* vit représenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom sacré *hou* avec

dérifion & avec des poftures extravagantes, il regarda ce divertiffement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Égypte nourriffaient un bœuf facré, un chien facré, un crocodile facré ! oui, & les Romains eurent auffi des oies facrées ; ils eurent des Dieux de toute efpèce ; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaife percée, *Deum ftercutium*, & le Dieu Pet, *Deum crepitum* : mais en reconnaiffaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des Dieux & des hommes? Quel eft le pays qui n'ait pas eu une foule de fuperftitieux & un petit nombre de fages ?

Ce qu'on doit furtout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'eft qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conftantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toûjours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens ufages. Il n'y a d'immuable que la géométrie ; tout le refte eft une variation continuelle.

Les favans difputent & difputeront. L'un affure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu fans fimulacre, l'autre qu'ils ont révéré plufieurs Dieux dans plufieurs fimulacres ; ils ont tous raifon ; il n'y a qu'à diftinguer les tems & les hommes qui ont changé ; rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres fe moquaient du bœuf *Apis*, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons : mais aucun hiftorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon facré & un oignon Dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on confacre fur un autel. Nous lifons dans *Cicéron* que les hommes qui ont épuifé toutes les fuperf-

titions ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs Dieux ; & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La circoncision vient-elle des Égyptiens, des Arabes, ou des Éthiopiens ? Je n'en sais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je sais, c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats Romains. Là des sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone* : ici ils se faisaient eunuques ; comme les prêtres de *Cibèle*.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une nation par un individu ; j'ai vu un jeune Ethiopien, qui né hors de sa patrie n'avait point été circoncis ; je peux assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne sais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le *Kteis* & le *Phallum*, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume ; on offrait aux Dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il parait naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent aussi leurs filles, en coupant une très légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie ; car assurément une fille incirconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi ; mais avec le tems on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* se soit fait circoncire, & jamais les auteurs Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

Des mystères des Egyptiens.

Je suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères, qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'*Isis*. *Zoroastre* passe pour en avoir établi en Perse, *Cadmus* & *Inachus* en Grèce, *Orphée* en Thrace, *Minos* en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future ; car *Celse* dit aux chrétiens (a), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

Les Grecs qui prirent tant de choses des Egyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare, le lac dont ils firent l'*Achéron*, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux mystères d'*Eleusine* que d'après ceux d'*Isis*. Mais que les mystères de *Zoroastre* n'ayent pas précédé ceux des Egyptiens, c'est ce que personne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité ; & tous les auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu,

(a) Origène liv. VIII.

l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Égyptiens ayant une fois établi ces mystères en conservèrent les rites; car malgré leur extrême légèreté, ils furent constans dans la superstition. La prière que nous trouvons dans *Apulée* quand *Lucius* est initié aux mystères d'*Isis*, doit être l'ancienne prière. *Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéissent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un seul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs superstitions méprisables?

DES GRECS, DE LEURS ANCIENS DÉLUGES, DE LEURS ALPHABETS, ET DE LEUR GÉNIE.

La Grèce est un petit pays montagneux entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteste dans cette contrée les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les isles qui l'environnent montrent assez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation: & les déluges d'*Ogigès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs

un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongérent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus savans que moi le soin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les seuls habitans du globe, le partagérent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder partout de puissans empires, & que *Javan* son petit-fils peupla la Grèce en passant en Italie : que c'est de-là que les Grecs s'appellèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies sur les côtes de l'Asie mineure ; que cet *Ion* est visiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croyent rien :

Nec pueri credunt nisi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'*Ogigès* est placé communément environ douze cent années avant la première olympiade. Le premier qui en parle est *Acésilas*, cité par *Eusèbe* dans sa *Préparation évangélique*, & par *George le Sincelle*. La Grèce, dit-on, resta presque déserte deux cent années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même tems il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos ; on cite même les noms des premiers magistrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Basilées*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de tems à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encor une autre inondation du tems de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajouta qu'il ne resta des habitans de ces climats que *Deucalion*, & *Pirra*, qui refirent des hommes en jettant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Le genre-humain se repeupla beaucoup plus vite qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très judicieux, comme *Pétau* le jésuite, un seul fils de *Noé* produisit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cent vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux pour que de vingt-six mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reste des enfans qui deviennent pères. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année, il en reste à peine six cent au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ses semblables, qui font des enfans à coups de plume, aussi-bien que ceux qui ont dit que *Deucalion* & *Pirra* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on sait, le pays des fables, & presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté absurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique établie en mémoire d'un événement était une démonstration de la vérité de cet événement ? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* sortant de la cuisse de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans sa cuisse ! Quoi, *Cadmus* & sa femme avaient été changés en serpens dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies ! Le temple de *Castor* & de *Pollux* à Rome démontrait-il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains ?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siècles ; elle devient enfin sacrée ; & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les tems historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs ; les plus grands-hommes meurent sans honneur. Les *Thémistocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Aristides*, les *Phocions* sont persécutés, tandis que *Persée*, *Bacchus* & d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage, quand ses récits sont accompagnés de vraisemblance, & qu'ils ne contredisent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très stérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops* chassé de son pays, leur donna leurs premières institutions. Cela paraît surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il se peut que les Phéniciens qui voyageaient chez toutes les nations, ayent amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui est bien sûr, c'est que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, à qui les leurs ne ressemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet, qui ne consistait alors qu'en seize caractères, qui sont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premières connaissances. Il paraît encor bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis instruisirent tant d'autres nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au tems d'*Ogigès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans

leur nature je ne fais quoi de plus fin & de plus délié ; leur langage en eſt un témoignage ; car avant même qu'ils ſuſſent écrire on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de conſonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Aſie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui déſigne les Phéniciens ſelon *Sanchoniaton*, n'eſt pas ſi harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graios*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, ſonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la ſageſſe, eſt plus doux que *Shochemath* en ſyriaque & en hébreu. *Baſileus*, roi, ſonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohaſduch*, *Niricaſſolahſſar*. *Joſeph* lui-même dans ſon livre contre *Appion* avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jéruſalem*, c'eſt que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchait le goſier d'un Athénien ; & ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaïm* en *Jéruſalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes ſyriaques, perſans, égyptiens. De *Coresh* ils firent *Cyrus* ; d'*Isheth*, *Oshireth*, ils firent *Iſis* & *Oſiris* ; de *Moph*, ils firent *Memphis*, & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux ; de ſorte que du tems des *Ptolomées*, les villes & les Dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce ſont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des brames ; l'Indus *Sombadipo*. Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam*.

Les Grecs en s'étendant ſur les côtes de l'Aſie mineure y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poësie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin, la philosophie même quoiqu'informe & obscure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appellèrent des artistes de la Grèce. On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déja dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis, bâtie par les Perses; & les monumens de Balbek & de Palmire, sont encor sous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

DES LÉGISLATEURS GRECS, DE MINOS, D'ORPHÉE, DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Que des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce sont de grands exploits assez connus; que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé* nommé *Settim* fut roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des *Maccabées*, il est dit qu'*Alexandre* sortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au tems où nous plaçons *Moïse*; & c'est même ce qui a donné au savant *Huet* évêque d'Avranches quelque faux prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïse* né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable grecque; il est indubitable que *Minos* fut un roi législateur. Les fameux

marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais) fixent sa naissance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. *Homère* l'appelle dans l'Odyssée le sage confident de DIEU. *Flavien Joseph* ne balance pas à dire qu'il reçut ses loix d'un Dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres nations.

Il est sûr que *Minos* était un législateur très sévère, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que *Minos*; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'existence du premier *Orphée*, sur un passage de *Ciceron*, dans son excellent livre sur la nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Aristote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs; mais *Aristote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'est pas d'ailleurs celle de *Ciceron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée*. Les mystères qui portent son nom lui rendaient témoignage. *Pausanias*, l'auteur le plus exact qu'ayent jamais eu les Grecs, dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que longtems après lui. On sait bien qu'il ne descendit pas aux enfers; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces tems reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aërienne, ombre du corps, manes, souffle léger, ame inconnue, ame incompréhensible, mais existante, & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie, étaient admises dans toute la Grèce, dans les Isles, dans l'Asie, dans l'Egypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère; le livre de leurs loix n'en dit pas un seul mot; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'Exode, *Honore ton père & ta mère*, *afin qu'*Adonaï *prolonge tes jours sur la terre*; & le livre du Zend (porte 11) dit, *Honore ton père & ta mère, afin de mériter le ciel.*

L'évêque *Warburton*, qui a démontré que le Pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas nécessaire dans la théocratie. *Arnauld*, dans son apologie de Port-royal, s'exprime ainsi: *C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui est des plus communes, & qui est attestée par tous les pères, que les promesses de l'ancien testament n'étaient que temporelles & terrestres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que si les Perses, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenses éternelles, les Hébreux pouvaient bien aussi les croire; que si tous les législateurs de l'antiquité ont établi de sages loix sur ce fondement, *Moïse* pouvait bien en user de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que s'il les savait, & les cachait, il en était encor plus indigne.

On répond à ces argumens, que DIEU, dont *Moïse* était l'organe, daignait se proportionner à la grossié-

reté des Juifs. Je n'entre point dans cette queſtion épineuſe ; & reſpectant toûjours tout ce qui eſt divin, je continue l'examen de l'hiſtoire des hommes.

DES SECTES DES GRECS.

Il paraît que chez les Egyptiens, chez les Perſans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une ſecte de philoſophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appellait *la ſageſſe*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue ſacrée, inconnue au peuple, ne laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde ; chacun donna l'eſſor à ſes idées ; & c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que de nos jours la nation anglaiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les ſtoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans ſe replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les Dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes ; & on laiſſa les épicuriens en paix comme ils y laiſſaient les Dieux.

Les écoles retentirent depuis *Thalès* juſqu'au tems de *Platon* & d'*Ariſtote*, de diſputes philoſophiques qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toûjours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treiziéme ſiécle où nous commençâmes à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas ; tous les philoſophes étaient inintelligibles ; il l'était autant que

que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel succès aurait *Platon*, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il leur disait ces belles paroles qui sont dans son Timée; *De la substance indivisible & de la divisible, Dieu composa une troisième espèce de substance au milieu des deux, tenant de la nature* du même & de l'autre; *puis prenant ces trois natures ensemble, il les mêla toutes en une seule forme, & força la nature de l'ame à se mêler avec la nature* du même; *& les ayant mêlées avec la substance, & de ces trois ayant fait un suppôt, il le divisa en portions convenables; chacune de ces portions était mêlée* du même & de l'autre; *& de la substance il fit sa division.*

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes raisonnables qui viendraient de lire l'*Entendement humain* de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à son école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait de tems en tems de très belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie; & il fut encor moins la victime de ses opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la cigue; mais on sait combien ils s'en repentirent; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. Elle recevait tous les Dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux Dieux inconnus.

Il eſt inconteſtable que les Grecs reconnaiſſaient un Dieu ſuprême, ainſi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des Dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée*; on la retrouve cent fois dans *Homère*: tous les autres Dieux ſont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perſes, aux Génies des autres nations orientales. Tous les philoſophes, excepté les ſtratoniciens & les épicuriens, reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos.*

Ne craignons point de trop peſer ſur cette grande vérité hiſtorique, que la raiſon humaine commencée adora quelque puiſſance, quelque être qu'on croyait au-deſſus du pouvoir ordinaire, ſoit le ſoleil, ſoit la lune, ou les étoiles; que la raiſon humaine cultivée adora, malgré toutes ſes erreurs, un Dieu ſuprême maître des élémens & des autres Dieux, & que toutes les nations policées depuis l'Inde juſqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique pluſieurs ſectes de philoſophes euſſent une opinion contraire.

DE ZALEÚCUS ET DE QUELQUES AUTRES LÉGISLATEURS.

J'oſe ici défier tous les moraliſtes & tous les légiſlateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de *Zaleucus*, qui vivait avant *Pythagore*, & qui fut le premier magiſtrat des Locriens.

Tout citoyen doit être perſuadé de l'exiſtence de la Divinité. Il ſuffit d'obſerver l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le hazard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriſer ſon ame, la purifier, en écarter tout mal, perſuadé que DIEU *ne peut être bien ſervi par les pervers, & qu'il ne reſſemble point aux miſérables mortels qui ſe laiſſent toucher*

par de magnifiques cérémonies, & par de somptueuses offrandes. La vertu seule, & la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes & dans la pratique, c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, simples habitans, doivent être avertis de se souvenir des Dieux, & de penser souvent aux jugemens sévères qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils ayent devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.

Chacun doit donc se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie; mais si un mauvais Génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels, qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce Génie mal-faisant, qu'il se jette surtout entre les bras des gens de bien, dont les conseils le ramèneront à la vertu, en lui représentant la bonté de DIEU *& sa vengeance.*

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime, dicté par la raison & par la vertu, dépouillé d'entousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas, qui suivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platons*, les *Cicerons*, les divins *Antonins*, n'eurent point depuis d'autre langage. C'est ainsi que s'explique en cent endroits ce *Julien* qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui

fit tant d'honneur à la naturelle ; *Julien* le scandale de notre église & la gloire de l'empire Romain.

Il faut, dit-il, *instruire les ignorans*, & *non les punir ; les plaindre*, & *non les haïr. Le devoir d'un empereur est d'imiter* Dieu : *l'imiter, c'est d'avoir le moins de besoins*, & *de faire le plus de bien qu'il est possible.* Que ceux donc qui insultent l'antiquité apprennent à la connaître ; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables ; qu'ils sachent distinguer les loix des plus sages magistrats, les usages ridicules des peuples ; qu'ils ne disent point, On inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges, donc tous les magistrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs ; c'est comme s'ils disaient, Il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace, donc le sage *Confucius* était un misérable imposteur.

On doit dans un siécle aussi éclairé que le nôtre rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il falait imiter, & non pas calomnier. Ne sait-on pas que dans tout pays le vulgaire est imbécille, superstitieux, insensé? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier de l'*Hôpital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Motte le Vayer*, de *Descartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Montesquieu ?* N'y a-t-il pas des méthodistes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute espèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naissance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands-hommes ?

De Bacchus.

Excepté les fables visiblement allégoriques, comme celles des *Muses*, de *Vénus*, des *Graces*, de l'*Amour*,

de *Zéphire* & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres sont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres; mais il en est une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'est la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionisios*, fils de Dieu, a-t-il été un personnage véritable? Tant de nations en parlent ainsi que d'*Hercule*: on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différens, qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainsi qu'un *Hercule*.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'Egypte, dans l'Asie & dans la Grèce, *Bacchus* ainsi qu'*Hercule* était reconnu pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des mystères institués au nom de *Bacchus* avant qu'on connût les livres juifs.

On sait assez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de *Ptolomée Philadelphe*; environ deux cent trente ans avant notre ère. Or avant ce tems l'Orient & l'Occident retentissaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée* célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son histoire est si ancienne, que les pères de l'église ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*, parce que *Bacchus* & *Noé* passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuse. Les vers orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella *Misem* en mémoire de cette avanture, qu'il fut instruit des secrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il chan-

geait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer Rouge à pied sec, comme Hercule passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulérent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil & de la lune. Il écrivit ses loix sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela que plusieurs savans hommes, & surtout *Bochart* & *Huet* dans nos derniers tems, ayent prétendu, que *Bacchus* est une copie de *Moïse* & de *Josué*. Tout concourt à favoriser la ressemblance: car *Bacchus* s'appellait chez les Egyptiens *Arsaph*, & parmi les noms que les péres ont donnés à *Moïse* on y trouve celui d'*Osasirph*.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que celle de *Moïse* ne soit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne soit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des nations longtems avant que l'histoire de *Moïse* fût parvenue jusqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïse* avant *Longin* qui vivait sous l'empereur *Aurélien*; & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance, livre d'ailleurs si rare chez les Juifs mêmes, que sous le roi *Josias* on n'en trouva qu'un seul exemplaire; livre presqu'entiérement perdu pendant l'esclavage des Juifs transportés en Caldée & dans le reste de l'Asie; livre restauré ensuite par *Esdras* dans les tems florissans d'Athènes, & des autres répu-

bliques de la Grèce; tems où les myſtères de *Bacchus* étaient déja inſtitués.

Dieu permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de *Moïſe* à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le ſavant évêque d'Avranches frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïſe* était non-ſeulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Oſiris* des Egyptiens. Il ajoute même (*a*), pour allier les contraires, que *Moïſe* était auſſi leur *Typhon*, c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le Dieu & le Diable reconnu en Egypte.

Moïſe, ſelon ce ſavant homme, eſt le même que *Zoroaſtre*. Il eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perſée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'eſt que *Virgile* a dit :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moïſe* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* eſt encor meilleure : c'eſt que quelquefois on repréſentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs paſſèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïſe* pouvait fort bien être comparée au ſceptre de *Priape* (*b*).

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moſi.

Voilà ce que *Huet* appelle ſa démonſtration. Elle n'eſt pas à la vérité géométrique. Il eſt à croire qu'il

(*a*) Propoſition IV, pag. 79 & 87.
(*b*) *Huet* pag. 110.

en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de ses connaissances.

DES MÉTAMORPHOSES CHEZ LES GRECS, RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déja vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuse, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez persuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval aussi.

Les métamorphoses recueillies par *Ovide*, dont nous avons déja dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un Caldéen, un Egyptien. Les Dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poisson en Syrie ; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babilone. Les Juifs dans des tems très postérieurs écrivent que *Nabucodonosor* fut changé en bœuf, sans compter la femme de *Lot* transformée en statue de sel. N'est-ce pas même une métamorphose réelle quoique passagère, que toutes les apparitions des Dieux & des Génies sous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guère se communiquer à nous qu'en se métamorphosant en homme. Il est vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne pour jouïr de *Léda*. Mais ces cas sont rares ; & dans toutes les religions la Divinité prend toûjours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il serait difficile d'entendre la voix des Dieux s'ils se présentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les Dieux se métamorphosèrent presque partout ; & dès que nous fumes instruits des secrets de la magie, nous nous métamorphosames nous-mêmes. Plusieurs personnes dignes de foi se changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteste encor parmi nous cette métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transmutations & tous les prodiges de cette espèce, c'est qu'on ne peut prouver en forme leur impossibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, Un Dieu vint hier chez moi sous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a osé en douter a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose, vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la demoiselle, qu'à faire observer l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de son imposture ; mais la famille ne s'exposera pas à cet examen ; elle vous soutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puis qu'une chenille est changée en papillon, un homme peut tout aussi aisément être changé en bête ; & si vous disputez, vous serez déféré à l'inquisition du pays comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux, ni aux Dieux qui engrossent les filles.

DE L'IDOLATRIE.

Après avoir lu tout ce qu'on a écrit sur l'idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion précise. Il semble que *Locke* soit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à

idolâtrie ne se trouve dans aucune langue ancienne ; c'est une expression des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais servi avant le second siécle de notre ère. Elle signifie adoration d'images. C'est un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre, jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le Dieu suprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perses, n'eurent longtems ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le soleil, les astres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres ? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le soleil & les astres, ce n'est pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'est avoir un culte erroné, mais ce n'est point être idolâtre.

Je suppose que les Egyptiens ayent adoré réellement le chien *Anubis*, & le bœuf *Apis*, qu'ils ayent été assez fous pour ne les pas regarder comme des animaux consacrés à la Divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Isis*, faisait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleste animât ce bœuf & ce chien consacrés, il est clair que ce n'était pas adorer une statue. Une bête n'est pas une idole.

Il est indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant que d'avoir des sculpteurs, & il est clair que ces hommes si anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reste donc à savoir si ceux qui firent enfin placer des statues dans les temples, & qui firent révérer ces statues, se nommèrent adorateurs de statues, & leurs peuples adorateurs de statues. C'est assurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres l'étaient-ils en effet ? était-il ordonné de croire que la

ftatue de bronze qui repréfentait la figure fantaftique de *Bel* à Babilone était le maître, le DIEU, le créateur du monde? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même? n'eft-ce pas, s'il eft permis de comparer les ufages de notre fainte religion avec les ufages antiques, n'eft-ce pas comme fi on difait que nous adorons la figure du Père éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? ce font des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons fi peu que quand ces ftatues font de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourriffent, on en érige d'autres; elles font de fimples avertiffemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croyent que les catholiques font idolâtres, mais les catholiques ne ceffent de protefter contre cette injure.

Il n'eft pas poffible qu'on adore réellement une ftatue, ni qu'on croye que cette ftatue eft le DIEU fuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de fes ftatues. Or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était fuppofé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte fon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni fur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adreffées aux Dieux immortels, & affurément les ftatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eft vrai, firent croire, & des fuperftitieux crurent, que des ftatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groffiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? mais jamais chez aucun peuple ces abfurdités ne furent la religion de l'état. Quelque vieille imbécille n'aura pas diftingué la ftatue & le Dieu; ce n'eft pas une raifon d'affirmer que le gouvernement penfait comme cette vieille. Les magiftrats voulaient qu'on révérât les repréfentations des

Dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui représentent DIEU le père sous la forme d'un vieillard, & on sait bien que DIEU n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs saints qu'on vénère, & on sait bien que ces saints ne sont pas DIEU le père.

De même, si on ose le dire, les anciens ne se méprenaient pas entre les demi-Dieux, les Dieux, & le maître des Dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté est donc idolâtre aussi ; & si elle ne l'est pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un seul poëte, un seul philosophe, un seul homme d'état qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables : les nations idolâtres sont donc comme les sorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur a conclu qu'on adorait réellement la statue de *Priape*, parce qu'*Horace* en faisant parler cet épouvantail, lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un Dieu*, &c. Le commentateur cite le prophête *Baruch*, pour prouver que du tems d'*Horace* on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle. Il ne voit pas qu'*Horace* se moque & du prétendu Dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes en voyant cette énorme figure, crût qu'elle avait quelque chose de divin : mais assurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il eſt dit que *Moïſe*, malgré la loi divine de ne faire aucune repréſentation d'hommes ou d'animaux, érigea un ſerpent d'airain, ce qui était une imitation du ſerpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en proceſſion ; mais quoique ce ſerpent fût fait pour guérir les morſures des ſerpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a reſpecté des ſtatues ſans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? Ou nous devons les abſoudre, ou elles doivent nous accuſer.

DES ORACLES.

Il eſt évident qu'on ne peut ſavoir l'avenir, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui n'eſt pas ; mais il eſt clair auſſi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuſe & diſciplinée conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent ſuivi de peu de troupes mal armées, mal poſtées, & dont vous ſavez que la moitié le trahit ; vous prédiſez que ce capitaine ſera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperdument ; vous les avez obſervés ſortans l'un & l'autre de la maiſon paternelle ; vous annoncez que dans peu cette fille ſera enceinte ; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions ſe réduiſent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui ſe ſont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée eſt celle que fit ce traître *Flavien Joſeph* à *Veſpaſien* & *Titus* ſon fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Veſpaſien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'Orient, & *Néron* déteſté de tout l'empire. Il

ose, pour gagner les bonnes graces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des Juifs (*a*) que lui & son fils seront empereurs. Ils le furent en effet; mais il est évident que *Joseph* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir *Joseph*; s'il est empereur, il le récompense, & tant qu'il ne régne pas il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Joseph* que s'il est prophète il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine: *Joseph* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant en soutenant un siége dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place sera prise?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le prophête, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut partout des devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il falait parler au nom de la Divinité: & depuis les prophêtes de l'Egypte qui s'appellaient les *Voyans*, jusqu'à *Ulpius* prophête du mignon de l'empereur *Adrien* devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés, qui firent parler les Dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir, tantôt par une réponse ambigue qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domestiques, en s'informant d'eux secrétement des avantures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dit de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophêtes passaient pour savoir le passé, le présent & l'avenir; c'est l'éloge qu'*Homère* fait de *Calcas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le savant *Van-*

(*a*) *Joseph* liv. III. chap. XXVIII.

dale, & le judicieux *Fontenelle* son rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siècles de fourberie; & le jésuite *Balthus* montra bien peu de sens, ou beaucoup de malignité, quand il soutint contr'eux la vérité des oracles payens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces diables disaient vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire; & Dieu lui-même appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jettait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis: Ou ils disaient faux; & en ce cas, Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune pythie montait sur un trépied posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'esprit divin entrait sous la robe de la pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier: & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles, & sont, je crois, d'une plus haute antiquité; car il falait bien des cérémonies, bien du tems pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres; & rien n'était plus aisé que de dire la bonne avanture dans les carrefours.

Cet art se subdivisa en mille façons ; on prédit par le vol des oiseaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & souvent même par un pur entousiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plûpart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année ? c'était, pour ce village le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle submergée ? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége est un sorcier, soit que ses prédictions soient accomplies, soit qu'elles ne le soient pas ; car si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée : si les événemens sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout ; ce peuple ne vient point ; mais un vent du nord fait geler quelques vignes, c'est ce qui a été prédit par *Matthieu Lansberge*. Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir ? Aussi-tôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit, & de méchant raisonneur.

Les sunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de *Mahomet*. L'étoile *Aldebaram* avait été en grande vénération chez les Arabes, elle signifie l'œil du taureau ; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil; *Mahomet* est l'acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles; les jeunes femmes n'y pensent pas; les vieilles dévotes y croyent; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enseigne des sottises, courrait risque d'être empalé. Il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur tems dans l'Iliade & dans l'Odyssée; mais ces savans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'oracle rendu; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des nations voisines; point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussi-tôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie déserte, & la pétrée, espérèrent comme les autres peuples d'être les maîtres de l'univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.

DES SIBYLLES CHEZ LES GRECS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES AUTRES NATIONS.

Lorsque presque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui sans être attachées

à aucun temple s'avisèrent de prophétiser pour leur compte. On les appella *sibylles*, mot grec de la dialecte de Laconie, qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jetta au feu les six premiers livres, & exigea autant d'argent des trois restans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome, jusqu'au tems de *Sylla*, & furent consumés dans un incendie du capitole.

Mais comment se passer des prophéties des sibylles? On envoya trois sénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs, qui passaient pour être de la façon de la sibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La sibylle *Erytrée* avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de *Nostradamus* parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la sibylle.

Auguste qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit sous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers sibyllins; défense digne d'un tyran soupçonneux, qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il falait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Drusus*, ne manqua pas

de citer l'autorité de la sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramenerait le siécle d'or. La sibylle *Erytrée* avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguste*, ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des sibylles étant donc toûjours en très grande réputation, les premiers chrêtiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les gentils par leurs propres armes. *Hermas* & *St. Justin* passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. *St. Justin* cite des oracles de la sibylle de Cumes, débités par un chrêtien qui avait pris le nom d'*Istape*, & prétendait que sa sibylle avait vécu du tems du déluge. *St. Clément* d'Alexandrie, dans ses stromates, liv. VI, assure que l'apôtre *St. Paul* recommande dans ses épîtres *la lecture des sibylles, qui ont manifestement prédit la naissance du fils de* DIEU.

Il faut que cette épître de *St. Paul* soit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de *St. Paul*. Il courait dans ce tems-là parmi les chrêtiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de *Jaldabast*, celles de *Seth*, d'*Enoch* & de *Cham*; la pénitence d'*Adam*, l'histoire de *Zacharie* père de *St. Jean*; l'évangile des Egyptiens; l'évangile de *St. Pierre*, d'*André*, de *Jacques*; l'évangile d'*Eve*, l'apocalypse d'*Adam*, les lettres de JESUS-CHRIST, & cent autres écrits, dont il reste à peine quelques fragmens, ensevelis dans des livres qu'on ne lit guère.

L'église chrêtienne était alors partagée en société judaïsante, & société non-judaïsante. Ces deux étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se sentait un

peu de talent, écrivait pour fon parti. Il y eut plus de cinquante évangiles jufqu'au concile de Nicée ; il ne nous en refte aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *Jacques*, de l'*Enfance*, & de *Nicodéme*. On forgea furtout des vers attribués aux anciennes fibylles. Tel était le refpect du peuple pour ces oracles fibyllins, qu'on crut avoir befoin de cet appui étranger pour fortifier le chriftianifme naiffant. Non-feulement on fit des vers grecs fibyllins, qui annonçaient JESUS-CHRIST ; mais on les fit en acroftiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jefous Chreiftos ios Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'eft dans ces poëfies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiffons,
Il nourrira cinq mille hommes au défert,
Et en ramaffant les morceaux qui refteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du chriftianifme le fens des vers de la quatriéme églogue de *Virgile* :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Les tems de la fibylle enfin font arrivés :
Un nouveau rejetton defcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un fi grand cours dans les premiers fiécles de l'églife, que l'empereur *Conftantin* la foutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait fûrement raifon. *Virgile* paffa longtems pour un prophête. Enfin, on était fi perfuadé des oracles des fibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eft pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum sibylla.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux sibylles, on faisait surtout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'église adoptèrent jusqu'au tems de *Théodose II.*

Ce règne de JESUS-CHRIST pendant mille ans sur la terre était fondé d'abord sur la prophétie de *St. Luc*, ch. XXI, prophétie mal entendue, que JESUS-CHRIST *viendrait dans les nuées, dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée.* La génération avait passé; mais *St. Paul* avait dit aussi dans sa première épître aux Thessaloniciens, ch. IV.

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui sommes réservés pour son avénement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déja dans le sommeil.

Car aussi-tôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, & par le son de la trompette de DIEU, *le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui seront morts en* JESUS-CHRIST *ressusciteront les premiers.*

Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air; & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car *Paul* loin d'avoir été un des disciples de CHRIST, avait été

longtems un de ſes perſécuteurs. Quoi qu'il en puiſſe être, l'Apocalypſe avait dit auſſi chap. XX, que les juſtes *régneraient ſur la terre pendant mille ans avec* JESUS-CHRIST.

On s'attendait donc à tout moment que JESUS-CHRIST deſcendrait du ciel pour établir ſon règne, & rebâtir Jéruſalem, dans laquelle les chrétiens devaient ſe réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jéruſalem était annoncée dans l'Apocalypſe : *Moi* Jean, *je vis la nouvelle Jéruſalem qui deſcendait du ciel parée comme une épouſée.... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte..... douze fondemens où ſont les noms des apôtres de l'agneau..... Celui qui me parlait avait une toiſe d'or pour meſurer la ville, les portes & la muraille. La ville eſt bâtie en quarré, elle eſt de douze mille ſtades ; ſa longueur, ſa largeur, & ſa hauteur ſont égales...... Il en meſura auſſi la muraille qui eſt de cent quarante-quatre coudées.... cette muraille était de jaſpe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvait ſe contenter de cette prédiction, mais on voulut encor avoir pour garant une ſibylle, à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choſes. Cette perſuaſion s'imprima ſi fortement dans les eſprits, que *St. Juſtin* dans ſon dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en eſt convenu, & que* JESUS *doit venir dans cette Jéruſalem boire & manger avec ſes diſciples.*

St. Irénée ſe livra ſi pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *St. Jean* l'évangeliſte ces paroles : *Dans la nouvelle Jéruſalem chaque ſep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raiſin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des ſaints ven-*

dangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira, Prends-moi, je suis meilleur que lui (a).

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : (*a*) *Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les tems. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'église parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

DES MIRACLES.

Revenons toûjours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire ; & cela est si vrai que si-tôt que le beau, le sublime est commun, il ne paraît plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison, & à ce pot plus grand qu'une église, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord signifiait *chose admirable* ? Nous avons

(*a*) *Irénée* chap. XXXV. liv. V.
(*b*) *Tert.* contre *Marcion* liv. III.

dit, c'eſt ce que la nature ne peut opérer, c'eſt ce qui eſt contraire à toutes ſes loix. Ainſi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles, opérés dans notre ſainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les règles du bon ſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux loix éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que DIEU dérange ſon propre ouvrage; il ſait que tout eſt lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que DIEU étant immuable, ſes loix le ſont auſſi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène* fait une nuit de vingt-quatre heures lorſqu'elle devait être de douze, il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents

avaient emportées au loin, reviennent se mettre chacune à leur place, que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraissés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigrièches, ces pigrièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort : sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encor, si l'ame ne revient dans son hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le créateur & le maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel ressuscite *Pélops*, *Hippolite*, *Hérès*, & quelques autres fameux personnages; mais il ne paraît pas vraisemblable que le maître commun de l'univers oublie le soin de cet univers en faveur de cet *Hippolite* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables (selon les faibles lumières de notre esprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux Egyptiens, aux nations asiatiques, Les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils se sont mis quarante

fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très beaux discours. Il n'y a pas même jusqu'aux Romains chez qui les bêtes n'ayent pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome, prends garde à toi. Pline* dans son livre huitiéme dit qu'un chien parla lorsque *Tarquin* fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitole, lorqu'on allait assassiner *Domitien*; *Estai panta kalos*, c'est fort bien fait, tout est bien. C'est ainsi qu'un des chevaux d'*Achille* nommé *Xante* prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le belier de *Phryxus* avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont Olimpe. Ainsi au-lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guère de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsycose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des orientaux, de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées, les plus authentiques, sont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Vespasien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades eux-mêmes, qui prosternés à ses pieds le

conjurent de les guérir : il rougit de leurs prières, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent : *Sérapis* leur est apparu ; *Sérapis* leur a dit qu'ils seraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La Divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir ; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte, tout l'empire applaudissent à *Vespasien* favori du ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'empire, & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant avec le tems ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne sais quel écrivain de nos siécles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert* fils de *Hugues Capet* guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles dans *Robert* fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confesseur de sa femme & des chanoines d'Orléans accusés de ne pas croire l'infaillibilité & la puissance absolue du pape, & par conséquent d'être manichéens : ou si ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la reine sa femme.

Les philosophes ont fait des miracles comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'*Apollonios* de Thiane ; c'était un philosophe pythagoricien, tempérant, chaste, & juste, à qui l'histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé *Socrate*. Il voyagea chez les mages & chez les bracmanes, & fut d'autant plus honoré partout, qu'il était modeste, donnant toûjours de sages conseils, & disputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux Dieux est admirable : *Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne soyons pas indignes.* Il n'a-

vait nul entousiasme ; ses disciples en eurent : ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par *Philostrate*. Les Thianeens le mirent au rang des demi-Dieux, & les empereurs Romains approuvèrent son apothéose. Mais avec le tems, l'apothéose d'*Apollonios* eut le sort de celle qu'on décernait aux empereurs Romains, & la chapelle d'*Apollonios* fut aussi déserte que le *Socratéion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre depuis *St. Edouard*, jusqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles que les médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre eprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

DES TEMPLES.

On n'eut pas un temple si-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Persans qui révéraient les astres ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices consacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était là leur temple. Celui de *Bel* à Babilone passe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine que les premiers empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une divinité secondaire ; cependant le temple de Tyr est très antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique lorsque *Salomon* aidé par *Hiram* bâtit le sien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que de son tems les archives de Tyr ne donnaient à ce tem-

ple que deux mille trois cent ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis longtems. *Hérodote* dit encor qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Menès* vers le tems qui répond à trois mille ans avant notre ère ; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à *Vulcain* avant d'en avoir donné un à *Iſis* leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit *Hérodote* au livre ſecond ; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je ſoupçonne le texte grec d'avoir été corrompu ; les hommes les plus ſauvages s'abſtiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eſt jamais aviſé de careſſer ſa femme ou ſa maîtreſſe en préſence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eſt guère poſſible que chez tant de nations qui étaient religieuſes juſqu'au plus grand ſcrupule, tous les temples euſſent été des lieux de proſtitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en uſaient les prêtres Juifs, & d'autres : mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abſtenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très longtems ſans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déja vu que quand les Juifs habitèrent les déſerts à l'orient du lac Aſphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu *Rempham*, du Dieu *Molok*, du Dieu *Kium*, comme le diſent *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*.

C'eſt ainſi qu'en uſaient toutes les autres petites nations du déſert. Cet uſage doit être le plus ancien de tous, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'eſt probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des proceſſions qui ſe firent chez tous les peuples. Car il ſemble qu'on ne ſe ferait pas aviſé d'ôter un Dieu de ſa place dans ſon temple pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pu paraître un ſacrilège, ſi l'ancien uſage de porter ſon Dieu ſur un chariot, ou ſur un brancard, n'avait pas été dès longtems établi.

La plûpart des temples furent d'abord des citadelles, dans leſquelles on mettait en ſûreté les choſes ſacrées. Ainſi le palladium était dans la fortereſſe de Troye, les boucliers deſcendus du ciel ſe gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit au troiſiéme livre des Rois que l'édifice avait ſoixante coudées de long, & vingt de large ; c'eſt environ quatre-vingt dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe : les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans, reſſemblaient à des meurtrières.

Il eſt dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que ſur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le ſecond ſix, & le troiſiéme ſept. Ces

proportions ne sont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient surpris *Michel Ange* & *Bramante*. Quoi qu'il en soit, il faut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il falait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite esplanade où fut bâti le sanctuaire, long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & descendre est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de DIEU que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples ; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des autres nations ; le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice chacun à sa manière. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que ces murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette espèce de forteresse d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabusardan*, l'un des capitaines du roi de Babilone que nous nommons *Nabuçadonosor*.

Le second temple bâti par *Néhémie* fut moins grand & moins somptueux. Le livre d'*Esdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de simple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Joseph*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il ap-

pelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une plate-forme appuyée d'un très gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, jusqu'à ce qu'un soldat Romain ayant jetté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'instant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du tems d'*Hérode*, ainsi que sous *Nébémie* & sous *Salomon*.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Joseph*. Il dit que *Tite* étant entré dans le sanctuaire l'admira, & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur Romain au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le sanctuaire, & qu'un homme qui avait vu le capitole fût surpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-saint, sans doute ; mais un sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèse, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olimpie, de Rome,

Joseph dans sa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne falait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raisonnement ne paraît pas concluant ; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cent milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait falu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un DIEU, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui ; mais il ne suit pas que la terre

terre ne doive avoir qu'un temple. La ſuperſtition a toujours une mauvaiſe logique.

D'ailleurs comment *Joſeph* peut-il dire qu'il ne falait qu'un temple aux Juifs, lorſqu'ils avaient depuis le règne de *Ptolomée Philometor* le temple aſſez connu de l'*Onion* à Bubaſte en Egypte ?

DE LA MAGIE.

Qu'eſt-ce que la magie ? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature ; c'eſt la choſe impoſſible ; auſſi a-t-on cru à la magie dans tous les tems. Le mot eſt venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Caldée. Ils en ſavaient plus que les autres ; ils recherchaient la cauſe de la pluie & du beau tems ; & bientôt ils paſſèrent pour faire le beau tems & la pluie. Ils étaient aſtronomes ; les plus ignorans & les plus hardis furent aſtrologues. Un événement arrivait ſous la conjonction de deux planètes ; donc ces deux planètes avaient cauſé cet événement ; & les aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en ſonge leurs amis mourans ou morts ; les magiciens faiſaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout ſimple qu'ils fiſſent deſcendre la lune ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en faiſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de DIEU, ou celui du diable. *Clément* d'Alexandrie, dans ſes ſtromates, livre Ier, dit que ſuivant un ancien auteur, *Moyſe* prononça le nom de *Ihabo*, ou *Jehovah*, d'une manière ſi efficace à l'oreille du roi d'Egypte *Phara Nekefr*, que ce roi en mourut ſur le champ.

Enfin, depuis *Jannès* & *Mambrès*, qui étaient les ſorciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la maréchale d'*Ancre* qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq

blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un seul tems sans sortilège.

La pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel*, est assez connue; il est vrai qu'il est fort étrange que ce mot de *Python* qui est grec, fût connu des Juifs du tems de *Saül*. Plusieurs savans en ont conclu que cette histoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après *Alexandre*; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le sabbat des sorciers en est une preuve parlante; & le bouc avec lequel les sorcières étaient supposées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert, ce qui leur est reproché dans le Lévitique, chap. XVII.

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de sorciers, sans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'*Auguste*, s'infatuaient encor des sortilèges tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria*:

> *Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.*
> La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.
>
> *His ego sæpe lupum fieri & se condere silvis*
> *Mœrim, sæpe animas imis exire sepulcris.*
> Mœris devenu loup se cachait dans les bois,
> Du creux de leur tombeau j'ai vu sortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* passe aujourd'hui à Naples pour un sorcier. Il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles sortilèges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funestes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en possession de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuèrent chez nous ; & il n'y a pas un siécle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inspirait. Eh mes amis, que ne restiez-vous dans votre patrie ? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises.

Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire sorciers, & des juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes ; vous auriez vu une jurisprudence établie en Europe sur la magie, comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre ; jurisprudence fondée sur les décisions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la magistrature & l'église croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence ; par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale ? de l'ignorance ; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes sont leurs véritables bienfaicteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve !

tous les peuples ont cru à la magie, à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût falu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore ! tous les sages ne croyaient-ils pas avant *Copernic* que la terre était immobile au centre du monde ?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon révérend père en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Seville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être sorciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.

DES VICTIMES HUMAINES.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés ; mais le tems qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes ; & la superstition fille dénaturée de la religion s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il falait donner à DIEU ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragmens de *Sanchoniaton*, fut celui de *Jébud* chez les Phéniciens, qui fut immolé par son père *Hillu* environ deux mille ans avant notre ère.

C'était un tems où les grands états étaient déja établis, où la Syrie, la Caldée, l'Egypte étaient très florissantes; & déja, dit *Hérodote*, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. *Pausanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il falait bien que cet usage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puis qu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il osé dire une chose si horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage? Tout poëte peint les mœurs de son pays.

Je ne parle pas du sacrifice d'*Iphigénie* & de celui d'*Idamante* fils d'*Idoménée*: vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolassent des étrangers.

Si nous descendons à des tems plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une vestale. C'est *Plutarque* qui nous l'apprend dans ses questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier: des sorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares: s'ils avaient été fréquens, si on en avait fait des fêtes

annuelles ; si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille, où le fils aîné de la maison pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les brames, toutes les veuves ne se brûlaient pas toûjours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encor cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux manes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* dit qu'on les empalait autour du cadavre royal ; mais il ne paraît point par l'histoire que cet usage ait duré longtems.

Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de DIEU immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas, égorger sans miséricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mammelle, & ne réserver que les petites filles ; que ce peuple saint ait été puni de son DIEU quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathême. Nous ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu exister sur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte église qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le DIEU créateur & père de tous les hom-

mes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raifonnement.

Il eft vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans DIEU une autre fageffe, une autre juftice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'eft pas à nous de le juger; je m'en tiens toûjours au fimple hiftorique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eft expreffément ordonné de n'épargner aucune chofe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne poura le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique au chapitre XXVII. C'eft en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler fa propre fille, le prêtre *Samuel* couper en morceaux le roi *Agag*. Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eft environ de neuf lieues quarrées, les Ifraëlites ayant trouvé fix cent foixante & quinze mille brebis, foixante & douze mille bœufs, foixante & une mille ânes, & trente-deux mille filles vierges, *Moïfe* commanda qu'on maffacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux feulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eft que ce même *Moïfe* était gendre du grand-prêtre des Madianites *Jétbro*, qui lui avait rendu les plus fignalés fervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Jofué*, fils de *Nun*, ayant paffé avec fa horde la rivière du Jourdain à pied fec, & ayant fait tomber au fon des trompettes les murs de Jérico dévouée à l'anathême, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conferva feulement *Rahab la paillarde* & fa famille, qui avait caché les efpions du faint peuple: que le même *Jofué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du

pays, tous soumis à l'anathême, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assassinats religieux dans nos derniers tems, si ce n'est peut-être la St. Barthelemi & les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs ayent trouvé six cent soixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers, & que personne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événemens de l'antiquité, & sur les raisons que DIEU, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

DES MYSTÈRES DE CÉRÈS ELEUSINE.

Dans le chaos des superstitions populaires qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire des bêtes féroces, il y eut une institution salutaire, qui empêcha une partie du genre-humain de tomber dans un entier abrutissement; ce fut celui des mystères & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on employe le cœur des vipères pour guérir de leurs morsures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités se soutinrent par les fables.

On ne connaît plus les mystères de *Zoroastre*. On sait peu de chose de ceux d'*Isis*; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand systême d'une vie future; car *Celse* dit à *Origène*, livre VIII,

Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?

L'unité de DIEU était le grand dogme de tous les mystères. Nous avons encor la prière des prêtresses d'Isis conservée dans Apulée. *Les puissances célestes te servent; les enfers te sont soumis; l'univers tourne sous ta main; tes pieds foulent le Tartare; les astres répondent à ta voix; les saisons reviennent à tes ordres; les élémens t'obéissent.*

Les cérémonies mystérieuses de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Isis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confessaient & les expiaient: on jeûnait, on se purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secrettes sous la religion du serment pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espèces de tragédies, dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes & les peines des méchans. Les plus grands-hommes de l'antiquité, les *Platons*, les *Cicérons* ont fait l'éloge de ces mystères, qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté première.

De très savans hommes ont prouvé que le sixiéme livre de l'*Enéide* n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. Il n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui représentait le créateur; mais il fait voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les enfans que leurs parens avaient laissé périr, & c'était un avertissement aux pères & aux mères:

Continuò auditæ voces, vagitus & ingens, &c.

Ensuite paraissait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les justes conduits dans les champs Elisées. Ces jardins étaient

tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des juftes ; & même quand les efféniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les pharifiens, ils adoptèrent la métempfycofe, & non la réfurrection. S'il eft permis de citer l'hiftoire facrée de JESUS-CHRIST parmi tant de chofes profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu feras aujourd'hui avec moi dans le jardin (*a*). Il fe conformait au langage de tous les hommes.

Les myftères d'*Eleufine* devinrent les plus célèbres. Une chofe très remarquable, c'eft qu'on y lifait le commencement de la théogonie de *Sanchoniaton* le Phénicien ; c'eft une preuve que *Sanchoniaton* avait annoncé un DIEU fuprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polythéifme. Figurons-nous parmi nous un peuple fuperftitieux qui ferait accoutumé dès fa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St. Jofeph*, aux autres faints le même culte qu'à DIEU le père. Il ferait peut-être dangereux de vouloir les détromper tout-d'un-coup ; il ferait fage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raifonnables, la diftance infinie qui eft entre DIEU & les créatures. C'eft précifément ce que firent les myftagogues. Les participans aux myftères s'affemblaient dans le temple de *Cérès*, & l'hiérophante leur apprenait qu'au-lieu d'adorer *Cérès* conduifant *Triptolème* fur un char traîné par des dragons, il falait adorer le DIEU qui nourrit les hommes, & qui permit que *Cérès* & *Triptolème* miffent l'agriculture en honneur.

(*a*) Luc. chap. XXIII.

Cela eſt ſi vrai que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien Orphée, *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiſtence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pauſanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère*; il faut convenir que du moins, pour le ſens, ils valent beaucoup mieux que l'Iliade & l'Odyſſée entière.

Il faut avouer que l'évêque *Warburton*, quoique très injuſte dans pluſieurs de ſes déciſions audacieuſes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceſſité de cacher le dogme de l'unité de DIEU à un peuple entêté du polythéiſme. Il remarque d'après *Plutarque* que le jeune *Alcibiade* ayant aſſiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure* dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il falait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Aléxandre* lui-même ayant obtenu en Egypte de l'hiérophante des myſtères, la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura en même tems de brûler ſa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui trompés par un faux zèle ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor sans réplique que ces mystères n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koff omphet*, *Veillez & soyez purs.* Enfin pour dernière preuve, c'est que l'empereur *Néron* coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce ; le crime était trop énorme : & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zosime* dit aussi que *Constantin* ne put trouver de prêtres payens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme payens, gentils, idolâtres, une religion très pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un DIEU suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il falait que l'initié parût ressusciter ; c'était le symbole du genre nouveau de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds ; l'hiérophante levait sur lui le couteau sacré : l'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort ; après quoi, il paraissait ressusciter. Il y a encor chez les francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias dans ses arcadiques nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitens, les initiés ; coutume odieuse, introduite longtems après dans plusieurs églises chrétiennes. Je ne

doute pas que dans tous ces myſtères, dont le fonds était ſi ſage & ſi utile, il n'entrât beaucoup de ſuperſtitions condamnables. Les ſuperſtitions conduiſirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne reſta enfin de tous ces anciens myſtères que des troupes de gueux que nous avons vus ſous le nom d'Egyptiens & de Bohèmes courir l'Europe avec des caſtagnettes, danſer la danſe des prêtres d'*Iſis*, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne avanture, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on a eu de plus ſacré dans la moitié de la terre connue.

DES JUIFS, AU TEMS OU ILS COMMENCÈRENT A ÊTRE CONNUS.

Nous toucherons le moins que nous pourons à ce qui eſt divin dans l'hiſtoire des Juifs; ou ſi nous ſommes forcés d'en parler, ce n'eſt qu'autant que leurs miracles ont un rapport eſſentiel à la ſuite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui ſignalèrent tous les pas de cette nation, le reſpect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raiſonnable qu'exige l'égliſe ſubſtituée à la ſynagogue; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toûjours à l'hiſtorique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en peſant les probabilités & en diſcutant les faits. Perſonne au monde n'ayant écrit leur hiſtoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruiſiſſent leur état, il faut ne conſulter que leurs annales.

Cette nation eſt des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le tems où elle forme un établiſſement, & où elle poſſède une capitale. Les Juifs ne paraiſſent conſidérés de leurs voiſins que du tems de *Salomon*, qui était à-peu-près celui d'*Héſiode* & d'*Homère*, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soliman*, eſt fort connu des orientaux ; mais celui de *David* ne l'eſt point, *Saül* encor moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraiſſent qu'une horde d'Arabes du déſert, ſi peu puiſſans que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des eſclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiſer les ſocs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il falait qu'ils allaſſent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette eſpèce ; les Juifs le déclarèrent dans le livre de *Samuel*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven, contre les Phéniciens, ou Philiſtins ; journée où il eſt rapporté que *Saül* fit ſerment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il eſt vrai qu'avant cette bataille gagnée ſans armes il eſt dit au chapitre précédent, (*a*) que *Saül* avec une armée de trois cent trente mille hommes défit entiérement les Ammonites ; ce qui ſemble ne ſe pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cent trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui ſemblent errans & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cent trente mille ſoldats ? il y avait là de quoi conquérir l'Aſie & l'Europe. Laiſſons à des auteurs ſavans & reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières ſupérieures font diſparaître ; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter, & remontons à l'hiſtoire des Juifs par leurs propres écrits.

(*a*) I. Rois chap. II.

DES JUIFS EN EGYPTE.

Les annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Egypte dans les tems ignorés, que son séjour était dans le petit pays de Gossen, ou Gessen, vers le mont Casius & le lac Sirbon. C'est là que sont encor des Arabes qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cent cinq années produisit un peuple de deux millions de personnes; car pour fournir six cent mille combattans que la Genèse compte au sortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que DIEU daigna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux sages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux; que la fille du roi qui demeurait à Memphis soit venue se baigner loin de Memphis dans un bras du Nil où jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles. C'est en vain qu'ils font des objections sur l'âge de quatre-vingt ans auquel *Moïse* était déja parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix plaies d'Egypte; ils disent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de DIEU; & que si DIEU leur donnait ce pouvoir, il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïse* ayant changé toutes les eaux en sang, il ne restait plus d'eau pour que les magiciens pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment *Pharaon* put poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième

& sixiéme plaie ? Ils demandent pourquoi six cent mille combattans s'enfuirent ayant DIEU à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encor pourquoi DIEU ne donna pas la fertile Egypte à son peuple chéri, au-lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déserts ?

On n'a qu'une seule réponse à toutes ces objections sans nombre ; & cette réponse est, DIEU l'a voulu ; l'église le croit, & nous devons le croire. C'est en quoi cette histoire diffère des autres. Chaque peuple a ses prodiges, mais tout est prodige chez le peuple Juif ; & cela devait être ainsi, puisqu'il était conduit par DIEU même. Il est clair que l'histoire de DIEU ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit saint de parler ; encor moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événemens qui peuvent être soumis à la critique.

DE MOÏSE CONSIDÉRÉ SIMPLEMENT COMME CHEF D'UNE NATION.

Le maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans *Moïse*. Plus d'un savant l'a regardé comme un politique très habile. D'autres ne voyent en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingt ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit ? Son bras ne peut combattre ; & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & bègue. Il ne conduit ses suivans que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb,

d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadés-Barné, & à le voir rétrograder jusques vers l'endroit d'où il était parti, il ferait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cent mille combattans, & il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses troupes. DIEU fait tout, DIEU remédie à tout, il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moïse* n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puissant; aussi nous ne considérons en lui que l'homme, & non le ministre de DIEU. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui est, dit-on, un bon terroir à quelques égards; & au-lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Esiongaber & la mer Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, & où l'on ne trouve point de fontaine, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadés-Barné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cent mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation: lui & son peuple meurent avant que d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguer.

Un législateur selon nos notions communes doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au-lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourait-il qu'à l'âge de près de six-vingt ans, *Moïse* n'étant conduit que par lui-même, eût été

si inhumain, si endurci au carnage, qu'il eût commandé aux lévites de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action son frère est grand-pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés ?

Moïse avait épousé une Madianite, fille de *Jéthro* grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts; par quelle cruauté opposée à la politique (à ne juger que par nos faibles notions), *Moïse* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moïse était le plus doux de tous les hommes ?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans *Moïse* le ministre des desseins & des vengeances de DIEU, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moïse* avait institué sa religion de lui-même, comme *Zoroastre*, *Thaut*, les premiers brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres, nous pourions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime ? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès longtems en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse & dans l'Inde ? *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Egyptiens, vous êtes législateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens*, *le dogme le plus né-*

nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, que nos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée longtems après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les esséniens & les pharisiens au bout de mille années.

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par DIEU même, qui ayant daigné être le roi du peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les tems marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple Juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au-dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toûjours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde qui ont poussé le pyrrhonisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïse*; sa vie qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus* (a). Ils ne savent en quel tems placer *Moïse*; le nom même du pharaon ou roi d'Egypte sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur parait impossible que *Moïse* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire qui sapperait tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple Juif.

(a) Voyez l'article *Bacchus*.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben Esra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docte *Le Clerc*, *Midleton*, les savans connus sous le titre de théologiens de Hollande, & même le grand *Newton*, ayent fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni *Moïse*, ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs loix auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé ; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de cultiver cet art dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands-hommes, l'opinion commune, qui est celle de la synagogue, & de l'église dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les *Le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton* d'impiété ; à Dieu ne plaise! Nous sommes convaincus que si les livres de *Moïse* & de *Josué* & le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros Israëlites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de DIEU à chaque ligne dans la Genèse, dans *Josué*, dans *Samson*, dans *Ruth*. L'écrivain Juif n'a été, pour ainsi dire, que le secrétaire de DIEU ; c'est DIEU qui a tout dicté. *Newton* sans doute n'a pu penser autrement, on le sent assez. DIEU nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands-hommes d'irréligion, comme on les accusait autrefois de magie ! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la religion chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'église à laquelle nous sommes soumis, plus nous pen-

ſons que cette égliſe tolère les opinions de ces ſavans vertueux avec la charité qui fait ſon caractère.

DES JUIFS APRÈS MOÏSE, JUSQU'À SAUL.

Je ne recherche point pourquoi *Joſuah* ou *Joſué* capitaine des Juifs, faiſant paſſer ſa horde de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jerico, a beſoin que DIEU ſuſpende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, ſur lequel il était ſi aiſé de jetter un pont de planches, & qu'il était plus aiſé encore de paſſer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Iſraëlites égorgèrent les quarante-deux mille Iſraëlites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth*.

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au ſon des trompettes; ce ſont de nouveaux prodiges que DIEU daigne faire en faveur du peuple dont il s'eſt déclaré le roi; cela n'eſt pas du reſſort de l'hiſtoire. Je n'examine point de quel droit *Joſué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs diſaient, Nous deſcendons d'*Abraham*; *Abraham* voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années, donc votre pays nous appartient; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holſtenius* ſe ſont fait l'objection ſuivante. Que dirait-on ſi un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ſes compatriotes, & diſait aux Allemands, Il y a quatre cent ans qu'un homme de notre pays fils d'un potier voyagea près de Vienne, ainſi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur? Les mêmes auteurs conſidèrent que le tems de *Joſué* n'eſt pas le nôtre, que ce n'eſt pas à nous à porter un œil profane dans les choſes divines; & ſurtout que

DIEU avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il est dit qu'à peine Jérico est sans défense, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mammelle, & tous les animaux, excepté une femme prostituée, qui avait gardé chez elle les espions Juifs; espions d'ailleurs inutiles, puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puisqu'elle fut une ayeule de *David*, & même du Sauveur du monde. Tous ces événemens sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce sont encor une fois des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Josué* rapporte que ce chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de trente & un, c'est-à-dire, trente & un chefs de bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Josué*.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs, qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables dans l'esprit des peuples aveuglés, & non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre-humain. Ils furent réduits en esclavage par *Cusan* roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jérico; il falait donc que *Cusan* eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent ensuite

soixante & deux ans sans remuer. Ces soixante & deux ans sont une espèce d'asservissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, que tout ce vaste pays (*a*) leur était promis, & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous *Eglon* roi des Moabites, assassiné par *Aod*; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, jusqu'au tems où la prophétesse guerrière *Débora* les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à *Gédéon*.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philistins, jusqu'à *Jephté*. Ils sont encor esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du tems même de *Samson*, pendant qu'il suffisait à *Samson* d'une simple mâchoire d'âne pour tuer mille Philistins, & que DIEU opérait par les mains de *Samson* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de DIEU même, depuis qu'ils errèrent dans les déserts jusqu'au tems où ils eurent un roi élu par le sort.

Les lévites après l'adoration du veau d'or jetté en fonte par le frère de *Moïse*, égorgent - - - - -	23000 Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de *Coré*. - - - -	250
Égorgés pour la même révolte. -	14700
	37950

(*a*) Genèse chap. XV. v. 18. Deuter. chap. I. v. 7.

De l'autre part	37950 Juifs.
Égorgés pour avoir commerce avec les filles Madianites.	24000
Égorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Shiboleth*.	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait.	40000
Benjamites tués par les autres tribus.	45000
Lorsque l'arche fut prise par les Philistins, & que DIEU pour les punir les ayant affligés d'hémorrhoïdes ils ramenèrent l'arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de	50070
Somme totale	239020.

Voilà deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de DIEU même, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le désert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais DIEU qui les conduisait, DIEU qui les éprouvait & les punissait, rendit cette nation si différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAÜL.

Les Juifs ne paraiſſent pas jouir d'un ſort plus heureux ſous leurs rois que ſous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* eſt obligé de ſe donner la mort: *Isboſeth* & *Miphiboſeth* ſes fils ſont aſſaſſinés.

David livre aux Gabaonites ſept petits-fils de *Saül* pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* ſon fils de faire mourir *Adonias* ſon autre fils, & ſon général *Joab*. Le roi *Aſa* fait tuer une partie du peuple dans Jéruſalem. *Baaſa* aſſaſſine *Nadab* fils de *Jéroboam* & tous ſes parens. *Jéhu* aſſaſſine *Joram* & *Ochoſias*, ſoixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochoſias*, & tous leurs amis. *Athalie* aſſaſſine tous ſes petits-fils, excepté *Joas*; elle eſt aſſaſſinée par le grand-prêtre *Joiadad*. *Joas* eſt aſſaſſiné par ſes domeſtiques; *Amaſias* eſt tué; *Zacharias* eſt aſſaſſiné par *Selkum*, qui eſt aſſaſſiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes groſſes dans Tapſa. *Phaceïa*, fils de *Manahem*, eſt aſſaſſiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui eſt aſſaſſiné par *Oſée* fils d'*Ela*. *Manaſſé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs aſſaſſinent *Ammon* fils de *Manaſſé*, &c.

Au milieu de ces maſſacres dix tribus enlevées par *Salmanaſar* roi des Babiloniens, ſont eſclaves & diſperſées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reſte encor deux tribus, qui bientôt ſont eſclaves à leur tour pendant ſoixante & dix ans: au bout de ces ſoixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permiſſion de retourner à Jéruſalem. Ces deux tribus, ainſi que le peu de Juifs qui peuvent être reſ-

tés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toûjours sujettes des rois de Perse.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après *Alexandre* les Juifs demeurérent soumis tantôt aux *Séleucides* ses successeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées* ses successeurs en Egypte; toûjours assujettis, & ne se soumettant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolomée Epiphane*. Un Juif, nommé *Joseph*, devint fermier général des impôts sur la basse Syrie & la Judée qui appartenaient à ce *Ptolomée*. C'est là l'état le plus heureux des Juifs; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisiéme partie de leur ville, appellée depuis l'enceinte des *Maccabées*, parce que les *Maccabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolomée* ils repassent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & se révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'est le tems des *Maccabées*, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les *Maccabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus Eupator* fils d'*Antiochus Epiphane*, ne fit raser les murailles du temple, en laissant subsister seulement le sanctuaire, & qu'on ne fît trancher la tête au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie; ils n'adorèrent plus de divinités étrangères; ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée; & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toûjours sur leur délivrance, sur les promesses de leurs prophètes, sur le secours de leur DIEU, mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque tems par les guerres intestines des rois de Syrie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, & que la dignité de grand-sacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : on n'était grand-prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des *Maccabées*, devenu grand-prêtre, mais toûjours sujet des Syriens, fit ouvrir le sépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Joseph* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtissait le temple sous *Néhémie* qu'il eût falu chercher ce prétendu trésor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus Sidètès* le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de *David* n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges ; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les saducéens & les pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la prison & au fouet. Il se vengea d'eux, & gouverna despotiquement.

Son fils *Aristobule* osa se faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. *Aristobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mère, & fit égorger *Antigône* son frère. Il eut pour successeur un nommé *Jean* ou *Jeanné*, aussi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient *Aristobule*

& *Hircan*. *Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode* que *St. Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des Juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſens.

Ainſi les Juifs furent preſque toujours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains; & comme *Titus*, & enſuite *Adrien* les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuyèrent un ſort encor plus funeſte ſous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent. Il y eut du tems de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le ſignal de la colère de DIEU contre les Romains; ils ſe raſſemblèrent, ils s'armèrent en Afrique & en Chypre: une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux.

(*a*) Voici ce qu'on trouve dans une réponſe à l'évêque *Warburton*, lequel pour juſtifier la haine des Juifs contre les nations, écrivit avec beaucoup de haine & force injures contre l'auteur Français.

» Venons maintenant à la » haine invétérée que les Iſraëlites avaient conçue contre » toutes les nations. Dites-moi, ſi on égorge les » pères & les mères, les fils » & les filles, les enfans à la

Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous *Adrien*, quand *Barcochebas* se disant leur messie se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encor des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabin très savant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douziéme siécle, en comptait environ trois cent quatre-vingt mille, tant Juifs que Samaritains : car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer Rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens ; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations ; (*a*) elle se

„ mammelle & les animaux „ même sans haïr? Si un homme avait trempé dans le „ sang ses mains dégoûtantes de fiel & d'encre, „ oserait-il dire qu'il aurait „ assassiné sans colère & sans „ haine ? Relisez tous les „ passages où il est ordonné „ aux Juifs de ne pas laisser „ une ame en vie, & dites „ après cela qu'il ne leur „ était pas permis de haïr. „ C'est trop se tromper gros-

révolte contre tous ses maîtres ; toûjours superstitieuse, toûjours avide du bien d'autrui, toûjours barbare, rampante dans le malheur, & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrêtiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurseurs, ils nous ont préparé la voie. Ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui sont errantes comme la juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, sont les Banians & les Parsis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendans des premiers habitans paisibles de l'Inde ; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les bracmanes. Les Parsis sont ces mêmes Perses, autrefois dominateurs de l'Orient, & souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des mages, adorant un seul Dieu, & conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens adorateurs secrets d'*Isis*, qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

„ sérement sur la haine ; „ c'est un usurier qui ne sait „ pas compter.

„ Quoi ! ordonner qu'on „ ne mange pas dans le plat „ dont un étranger s'est servi, „ de ne pas toucher ses habits, ce n'est pas ordonner „ l'aversion pour les étrangers? Les Juifs, dites-vous, „ ne haïssaient que l'idolâtrie, & non les idolâtres : „ plaisante distinction !

„ Un jour un tigre rassasié „ de carnage rencontra des „ brebis qui prirent la fuite ; „ il courut après elles, & „ leur dit, Mes enfans vous

DES PROPHÊTES JUIFS.

Nous nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Robeim* des Hébreux avec les imposteurs des autres nations. On sait que DIEU ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inspira *Balaam* prophête de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophête d'un autre Dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fût un faux prophête (*a*). Nous avons déja remarqué que les prêtres d'Egypte étaient prophêtes & voyans. Quel sens attachait-on à ce mot? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé; tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un stile figuré. C'est pourquoi lorsque *St. Paul* cite ce vers d'un poëte Grec, Aratus, *Tout vit dans* DIEU, *tout se meut*, *tout respire en* DIEU, il donne à ce poëte le nom de prophête (*b*).

Le titre, la qualité de prophête était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophêtes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de-là que souvent il s'élevait de faux prophêtes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de DIEU, & qui souvent causérent de grands malheurs, comme les prophêtes des Cevennes au commencement de ce siécle.

» vous imaginez que je ne » vous aime point, vous » avez tort; c'est votre bêlement que je hais; mais j'ai » du goût pour vos personnes, & je vous chéris au » point que je ne veux faire » qu'une chair avec vous; je » m'unis à vous par la chair » & le sang. Je bois l'un, je » mange l'autre pour vous » incorporer à moi. Jugez si » on peut aimer plus intimement.

(*a*) Nombre chap. XXII.

(*b*) Actes des apôtres ch. XVII.

Il était très difficile de distinguer le faux prophète du véritable. C'est pourquoi *Manassé* roi de Juda fit périr *Isaïe* par le supplice de la scie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédisaient des choses contraires ; & il fit mettre *Jérémie* en prison. *Ezéchiel* fut tué par des Juifs compagnons de son esclavage. *Michée* ayant prophétisé des malheurs aux rois *Achab* & *Josaphat*, un autre prophète *Tsedékia* fils de *Canaa* (*a*) lui donna un soufflet, en lui disant : L'esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. *Osée* chap. IX. déclare que les prophètes sont des fous, *stultum prophetam, insanum virum spiritualem.* Les prophètes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présens, pour savoir s'il guérirait ; *Elisée* répondit, *que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le roi mourut en effet. Si *Elisée* n'avait pas été un prophète du vrai DIEU, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement ; car si le roi n'était pas mort, *Elisée* avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le tems de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'*Elisée* reçut d'*Elie*, ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie* en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poésie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel est le type, quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfans, qui en voyant *Elisée*

(*a*) Paralipomènes chap. XVIII.

Elisée dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant, *monte*, *chauve*, *monte*; & de la vengeance qu'en tira le prophête, en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus; & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient, que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit longtems leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appellons *Darius*, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches; cela voulait dire que si *Darius* ne s'enfuyait aussi vite qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs flèches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toûjours un témoignage des emblêmes en usage dans ces tems reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*, *Tarquin le superbe* consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-dessus des autres fleurs. Il faisait assez entendre qu'il falait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des prophètes Juifs.

Isaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie, & du melk on roitelet de Samarie unis contre lui ; il lui dit : *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un rasoir de louage pour raser la tête, le poil du penil* (qui est figuré par les pieds) *& la barbe, &c.* Alors le prophête prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie* ; il couche avec la prophêtesse ; elle met au monde un enfant ; le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, *Partagez vîte les dépouilles* ; & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie ; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Isaïe* marche tout nud dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entiérement dépouillés par le roi de Babilone.

Quoi ! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud dans Jérusalem sans être repris de justice ? Oui, sans doute : *Diogène* ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse ; *Strabon*, dans son quinziéme livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de bracmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encor on voit des pénitens dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du

tems d'*Isaïe* il y eût un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Esprit. DIEU étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière représente les peuples qui viendront du Septentrion; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de DIEU dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules; il envoye ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au roi de Babilone *Nabucodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poële de fer; il couche trois cent quatre-vingt dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de féves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais après avoir mangé de

ce pain de douleur, DIEU lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisiéme.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encor plus surprenantes. Il introduit le Seigneur qui parle ainsi, chap. XVI. *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni salée.... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru.... J'ai passé, j'ai connu que c'était le tems des amans. Je t'ai couverte, & je me suis étendu sur ton ignominie.... Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton, des bracelets, un collier, des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es prostituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les passans.... tu as recherché les plus robustes.... On donne de l'argent aux courtisannes, & tu en as donné à tes amans, &c.*

(*a*) Oolla *a forniqué sur moi; elle a aimé avec fureur ses amans, princes, magistrats, cavaliers.... Sa sœur* Ooliba *s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le.... d'un âne, & qui.... comme les chevaux.* (*b*)

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles signifiaient les apostasies de Jérusalem & de Samarie. Ces apostasies étaient représentées très souvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encor une fois, juger des mœurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les

(*a*) *Ezech.* chap. XXIII.

(*b*) On a très approfondi cette matière dans plusieurs livres nouveaux; surtout dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, & dans l'*Avis important* de mylord Bolingbroke.

nôtres ; elles ne se ressemblent pas plus que la langue française ne ressemble au caldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophête *Osée* chap. I. de prendre pour sa femme une prostituée, & il obéit. Cette prostituée lui donne un fils. DIEU appelle ce fils *Jesraël* : c'est un type de la maison de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans Jesraël. Ensuite le Seigneur ordonne à *Osée* chap. III. d'épouser une femme adultère qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Israël, qui regardent les Dieux étrangers & qui aiment le marc de raisin. Le Seigneur dans la prophétie d'*Amos* chap. IV. menace les vaches de Samarie de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit ; & si on examine les usages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également opposés à nos coutumes, non-seulement dans les tems reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

DES PRIÈRES DES JUIFS.

Il nous reste peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, & l'ancienne prière à *Isis* rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à DIEU, on s'appercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion ; & ils demandent au Seigneur dans le stile oriental tous les biens terrestres.

(*a*) *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

(*a*) Ps. LXXXVIII.

(*b*) *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.*

(*c*) *Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un stile non moins figuré.

(*d*) *Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations; tu les régiras avec une verge de fer.*

(*e*) *Mon* DIEU, *traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans, punissez-les comme ils le méritent.*

(*f*) *Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

(*g*) *Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages; que mes ennemis soient couverts de confusion, qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piège.*

(*h*) *Que la mort les surprenne; qu'ils descendent tout vivans dans la fosse.*

(*i*) *Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.*

(*b*) Pſ. CIII.
(*c*) Pſ. CVII.
(*d*) Pſ. II.
(*e*) Pſ. XXVII.
(*f*) Pſ. XXX.
(*g*) Pſ. XXXIV.
(*h*) Pſ. LIV.
(*i*) Pſ. LVII.

(k) Ils souffriront la faim comme des chiens, ils se disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassasiés.

(l) Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds.

(m) Réprimez ces bêtes sauvages, c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux & à des vaches..... Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en sera abreuvée.

(n) Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère, qu'ils soient exposés à votre fureur, que leur demeure & leurs tentes soient désertes.

(o) Répandez abondamment votre colère sur les peuples à qui vous êtes inconnus.

(p) Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu.

(q) Asservissez le pécheur; que le malin soit toujours à son côté droit.

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

Que sa prière lui soit imputée à péché; que ses enfans soient orphelins, & sa femme veuve; que ses enfans soient des mendians vagabonds; que l'usurier enlève tout son bien.

(k) Ps. LVIII.
(l) Ps. LIX.
(m) Ps. LXVII.
(n) Ps. LXVIII.
(o) Ps. LXXVIII.
(p) Ps. LXXXII.
(q) Ps. CVIII.

(*r*) *Le Seigneur juste coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits.*

(*s*) *Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle, & qui les écrasera contre la pierre, &c.*

On voit que si DIEU avait exaucé toutes les prières de son peuple, il ne serait resté que des Juifs sur la terre ; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés ; & en demandant sans cesse que DIEU exterminât tous ceux qu'ils haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de DIEU, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encor à la mammelle, & qu'on les écrase contre la pierre. DIEU étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs ; mais en chantant leurs psaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur. Et plût à DIEU que sous une loi sainte & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un DIEU de miséricorde !

DE JOSEPH, HISTORIEN DES JUIFS.

On ne doit pas s'étonner que l'histoire de *Flavien Joseph* trouvât des contradicteurs quand elle parut

(*r*) Ps. CXXVIII. (*s*) Ps. CXXXVI.

à Rome. Il eſt vrai qu'il n'y en avait que très peu d'exemplaires ; il falait au moins trois mois à un copiſte habile pour la tranſcrire. Les livres étaient très chers & très rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'eſclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponſe de *Joſeph* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit auſſi que ce petit nombre le traita de menteur & de viſionnaire.

Il faut ſe mettre à la place des Romains du tems de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les légiſlateurs des nations devaient regarder l'hiſtoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère ſavoir que *Joſeph* avait tiré la plûpart des faits des livres ſacrés dictés par le St. Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſeph* avait ajouté beaucoup de choſes à la Bible, & en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques hiſtoriettes dans le troiſiéme livre d'*Eſdras*, & que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penſer un ſénateur Romain en liſant ces contes orientaux ? *Joſeph* rapporte liv. X. ch. XII. que *Darius* fils d'*Aſtiage* avait fait le prophête *Daniel* gouverneur de trois cent ſoixante villes, lorſqu'il défendit ſous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'Ecriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cent ſoixante villes.

Joſeph ſemble ſuppoſer enſuite que toute la Perſe ſe fit juive.

Le même *Joſeph* donne au ſecond temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une ſingulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un esclave Juif intime ami du roi des rois ! c'est à-peu-près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cevennes délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV.*

Quoi qu'il en soit, selon *Flavien Joseph*, *Darius* qui était un prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa cour une question digne du mercure galant, savoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait pour récompense avoir une thiare de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois. *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car jai vu, dit-il, *Apamée* la maîtresse du roi mon seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée majesté, & lui ôter son turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponse de *Zorobabel* si comique, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman* & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le roi de France ne l'a point appellé mon cousin; nous ne sommes plus au tems des *Darius.*

Ces rêveries dont *Joseph* surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les payens aux

vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que *Joseph* avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que *Joseph* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le passage de la mer Rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple Juif en si peu de tems, & dans un aussi petit terrain ; le soleil & la lune s'arrêtant en plein midi pour donner le tems à ce peuple esclave de massacrer quelques paysans déja exterminés par une pluie de pierres ; tous les prodiges qui signalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui DIEU s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple barbare réduit en esclavage.

Joseph sentait bien que tout ce qu'il écrivait, révolterait des auteurs profanes ; il dit en plusieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les esprits ; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le sens commun, & qui n'avaient pas encor la foi, de n'avoir regardé l'historien *Joseph* que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajans*, les *Antonins*, & que tout le sénat & les chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumières supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de *Joseph* & les sublimes vérités que la sainte Ecriture nous annonce.

17

D'UN MENSONGE DE FLAVIEN JOSEPH, CONCERNANT ALEXANDRE ET LES JUIFS.

Lors qu'*Alexandre* élu par tous les Grecs comme ſon père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Aſie, eut remporté la victoire d'Iſſus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darab* ou *Darius*; il voulait s'aſſurer de l'Egypte avant de paſſer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pouraient lui fournir des flottes. Dans ce deſſein, qui était celui d'un très grand capitaine, il falut aſſiéger Tyr. Cette ville était ſous la protection des rois de Perſe & ſouveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un ſiége opiniâtre de ſept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il oſa faire ſur la mer eſt encor aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent ſuivre tous les généraux dans de pareilles entrepriſes. C'eſt en imitant *Alexandre* que le duc de *Parme* prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu* la Rochelle, s'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes. *Rollin* à la vérité dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que DIEU voulut venger l'honneur de ſon peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encor d'autres raiſons: il falait après avoir ſoumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluſe. Ainſi *Alexandre* ayant fair une marche forcée pour ſurprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluſe en ſept jours. C'eſt ainſi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul Oroſe* même, le rapportent fidélement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Joſeph* pour relever ſa nation ſujette des Perſes, tombée ſous la puiſſance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand-homme? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en ſonge le grand-prêtre des Juifs *Jaddus* (ſuppoſé qu'il y eût en effet un prêtre

Juif dont le nom finit en *us*), que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses, que c'était par cette raison qu'*Alexandre* avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siége de Tyr de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem ; comme le grand-prêtre *Jaddus* avait autrefois apparu en songe à *Alexandre*, il reçut aussi en songe un ordre de DIEU d'aller saluer ce roi ; il obéit, & revêtu de ses habits pontificaux, suivi de ses lévites en surplis, il alla en procession au-devant d'*Alexandre* : dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe sept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perse ; & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame d'or, sur laquelle était gravé un mot hébreu ; *Alexandre* qui sans doute entendait l'hébreu parfaitement, reconnut aussi-tôt le nom *Jehovah*, & se prosterna humblement, sachant bien que DIEU ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra aussi-tôt des prophéties qui disaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'empire des Perses, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que DIEU l'avait choisi pour ôter à son peuple chéri toute espérance de régner sur la terre promise, ainsi qu'il avait choisi autrefois *Nabucodonosor* & *Cyrus* qui avaient possédé la terre promise l'un après l'autre. Ce conte absurde du romancier *Joseph* ne devait pas, ce me semble, être copié par *Rollin*, comme s'il était attesté par un écrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire ancienne, & bien souvent la moderne.

DES PRÉJUGÉS POPULAIRES AUXQUELS LES ÉCRIVAINS SACRÉS ONT DAIGNÉ SE CONFORMER PAR CONDESCENDANCE.

Les livres saints sont faits pour enseigner la morale & non la physique.

Le serpent passait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le serpent fut assez subtil pour séduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain sacré fait parler le serpent, & l'ânesse de *Balaam*. Plusieurs Juifs & plusieurs docteurs chrétiens ont regardé cette histoire comme une allégorie ; mais soit emblême, soit réalité, elle est également respectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin se proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour présider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient solides ; on les nommait en hébreu *Rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux, lesquelles se répandaient par des ouvertures. L'Ecriture se proportionne à cette physique.

Les Indiens, les Caldéens, les Persans imaginaient que DIEU avait formé le monde en six tems. L'auteur de la Genèse, pour ne pas effaroucher la faiblesse des Juifs, représente DIEU formant le monde en six jours, quoiqu'un mot & un instant suffisent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages étaient un très grand bonheur dans les pays secs, brûlés du soleil ; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : DIEU est toûjours représenté comme un homme ; il se promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot ame, *Ruah*, signifie le souffle, la vie : l'ame est toûjours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géants, & la Genèse veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espèce de raison. DIEU daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une chose surnaturelle, & *Homère* en parle toûjours ainsi. L'Ecriture l'appelle l'arc de DIEU, le signe d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre-humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en présentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçussent : l'auteur de la Genèse dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité se servait des charmes contre la morsure des serpens ; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureusement sucée par des charlatans nommés *Psilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. *Moïse* éleva un serpent d'airain, dont la vue guérissait ceux que les serpens avaient mordus. DIEU changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermisseaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des

abeilles, était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réussir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile* dans son quatriéme chant des géorgiques, dit que cette opération fut heureusement faite par *Aristée*; mais aussi il ajoute que c'est un miracle, *mirabile monstrum*.

C'est en rectifiant cet antique préjugé qu'il est rapporté que *Samson* trouva un essain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de de l'enchanteur. Le psalmiste se prête à cette erreur en disant ps. LVIII. *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de se figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, subsiste encor dans le petit peuple, ainsi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce tems critique, il faisait nécessairement des enfans lépreux & estropiés: cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique chapitre XX, condamne à mort l'homme & la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce tems critique.

Enfin l'Esprit saint veut bien se conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais de vin nouveau dans de

de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourrisse pour meurir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur persuader la résurrection, *Insensés, ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivifier?* on sait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever; s'il pourrissait, il ne leverait pas; mais alors on était dans cette erreur; & le St. Esprit daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que *St. Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulsions passèrent pour des possessions de diable, dès que la doctrine des diables fut admise. L'épilepsie chez les Romains comme chez les Grecs fut appellée le *mal sacré*. La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage, fut encor un mal dont la cause était ignorée; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lycantropes, chez les Grecs. L'Ecriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient souvent tourmentés des furies; elles avaient réduit *Oreste* à un tel désespoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur; elles avaient poursuivi *Alcméon*, *Etéocle*, & *Polinice*. Les Juifs hellénistes qui furent instruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des espèces de furies, des esprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les saducéens ne reconnaissaient point de diables; mais les pharisiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en possession de chasser les diables, que notre Sau-

veur lui-même accusé, selon *St. Matthieu*, de les chasser par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande si c'est par *Belzébuth* qu'ils triomphent des esprits malins ?

Certes si les mêmes Juifs qui firent mourir JESUS avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, si les pharisiens chassaient en effet les diables, ils faisaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur; ils avaient le don que JESUS communiquait à ses disciples; & s'ils ne l'avaient pas, JESUS se conformait donc au préjugé populaire, en daignant supposer que ses implacables ennemis, qu'il appellait race de vipères, avaient le don des miracles, & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les Juifs ni les chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative longtems si commune. Il y a toûjours des exorcistes, mais on ne voit plus de diables, ni de possédés : tant les choses changent avec le tems ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés, & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un édifice divin sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre; la vertu seule ne change jamais : elle est semblable à la lumière du soleil, qui ne tient presque rien de la matière connue, & qui est toûjours pure, toûjours immuable, quand tous les élémens se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.

DES ANGES, DES GÉNIES, DES DIABLES, CHEZ LES ANCIENNES NATIONS ET CHEZ LES JUIFS.

Tout a sa source dans la nature de l'esprit humain; tous les hommes puissans, les magistrats, les princes avaient leurs messagers; il était vraisemblable que les Dieux en avaient aussi. Les Caldéens & les Perses semblent être les premiers qui parlèrent des anges

comme de huissiers céleftes & de porteurs d'ordre. Mais avant eux les Indiens, de qui toute espèce de théologie nous eft venue, avaient inventé les anges & les avaient repréfentés dans leur ancien livre du Shafta comme des créatures immortelles, participantes de la divinité, & dont un grand nombre fe révolta dans le ciel contre le créateur. (Voyez le chapitre de l'Inde.)

Les Parfis ignicoles qui fubfiftent encor, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Parfis (*a*), les noms des anges que les premiers Perfes reconnaiffaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi lefquels ne font ni *Raphaël*, ni *Gabriel*, que les Perfes n'adoptèrent que longtems après. Ces mots font caldéens; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité : car avant l'hiftoire de *Tobie* on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perfes dans leur ancien catalogue qu'on trouve au-devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une chofe confolante de reconnaître plus de génies bienfaifans que de démons ennemis du genre humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été fuivie des Egyptiens. Les Grecs au-lieu de génies tutelaires eurent des divinités fecondaires, des héros & des demi-Dieux. Au-lieu de diables ils eurent *Até*, *Erinnis*, les *Euménides*. Il me femble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui préfidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains fe piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toûjours plus d'occupations & de fuccès que fon antagonifte.

(*a*) Hide, *de religione veterum Perfarum.*

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes : les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils de princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toûjours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encor aujourd'hui, en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduisit *Tobie.* Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Lot*, burent & mangèrent avec ces patriarches ; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Lot* avaient un corps. Il serait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de DIEU. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve* ; il parle même au serpent ; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converser avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïse.* Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèse, *faisons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre ; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible ressemblance de la forme de son créateur ; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chûte des anges transformés en diables, en démons, soit le fondement de la religion juive & de la chrétienne, il n'en est pourtant rien dit dans la Genèse, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un serpent parla à *Eve* & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux ; & nous

avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La Genèse marque encor positivement que la haine des hommes pour les serpens vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain ; que c'est depuis ce tems-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraser ; & qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre, & à manger la poussière de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre ; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer sa vengeance sur l'ouvrage de DIEU & le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le Pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation, en ne consultant que nos faibles lumières.

Satan paraît dans *Job* le maître de la terre, subordonné à DIEU. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne sait que ce mot *Satan* était caldéen, que ce *Satan* était l'*Arimane* des Perses adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait sur les hommes ? *Job* est représenté comme un pasteur Arabe, vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déja dit que les mots arabes conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavien Joseph*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons, les diables chassés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur prison pour tenter les hommes, sont regardés depuis plusieurs siècles comme les auteurs de notre damnation. Mais encor une fois, c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien Testament. C'est une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'Isaïe, *Comment es-tu tombé du ciel*, ô Lucifer, *qui paraissais le matin?* désigne la chûte des anges, & que c'est *Lucifer* qui se déguisa en serpent pour faire manger la pomme à *Eve* & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrangère ressemble à ces énigmes qu'on faisait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les collèges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait, C'est l'hiver & le printems: l'autre, C'est la neige & le feu; un autre, C'est la rose & l'épine, ou bien, C'est la force & la faiblesse: & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au diable. *Isaïe* dans son quatorziéme chap. en insultant à la mort d'un roi de Babilone, lui dit, *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les sapins, les cèdres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes? comment es-tu couché avec les vers & la vermine? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin*, Hélel, *toi qui pressais les nations, tu es abatue en terre!*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer*: on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait

(*a*) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoch* ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier siécle: & ce testament des douze patriarches est même cité par *St. Paul* dans sa première épitre aux Thessaloniciens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche *Ruben* porte au chap. VI. *La colère du Seigneur tomba enfin sur*

assurément peu de rapport entre le diable & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable étant tombé du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à DIEU : il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géants armés contre les Dieux répandue chez toutes les nations, est selon plusieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient soulevés contre leur maître.

Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de *St. Jude*, où il est dit : *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchainés jusqu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure...... Malheur à ceux qui ont suivi les traces de* Caïn...... *desquels* Enoch *septième homme après* Adam *a prophétisé, en disant, Voici, le Seigneur est venu avec ses millions de saints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoch* avait laissé par écrit l'histoire de la chûte des anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premièrement, *Enoch* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoch* que cite *St. Jude*, est reconnu pour être forgé par un Juif (*a*). Secondement, ce faux *Enoch* ne dit pas un mot de la rebellion & de la chûte des anges avant la formation

eux : & *St. Paul* dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douze testamens ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'inceste de *Juda*, par exemple, n'y est pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abusa de sa belle-fille étant yvre. Le testament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens au-lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère *Joseph*.

de l'homme. Voici mot-à-mot ce qu'il dit dans ses *Egregori*.

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très belles filles; les anges, les veillans, Egregori, *en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux; ils se dirent, Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre.* Semiaxas *leur prince dit, Je crains que vous n'osiez accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent, Faisons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons-nous à l'anathême si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cent en nombre. Ils partirent ensemble du tems de* Jared, *& allèrent sur la montagne appellée* Hermonim *à cause de leur serment. Voici le nom des principaux:* Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel Hosampsich, Zaciel Parmar, Thausaël, Samiel, Tirel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent soixante & dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géants Naphilim, &c.

L'auteur de ce fragment écrit de ce stile qui semble appartenir aux premiers tems; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes, c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse: *Or en ce tems il y avait des géants sur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puissans du siècle.*

Le livre d'*Enoch* & la Genèse sont entiérement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des

hommes, & ſur la race des géants qui en naquit. Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Teſtament, ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Il n'eſt queſtion des eſprits malins & du diable que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre juif, & dans l'avanture de *Tobie*. Le diable *Aſmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable Juif, mais Perſan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte ; mais il eſt conſtant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la ſecte des phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chûte des anges devenus diables ; mais nous ne ſavons où en trouver l'origine.

On appella diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Aſtaroth* ; mais c'étaient d'anciens Dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage ; *Belzébuth*, ou *Bel-ſe-buth*, ſignifiait le Seigneur qui préſerve des inſectes. Le roi *Ochoſias* même l'avait conſulté comme un Dieu, pour ſavoir s'il guérirait d'une maladie ; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Iſraël, pour aller conſulter le Dieu d'Accaron ?*

Aſtaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encor *que le diable ſe querella avec l'ange* Michaël *au ſujet du corps de* Moïſe. Mais

on ne trouve rien de ſemblable dans le canon des Juifs. Cette diſpute de *Michaël* avec le diable n'eſt que dans un livre apocryphe intitulé, *Analipſes de Moïſe*, cité par *Origène* dans le troiſiéme livre de ſes principes.

Il eſt donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables juſques vers le tems de leur captivité à Babilone. Ils puiſèrent cette doctrine chez les Perſes qui la tenaient de *Zoroaſtre*.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme & la mauvaiſe foi qui puiſſent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conſéquences. DIEU a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenſes & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Notre ſainte religion a conſacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, eſt devenu par la révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES NATIONS, OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

Les livres ſacrés n'ayant jamais décidé ſi les Juifs avaient été les maîtres ou les diſciples des autres peuples, il eſt permis d'examiner cette queſtion.

Philon dans ſa rélation de ſa miſſion auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Iſraël* eſt un terme caldéen, que c'eſt un nom que les Caldéens donnèrent aux juſtes conſacrés à DIEU, qu'*Iſraël* ſignifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé par cela ſeul que les Juifs n'appellèrent Jacob *Iſraël*, qu'ils ne ſe donnèrent le nom d'*Iſraélites*, que lorſqu'ils eurent quel-

que connaiſſance du caldéen. Or ils ne purent avoir connaiſſance de cette langue que quand ils furent eſclaves en Caldée. Eſt-il vraiſemblable que dans les déſerts de l'Arabie pétrée, ils euſſent appris déja le caldéen ?

Flavien Joſeph, dans ſa réponſe à *Appion*, à *Lyſimaque* & à *Molon* liv. II. ch. V. avoue en propres termes, *que ce ſont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à ſe faire circoncire*, *comme* Hérodote *le témoigne*. En effet, ſerait-il probable que la nation antique & puiſſante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de ſon aveu ne fut circoncis que ſous *Joſué* ?

Les livres ſacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïſe* avait été nourri dans les ſciences des Egyptiens, & ils ne diſent nulle part que les Egyptiens ayent jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir ſon temple & ſon palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr ? il eſt dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était ſans doute payer bien chérement, & le marché eſt étrange ; mais les Tyriens demandèrent-ils des artiſtes Juifs ?

Le même *Joſeph* dont nous avons parlé avoue que ſa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut longtems aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut *ſurtout inconnue des Grecs*, *qui connaiſſaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner*, ajoute-t-il liv. I. ch. V, *que notre nation éloignée de la mer, & ne ſe piquant point de rien écrire, ait été ſi peu connue ?*

Lorſque le même *Joſeph* raconte avec ſes exagérations ordinaires, la manière auſſi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolomée Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des

Hébreux dans la ville d'Alexandrie ; *Joseph*, dis-je, ajoute que *Démétrius* de Phalère, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son roi, demanda à l'un des traducteurs, *comment il se pouvait faire qu'aucun historien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des loix juives ?* le traducteur répondit : *Comme ces loix sont toutes divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire ont été châtiés de Dieu.* Théopompe *voulant en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit durant trente jours ; mais ayant reconnu dans un songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choses divines, & en faire part aux profanes,* (a) *il appaisa la colère de* DIEU *par ses prières, & rentra dans son bon sens.*

Théodecte *poëte Grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussi-tôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute.*

Ces deux contes de *Joseph* indignes de l'histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs ; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins *Joseph*, en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques ; on les appella les Juifs hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs depuis *Alexandre* prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure, & d'une partie de

(*a*) *Joseph* hist. des Juifs, liv. XII. chap. II.

l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS. COMMENCEMENS DE LEUR EMPIRE ET DE LEUR RELIGION : LEUR TOLÉRANCE.

Les Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils ſont trop nouveaux. Rome n'exiſte que ſept cent cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toſcans & des Grecs. Les Toſcans lui communiquèrent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur des obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux dont on augurait les changemens de l'atmoſphère. Il ſemble que toute ſuperſtition ait une choſe naturelle pour principe, & que bien des erreurs ſoient nées d'une vérité dont on abuſe.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des Dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare ; auſſi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du tems des rois & des premiers conſuls, n'était pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* & ſes ſucceſſeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, & chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibuſtiers.

Si l'on en croit les hiſtoriens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé ; mais la férocité & le beſoin qui le portait à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes ; il ſe ſoutint étant toûjours en guerre ; & enfin, au bout de cinq ſiécles, étant bien plus aguerri que tous les autres

peuples, il les soumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toûjours jusqu'au tems de *Sylla*. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cent ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le sein de la république il y eut de très grandes vertus. Les Romains policés avec le tems, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers tems de leurs républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins. Ceux-là au contraire ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, jusques vers le tems de *Scipion l'Africain*.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes; c'est qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le sénat & les empereurs reconnurent toûjours un DIEU suprême, ainsi que la plûpart des philosophes, & des poëtes de la Grèce. (*)

(*a*) Voyez l'article *Dieu* dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourait-il forcer un autre être à penser comme lui ? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'état, il faut se soumettre à cette loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déja remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent ; *separatim nemo habessit Deos neve advenas nisi publicè adscitos :* que personne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du monde, cette espèce d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encor très remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien*, & chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate.*

Il est encor incontestable que les Romains comme les Grecs, adoraient un DIEU suprême. Leur *Jupiter* était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très grand & très bon, *Deus optimus maximus.* Ainsi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte

d'un Dieu suprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle, qui sont partout le fruit de la raison cultivée, se joignit une foule de superstitions, qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronée. On sait bien que les poulets sacrés, & la Déesse *Pertunda*, & la Déesse *Cloaçina*, sont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises ? C'est qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul-Emiles*, les *Cicerons*, les *Catons*, les *Césars* avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mords que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche, jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, & que la politique profite de cette seconde erreur, comme elle a profité de la première.

QUESTIONS SUR LES CONQUÊTES DES ROMAINS, ET LEUR DÉCADENCE.

Pourquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit sous *Romulus*, devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre ? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu six cent trente mille soldats en sortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient sous le DIEU des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr & Sidon dans leur voisinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer ? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage ?

l'esclavage? Ils avaient tout l'entousiasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans ; le DIEU des armées était toûjours à leur tête ; & cependant ce sont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cent milles, qui viennent à la fin les subjuguer & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant & ne considérant que les causes secondes) que si les Juifs qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toûjours asservis, ce fut leur faute? Et si les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à *Pyrrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cent années à se donner enfin un empire à-peu-près aussi vaste que celui qu'*Alexandre* conquit en sept ou huit années? est-ce parce qu'ils eurent toûjours à combattre des nations belliqueuses, & qu'*Alexandre* eut à faire à des peuples amollis?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes,

plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* & sous ses successeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire les peuples du Nord, déchireraient l'empire lorsqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appellait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languissante, sous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns inondèrent l'empire Romain, quelles mesures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de *l'Omoosios* à *l'Omousios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius* patriarche de Constantinople qui eut d'abord un grand crédit sous *Théodose second*, obtint de cet empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebatiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, ceux qui ne faisaient pas plonger trois fois les batisés ; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos* ; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant

qu'on difputait, les barbares partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric* qui au commencement du cinquiéme fiécle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Conftantinople, lorfqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il de fe trouver preffé entre l'empire d'Orient & celui d'Occident ? Eft-il naturel qu'il voulût paffer les Alpes & l'Apennin, lorfque Conftantinople tremblante s'offrait à fa conquête ? Les hiftoriens de ces tems-là, auffi mal inftruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce myftère ; mais il eft aifé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée fous *Théodofe I*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'empire en confiant fa défenfe aux Goths. Il vainquit avec eux fon compétiteur *Eugène* ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodofe* foudoyait *Alaric* & fes Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius* fils de *Théodofe* fut fur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc fon tributaire pour aller tomber fur *Honorius* & fur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le feul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déja arrêté les efforts des barbares. *Honorius* fur de fimples foupçons lui fit trancher la tête fans forme de procès. Il était plus aifé d'affaffiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laiffa le barbare, qui lui était fupérieur en tout, mettre le fiége devant Rome. L'ancienne maîtreffe du monde fe racheta du pillage au prix de cinq mille livres pefant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de foie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde fervirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina. Il entra dans

Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint fon premier fujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en faccageant Rome. Alors tout l'empire d'Occident fut déchiré; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne fe maintinrent qu'en fe rendant tributaires.

C'eft ainfi que *Théodofe II* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Efpagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut là le fruit de la politique forcée de *Conftantin*, qui avait transféré l'empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas vifiblement une deftinée qui fait l'accroiffement & la ruine des états? Qui aurait prédit à *Augufte* qu'un jour le capitole ferait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Augufte*. Pourquoi ce prêtre s'eft-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Céfars*? c'eft qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en eft rendu le maître prefque fans effort, comme les évêques d'Allemagne vers le treiziéme fiécle devinrent fouverains des peuples dont ils étaient pafteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome ni pour les princes Goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs; & *Conftantin* n'avait pas bâti Conftantinople pour *Mahomet II*.

DES PREMIERS PEUPLES QUI ÉCRIVIRENT L'HISTOIRE, ET DES FABLES DES PREMIERS HISTORIENS.

Il eft inconteftable que les plus anciennes annales du monde font celles de la Chine. Ces annales

ſe ſuivent ſans interruption toutes circonſtanciées, toutes ſages, ſans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées ſur des obſervations aſtronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encor à pluſieurs ſiécles au-delà ſans dates préciſes à la vérité, mais avec cette vraiſemblance qui ſemble approcher de la certitude. Il eſt bien probable que des nations puiſſantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient auſſi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui ayent écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conſerver, parce qu'ils ont peu de beſoins, peu de loix, peu d'événemens; qu'ils ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encor moins, une ſimple ville très rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques regiſtres très ſommaires, qui ſont conſervés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiécles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, & cette premiére hiſtoire eſt toûjours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtiéme Olympiade, plus de mille ans après la premiére époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du tems de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cent quarante ans après la fondation de Rome.

Or si ces deux nations, les plus spirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé si tard leur histoire, si nos nations septentrionales n'ont eu aucun historien avant *Grégoire* de Tours, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment sur la neige, ou des Troglodites qui se cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de sable, ayent eu des *Thucidides* & des *Xénophons*? peuvent-ils savoir quelque chose de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaissance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les arts dont ils étaient privés?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Esquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plusieurs siécles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne se moquerait-on pas de ces pauvres sauvages? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées à le faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sottises vraisemblables, ne se moquerait-on pas de leurs efforts? & s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans, & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois?

Les historiens Romains nous content à la vérité, que le Dieu *Mars* fit deux enfans à une vestale, dans un siécle où l'Italie n'avait point de vestales; qu'une louve nourrit ces deux enfans au-lieu de les dévorer, comme nous l'avons déja vu; que *Castor* & *Pollux* combattirent pour les Romains; que *Curtius*

se jetta dans un gouffre, & que le gouffre se referma; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'histoire romaine des événemens très possibles, qui sont très peu vraisemblables. Plusieurs savans hommes ont déja révoqué en doute l'avanture des oies qui sauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entiérement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live*; mais *Polybe* plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'état, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live* ou de *Polybe* ? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du supplice de *Régulus* qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer ? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois ? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbarement le droit des gens avec *Régulus*, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pu se venger ?

Enfin, *Diodore* de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le sénat romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si

leur père avait été assassiné à Carthage ? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le tems, la haine contre Carthage lui donna cours ; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux sur les premiers tems de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoûtant ; du moins il est bien difficile de croire l'avanture de *Childeric* & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'avaient point encor de rois.

Grégoire de Tours est notre *Hérodote* ; à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés & plus véridiques ? ne prodiguérent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres ? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes sages qui ne leur avaient rien donné ?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparérent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnèrent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierris*, des *Childeberts*, des *Chilperics* & des *Clotaires*, que dans celles des rois de *Juda* & d'*Israël*. Rien n'est assurément plus sauvage que ces tems barbares ; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine *Brunehaut* ?

Elle était âgée de près de quatre-vingt ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait sur la fin du huitiéme siécle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut* ; (& non pas dans le septiéme siécle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression) *Frédegaire*, dis-je, nous assure que le roi *Clotaire*, prince très

pieux, très craignant DIEU, humain, patient, débonnaire, fit promener la rèine *Brunehaut* ſur un chameau autour de ſon camp, enſuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomtée, qui la traîna vivante ſur les chemins, lui fracaſſa la tête ſur les cailloux, la mit en piéces, après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomtée, une reine de quatre-vingt ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne ſont pas des choſes bien communes.

Il eſt peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiſſent tenir à une queue, & qu'on ſoit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuſe attention d'inhumer *Brunehaut* dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les moines *Frédegaire* & *Aimoin* le diſent; mais ces moines ſont-ils des de *Thou* & des *Humes*?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinziéme ſiécle dans l'abbaye de St. Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce ſépulcre un reſte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon que l'on mit aux flancs de la cavale indomtée. C'eſt dommage qu'on n'y ait pas trouvé auſſi la corne du chameau ſur lequel on avait fait monter la reine. N'eſt-il pas poſſible que cet éperon y ait été mis par inadvertence, ou plutôt par honneur? Car, au quinziéme ſiécle, un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange avanture ſi mal conſtatée? Il eſt vrai que *Paſquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la ſibylle*.

Tous ces ſiécles de barbarie ſont des ſiécles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit? Ils étaient preſque les ſeuls

qui fussent lire & écrire, lorsque *Charlemagne* ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles Martel* battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cent soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que *Clovis*, second du nom, devint fou ; la chose n'est pas impossible ; mais que DIEU ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de *St. Denis* dans l'église de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois Francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers dont elle est pleine? On y assiége continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades sans murs, défendues par des palissades de pieux, & par des fossés. On sait que ce n'est que sous *Henri l'Oiseleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces tems-là sont autant de fables, & qui pis est, de fables ennuyeuses.

DES LÉGISLATEURS QUI ONT PARLÉ AU NOM DES DIEUX.

Tout législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses loix, était visiblement un blasphémateur, & un traître ; un blasphémateur, puisqu'il calomniait les Dieux ; un traître, puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne*

tueras ton prochain ; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frère ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins pour mériter d'en être secouru à ton tour : voilà les loix que la nature a promulguées du fond des isles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa*, n'avaient besoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié, Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité ; tu veux me tromper, si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous ; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre usage : tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blasphème.

Les autres loix sont les politiques : loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls, des comices par centuries, ou des comices par tribus, un aréopage ou un sénat, l'aristocratie, la démocratie ou la monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un législateur profane eût jamais établi une seule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les législateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier supplice? Non; de même qu'aujourd'hui dans les assemblées des magistrats, il se trouve toujours des ames droites & élevées qui pro-

posent des choses utiles à la société, sans se vanter qu'elles lui ont été révélées, de même aussi parmi les législateurs il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des loix admirables, sans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le sénat romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Asie & à l'Afrique, sans les tromper; & tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pu en imposer à ses sujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

ESSAI

SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'À LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet essai par l'Orient.

VOus voulez enfin surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, (*a*) depuis la décadence de l'empire Romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui désolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immensité que ce qui mérite d'être connu de vous; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'est pas de savoir en quelle année un prince indigne d'être connu succéda à un prince barbare chez une nation grossière. Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les dynasties, on ne

(*a*) Cet ouvrage fut composé en 1740 pour madame du *Châtelet*, amie de l'auteur. Aucune des compilations universelles qu'on a vues depuis, n'existait alors.

faurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des fouverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. De quoi vous ferviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne fubfiftent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui fe font difputé des provinces englouties enfuite dans de grands royaumes ? Prefque chaque ville a aujourd'hui fon hiftoire vraie ou fauffe, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les feules annales d'un ordre monaftique contiennent plus de volumes que celles de l'empire Romain.

Dans tous ces recueils immenfes qu'on ne peut embraffer, il faut fe borner & choifir. C'eft un vafte magafin, où vous prendrez ce qui eft à votre ufage.

L'illuftre *Boffuet*, qui dans fon difcours fur une partie de l'hiftoire univerfelle en a faifi le véritable efprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire Romain, s'eft arrêté à *Charlemagne*. C'eft en commençant à cette époque que votre deffein eft de vous faire un tableau du monde ; mais il faudra fouvent remonter à des tems antérieurs. Cet éloquent écrivain en difant un mot des Arabes qui fondèrent un fi puiffant empire & une religion fi floriffante, n'en parle que comme un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour infinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation Juive, que fi DIEU donna l'empire de l'Afie aux Babiloniens, ce fut pour punir les Juifs, fi DIEU fit régner *Cyrus* ce fut pour les venger, fi DIEU envoya les Romains ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres caufes ; & *Boffuet* même ne les a pas omifes en parlant de l'efprit des nations.

Il eût été à fouhaiter qu'il n'eût pas oublié entiérement les anciens peuples de l'Orient, comme les

Indiens & les Chinois qui ont été si considérables, avant que les autres nations fussent formées.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'esprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles ?

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'Orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'Occident.

Les climats orientaux voisins du midi tiennent tout de la nature, & nous dans notre Occident septentrional nous devons tout au tems, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates, & des Scythes. On dit que l'isle de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; mais le froment, le ris, les fruits délicieux croissaient vers l'Euphrate, à la Chine, & dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère, fut longtems célèbre avant que nous en fussions assez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encor très postérieures aux Asiatiques.

Si, par exemple, des Gaulois voisins des Alpes joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis sur les bords de l'Eridan, vinrent jusqu'à Rome trois cent soixante & un ans après sa fondation, s'ils assiégèrent

le capitole, ce font les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois environ cent ans après entrèrent dans la Theffalie, dans la Macédoine, & pafsèrent fur le rivage du Pont-Euxin, ce font les Grecs qui nous le difent, fans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne refte chez nous aucun monument de ces émigrations qui reffemblent à celles des Tartares. Elles prouvent feulement que la nation était très nombreufe, mais non civilifée. La colonie de Grecs qui fonda Marfeille fix cent ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule. La langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de fon territoire.

Gaulois, Allemands, Efpagnols, Bretons, Sarmates, nous ne favons rien de nous avant dix-huit fiécles, finon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre. Nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas ofé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet Occident fut peuplé par *Gomer* fils de *Japhet*, font des fables orientales.

Si les anciens Tofcans qui enfeignèrent les premiers Romains, favaient quelque chofe de plus que les autres peuples occidentaux, c'eft que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies; ou plutôt c'eft parce que de tout tems une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Tofcane? Aucun. Nous nous épuifons en vaines conjectures fur quelques infcriptions inintelligibles, que les injures du tems ont épargnées, & qui probablement font des premiers fiécles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous refte pas une feule infcription d'elles dans leur ancien langage.

L'Efpagne

L'Espagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainsi que depuis les Espagnols ont découvert l'Amérique. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains y trouvèrent tour-à-tour de quoi les enrichir dans les trésors que la terre produisait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou; le tems les a épuisées, comme il épuisera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte que les Romains en tirèrent en neuf ans, huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus descendans de *Gomer* avaient bien mal profité des présens que leur faisait la terre en tout genre, puisqu'ils furent subjugués par les Carthaginois, par les Romains; par les Vandales, par les Goths, & par les Arabes.

Ce que nous savons des Gaulois par *Jules César* & par les autres auteurs Romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait besoin d'être soumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique, étaient affreuses. L'empereur *Julien* sous qui ce langage se parlait encore, dit dans son misopogon, qu'il ressemblait au croassement des corbeaux. Les mœurs du tems de *César* étaient aussi barbares que le langage. Les druides, imposteurs grossiers faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuses statues d'osier. Les druidesses plongeaient des couteaux dans le cœur des prisonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le sang coulait. De grandes pierres un peu creusées qu'on a trouvées sur les confins de la Germanie, & de la Gaule, vers Strasboug, sont, dit-on, les autels où l'on faisait ces sacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biscaye & de la Gascogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces tems sauvages qui sont la honte de la nature.

Comptons parmi les folies de l'esprit humain, l'idée qu'on a eu de nos jours de faire descendre les Celtes des Hébreux. Ils sacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé sa fille. Les druides étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs; ils avaient comme eux un grand pontife. Leurs druidesses sont des images de la sœur de *Moïse* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourrissait à Marseille, & qu'on immolait couronné de fleurs, & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émissaire*. On va jusqu'à trouver de la ressemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & on en conclut que les Juifs, & les nations des Celtes sont la même famille. C'est ainsi qu'on insulte à la raison dans des histoires universelles, & qu'on étouffe sous un amas de conjectures forcées, le peu de connaissance que nous pourions avoir de l'antiquité.

Les Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, sacrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différends particuliers par le duel, & avaient seulement plus de grossiéreté & moins d'industrie. *César* dans ses mémoires nous apprend que leurs magiciennes réglaient toûjours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois, *Arioviste*, amena cent mille de ses Germains errans pour piller les Gaules que *César* voulait asservir plutôt que piller, il envoya vers ce barbare deux officiers Romains pour entrer en conférence avec lui, qu'*Arioviste* les fit charger de chaînes, qu'ils furent destinés à être sacrifiés aux Dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorsqu'il les délivra par sa victoire.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie pour uniques retraites des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les sœurs, les frères, les enfans couchaient nuds sur la paille, & de l'autre côté

étaient leurs animaux domestiques. Ce sont là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains ; mais comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Gètes, l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, & voulaient seulement faire la satyre de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ses éloges, avoue ce que tout le monde savait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine, que de cultiver la terre ; & qu'après avoir pillé leurs voisins, ils retournaient chez eux manger & dormir. Cependant, on ne peut pas toujours vivre de brigandage. Les empereurs Romains continrent ou subjuguèrent ces sauvages ; ils furent forcés au travail qu'ils regardaient comme un malheur.

Quand *César* passe en Angleterre, il trouve cette isle plus sauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roseaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient sur la peau en y faisant des piqûres, en y versant le suc des herbes, ainsi que le pratiquent encor les sauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue suite de siécles dans cet état si approchant de celui des brutes, & inférieur à plusieurs égards, c'est ce qui n'est que trop vrai. La raison en est, comme on l'a dit, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de *désirer ce qu'on ne connait pas*. Il a falu partout non-seulement un espace de tems prodigieux, mais des circonstances heureuses, pour que l'homme s'élevât au-dessus de la vie animale.

Vous avez donc grande raison de vouloir passer tout-d'un-coup aux nations qui ont été civilisées les pre-

mières. Il se peut que longtems avant les empires de la Chine, & des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies, puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance & de grossiéreté qu'on appelle l'état de pure nature.

La seule prise de Constantinople a suffi pour anéantir l'esprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique autrefois si florissantes, ne sont presque plus que des repaires de brigands. Des changemens encor plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les causes physiques ont dû se joindre aux causes morales; car si l'Océan n'a pu changer entiérement son lit, du moins il est constant qu'il a couvert tour-à-tour, & abandonné de vastes terrains. La nature a dû être exposée à un grand nombre de fléaux & de vicissitudes. Les plus belles terres, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes basses arrosées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuse multitude de siécles: c'est ce que vous avez déja vu dans la philosophie de l'histoire.

Nous redirons encor qu'il n'est pas si sûr que les montagnes qui traversent l'ancien & le nouveau monde, ayent été autrefois des plaines couvertes par les mers; car, 1°. plusieurs de ces montagnes sont élevées de quinze mille pieds & plus au-dessus de l'Océan. 2°. S'il eût été un tems où ces montagnes n'eussent pas existé; d'où seraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses; ce sont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appellé *la terre*. Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable. Comment la terre serait-elle exceptée de la loi générale?

3°. Si les montagnes étaient ſuppoſées avoir porté des mers, ce ferait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des loix de la gravitation & de l'hydroſtatique. 4°. Le lit de l'Océan eſt creuſé, & dans ce creux il n'eſt point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme ſur la terre; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été longtems mer, parce que pluſieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les *Cordilièras*, parce qu'elle a couvert la partie baſſe de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toûjours à-peu-près ce qu'elles ſont. Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaiſſeau ſur la cîme des montagnes de la Suiſſe! Cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en phyſique que ce qui eſt prouvé, & en hiſtoire que ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux ayent éprouvé par les volcans & par les ſecouſſes de la terre, autant de changemens que les pays plats. Mais partout où il y a eu des ſources de fleuves il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le phyſique & dans le moral; mais nous ne les connaiſſons pas; & les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre humain, tout ancien qu'il eſt, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au tems où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme après la chûte de l'empire Romain. Parcourons donc enſemble ce globe. Voyons dans

quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il parait avoir été civilisé, c'est-à-dire, depuis les pays orientaux jusqu'aux nôtres; & portons notre première attention sur un peuple qui avait une histoire suivie dans une langue déja fixée, lorsque nous n'avions pas encor l'usage de l'écriture.

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses loix, de ses usages & de ses sciences.

L'Empire de la Chine dès-lors était plus vaste que celui de *Charlemagne*, surtout en y comprenant la Corée & le Tunquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment son étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet état subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, sans que les loix, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, ayent souffert d'altération sensible.

Son histoire incontestable, & la seule qui soit fondée sur des observations céleste, remonte, par la chronologie la plus sûre, jusqu'à une éclipse observée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire; & vérifiée par les mathématiciens missionnaires, qui envoyés dans les derniers siècles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont instruite. Le père *Gaubil* a examiné une suite de trente-six éclipses de soleil, rapportées dans les livres de *Confutzée*; & il n'en a trouvé que deux fausses & deux douteuses. Les douteuses sont celles qui en effet sont arrivées, mais qui n'ont pu être observées du lieu où l'on suppose l'observateur; & cela même prou-

ve qu'alors les aſtronomes Chinois calculaient les éclipſes, puiſqu'ils ſe trompèrent dans deux calculs.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babilone en Grèce les obſervations des Caldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes ; & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'antiquité : mais ces éphémérides de Babilone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits : les Chinois au contraire ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cent trente ans au-delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption, & par des témoignages autentiques, juſqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre-vingt ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajans*, & des *Antonins*. S'il fut pour ſon tems un mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déja très policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloiſes ayent réformé l'aſtronomie. *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Avant *Hiao* (*a*), on trouve encor ſix rois ſes prédéceſſeurs ; mais la durée de leur règne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la chronologie, que de recourir à la règle de *Newton*, qui ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les rois de différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ. Suivant ce calcul, d'autant plus raiſonnable qu'il eſt

(*a*) Quelle étrange conformité n'y a-t-il pas entre ce nom de *Hiao*, & les *Hiao* ou *Jeova* des Phéniciens & des Egyptiens ! cependant gardons-nous de croire que ce nom de *Hiao* ou *Jeova* vienne de la Chine.

plus modéré, ces six rois auront régné à-peu-près cent trente ans; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cent quarante ans qu'on donne, par exemple, aux sept rois de Rome; & que tant d'autres calculs, démentis par l'expérience de tous les tems.

Le premier de ces rois, nommé *Fobi*, régnait donc plus de vingt-cinq siécles avant l'ère vulgaire, au tems que les Babiloniens avaient déja une suite d'observations astronomiques; & dès-lors la Chine obéïssait à un souverain. Ses quinze royaumes, réunis sous un seul homme, prouvent que longtems auparavant cet état était très peuplé, policé, partagé en beaucoup de souverainetés; car jamais un grand état ne s'est formé que de plusieurs petits; c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & surtout du tems. Il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il est rapporté dans les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé, que sous l'empereur *To*, quatriéme successeur de *Fobi*, on observa une conjonction de *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, *Mercure* & *Vénus*. Nos astronomes modernes disputent entr'eux sur le tems de cette conjonction, & ne devraient pas disputer. Mais quand même on se serait trompé à la Chine dans cette observation du ciel, il était beau même de se tromper. Les livres chinois disent expressément que de tems immémorial on savait à la Chine que *Vénus* & *Mercure* tournaient autour du soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison, pour ne pas voir que de telles connaissances supposaient une multitude de siécles antérieurs.

Ce qui rend surtout ces premiers livres respectables; & qui leur donne une supériorité reconnue sur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations,

c'eſt qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres états, excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fobi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ſes loix écrites ſur le dos d'un ſerpent aîlé. Cette imputation même fait voir qu'on connaiſſait l'écriture avant *Fobi*. Enfin, ce n'eſt pas à nous, au bout de notre Occident, à conteſter les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des ſauvages.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna à la vérité qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre inſenſé & barbare avertiſſait de les conſerver avec ſoin, & ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment, ou non, une chronologie toûjours ſûre? Je veux que nous ne ſachions pas en quel tems préciſément vécut *Charlemagne*: dès qu'il eſt certain qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes armées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nombreuſe, formée en corps de peuple par une longue ſuite de ſiécles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait inconteſtablement plus de deux mille quatre cent ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cicle, un comput qui commence deux mille ſix cent deux ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur conteſter une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons ſoixante ſyſtêmes différens pour compter les tems anciens, & qui ainſi n'en avons pas un?

Répétons que les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'eſpèce humaine ont remarqué qu'il faut des circonſtances favorables pour qu'une nation s'accroiſſe d'un vingtiéme au bout de cent années; & très ſouvent il ar-

rive que la peuplade diminue au-lieu d'augmenter. De savans chronologistes ont supputé qu'une seule famille après le déluge, toûjours occupée à peupler, & ses enfans s'étant occupés de même, il se trouva en deux cent cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les Mille & une nuit ayent inventé rien de plus absurde. Il a déja été dit qu'on ne fait point ainsi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenses de l'Asie dont il ne sort personne : les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans nécessaire. Tout cela est encor une nouvelle preuve de la prodigieuse antiquité de la population de la Chine.

Elle était au tems de *Charlemagne*, comme longtems auparavant, plus peuplée encore que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connaissance, fait seulement dans les quinze provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre ; en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de soixante ans, ni la jeunesse au-dessous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes ; encore moins les femmes, qui sont partout en pareil nombre que les hommes, à un quinziéme ou seiziéme près, selon les observations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le genre-humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine : notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie jusqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande, huit dans l'Espagne & le Portugal, dix ou douze dans la Russie européane, six dans la Po-

logne ; autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les isles, quatre dans la Suède, trois dans la Norvège & le Dannemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voisins.

On ne doit donc pas être surpris, si les villes chinoises sont immenses ; si Pékin, la nouvelle capitale de l'empire, a près de six de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens : si Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage : si une simple bourgade nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'empire Chinois, journal le plus autentique & le plus utile qu'on ait dans le monde, puisqu'il contient le détail de tous les besoins publics, des ressources & des intérêts de tous les ordres de l'état. Ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur *Toutchin* déclara impératrice, fit à cette occasion, selon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine, qui passaient soixante & dix ans. Le journal compte dans la seule province de Kanton quatre-vingt dix-huit mille deux cent vingt femmes de soixante & dix ans qui reçurent ces présens, quarante mille huit cent quatre-vingt & treize qui passaient quatre-vingt ans, & trois mille quatre cent cinquante-trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce présent ? En voilà plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une seule province. Ce nombre est de celles qui ne sont plus comptées parmi les personnes utiles. Quelle doit donc être la population de l'état ? & si chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelles sommes dut monter cette libéralité ?

Les forces de l'état consistent, selon les relations des hommes les plus intelligens qui ayent jamais

voyagé, dans une milice d'environ huit cent mille soldats bien entretenus : cinq cent soixante & dix mille chevaux sont nourris ou dans les écuries ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les couriers publics. Plusieurs missionnaires, que l'empereur *Cang-hi* dans ces derniers tems approcha de sa personne par amour pour les sciences, rapportent qu'ils l'ont suivi dans ces chasses magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers & soixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'est un usage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoises n'ont jamais eu d'autres fortifications, que celles que le bon sens inspirait à toutes les nations avant l'usage de l'artillerie ; un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours ; depuis même que les Chinois se servent de canons, ils n'ont point suivi le modèle de nos places de guerre : mais au-lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois ont fortifié leur empire. La grande muraille qui séparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-sept ans avant notre ère, subsiste encore dans un contour de cinq cent lieues, s'élève sur des montagnes, descend dans des précipices, ayant presque partout vingt de nos pieds de largeur, sur plus de trente de hauteur. Monument supérieur aux pyramides d'Egypte par son utilité, comme par son immensité.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter dans la suite des tems des divisions de la Chine, & de la subjuguer ; mais la constitution de l'état n'en a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans est devenu une partie de l'état conquis ; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre chose que se sommettre les armes à la main aux loix du pays, dont ils ont envahi le trône.

On trouve dans le troisiéme livre de *Confutzée* une particularité qui fait voir combien l'usage des chariots armés est ancien. De son tems, les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir au chef de l'état où empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère* qui fleurit longtems avant le philosophe Chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient sans doute commencé, & étaient parvenus à se servir de quadriges. Mais ni chez les anciens Grecs, du tems de la guerre de Troye, ni chez les Chinois, on ne voit aucun usage de la simple cavalerie. Il paraît pourtant incontestable que la méthode de combattre à cheval, précéda celle des chariots. Il est marqué que les pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils se servaient aussi de chars de guerre. Cependant il est à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre des chevaux fut toûjours très médiocre.

Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur se monte, selon les supputations les plus vraisemblables, à deux cent millions d'onces d'argent. Il est à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cinq livres françaises valeur intrinsèque, comme le dit l'histoire de la Chine du jésuite *du Halde*; car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire; mais à prendre le marc de notre argent à cinquante de nos livres de compte, cette somme revient à douze cent cinquante millions de notre monnoie en 1740. Je dis, en ce tems, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore; c'est à quoi ne prennent pas assez garde les écrivains, plus instruits des livres que des affaires, qui évaluent souvent l'argent étranger d'une manière très fautive.

Ils ont eu des monnoies d'or & d'argent frappées au marteau, longtems avant que les dariques fussent

fabriquées en Perse. L'empereur *Cang-hi* avait rassemblé une suite de trois mille de ces monnoies, parmi lesquelles il y en avait beaucoup des Indes ; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Asie. Mais depuis longtems l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande ; l'argent n'y est plus monnoie ; le poids & le titre en font le prix : on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement dans des tems difficiles a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe ; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des banques publiques, qui augmentent les richesses d'une nation, en multipliant son crédit.

Ce pays favorisé de la nature, possède presque tous les fruits transplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le bled, le ris, la vigne, les légumes, les arbres de toute espèce y couvrent la terre ; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers tems, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils savent tirer du ris.

L'insecte précieux qui produit la soie, est originaire de la Chine ; c'est de-là qu'il passa en Perse assez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui les couvre ; & ces étoffes étaient si rares du tems même de *Justinien*, que la soie se vendait en Europe au poids de l'or.

Le papier fin, & d'un blanc éclatant, était fabriqué chez les Chinois de tems immémorial ; on en faisait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connait pas la première époque de la porcelaine & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent depuis deux mille ans fabriquer le verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

L'imprimerie fut inventée par eux dans le même tems. On fait que cette imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que *Guttenberg* la pratiqua le premier à Mayence au quinziéme siécle. L'art de graver les caractères sur le bois est plus perfectionné à la Chine; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux; tant ils sont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'usage des cloches est chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au sixiéme siécle de notre ère. Ils ont cultivé la chymie; & sans devenir jamais bons physiciens, ils ont inventé la poudre; mais ils ne s'en servaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont surpassé les autres nations. Ce furent les Portugais qui dans ces derniers siécles leur ont enseigné l'usage de l'artillerie; & ce sont les jésuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent à inventer ces instrumens destructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Ils ne poussèrent loin l'astronomie qu'entant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observèrent le ciel assidûment, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent, comme nous, le cours du soleil en trois cent soixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confusément, la précession des équinoxes & des solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que de tems immémorial ils partagent le mois en semaines de sept jours. Les Indiens en usaient ainsi; la Caldée se conforma à cette méthode, qui passa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Grèce.

On montre encore les instrumens dont se servit un de leurs fameux astronomes mille ans avant no-

tre ère, dans une ville qui n'eſt que du troiſiéme ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conſerve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embraſſer, porté ſur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, ſur lequel ſont tracés les méridiens & les parallèles.

Pékin a un obſervatoire, rempli d'aſtrolabes & de ſphères armillaires; inſtrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la ſupériorité des Chinois ſur les autres peuples d'Aſie.

La bouſſole qu'ils connaiſſaient, ne ſervait pas à ſon véritable uſage de guider la route des vaiſſeaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Poſſeſſeurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas beſoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La bouſſole, ainſi que la poudre à tirer, était pour eux une ſimple curioſité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

On eſt étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il eſt certain qu'ils connaiſſaient ces élémens pluſieurs ſiécles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* aſſura de nos jours au père *Parennin*, l'un des plus ſavans & des plus ſages miſſionnaires qui ayent approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était ſervi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cent ſoixante années; & le père *Parennin* lui-même cite un livre écrit onze cent ans avant notre ère, dans lequel il eſt dit que la fameuſe démonſtration attribuée en Occident à *Pythagore*, était depuis longtems au rang des théorêmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois ayant été ſi loin dans des tems ſi reculés, ſont toûjours reſtés à ce terme,

terme, pourquoi l'astronomie est chez eux si ancienne & si bornée, pourquoi dans la musique ils ignorent encore les demi-tons ? Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'hommes si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout-d'un-coup tout ce qui leur était nécessaire, & incapables d'aller au-delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaissances très tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant, c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'astrologie judiciaire aux vraies connaissances céleſtes. Cette superstition a été celle de tous les hommes ; & il n'y a pas longtems que nous en sommes guéris ; tant l'erreur semble faite pour le genre-humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de sciences, cultivés sans interruption depuis si longtems à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons : l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien ; l'autre est la nature de leur langue, premier principe de toutes les connaissances.

L'art de faire connaître ses idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un savant à la Chine est celui qui connait le plus de ces caractères ; quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant que de savoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la morale & les loix. Le respect des enfans pour leurs pères est le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens, des

amis, & des magiſtrats. Les mandarins lettrés y ſont regardés comme les pères des villes & des provinces, & le roi comme le père de l'empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet état immenſe.

La loi fondamentale étant donc que l'empire eſt une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De-là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuſer des canaux, à favoriſer la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine. Mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & ſurtout les miſſionnaires, ont cru voir partout le deſpotiſme. On juge de tout par l'extérieur; on voit des hommes qui ſe proſternent; & dès-lors, on les prend pour des eſclaves. Celui devant qui on ſe proſterne, doit être maître abſolu de la vie & de la fortune de cent millions d'hommes, ſa ſeule volonté doit ſervir de loi. Il n'en eſt pourtant pas ainſi, & c'eſt ce que nous diſcuterons. Il ſuffit de dire ici que dans les plus anciens tems de la monarchie, il fut permis d'écrire ſur une longue table placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhenſible dans le gouvernement; que cet uſage fut mis en vigueur ſous le règne de *Venti*, deux ſiécles avant notre ère vulgaire, & que dans les tems paiſibles les repréſentations des tribunaux ont toûjours eu force de loi. Cette obſervation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'*Eſprit des loix*, contre ce gouvernement le plus ancien qui ſoit au monde.

Tous les vices exiſtent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des loix, parce que les loix ſont toûjours uniformes. Le ſavant

auteur des mémoires de l'amiral *Anson* témoigne un grand mépris pour la Chine, sur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put. Mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières ? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes dans le tems où les loix des nations d'Europe confisquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires ?

Les cérémonies continuelles, qui chez les Chinois gênent la société, & dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donne à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un l'autre, & débarrasser tout avec tranquillité.

Dans les autres pays les loix punissent les crimes ; à la Chine, elles font plus ; elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une province, le mandarin est obligé d'en avertir l'empereur ; & l'empereur envoye une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers tems, un pauvre paysan nommé *Chicou*, trouve une bourse remplie d'or qu'un voyageur a perdue, il la transporte jusqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourse au magistrat du canton, sans vouloir rien pour ses peines. Le magistrat, sous peine d'être cassé, était obligé d'en avertir le tribu-

nal suprême de Pékin; le tribunal obligé d'en avertir l'empereur; & le pauvre paysan fut créé mandarin du cinquiéme ordre: car il y a des places de mandarins pour les paysans qui se distinguent par la morale, comme pour ceux qui réussissent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous on n'aurait distingué ce paysan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à son aise. Cette morale, cette obéïssance aux loix, jointe à l'adoration d'un Etre suprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur est de tems immémorial le premier pontife: c'est lui qui sacrifie au *Tien*, au Souverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philosophe, le premier prédicateur de l'empire: ses édits sont presque toûjours des instructions & des leçons de morale.

CHAPITRE SECOND.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'est point athée; que le christianisme n'y a point été prêché au 7e. siécle. De quelques sectes établies dans le pays.

DAns le siécle passé nous ne connaissions pas assez la Chine. *Vossius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* son rival, & l'ennemi des gens de lettres, poussait la contradiction jusqu'à feindre de mépriser les Chinois, & jusqu'à les calomnier. Tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée, que nous appellons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cent ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna, & la pratiqua dans la grandeur, dans l'abaissement, tantôt premier ministre d'un

roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de son vivant cinq mille disciples; & après sa mort ses disciples furent les empereurs, les *Colao*, c'est-à-dire, les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'est pas peuple. Il commence par dire dans son livre, que quiconque est destiné à gouverner, doit *rectifier la raison qu'il a reçue du ciel comme on essuie un miroir terni*, qu'il doit *aussi se renouveller soi-même, pour renouveller le peuple par son exemple*. Tout tend à ce but; il n'est point prophête, il ne se dit point inspiré : il ne connait d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions; il n'écrit qu'en sage. Aussi n'est-il regardé par les Chinois que comme un sage. Sa morale est aussi pure, aussi sévère & en même tems aussi humaine que celle d'*Epictète*. Il ne dit point, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît; mais, *fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse*. Il recommande le pardon des injures, le souvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses disciples étaient un peuple de frères. Le tems le plus heureux & le plus respectable qui fût jamais sur la terre, fut celui où l'on suivit ses loix.

Sa famille subsiste encore : & dans un pays où il n'y a d'autre noblesse que celle des services actuels, elle est distinguée des autres familles en mémoire de son fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain sans révélation. C'est pourquoi le père *le Comte* & d'autres missionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai* DIEU, *quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers*.

Les reproches d'athéïsme dont on charge si libéralement dans notre Occident quiconque ne pense pas com-

me nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être aussi inconsidérés que nous le sommes dans toutes nos disputes, pour avoir osé traiter d'athée un gouvernement dont presque tous les édits parlent (*a*) *d'un être suprême père des peuples, récompensant & punissant avec justice, qui a mis entre l'homme & lui une correspondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.*

Le parti opposé aux jésuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jésuites en étaient favorisés. Mais il faut que cette rage de parti se taise devant le testament de l'empereur *Cang-hi*. Le voici.

Je suis âgé de soixante & dix ans, j'en ai régné soixante & un, je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au DIEU *de toutes les récoltes de l'empire, je ne puis les attribuer à ma faible vertu.*

Il est vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenses éternelles; & c'est ce qui fait voir combien cette religion est ancienne. Le Pentateuque ne parle point de l'autre vie dans ses loix. Les saducéens chez les Juifs ne la crurent jamais; & ce dogme n'a été heureusement constaté dans l'Occident que par le maître de la vie & de la mort.

On a cru que les lettrés Chinois n'avaient pas une idée distincte d'un DIEU immatériel; mais il est injuste d'inférer de-là qu'ils sont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples si religieux, n'adoraient pas *Isis* & *Osiris* comme de purs esprits. Tous les Dieux de l'antiquité étaient adorés sous une forme humai-

(*a*) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jésuite *du Halde*. Voyez aussi le poëme de l'empereur *Kienlong*.

ne ; & ce qui montre bien à quel point les hommes ſont injuſtes, c'eſt qu'on flétriſſait du nom d'athées chez les Grecs ceux qui n'admettaient pas ces Dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, inviſible, inacceſſible à nos ſens.

Le fameux archevêque *Navarette* dit que ſelon tous les interprêtes des livres ſacrés de la Chine, *l'ame eſt une partie aërée, ignée, qui en ſe ſéparant du corps ſe réunit à la ſubſtance du ciel.* Ce ſentiment ſe trouve le même que celui des ſtoïciens. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixiéme livre de l'Enéïde. Or certainement ni le Manuel d'*Epictète*, ni l'Enéïde ne ſont infectés de l'athéïſme. Tous les premiers pères de l'égliſe ont penſé ainſi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les ſuperſtitions des payens, & les mœurs des chrêtiens. Jamais la religion des lettrés ne fut deshonorée par des fables, ni ſouillée par des querelles & des guerres civiles.

En imputant l'athéiſme au gouvernement de ce vaſte empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accuſation qui ſe contredit ainſi elle-même. Le grand mal-entendu ſur les rites de la Chine eſt venu de ce que nous avons jugé de leurs uſages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre eſprit contentieux. Une génuflexion, qui n'eſt chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'eſt ainſi que nous jugeons de tout. Nous verrons en ſon tems comment nos diviſions & nos diſputes ont fait chaſſer de la Chine nos miſſionnaires.

Quelque tems avant *Confucius*, *Laokium* avait introduit une ſecte, qui croit aux eſprits malins, aux

enchantemens, aux prestiges. Une secte semblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine cinq cent ans avant JESUS-CHRIST : mais dans le premier siécle de notre ère, ce pays fut inondé de la superstition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou de *Foé*, adorée sous différens noms par les Japonois & les Tartares, prétendu Dieu descendu sur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire. Cett religion, née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale ; c'est ce Dieu que prêchent les *Bonzes* à la Chine, les *Talapoins* à Siam, les *Lamas* en Tartarie. C'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes consacrent leurs jours à des exercices de pénitence, qui effrayent la nature. Quelques-uns passent leur vie enchaînés ; d'autres portent un carcan de fer, qui plie leur corps en deux, & tient leur front toûjours baissé à terre. Leur fanatisme se subdivise à l'infini. Ils passent pour chasser des démons, pour opérer des miracles ; ils vendent au peuple la rémission des péchés. Cette secte séduit quelquefois des mandarins ; & par une fatalité qui montre que la même superstition est de tous les pays, quelques mandarins se sont fait tondre en bonzes par piété.

Ce sont eux qui dans la Tartarie ont à leur tête le *Dalaïlama*, idole vivante qu'on adore, & c'est-là peut-être le triomphe de la superstition humaine.

Ce *Dalailama*, successeur & vicaire du Dieu *Fo*, passe pour immortel. Les prêtres nourrissent toûjours un jeune *Lama*, désigné successeur secret du souverain pontife, qui prend sa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, est mort. Les princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux. Il décide souverainement tous les points de foi sur lesquels les *Lamas* sont divisés. Enfin il s'est depuis quelque tems

fait souverain du Thibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ses ambassadeurs, & lui envoye des présens considérables.

Ces sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourrir; tandis que les magistrats & les lettrés, séparés en tout du peuple, se nourrissent d'une substance plus pure, il semble en effet que la populace ne mérite pas une religion raisonnable. *Confucius* gémissait pourtant de cette foule d'erreurs : il y avait beaucoup d'idolâtres de son tems. La secte de *Lao-kiun* avait déja introduit les superstitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ses livres, *y a-t-il plus de crime chez la populace ignorante que parmi les lettrés? C'est que le peuple est gouverné par les bonzes*.

Beaucoup de lettrés sont à la vérité tombés dans le matérialisme; mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un DIEU pour la suivre. D'ailleurs il ne faut pas croire que tous les matérialistes Chinois soient athées; puisque plusieurs pères de l'église croyaient DIEU & les anges corporels.

Nous ne savons point au fond ce que c'est que la matière; encor moins connaissons-nous ce qui est immatériel. Les Chinois n'en savent pas sur cela plus que nous, il a suffi aux lettrés d'adorer un Etre suprême, on n'en peut douter.

Croire DIEU & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage. C'est une contradiction digne de nous

de s'élever avec fureur, comme on a fait, contre *Bayle*, sur ce qu'il croit possible qu'une société d'athées subsiste ; & de crier avec la même violence que le plus sage empire de l'univers est fondé sur l'athéïsme.

Le père *Fouquet*, jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a dit plusieurs fois qu'il y avait à la Chine très peu de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

On prétend que vers le huitiéme siécle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-sir, une inscription en caractères syriaques & chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans *Kirker*, atteste qu'un saint homme nommé *Olopüen*, conduit par des nuées bleues, & observant la régle des vents, vint de Tacin à la Chine l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de JESUS-CHRIST ; qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé au fauxbourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une église chrétienne.

Il est évident par l'inscription même, que c'est une de ces fraudes pieuses qu'on s'est toûjours trop aisément permises. Le sage *Navarette* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette *ère des Séleucides*, ce nom d'*Olopüen*, qui est, dit-on, chinois, & qui ressemble à un ancien nom espagnol, ces *nuées bleues* qui servent de guides, cette église chrétienne bâtie tout-d'un-coup à Pékin pour un prêtre de Palestine qui ne pouvait mettre le pied à la Chine sans encourir la peine de mort ; tout cela fait voir le ridicule de la supposition. Ceux qui s'efforcent de la soutenir, ne font pas réflexion que les prêtres dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient

des neſtoriens, & qu'ainſi ils ne combattent que pour des hérétiques.

Il faut mettre cette inſcription avec celle de *Malabar*, où il eſt dit que *St. Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier avec une règle & un pieu, & qu'il porta ſeul une groſſe poutre pour preuve de ſa miſſion. Il y a aſſez de vérités hiſtoriques ſans y mêler ces abſurdes menſonges.

Il eſt très vrai qu'au tems de *Charlemagne* la religion chrétienne (ainſi que les peuples qui la profeſſent) avait toûjours été abſolument inconnue à la Chine. Il y avait des Juifs : pluſieurs familles de cette nation non moins errante que ſuperſtitieuſe, s'y étaient établies deux ſiécles avant notre ère vulgaire ; elles y exerçaient le métier de courtier que les Juifs ont fait dans preſque tout le monde.

Je me réſerve à jetter les yeux ſur Siam, ſur le Japon, & ſurtout ce qui eſt ſitué vers l'orient & le midi, lorſque je ſerai parvenu au tems où l'induſtrie des Européans s'eſt ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémiſphère.

CHAPITRE TROISIÉME.

Des Indes.

EN ſuivant le cours apparent du ſoleil, je trouve d'abord l'Inde, ou l'Indouſtan, contrée auſſi vaſte que la Chine, & plus connue par les denrées préçieuſes que l'induſtrie des négocians en a tirées dans tous les tems, que par des rélations exactes. Ce pays eſt l'unique dans le monde qui produiſe ces épiceries, dont la ſobriété de ſes habitans peut ſe paſſer,

& qui font néceſſaires à la voracité des peuples ſeptentrionaux.

Une chaîne de montagnes peu interrompue, ſemble avoir fixé les limites de l'Inde entre la Chine, la Tartarie & la Perſe; le reſte eſt entouré de mers. L'Inde en-deçà du Gange fut longtems ſoumiſe aux Perſans; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Indes tributaires de ſon ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la molleſſe qu'inſpirent la chaleur du climat & la richeſſe de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre* pour y chercher la ſcience. C'eſt-là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y a deux mille trois cent années, ces *Fables morales*, traduites dans preſque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les orientaux, & particuliérement chez les Indiens. *Pythagore*, diſciple des gymnoſophiſtes, ſerait lui ſeul une preuve inconteſtable que les véritables ſciences étaient cultivées dans l'Inde. Un légiſlateur en politique & en géométrie n'eût pas reſté longtems dans une école où l'on n'aurait enſeigné que des mots. Il eſt très vraiſemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était ſi connu à la Chine, pouvait aiſément l'être dans l'Inde. On a écrit longtems après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte. Cette dépenſe eſt un peu forte pour un philoſophe; il eſt digne d'un ſage de remercier d'une penſée heureuſe l'Être dont nous vient toute penſée, ainſi que le mouvement & la vie. Mais il eſt bien plus vraiſemblable que *Pythagore* dût ce théorême aux gymnoſophiſtes, qu'il ne l'eſt qu'il ait immolé cent bœufs.

Longtems avant *Pilpay* les ſages de l'Inde avaient traité la morale & la philoſophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois ; ils diſaient *que les Dieux qui préſident aux divers élémens, & qui ſont en diſcorde entre eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui eſt à-peu-près le même que celui de *Salomon.* Ils ont une fable qui eſt préciſément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphitrion*; mais elle eſt plus ingénieuſe. Un ſage découvre qui des deux eſt le Dieu, & qui eſt l'homme. Ces traditions montrent combien ſont anciennes les paraboles qui font enfans des Dieux les hommes extraordinaires. Les Grecs dans leur mythologie n'ont été que des diſciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un ſens philoſophique : ce ſens a diſparu, & les fables ſont reſtées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une rélation de deux voyageurs Arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le règne de *Charlemagne*, & quatre cent ans avant le célèbre *Marco Paolo.* Ces Arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors ; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la ſageſſe, parce que la ſageſſe vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux Arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux ; mais enfin il réſulte que les Indiens paſſaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, ſoit que l'empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux Arabes, ſoit qu'ils ayent parlé d'eux-mêmes.

Il eſt indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans dans leur ancienne langue ſacrée, nommée le *Hanſcrit* ou le *Sanſcrit*. De ces deux livres, le premier eſt le *Shaſta*, & le ſecond le *Vèdam*. Voici le commencement du *Shaſta*.

„ L'Eternel abſorbé dans la contemplation de ſon
„ exiſtence, réſolut dans la plénitude des tems, de
„ former des êtres participans de ſon eſſence & de
„ ſa béatitude... Ces êtres n'étaient pas; il voulut,
„ & ils furent. "

On voit aſſez que cet exorde véritablement ſublime & qui fut longtems inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-Dieux, les eſprits céleſtes adoptés enſuite par les Caldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent quand ils furent captifs à Babilone. Ce fut là qu'ils apprirent les noms que les Caldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Iſraël* même ſont des mots caldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'eſt dans le *Shaſta* qu'on trouve l'hiſtoire de la chûte de ces anges. Voici comme le *Shaſta* s'exprime.

(*a*) Le ſerpent dont il eſt parlé dans la Geneſe devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Satan*, qui eſt un mot perſan, tantôt celui de *Lucifer* étoile du matin, parce que la vulgate traduiſit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Iſaïe* inſultant à la mort d'un roi de Babilone, lui dit par une figure de réthorique : *comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Lucifer ?* On a pris ce nom pour celui du diable & on a appliqué ce paſſage à la chûte des anges. C'eſt encor le fondement du poëme de

„ Depuis la création des *Debtalog* (c'eſt-à-dire des
„ anges) la joie & l'harmonie environnèrent long-
„ tems le trône de l'Eternel. Ce bonheur aurait duré
„ jusqu'à la fin des tems ; mais l'envie entra dans le
„ cœur de *Moisaor* & des anges ſes ſuivans. Ils re-
„ jettèrent le pouvoir de perfectibilité, dont l'Eter-
„ nel les avait doués dans ſa bonté. Ils exercèrent
„ le pouvoir d'imperfection. Ils firent le mal à la
„ vue de l'Eternel. Les anges fidèles furent ſaiſis de
„ triſteſſe. La douleur fut connue pour la première
„ fois. "

Enſuite la rébellion des mauvais anges eſt décrite. Les trois miniſtres de DIEU, qui ſont peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les mauvais anges dans l'abîme. A la fin des tems DIEU leur fait grace & les envoye animer les corps des hommes.

Il n'y a rien dans l'antiquité de ſi majeſtueux & de ſi philoſophique. Ces myſtères des bracmanes percèrent enfin juſques dans la Syrie. Il falait qu'ils fuſſent bien connus, puiſque les Juifs en entendirent parler du tems d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea ſuivant ces principes indiens le faux livre d'*Hénoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il eſt dit quelque choſe de la chûte des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne.

Les eſprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement Tartare les a hébêtés, comme le gouvernement Turc a déprimé les Grecs & abruti les

Milton. Mais *Milton* eſt bien moins raiſonnable que le *Shaſta* indien. Le *Shaſta* ne pouſſe point l'extravagance juſqu'à faire déclarer la guerre à DIEU par les anges ſes créatures & à rendre quelque tems la victoire indéciſe. Cet excès était réſervé à *Milton*.

NB. Tout ce morceau eſt tiré prinipalement de Mr. *Holwell* qui a demeuré trente ans avec les brames & qui entend très bien leur langue ſacrée.

Egyptiens. Les ſciences ont preſque péri de même chez les Perſes par les révolutions de l'état. Nous avons vu qu'elles ſe ſont fixées à la Chine au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cauſe qui agiſſait ſur nous ; c'eſt-à-dire, par un reſpect ſuperſtitieux pour l'antiquité, & par les réglemens mêmes des écoles. Ainſi dans tout pays, l'eſprit humain trouve des obſtacles à ſes progrès.

Cependant, juſqu'au treizième ſiécle de notre ère, l'eſprit vraiment philoſophique ne périt pas abſolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième ſiécle, traduiſit quelques écrits d'un brame ſon contemporain. Voici comme ce brame Indien s'explique : le paſſage mérite attention.

„ J'ai vu toutes les ſectes s'accuſer réciproquement „ d'impoſture ; j'ai vu tous les mages diſputer avec „ fureur du premier principe, & de la dernière fin. „ Je les ai tous interrogés, & je n'ai vu dans tous „ ces chefs de factions qu'une opiniâtreté inflexible, „ un mépris ſuperbe pour les autres, une haine implacable. J'ai donc réſolu de n'en croire aucun. „ Ces docteurs en cherchant la vérité, ſont comme „ une femme qui veut faire entrer ſon amant par „ une porte dérobée, & qui ne peut trouver la „ clef de la porte. Les hommes dans leurs vaines „ recherches reſſemblent à celui qui monte ſur un „ arbre où il y a un peu de miel, & à peine en „ a-t-il mangé, que les ſerpens qui ſont autour de „ l'arbre, le dévorent.

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur eſprit paraît encor davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu que nous appellons *des échecs* par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche : il eſt allégorique comme leurs fables ; c'eſt l'image de la guerre. Les noms de *Shak*

qui

qui veut dire *Prince*, & de *pion* qui signifie *soldat*, se sont conservés encor dans cette partie de l'Orient. Les chiffres dont nous nous servons, & que les Arabes ont apporté en Europe vers le tems de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, sont une preuve que plusieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

On y a de tems immémorial divisé la route annuelle du soleil en douze parties. L'année des bracmanes, & des plus anciens gymnosophistes, commença toûjours quand le soleil entrait dans la constellation qu'ils nomment *Moscham* & qui est pour nous le belier. Leurs semaines furent toûjours de sept jours : division que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des sept planètes. Le jour du soleil est appellé chez eux *Mitradinam* : reste à savoir si ce mot *Mitra*, qui chez les Perses signifie aussi le soleil, est originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des sages de l'Inde.

Il est bien difficile de dire laquelle des deux nations enseigna l'autre; mais s'il s'agissait de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirai toûjours les sciences bien plus anciennes dans les Indes. Ma conjecture est fondée sur ce que le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin du Nil, dont les débordemens durent longtems rebuter les premiers colons avant qu'ils eussent dompté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curiosité & l'industrie humaine.

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indoustan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & sur une terre qui produit sans culture les fruits les plus nourrissans, les plus salutaires, comme les dattes

& les cocos. Ceux-ci furtout donnent aifément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a befoin un habitant de cette prefqu'ifle? Tout ouvrier y travaille prefque nud, deux aunes d'étoffe tout au plus fervent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans reftent entiérement nuds du moment où ils font nés jufqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de foins, feraient une incommodité intolérable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais fur la natte la plus légère. Nos maifons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la pefte dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraichiffantes & pures; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de ris. L'homme le plus robufte peut ne dépenfer qu'un ou deux fous par jour pour fes alimens. Nos ouvriers dépenfent plus en un jour qu'un Malabare en un mois. Toutes ces confidérations femblent fortifier l'ancienne opinion que le genre-humain eft originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laiffé prefque rien à faire. Mais cela prouve feulement que les Indiens font indigènes, & ne prouve point du tout que les autres efpèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs & les nègres, & les rouges, & les Lappons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même fol. La différence entre toutes ces efpèces eft auffi marquée qu'entre les chevaux & les chameaux; il n'y a donc qu'un brame mal inftruit & entêté, qui puiffe prétendre que tous les hommes defcendent de l'Indien *Adimo* & de fa femme.

L'Inde au tems de *Charlemagne* n'était connue que de nom; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes feuls maîtres du commerce ma-

ritime fourniſſaient à la fois les denrées des Indes à Conſtantinople & aux Francs. Veniſe les allait déja chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encor conſidérable en France chez les particuliers ; elles furent longtems inconnues en Allemagne , & dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes dès qu'ils furent les maîtres de l'Égypte. Ainſi les peuples occidentaux ont toûjours porté dans l'Inde leur or & leur argent , & ont toûjours enrichi ce pays déja ſi riche par lui-même. Delà vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides , ſortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations , comme les Arabes , ſoit Juifs , ſoit Sarraſins , les Tartares & les Romains mêmes , qui poſtés dans le plus mauvais pays de l'Italie ſubſiſtèrent d'abord de la guerre, & ſubſiſtent aujourd'hui de la religion.

Il eſt inconteſtable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Ces iſles, ces immenſes archipels qui l'avoiſinent à l'orient & au midi, tenaient dans les tems reculés à la terre ferme. On s'en apperçoit encor par la mer même qui les ſépare ; ſon peu de profondeur, les arbres qui croiſſent ſur ſon fond , ſemblables à ceux des iſles ; les nouveaux terrains qu'elle laiſſe ſouvent à découvert, tout fait voir que ce continent a été inondé, & il a dû l'être inſenſiblement quand l'Océan, qui gagne toûjours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'eſt retiré de nos terres occidentales.

L'Inde dans tous les tems connus commerçante & induſtrieuſe, avait néceſſairement une grande police ; & ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'inſtruire, devait avoir de bonnes loix, ſans leſquelles les arts ne ſont jamais cultivés ; mais les hommes avec des loix ſages ont toûjours eu des coutumes inſenſées. Celle qui fait aux femmes un point d'hon-

neur & de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, ſubſiſtait dans l'Inde de tems immémorial. Les philoſophes Indiens ſe jettaient eux-mêmes dans un bucher, par un excès de fanatiſme & de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus*, qui ſe brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple; cette abominable dévotion n'eſt pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjour ſe brûla en 1735 ſur le bucher de ſon époux. Mr. *Dumas*, Mr. *Dupleix* gouverneur de Pondichéri, l'épouſe de l'amiral *Ruſſel*, ont été témoins de pareils ſacrifices; c'eſt le dernier effort des erreurs qui pervertiſſent le genre-humain. Le plus auſtère des derviches n'eſt qu'un lâche en comparaiſon d'une femme du Malabar. Il ſemblerait qu'une nation chez qui les philoſophes, & même les femmes, ſe dévouaient ainſi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible: cependant depuis l'ancien *Sézac*, quiconque à attaqué l'Inde, l'a aiſément vaincue.

Il ſerait encor difficile de concilier les idées ſublimes que les bramins conſervent de l'Etre ſuprême avec leurs ſuperſtitions & leur mythologie fabuleuſe, ſi l'hiſtoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Il y avait des chrêtiens ſur les côtes de Malabar depuis deux cent ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie nommé *Mar Thomas*, s'étant établi ſur les côtes de Malabar avec ſa famille, & ſes facteurs, au ſixiéme ſiécle, y laiſſa ſa religion, qui était le neſtorianiſme; ces ſectaires orientaux, s'étant multipliés ſe nommèrent les *chrêtiens de St. Thomas*: ils vécurent paiſiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer eſt rarement perſécuté. Ces chrêtiens n'avaient aucune connaiſſance de l'égliſe latine.

Ce n'eſt pas certainement le chriſtianiſme qui fleuriſſait alors dans l'Inde, c'eſt le mahométiſme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes, &

Aaron al Rachild, cet illuſtre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perſe & d'une partie de l'Inde, envoya des miſſionnaires muſulmans des rives du Gange aux iſles de l'Océan indien, & juſques chez des peuplades de négres. Depuis ce tems il y eut beaucoup de muſulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertit à ſa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens ayent refuſé le joug & la loi d'*Aaron al Rachild*, comme les Saxons refuſèrent de ſe ſoumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toûjours été auſſi mous que nos ſeptentrionaux étaient agreſtes. La molleſſe inſpirée par le climat ne ſe corrige jamais ; mais la dureté s'adoucit.

En général les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident ; leur climat les diſpoſe à l'abſtinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigriſſent le ſang, & portent ſouvent à la férocité ; & quoique la ſuperſtition & les irruptions étrangères ayent corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le phyſique de l'Inde différant en tant de choſes du nôtre, il falait bien que le moral différât auſſi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était de tems immémorial une maxime chez eux & chez les Chinois, que le ſage viendrait de l'occident. L'Europe au contraire diſait que le ſage viendrait

de l'orient. Toutes les nations ont toûjours eu besoin d'un sage.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des bracmanes ; du Védam, & de l'Ezourvédam.

SI l'Inde de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il est très vraisemblable que cette religion fut longtems celle du gouvernement Chinois, & qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un Etre suprême dégagé de toute superstition & de tout fanatisme.

Les premiers bracmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ses premiers rois. Ces bracmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel & doux, sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéïs. Il est si naturel de croire un DIEU unique, de l'adorer, & de sentir dans le fond de son cœur qu'il faut être juste, que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du tems pour établir des loix arbitraires ; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes rassemblés à croire un DIEU, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers bracmanes étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion que sur la raison universelle. Il n'en est pas de

même dans les pays où le pontificat n'eſt pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuſes qui appartiennent originairement aux péres de famille, forment une profeſſion ſéparée ; le culte de DIEU devient un métier, & pour faire valoir ce métier, il faut ſouvent des preſtiges, des fourberies & des cruautés.

La religion dégénéra donc chez les bracmanes dès qu'ils ne furent plus ſouverains.

Longtems avant *Alexandre*, les bracmanes ne régnaient plus dans l'Inde ; mais leur tribu qu'on nomme *Caſte*, était toûjours la plus conſidérée, comme elle l'eſt encore aujourd'hui ; & c'eſt dans cette même tribu qu'on trouvait les ſages vrais ou faux, que les Grecs appellérent gymnoſophiſtes. Il eſt difficile de nier qu'il y eût parmi eux, dans leur décadence, cette eſpèce de vertu qui s'accorde avec les illuſions du fanatiſme. Ils reconnaiſſaient toûjours un DIEU ſuprême à travers la multitude de divinités ſubalternes que la ſuperſtition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expreſſément, qu'au fond les bracmanes n'adoraient qu'un ſeul DIEU. En cela ils étaient ſemblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Epictète*, à tous les ſages, à tous les hiérophantes des myſtères. Les ſept années de noviciat chez les bracmanes, la loi du ſilence pendant ces ſept années, étaient en vigueur du tems de *Strabon*. Le célibat pendant ce tems d'épreuve, l'abſtinence de la chair des animaux qui ſervent l'homme, étaient des loix qu'on ne tranſgreſſa jamais, & qui ſubſiſtent encor chez les brames. Ils croyaient un DIEU créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré, & cette idée ſe trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima ſata eſt ætas* eſt la deviſe de toutes les nations.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément* d'Alexandrie, *Philoſtrate*, *Porphire*, *Pallade*, s'accordent tous dans les

éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des bracmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *St. Ambroise* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son tems. Peut-être est-ce une de ces exagérations qu'on se permet quelquefois, pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres; on loue les bracmanes pour corriger les moines: & si *St. Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux bracmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connaissance d'un DIEU unique dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épitres, où le faux domine presque toûjours:

> L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux bracmane
> Déïfier, brutalement zélé,
> Le diable même en bronze ciselé.

Certainement des hommes qui ne croyent point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables: on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde: les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe: on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est tems que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous savez, l'*Ezourvédam*, ancien commentaire composé par *Chumontou*, sur ce *Védam*, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de DIEU aux hommes. Ce

commentaire a été rédigé par un brame très ſavant, qui a rendu beaucoup de ſervices à notre compagnie des Indes ; & il l'a traduit lui-même de la langue ſacrée en français. (*a*)

Dans cet *Ezourvédam*, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'idolâtrie ; il rapporte les propres paroles du Védam. *C'eſt l'Etre ſuprême qui a tout créé, le ſenſible & l'inſenſible ; il y a eu quatre âges différens ; tout périt à la fin de chaque âge, tout eſt ſubmergé, & le déluge eſt un paſſage d'un âge à l'autre*, &c.

Lors que DIEU *exiſtait ſeul, & que nul autre être n'exiſtait avec lui, il forma le deſſein de créer le monde ; il créa d'abord le tems, enſuite l'eau & la terre : & du mélange des cinq élémens, à ſavoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur baſe. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre eſt la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'eſt l'*Immaüs.) Adimo, *c'eſt le nom du premier homme ſorti des mains de* DIEU. Procriti *eſt le nom de ſon épouſe. D'*Adimo *naquit* Brama, *qui fut le législateur des nations & le père des brames.*

Que de choſes curieuſes dans ce peu de paroles ! on y apperçoit d'abord cette grande vérité, que DIEU eſt le créateur du monde ; on voit enſuite la ſource primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain, & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens eſt renfermée dans le *Védam*. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre choſe que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les tems à deſſecher les terres,

(*a*) Ce manuſcrit eſt à la bibliothèque du roi, où chacun peut le conſulter.

que la négligence des hommes a laissé longtems inondées. Toutes les citations du *Védam*, dans ce manuscrit, sont étonnantes ; on y trouve expressément ces paroles admirables : DIEU *ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur.* DIEU *qui est la sagesse & la sainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Voici un morceau des plus singuliers du Védam. *Le premier homme étant sorti des mains de* DIEU, *lui dit ; Il y aura sur la terre différentes occupations, tous ne seront pas propres à toutes ; comment les distinguer entr'eux ?* DIEU *lui répondit ; Ceux qui sont nés avec plus d'esprit & de goût pour la vertu que les autres, seront les brames. Ceux qui participent le plus du* Rosogoun, *c'est-à-dire, de l'ambition, seront les guerriers ; ceux qui participent le plus du* Tomogun, *c'est-à-dire, de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui participeront du* Comogun, *c'est-à-dire, qui seront robustes & bornés, seront occupés aux œuvres serviles.*

On reconnait dans ces paroles l'origine véritable des quatre castes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la société humaine. En effet, sur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, sinon sur l'inégalité primitive des talens ? Le *Védam* poursuit & dit : *L'Etre suprême n'a ni corps ni figure*, & l'*Ezourvédam* ajoute : *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains sont des insensés.* Chumontou cite ensuite ces paroles du Védam. *Dans le tems que* DIEU *tira toutes choses du néant, il créa séparément un individu de chaque espèce, & voulut qu'il portât dans lui son germe, afin qu'il pût produire ; il est le principe de chaque chose : le soleil n'est qu'un corps sans vie & sans connaissance, il est entre les mains de* DIEU *comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient plu-

sieurs incarnations dans le Dieu *Brama* & dans le Dieu *Vitsnou*, s'exprime ainsi.

Di-moi donc, homme étourdi & insensé, qu'est-ce que ce Kochiopo *& cette* Odité, *que tu dis avoir donné naissance à ton* DIEU ? *ne sont-ils pas des hommes comme les autres ? & ce* DIEU *qui est pur de sa nature & éternel de son essence, se serait-il abaissé jusqu'à s'anéantir dans le sein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine ? ne rougis-tu pas de nous présenter ce* DIEU *en posture de suppliant devant une de ses créatures ? as-tu perdu l'esprit ? ou es-tu venu à ce point d'impiété de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre suprême le personnage de fourbe & de menteur ? .... Cesse de tromper les hommes, ce n'est qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le* Védam ; *car si tu restes dans les mêmes sentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce serait le prostituer que de te l'enseigner.*

Au livre 3e. de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveau brames inventaient sur une incarnation du Dieu *Brama*, qui selon eux parut dans l'Inde sous le nom de *Kopilo*, c'est-à-dire, de pénitent ; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Débobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'il est vrai, dit le commentateur, *que Brama soit né sur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel ? celui qui est souverainement heureux, & dans qui seul est notre bonheur, aurait-il voulu se soumettre à tout ce que souffre un enfant ?* &c.

On trouve ensuite une description de l'enfer toute semblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis sous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer ? Il faut aimer* DIEU, répond le commentateur Chumontou : *il faut*

faire ce qui nous eſt ordonné par le Védam , *& le faire de la façon dont il nous le preſcrit.* Il y a, dit-il, *quatre amours de* DIEU. Le premier eſt de l'aimer pour lui-même, *ſans intéret perſonnel.* Le ſecond, de l'aimer *par intérêt.* Le troiſieme, de ne l'aimer que dans les *momens où l'on n'écoute pas ſes paſſions.* Le quatriéme, de ne l'aimer que pour *obtenir l'objet de ces paſſions mêmes :* & ce *quatrième amour n'en mérite pas le nom.* (*b*)

Tel eſt le précis des principales ſingularités du *Védam*, livre inconnu juſqu'aujourd'hui à l'Europe, & à preſque toute l'Aſie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur *Cormovédam*, qui eſt leur rituel, eſt un ramas de cérémonies ſuperſtitieuſes, qui font rire quiconque n'eſt pas né ſur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philoſophe s'étonne des ſottiſes des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de ſon pays.

Le détail de ces minuties eſt immenſe. C'eſt un aſſemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'aſtronomie judiciaire a pu inſpirer à des ſavans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame eſt conſacrée à ces cérémonies ſuperſtitieuſes. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il ſemble que les hommes ſoient devenus faibles & lâches dans l'Inde à meſure qu'ils ont été ſubjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête les ſuperſtitions, & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Sézac*, *Madiès*, les Aſſyriens, les Perſes, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, & de nos jours *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas ſu être guerrier.

(*b*) Le Shaſta eſt beaucoup plus ſublime. Voyez les Mélanges.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les tems d'humiliation & de misère ; toutes ces pagodes ont des revenus considérables, & les dévots les enrichissent encor de leurs offrandes. Quand un raya passe devant une pagode, il descend de son cheval, de son chameau, ou de son éléphant, ou de son palanquin, & marche à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du *Védam* dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre* ; car on n'y trouve aucun des noms que les vainqueurs Grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées. L'Inde s'appelle *Zomboudipo* ; le mont Immaüs est *Mérou* ; le Gange est nommé *Zanoubi*. Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers bracmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes : & ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper ; les brames ignorans se souléveraient ; les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques superstitieuses crieraient à l'impiété. Quiconque veut enseigner la raison à ses concitoyens, est persécuté, à moins qu'il ne soit le plus fort ; & il arrive presque toûjours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance au-lieu de les rompre.

La religion mahométane seule a fait dans l'Inde d'immenses progrès, surtout parmi les hommes bien élevés, parce que c'est la religion du prince, & qu'elle n'enseigne que l'unité de DIEU conformément à l'ancienne doctrine des premiers bracmanes. Le christianisme n'a pas eu dans l'Inde le même succès, malgré l'évidence & la sainteté de sa doctrine, & malgré les grands établissemens des Portugais, des

Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'est même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles se haïssent toutes, & que plusieurs d'entr'elles font souvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enseignent. Leurs usages d'ailleurs révoltent les Indiens; ils sont scandalisés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes qui fait que nous prononçons si mal les langues de l'Asie, est encor un obstacle presque invincible; mais le plus grand est la différence des opinions qui divisent nos missionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniste. Ainsi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accusant les autres de mensonge, ils étonnent un peuple simple & paisible, qui voit accourir chez lui des extrémités occidentales de la terre des hommes ardens pour se déchirer mutuellement sur les rives du Gange.

Nous avons eu dans ces climats comme ailleurs, des missionnaires respectables par leur piété, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & instruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Asie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'histoire de la mission de Tranquebar, avoue, (*c*) *Que les Portugais remplirent le séminaire de Goa de malfaicteurs condamnés au bannissement; qu'ils en firent des missionnaires, & que ces missionnaires n'oublièrent pas leur premier métier*. Notre religion a fait peu de progrés sur les côtes, & nul dans les états soumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* & celle de *Brama* partagent encor tout ce vaste continent. Il n'y a pas deux siécles que nous appellions toutes ces nations *la paganie*, tandis que les Arabes, les Turcs, les

(*c*) Premier tome, page 223.

Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.

CHAPITRE CINQUIÉME.

De la Perse, au tems de Mahomet le prophète, & de l'ancienne religion de Zoroastre.

EN tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le tems qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées ; & ce changement s'étendait déja fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant *Alexandre*, de l'Egypte à la Bactriane, au-delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les Séleucides, elle avait repris des accroissemens sous *Arsaces* le Parthien, deux cent cinquante ans avant notre ère. Les Arsacides n'eurent ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le Pont-Euxin : mais ils disputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient, & leur opposèrent toûjours des barrières insurmontables.

Du tems d'*Alexandre Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un ſimple ſoldat Perſan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perſes, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle eſt de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babiloniens conquis par les Perſes, ni comment ce peuple ſe vantait de quatre cent mille ans d'obſervations aſtronomiques, dont on ne put retrouver qu'une ſuite de dix-neuf cent années du tems d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre ſujet pour vous rappeller l'idée de la grandeur de Babilone, & de ces monumens plus vantés que ſolides dont les ruines mêmes ſont détruites. Si quelque reſte des arts aſiatiques mérite un peu notre curioſité, ce ſont les ruines de Perſépolis décrites dans pluſieurs livres, & copiées dans pluſieurs eſtampes. Je ſais quelle admiration inſpirent ces maſures échappées aux flambeaux dont *Alexandre* & la courtiſanne *Taïs* mirent Perſépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui ſont encor debout, ne ſont aſſurément ni dans de belles proportions, ni d'un deſſein élégant. Les chapiteaux ſurchargés d'ornemens groſſiers ont preſque autant de hauteur que le fuſt même des colonnes. Toutes les figures ſont auſſi lourdes & auſſi ſéches que celles dont nos égliſes gothiques ſont encor malheureuſement ornées. Ce ſont des monumens de grandeur, mais non pas de goût; & tout nous confirme que ſi on s'arrêtait à l'hiſtoire des arts, on ne trouverait que quatre ſiécles dans les annales du monde; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguſte*, des *Médicis* & de *Louis XIV*.

Cependant les Perſans furent toûjours un peuple ingénieux. *Lokman*, qui eſt le même qu'*Eſope*, était né à Casbin. Cette tradition eſt bien plus vraiſemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où

où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien *Zerdust*, appellé *Zoroastre* par les Grecs, qui ont changé tous les noms orientaux, subsistaient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité; car les Persans, ainsi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un second *Zoroastre* sous *Darius* fils d'*Histaspes*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est-là qu'on voit expressément un enfer. *Zoroastre* dans les écrits rédigés dans le *Sadder*, dit que DIEU lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans; il y voit plusieurs rois, un entr'autres auquel il manquait un pied; il en demande à DIEU la raison. DIEU lui répond: *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit en allant à la chasse un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui voulant y manger, ne pouvait y atteindre. Il approcha l'auge d'un coup de pied; j'ai mis son pied dans le ciel, tout le reste est ici.* Ce trait peu connu fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces tems reculés, philosophie toûjours allégorique, & quelquefois très profonde. Nous avons rapporté ailleurs ce trait singulier qu'on ne peut trop faire connaître.

Vous savez que les Babiloniens furent les prémiers après les Indiens qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux anges que dans le tems de leur captivité à Babilone. Le nom de *Satan* paraît pour la premiére fois dans le livre de *Job*; ce nom est persan, & on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* est employé par l'auteur, quel qu'il soit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en caldéen. Le nom d'*Israël* même était caldéen & signifiait *voyant Dieu*. Ce *Sadder* est l'abrégé du *Zenda-Vesta* ou du *Zend* l'un des trois plus anciens livres qui soient au monde, comme nous l'a-

vons dit dans la philoſophie de l'hiſtoire, qui ſert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot *Zenda-Veſta* ſignifiait chez les Caldéens le culte du feu, le *Sadder* eſt diviſé en cent articles que les orientaux appellaient *portes* ou *puiſſances* : il eſt important de les lire, ſi l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité ſe figure toûjours que nous avons tout inventé, que tout eſt venu des Juifs & de nous qui avons ſuccédé aux Juifs ; on eſt bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques-unes de ces portes qui ſervirent à nous tirer d'erreur.

Iere. PORTE.

Le décret du très juſte DIEU eſt que les hommes ſoient jugés par le bien & le mal qu'ils auront fait. Leurs actions ſeront peſées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière. La foi les délivrera de *Satan*.

II.

Si les vertus l'emportent ſur les péchés, le ciel eſt ton partage : ſi les péchés l'emportent, l'enfer eſt ton châtiment.

V.

Qui donne l'aumône eſt véritablement un homme ; c'eſt le plus grand mérite dans notre ſainte religion, &c.

VI.

Célèbre quatre fois par jour le ſoleil ; célèbre la lune au commencement du mois.

NB. Il ne dit point, Adore comme des Dieux le ſoleil & la lune, mais célèbre le ſoleil & la lune comme ouvrages du créateur. Les anciens Perſes n'étaient point ignicoles, mais déïcoles, comme le prouve invinciblement l'hiſtorien de la religion des Perſes.

VII.

Di, *Abunavar & Ashim Vuhû*, quand quelqu'un éternue.

NB. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuse antiquité est l'usage de saluer ceux qui éternuent.

IX.

Fui surtout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

NB. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* se trompe, quand il dit que cette infamie était permise par les loix de Perse.

XI.

Aye soin d'entretenir le feu sacré, c'est l'ame du monde, &c.

NB. Ce feu sacré devint un des rites de plusieurs nations.

XII.

N'ensevelis point les morts dans des draps neufs &c.

NB. Ce précepte prouve combien se sont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perses n'ensevelissaient point leurs morts. L'usage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les exposer à l'air sur des collines, a varié souvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale seule ne change pas.

XIII.

Aime ton père & ta mère, si tu veux vivre à jamais.

NB. Voyez le décalogue.

XV.

Quelque chose qu'on te présente, bénis DIEU.

XIX.

Marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage; il faut que ton fils te suive, & que la chaine des êtres ne soit point interrompue.

XXX.

Il est certain que DIEU a dit à *Zoroastre*, Quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas.

NB. Ceci est un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIII.

Que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes; ce qui est confié aux indignes est perdu.

XXXV.

Mais s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

XL.

Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être sans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne soit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que son caractère soit bon, son ame sensible à l'amitié, son cœur & sa langue toujours d'intelligence; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché; qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de DIEU.

NB. Quel exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple est appellé le peuple de DIEU.

XLI.

Quand les *Fervardagans* viendront, fai les repas d'expiation & de bienveillance, cela eſt agréable au créateur.

NB. Ce précepte a quelque reſſemblance avec les *Agapes*.

LXVII.

Ne mens jamais, cela eſt infame, quand même le menſonge ſerait utile.

NB. Cette doctrine eſt bien contraire à celle du menſonge officieux.

LXIX.

Point de familiarité avec les courtiſannes. Ne cherche à ſéduire la femme de perſonne.

LXX.

Qu'on s'abſtienne de tout vol, de toute rapine.

LXXI.

Que ta main, ta langue & ta penſée ſoient pures de tout péché. Dans tes afflictions offre à DIEU ta patience; dans le bonheur rends-lui des actions de grace.

XCI.

Jour & nuit penſe à faire du bien, la vie eſt courte. Si devant ſervir aujourd'hui ton prochain tu attends à demain, fais pénitence. Célèbre les ſix *Gabambârs*; car DIEU a créé le monde en ſix fois dans l'eſpace d'une année, &c. Dans le tems des ſix *Gabambârs* ne refuſe perſonne. Un jour le grand roi *Giemsbid* ordonna au chef de ſes cuiſines de donner à manger à tous ceux qui ſe préſenteraient; le mauvais génie ou *Satan* ſe préſenta ſous la forme d'un

voyageur : quand il eut dîné, il demanda encor à manger ; *Giemshid* ordonna qu'on lui servît un bœuf ; *Satan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit servir des chevaux ; *Satan* en demanda encor d'autres. Alors le juste DIEU envoya l'ange *Behman*, qui chassa le diable ; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à DIEU.

NB. On reconnait bien le génie oriental dans cette allégorie.

Ce sont là les principaux dogmes des anciens Perses. Presque tous sont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde ; les cérémonies sont partout différentes ; la vertu est partout la même ; c'est qu'elle vient de DIEU, le reste est des hommes.

Nous remarquerons seulement que les Parsis eurent toûjours un batême, & jamais la circoncision. Le batême est commun à toutes les anciennes nations de l'Orient ; la circoncision des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, est infiniment postérieure ; car rien n'est plus naturel que de se laver : Il a falu bien des siécles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous passons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des usages que nous ne connaissons plus. Nous supprimons aussi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures gigantesques incohérentes & fausses, si familières à tous ces peuples, chez lesquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Esope*, qui ait écrit naturellement.

Nous savons assez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes n'y ayant jamais vécu en société avec les femmes, & ayant

presque toûjours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occasions de se former l'esprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Persans, aux Juifs le soleil & la lune, les montagnes & les vallées, les dragons & les basilics, il ne leur reste presque plus de poësie.

Il suffit de savoir que ces préceptes de *Zoroastre* rapportés dans le *Sadder*, sont de l'antiquité la plus haute; qu'il y est parlé de rois dont *Bérose* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne savons pas quel était le premier *Zoroastre*, en quel tems il vivait, si c'est le *Brama* des Indiens, & l'*Abraham* des Juifs: mais nous savons à n'en pouvoir douter, que sa religion enseignait la vertu; c'est le but essentiel de toutes les religions; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'est pas dans la nature humaine, quelque abrutie qu'elle puisse être, de croire d'abord à un homme qui viendrait enseigner le crime.

Les dogmes du *Sadder* nous prouvent encor que les Perses n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa longtems d'idolâtrie les Persans, les Indiens, les Chinois, & jusqu'aux mahométans, si attachés à l'unité de DIEU, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres. Tous nos anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les mahométans *payens*, & leur empire la *paganie*. Nous ressemblions dans ces tems-là aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toûjours venue tard; c'est une divinité qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrêtiens des repas de *Thieste*, & des noces d'*Oedipe*, les chrêtiens aux payens; toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes: l'univers s'est calomnié.

La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze* l'ancien des jours, & *Arimane* le génie des ténèbres, sont l'origine du manichéïsme. C'est l'*Osiris* & le *Typhon* des Egyptiens ; c'est la *Pandore* des Grecs, c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut respectée dans l'Orient sous tous les gouvernemens ; & au milieu de toutes les révolutions, l'ancienne religion s'était toûjours soutenue en Perse. Ni les Dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Noushirvan ou *Cosroès le grand*, sur la fin du sixiéme siécle, avait étendu son empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait heureuse. Il en avait chassé les Abissins, demi-chrêtiens qui l'avaient envahie. Il proscrivit, autant qu'il le put, le christianisme de ses propres états, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui s'étant fait chrêtien, se révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, désolaient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du législateur *Justinien* avilissaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, & par les intrigues du patriarche *Cyriaque* & de quelques évêques, que *Phocas* punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de *Maurice* & de ses cinq fils avait coulé sous la main du bourreau ; & le pape *Grégoire le grand*, ennemi des patriarches de Constantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant sa vie.

L'empire de Rome en Occident était anéanti ; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet*

jettait, dans les déserts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puissance musulmane.

CHAPITRE SIXIÉME.

De l'Arabie, & de Mahomet.

DE tous les législateurs & de tous les conquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'autenticité & dans un plus grand détail par ses contemporains : ôtez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toûjours infatuée, le reste est d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 579 de notre ère vulgaire au mois d'Avril. Son père s'appellait *Abdala*, sa mère *Emina* : il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce désir si naturel d'en imposer aux hommes.

Les mœurs & les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père *Abdala Moutaleb* de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile qu'on croit avoir été celle de *Sirius* ; car chaque tribu avait son étoile ou sa planète. (*a*) On rendait aussi un culte à des génies, à des Dieux mitoyens ; mais on reconnaissait

(*a*) Voyez le *Koran* & la préface du *Koran*, écrite par le savant & judicieux *Sale* qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

un Dieu fupérieur ; & c'eft en quoi prefque tous les peuples fe font accordés.

Abdala Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans ; fon petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre fur les confins de la Syrie ; réduit à la pauvreté, un de fes oncles le donna pour facteur à une veuve nommée *Cadishé*, qui faifait en Syrie un négoce confidérable ; il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve époufa bientôt fon facteur, & l'oncle de *Mahomet* qui fit ce mariage donna douze onces d'or à fon neveu : environ neuf cent francs de notre monnoie furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obfcur avec fa première femme *Cadishé*, jufqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient fupérieur à fes compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la falait à des Arabes ; un air d'autorité & d'infinuation, animé par des yeux perçans & par une phyfionomie heureufe, l'intrépidité d'*Alexandre*, fa libéralité, & la fobriété dont *Alexandre* aurait eu befoin pour être un grand-homme en tout.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait néceffaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni fon courage, ni fon application, ni fa fanté. C'eft ainfi qu'en parlent les contemporains ; & ce portrait eft juftifié par fes actions.

Après avoir bien connu le caractère de fes concitoyens, leur ignorance, leur crédulité & leur difpofition à l'entoufiafme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophête. Il forma le deffein d'abolir dans fa patrie le fabifme, qui confifte dans le mélange du culte de Dieu & de celui des aftres, le judaïfme déteftté de toutes les nations, & qui prenait une grande fu-

périorité dans l'Arabie, enfin le chriſtianiſme qu'il ne connaiſſait que par les abus de pluſieurs ſectes répandues autour de ſon pays ; il prétendait rétablir le culte ſimple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il ſe diſait deſcendu, & rappeller les hommes à l'unité d'un DIEU, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'eſt en effet ce qu'il déclare expreſſément dans le troiſiéme *Sura* ou chapitre de ſon Koran. DIEU *connaît, & vous ne connaiſſez pas.* Abraham *n'était ni juif ni chrêtien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était réſigné à* DIEU ; *il n'était point du nombre des idolâtres.*

Il eſt à croire que *Mahomet* comme tous les entouſiaſtes, violemment frappé de ſes idées, les débita d'abord de bonne foi, les fortifia par des rêveries, ſe trompa lui-même en trompant les autres, & appuya enfin par des fourberies néceſſaires une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par ſe faire croire dans ſa maiſon, ce qui était probablement le plus difficile ; ſa femme & le jeune *Aly* mari de ſa fille *Fatime* furent ſes premiers diſciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui ; il devait bien s'y attendre : ſa réponſe aux menaces des Coracites marque à la fois ſon caractère & la manière de s'exprimer commune de ſa nation. *Quand vous viendriez à moi*, dit-il, *avec le ſoleil à la droite & la lune à la gauche, je ne reculerai pas dans ma carrière.*

Il n'avait encor que ſeize diſciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire ſortir de la Mecque où ils étaient perſécutés, & de les envoyer prêcher ſa religion en Ethiopie ; pour lui il oſa reſter à la Mecque, où il affronta ſes ennemis, & il fit de nouveaux proſélytes qu'il envoya encor en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus ſa religion naiſſante, ce fut la converſion d'*Omar* qui l'avait longtems perſécuté. *Omar*, qui depuis devint un ſi grand conquérant, s'écria dans une aſſem-

blée nombreuſe ; *J'atteſte qu'il n'y a qu'un* DIEU, *qu'il n'a ni compagnon, ni aſſocié, & que Mahomet eſt ſon ſerviteur & ſon prophète.*

Le nombre de ſes ennemis l'emportait encor ſur ſes partiſans. Ses diſciples ſe répandirent dans Médine ; ils y formèrent une faction conſidérable. *Mahomet* perſécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite qu'on nomme *Egire*, devint l'époque de ſa gloire & de la fondation de ſon empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été perſécuté, il n'aurait peut-être pas réuſſi. Réfugié à Médine, il y perſuada le peuple & l'aſſervit. Il battit d'abord avec cent treize hommes les Mecquois qui étaient venus fondre ſur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ſes ſectateurs, les perſuada que DIEU combattait pour eux comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils eſpérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque, vit ſes perſécuteurs à ſes pieds, conquit en neuf ans, par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays auſſi grand que la Perſe, & que les Perſes ni les Romains n'avaient pu conquérir. Il ſe trouvait à la tête de quarante mille hommes tous enyvrés de ſon entouſiaſme. Dans ſes premiers ſuccès, il avait écrit au roi de Perſe *Coſroès ſecond*, à l'empereur *Héraclius*, au prince des Coptes gouverneur d'Egypte, au roi des Abiſſins, à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golphe Perſique.

Il oſa leur propoſer d'embraſſer ſa religion ; & ce qui eſt étrange, c'eſt que de ces princes il y en eut deux qui ſe firent mahométans ; ce furent le roi d'Abiſſinie & ce *Mondar*. *Coſroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des préſens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui paſſait pour un chef-d'œuvre de la nature, & qu'on appellait *la belle Marie*.

Mahomet au bout de neuf ans se croyant assez fort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses, commença par attaquer la Syrie soumise alors à *Héraclius*, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de disputes métaphysiques de religion, & qui avait pris le parti des monothélites, essuya en peu de tems deux propositions bien singulières; l'une de la part de *Cosroès second*, qui l'avait longtems vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet*. *Cosroès* voulait qu'*Héraclius* embrassât la religion des mages, & *Mahomet* qu'il se fît musulman.

Le nouveau prophête donnait le choix à ceux qu'il voulait subjuguer, d'embrasser sa secte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'Alcoran à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe si modique est une preuve que les peuples qu'il soumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les législateurs qui ont fondé des religions, il est le seul qui ait étendu la sienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères; mais nul fondateur de secte n'avait été conquérant. Ce privilège unique est aux yeux des musulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit soin elle-même de seconder leur prophête.

Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, & redoutable à tous ses voisins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine à l'âge de soixante & trois ans & demi, voulut que ses derniers momens parussent ceux d'un héros & d'un juste: *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paraisse*, s'écria-t-il, *& je suis prêt de lui faire réparation.* Un homme se leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de tems après, regardé comme un grand-homme par ceux même qui savaient qu'il

était un imposteur, & révéré comme un prophête par tout le reste.

Ce n'était pas sans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il falait bien même qu'il fût très savant pour sa nation & pour son tems, puisqu'on a de lui quelques aphorismes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes comme *César* celui des Romains. Il se donne à la vérité le titre de prophête non lettré; mais on peut savoir écrire & ne pas s'arroger le nom de savant. Il était poëte; la plûpart des derniers versets de ses chapitres sont rimés; le reste est en prose cadencée. La poësie ne servit pas peu à rendre son Alcoran respectable. Les Arabes faisaient un très grand cas de la poësie, & lors qu'il y avait un bon poëte dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambassade de félicitation à celle qui avait produit un auteur qu'on regardait comme inspiré, & comme utile. On affichait les meilleures poësies dans le temple de la Mecque; & quand on y afficha le second chapitre de *Mahomet*, qui commence ainsi, *Il ne faut point douter, c'est ici la science des justes, de ceux qui croyent aux mystères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité*, &c. alors le premier poëte de la Mecque, nommé *Abid*, déchira ses propres vers affichés au temple, admira *Mahomet* & se rangea sous sa loi. (*a*) Voilà des mœurs, des usages, des faits si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos usages.

Les Arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y ressent la simplicité barbare des tems qu'on nomme héroïques.

(*a*) Lisez le commencement du *Koran*; il est sublime.

Son contrat de mariage avec sa première femme *Cadishé* est exprimé en ces mots : *Attendu que* Cadishé *est amoureuse de* Mahomet, & Mahomet *pareillement amoureux d'elle*. On voit quels repas apprêtaient ses femmes : on apprend le nom de ses épées, & de ses chevaux. On peut remarquer surtout dans son peuple des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat au nom de la Divinité, la même soif du butin, le même partage des dépouilles, & tout se rapportant à cet objet.

Mais en ne considérant ici que les choses humaines, & en faisant toûjours abstraction des jugemens de Dieu, & de ses voies inconnues, pourquoi *Mahomet* & ses successeurs, qui commencèrent leurs conquêtes précisément comme les Juifs, firent-ils de si grandes choses, & les Juifs de si petites ? Ne serait-ce point parce que les musulmans eurent le plus grand soin de soumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la persuasion ? Les Hébreux au contraire n'associèrent guères les étrangers à leur culte. Les musulmans Arabes incorporèrent à eux les autres nations ; les Hébreux s'en tinrent toûjours séparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un entousiasme plus courageux, une politique plus généreuse & plus hardie. Le peuple Hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toûjours d'être asservi. Le peuple Arabe au contraire voulut attirer tout à lui, & se crut fait pour dominer.

Si ces Ismaëlites ressemblaient aux Juifs par l'entousiasme & par la soif du pillage, ils étaient prodigieusement supérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité : leur histoire, ou vraie ou fabuleuse avant *Mahomet*, est remplie d'exemples d'amitié tels que la Grèce en inventa dans les fables de *Pilade* & d'*Oreste*, de *Thésée* & de *Pirritoüs*. L'histoire des Barmécides n'est qu'une suite de

généroſités inouies qui élèvent l'ame. Ces traits caractériſent une nation. On ne voit au contraire dans toutes les annales du peuple Hébreu aucune action généreuſe. Ils ne connaiſſent ni l'hoſpitalité, ni la libéralité, ni la clémence. Leur ſouverain bonheur eſt d'exercer l'uſure avec les étrangers ; & cet eſprit d'uſure, principe de toute lâcheté, eſt tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'eſt l'objet continuel des figures qu'ils employent dans l'eſpèce d'éloquence qui leur eſt propre. Leur gloire eſt de mettre à feu & à ſang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans ; ils ne réſervent que les filles nubiles ; ils aſſaſſinent leurs maîtres quand ils ſont eſclaves ; ils ne ſavent jamais pardonner quand ils ſont vainqueurs ; ils ſont les ennemis du genre-humain. Nulle politeſſe, nulle ſcience, nul art perfectionné dans aucun tems chez cette nation atroce. Mais dès le ſecond ſiécle de l'égire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe dans les ſciences & dans les arts, malgré leur loi qui ſemble l'ennemie des arts.

La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Aly* ſon gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de ſon empire. Mais l'ambition, qui l'emporte ſur le fanatiſme même, engagea les chefs de ſon armée à déclarer calife, c'eſt-à-dire vicaire du prophête, le vieux *Abubéker* ſon beau-père, dans l'eſpérance qu'ils pouraient bientôt eux-mêmes partager la ſucceſſion. *Aly* reſta dans l'Arabie, attendant le tems de ſe ſignaler.

Cette diviſion fut la première ſemence du grand ſchiſme qui ſépare aujourd'hui les ſectateurs d'*Omar* & ceux d'*Aly*, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Perſans modernes.

Abubéker raſſembla d'abord en un corps les feuilles éparſes de l'Alcoran. On lut, en préſence de tous

tous les chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns ſur des feuilles de palmier, les autres ſur du parchemin, & on établit ainſi ſon autenticité invariable. Le reſpect ſuperſtitieux pour ce livre alla juſqu'à ſe perſuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la queſtion fut de ſavoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou ſeulement au tems de *Mahomet*. Les plus dévots ſe déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena ſes muſulmans en Paleſtine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante ſous de notre monnoie par jour de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inſpirent.

Abubéker paſſe chez les *Oſmanlis* pour un grand-homme & pour un muſulman fidèle. C'eſt un des ſaints de l'Alcoran. Les Arabes rapportent ſon teſtament conçu en ces termes: *Au nom de* DIEU *très miſéricordieux, voici le teſtament d'*Abubéker, *fait dans le tems qu'il eſt prêt à paſſer de ce monde à l'autre, dans le tems où les infidèles croyent, où les impies ceſſent de douter, & où les menteurs diſent la vérité.* Ce début ſemble être d'un homme perſuadé. Cependant *Abubéker*, beau-père de *Mahomet*, avait vu ce prophête de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophête, ou qu'il ait été le complice d'une impoſture illuſtre qu'il regardait comme néceſſaire. Sa place lui ordonnait d'en impoſer aux hommes pendant ſa vie & à ſa mort.

Omar, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui ayent déſolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de ſon territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de ſoie qui portent encore ſon nom. Il

chasse de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appellait Romains. Il reçoit à composition, après un long siége, la ville de Jérusalem, presque toûjours occupée par des étrangers, qui se succédèrent les uns aux autres depuis que *David* l'eut enlevée à ses anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'est qu'il laissa aux Juifs & aux chrêtiens, habitans de Jérusalem, une pleine liberté de conscience.

Dans le même tems les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perse. Le dernier des rois Persans, que nous appellons *Hormisdas IV*, livre bataille aux Arabes à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perses passent sous la domination d'*Omar* plus facilement qu'ils n'avaient subi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages, que le vainqueur de *Darius* avait respectée ; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Les mages, adorateurs d'un seul DIEU, ennemis de tout simulacre, révéraient dans le feu qui donne la vie à la nature, l'emblême de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaissance qu'ils avaient des mathématiques, de l'astronomie & de l'histoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion consacrée par tant de siécles pour une secte ennemie qui venait de naître. La plûpart se retirèrent aux extrémités de la Perse & de l'Inde. C'est là qu'ils vivent aujourd'hui sous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parsis*, d'*Ignicoles*, ne se mariant qu'entr'eux, entretenant le feu sacré, fidèles à ce qu'ils connaissent de leur ancien culte ; mais ignorans, méprisés, &, à leur pauvreté près, semblables aux Juifs si longtems dispersés sans s'allier aux autres nations, & plus encore

aux Banians, qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde, & en Perse. Il resta un grand nombre de familles Guèbres ou Ignicoles à Ispahan, jusqu'au tems de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Isabelle* chassa les Juifs d'Espagne. Ils ne furent tolérés dans les fauxbourgs de cette ville que sous ses successeurs. Les Ignicoles maudissent depuis longtems dans leurs prières *Alexandre* & *Mahomet*. Il est à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* subjugue la Perse, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Lybie. C'est dans cette conquête qu'est brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances & des erreurs des hommes, commencée par *Ptolomée Philadelphe*, & augmentée par tant de rois. Alors les Sarrazins ne voulaient de science que l'Alcoran; mais ils faisaient déja voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entreprise de renouveller en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, & rétabli ensuite par *Trajan*, & de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, est digne des siécles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail sous le califat d'*Omar*, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie des Arabes, & celui des Turcs! Ceux-ci ont laissé périr un ouvrage dont la conservation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui se plaisent à comparer les génies des nations, verront avec plaisir combien les mœurs, les usages du tems de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar* ressemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peindre fidèle. On voit les chefs défier à un combat singulier les chefs ennemis; on les voit s'avancer hors des rangs & combattre aux yeux des deux armées spectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils se parlent, ils se bravent, ils invoquent DIEU avant d'en venir aux

mains. On livra plusieurs combats singuliers dans ce genre, au siége de Damas.

Il est évident que les combats des Amazones dont parlent *Homère* & *Hérodote*, ne sont point fondés sur des fables. Les femmes de la tribu d'*Imiar*, de l'Arabie heureuse, étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécussent sans hommes. Mais dans les tems & dans les pays où l'on menait une vie agreste & pastorale, il n'est pas surprenant que des femmes aussi durement élevées que les hommes ayent quelquefois combattu comme eux. On voit surtout au siége de Damas une de ces femmes de la tribu d'*Imiar*, venger la mort de son mari tué à ses côtés, & percer d'un coup de flèche le commandant de la ville. Rien ne justifie plus l'*Arioste* & le *Tasse*, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

L'histoire vous en présentera plus d'une dans les tems de la chevalerie. Ces usages toûjours très rares paraissent aujourd'hui incroyables, surtout depuis que l'artillerie ne laisse plus agir la valeur, l'adresse, l'agilité de chaque combattant, & où les armées sont devenues des espèces de machines régulières qui se meuvent comme par des ressorts.

Les discours des héros Arabes à la tête des armées, ou dans les combats singuliers, ou en jurant des trêves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère*; mais ils ont incomparablement plus d'entousiasme & de sublime.

Vers l'an 11 de l'égire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarrazins, le général mahométan nommé *Dérar* est pris; les Arabes en sont épouvantés. *Kafi* un de leurs capitaines court à eux; *Qu'importe*, leur dit-il, *que* Dérar *soit pris ou mort?*

DIEU *est vivant & vous regarde, combattez;* il leur fait tourner tête & remporte la victoire.

Un autre s'écrie, *Voilà le ciel, combattez pour* DIEU, *& il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoye sans rançon; on lui demande pourquoi il en use ainsi; C'est, dit-il, que j'espère reprendre bientôt la fille avec le père dans Constantinople.

Quand le calife *Mobavia* prêt d'expirer, l'an 60 de l'égire, fit assurer à son fils *Yesud* le trône des califes, qui jusqu'alors était électif, il dit, *Grand* DIEU! *si j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affermir mon fils sur le trône; mais si je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en précipiter.*

Tout ce qui arrive alors, caractérise un peuple supérieur. Les succès de ce peuple conquérant semblent dûs encor plus à l'entousiasme qui l'anime, qu'à ses conducteurs: car *Omar* est assassiné par un esclave Perse l'an 653 de notre ère. *Otman* son successeur l'est en 655 dans une emeute. *Aly* ce fameux gendre de *Mahomet* n'est élu, & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt assassiné au bout de cinq ans comme ses prédécesseurs, & cependant les armes musulmanes sont toûjours heureuses. Ce calife *Aly*, que les Persans révèrent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes en opposition à ceux d'*Omar*, avait transféré le siége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* est enseveli, dans la ville de Couffa, sur les bords de l'Euphrate: à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babilone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Caldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Il est évident que le génie du peuple Arabe mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois siécles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en effet sous *Valid*, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande en 707. Un autre attaque en même tems l'empire des Grecs vers la mer Noire. Un autre en 711 passe d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le sultan d'Egypte secoue à la vérité le joug du grand calife de Bagdat, & *Abdérame* gouverneur de l'Espagne conquise ne reconnait plus le sultan d'Egypte : cependant tout plie encor sous les armes musulmanes.

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Hesbam*, prend les royaumes de Castille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc ; il s'empare de la Guienne, & du Poitou ; & sans *Charles Martel* qui lui ôta la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le régne de dix-neuf califes de la maison des *Ommiades*, commence la dynastie des califes Abassides vers l'an 752 de notre ére. *Abougiafar Almansor*, second calife Abasside, fixa le siége de ce grand empire à Bagdat au-delà de l'Euphrate dans la Caldée. Les Turcs disent qu'il en jetta les fondemens. Les Persans assurent qu'elle était très ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'est cette ville qu'on appelle quelquefois Babilone, & qui a été le sujet de tant de guerres entre la Perse & la Turquie.

La domination des califes dura six cent cinquante-cinq ans : despotiques dans la religion, comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainsi que

le grand Lama, mais ils avaient une autorité plus réelle; & dans les tems même de leur décadence, ils furent respectés des princes qui les persécutaient. Tous ces sultans Turcs, Arabes, Tartares, reçurent l'investiture des califes, avec bien moins de contestation, que plusieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baisait point les pieds du calife, mais on se prosternait sur le seuil de son palais.

Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle de ces califes; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'entousiasme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils assiégèrent Constantinople, qui devait un jour devenir mahométane; les divisions, presque inévitables parmi tant de chefs audacieux n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils ressemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient subjugué l'Asie mineure.

A mesure que les mahométans devinrent puissans, ils se polirent. Ces califes, toujours reconnus pour souverains de la religion, & en apparence de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de si loin, tranquilles dans leur nouvelle Babilone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron al Rachild*, contemporain de *Charlemagne*, plus respecté que ses prédécesseurs, & qui sut se faire obéir jusqu'en Espagne & aux Indes, ranima les sciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, composa des vers, & fit succéder dans ses vastes états la politesse à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déja les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connumes en Allemagne & en France le cours des astres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot seul d'*Almanach* en est encore un témoignage.

L'almageste de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'astronome *Ben-Honaïn.* Le calife *Almamon* fit mesurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre : opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cent ans après sous *Louis XIV.* Ce même astronome *Ben-Honain* poussa ses observations assez loin, reconnut ou que *Ptolomée* avait fixé la plus grande déclinaison du soleil trop au septentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-six mille ans qu'on avait assignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie.

La chymie & la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chymie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus salutaires que ceux qui étaient auparavant en usage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien.* L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encor assez ; soit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, soit plutôt qu'il porte le nom du fameux Arabe *Geber* qui enseignait cet art dans notre huitiéme siécle. Enfin, dès le second siécle de *Mahomet*, il falut que les chrêtiens d'occident s'instruisissent chez les musulmans.

Une preuve infaillible de la supériorité d'une nation dans les arts de l'esprit, c'est la culture perfectionnée de la poësie. Je ne parle pas de cette poësie enflée & gigantesque, de ce ramas de lieux communs insipides sur le soleil, la lune & les étoiles, les montagnes & les mers : mais de cette poësie sage & hardie, telle qu'elle fleurit du tems d'*Auguste*, telle qu'on l'a vu renaître sous *Louis XIV.* Cette poësie d'image & de sentiment fut connue du tems d'*Aaron al Rachild.* En voici entr'autres exemples un qui m'a frap-

pé „ & que je rapporte ici parce qu'il eſt court. Il s'agit de la célèbre diſgrace de *Giafar le Barmécide.*

Mortel, faible mortel, à qui le ſort proſpère
Fait goûter de ſes dons les charmes dangereux,
Connai quelle eſt des rois la faveur paſſagère,
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers ſurtout eſt traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux.* La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis longtems ; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'eſt point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas ſeulement laiſſé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'exiſtons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre ; & c'eſt peut-être parce que nous ſommes venus les derniers.

CHAPITRE SEPTIÉME.

De l'Alcoran & de la loi muſulmane. Examen ſi la religion muſulmane était la nouvelle, & ſi elle a été perſécutante.

Le précédent chapitre a pu nous donner quelque connaiſſance des mœurs de *Mahomet* & de ſes Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution ſi grande & ſi prompte. Il faut tracer à préſent une peinture fidelle de leur religion.

C'eſt un préjugé répandu parmi nous, que le mahométiſme n'a fait de ſi grands progrès que parce qu'il favoriſe les inclinations voluptueuſes. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* ré-

duisit à quatre le nombre illimité jusqu'alors. Il est dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* trois cent avec sept cent concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueuse, & celle de *Mahomet* était sévère.

C'est un grand probléme parmi les politiques, si la polygamie est utile à la société & à la propagation. L'Orient a décidé cette question dans tous les siécles, & la nature est d'accord avec les peuples orientaux, dans presque toute espèce animale, chez qui plusieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le tems perdu par les grossesses, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, semble exiger que ce tems soit réparé. Les femmes dans les climats chauds cessent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met sa gloire & sa prospérité dans un grand nombre d'enfans, a besoin d'une femme qui remplace une épouse inutile. Les loix de l'Occident semblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'état; il n'est point d'objet de législation qui ne puisse être un sujet de dispute. Ce n'est pas ici la place d'une dissertation; notre objet est de peindre les hommes plutôt que de les juger.

On déclame tous les jours contre le paradis sensuel de *Mahomet*; mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* épousa *Hebé* dans le ciel, pour récompense des peines qu'il avait éprouvées sur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les Dieux; & puisque l'homme était supposé ressusciter avec ses sens, il était naturel de supposer aussi qu'il goûterait, soit dans un jardin, soit dans quelque autre globe, les plaisirs propres aux sens qui doivent jouïr, puisqu'ils subsistent. Cette créance même fut celle des péres de l'église du second & du troisiéme siécle. C'est ce qu'atteste précisément *St. Justin* dans la seconde partie de ses dialogues: *Jérusalem*, dit-il, *sera agrandie*

& embellie, pour recevoir les ſaints, qui jouïront pendant mille ans de tous les plaiſirs des ſens.

Cent auteurs qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine neſtorien qui avait compoſé l'Alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres *Bobeïra*. Mais il eſt évident que les chapitres de l'Alcoran furent écrits ſuivant l'occurrence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans ſes expéditions militaires. Avait-il toûjours ce moine avec lui ? On a cru encor ſur un paſſage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne ſavait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poëte, un médecin, un légiſlateur aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de ſa tribu apprenaient ?

Le *Koran*, que je nomme ici *Alcoran*, pour me conformer à notre vicieux uſage, veut dire, *le livre* ou *la lecture*. Ce n'eſt point un livre hiſtorique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles ; ce n'eſt pas non plus un livre purement de loix comme le Lévitique ou le Deuteronome, ni un recueil de pſaumes & de cantiques, ni une viſion prophétique & allégorique dans le goût de l'Apocalypſe. C'eſt un mélange de tous ces divers genres, un aſſemblage de ſermons dans leſquels on trouve quelques faits hiſtoriques, quelques viſions, des révélations, des loix religieuſes & civiles.

Le *Koran* eſt devenu le code de la juriſprudence, ainſi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprêtes de ce livre conviennent que ſa morale eſt contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chaſſe ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offenſe ; faites du bien à tous ; ne conteſtez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point diſputer avec les ſavans : mais dans cette partie du

monde on ne se doutait pas qu'il y eût ailleurs de la science & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre est rempli selon le goût oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître sublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la cessation du déluge, s'exprime ainsi : *Dieu dit, Terre, engloutis tes eaux : Ciel, puise les ondes que tu as versées : le ciel & la terre obéirent.*

Sa définition de DIEU est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait ; *C'est celui*, répondit-il, *qui tient l'être de soi-même, & de qui les autres le tiennent ; qui n'engendre point & qui n'est point engendré, & à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuse réponse consacrée dans tout l'Orient, se trouve presque mot à mot dans l'antépénultiéme chapitre du *Koran.*

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandus en foule dans ce livre. On y voit surtout une ignorance profonde de la physique la plus simple & la plus connue. C'est-là la pierre de touche des livres que les fausses religions prétendent écrits par la Divinité ; car DIEU n'est ni absurde, ni ignorant ; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore ; & les imans employent un déluge de paroles pour les pallier.

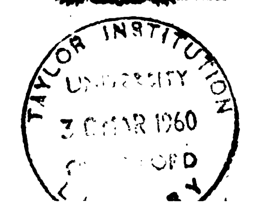
Les commentateurs du *Koran* distinguent toûjours le sens positif & l'allégorique, la lettre & l'esprit. On reconnait le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte ; un des plus autorisés commentateurs dit, *que le* Koran *porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête*, pour signifier l'esprit & la lettre.

Une chofe qui peut furprendre bien des lecteurs, c'eft qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, finon que *Mahomet* était prophête de DIEU.

En premier lieu, l'unité d'un Etre fuprême créateur & confervateur était très ancienne. Les peines & les récompenfes dans une autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admifes chez les Chinois, les Indiens, les Perfes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & enfuite chez les Juifs, & furtout chez les chrêtiens, dont la religion confacra cette doctrine.

L'Alcoran reconnait des anges & des génies; & cette créance vient des anciens Perfes. Celle d'une réfurrection & d'un jugement dernier, était vifiblement puifée dans le Talmud & dans le chriftianifme. Les mille ans que DIEU employera, felon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, font des acceffoires qui n'empêchent pas que cette idée ne foit entiérement empruntée. Le pont aigu fur lequel les reffufcités pafferont, & du haut duquel les réprouvés tomberont en enfer, eft tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'eft chez ces mêmes mages, c'eft dans leur *Jannat* que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin, où les hommes revivans avec tous leurs fens perfectionnés, goûteront par ces fens mêmes toutes les voluptés qui leur font propres, fans quoi ces fens leur feraient inutiles. C'eft là qu'il a puifé l'idée de fes *Houris*, de ces femmes céleftes qui feront le partage des élus, & que les mages appellaient *Hourani*, comme on le voit dans le *Sadder*. Il n'exclut point les femmes de fon paradis, comme on le dit fouvent parmi nous. Ce n'eft qu'une raillerie fans fondement, telle que tous les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eft le nom du paradis ; mais il promet pour fouveraine



béatitude la vision, la communication de l'Etre suprême.

Le dogme de la prédestination absolue & de la fatalité qui semble aujourd'hui caractériser le mahométisme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'est pas moins claire dans l'Iliade que dans l'Alcoran.

A l'égard des ordonnances légales; comme la circoncision, les ablutions, les prières, le pélérinage de la Mecque, *Mahomet* ne fit que se conformer pour le fonds aux usages reçus. La circoncision était pratiquée de tems immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toujours recommandées dans l'Orient comme un symbole de la pureté de l'ame.

Point de religion sans prières: la loi que *Mahomet* porta de prier cinq fois par jour, était gênante; & cette gêne même fut respectable. Qui aurait osé se plaindre que la créature soit obligée d'adorer cinq fois par jour son créateur?

Quant au pélérinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le *Kaaba*, & sur la pierre noire, peu de personnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de siécles. Le *Kaaba* passait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérât alors trois cent idoles, il était principalement sanctifié par la pierre noire, qu'on disait être le tombeau d'*Ismaël*. Loin d'abolir ce pélérinage, *Mahomet* pour se concilier les Arabes, en fit un précepte positif.

Le jeûne était établi chez plusieurs peuples, particuliérement chez les Juifs & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très sévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'est pas permis de

boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du ſoleil ; & ce mois lunaire arrivant ſouvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par-là d'une ſi grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adouciſſemens, ſurtout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane eſt la ſeule qui en ait fait un précepte légal, poſitif, indiſpenſable. L'Alcoran ordonne de donner deux & demi pour cent de ſon revenu, ſoit en argent, ſoit en denrées.

Dans toutes ces ordonnances poſitives, vous ne trouvez rien qui ne ſoit conſacré par les uſages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'eſt-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abſtenir, vous ne trouverez que la défenſe générale à toute une nation de boire du vin, qui ſoit nouvelle & particulière au mahométiſme. Cette abſtinence dont les muſulmans ſe plaignent & ſe diſpenſent ſouvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aiſément la ſanté & la raiſon. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au ſervice de la Divinité, ſe fuſſent abſtenus de cette liqueur. Pluſieurs collèges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient impoſé cette mortification. (*a*)

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes : *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour preſque inſupportable à ſes muſulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Boſnie & la Servie. Il ne ſavait pas que les Arabes viendraient un jour juſqu'au mi-

(*a*) Voyez dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie* les articles *Arot* & *Marot*.

lieu de la France, & les Turcs mahométans devant les bastions de Vienne.

Il en est de même de la défense de manger du porc, du sang & des bêtes mortes de maladies ; ce sont des préceptes de santé : le porc surtout est une nourriture très dangereuse dans ces climats, aussi-bien que dans la Palestine, qui en est voisine. Quand le mahométisme s'est étendu dans les pays plus froids, l'abstinence a cessé d'être raisonnable, & n'a pas cessé de subsister.

La prohibition de tous les jeux de hazard est peut-être la seule loi dont on ne puisse trouver d'exemple dans aucune religion. Elle ressemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il semble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour peupler, & pour combattre.

Toutes ces loix, qui à la polygamie près, sont si austères, & sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect & la confiance. Le dogme surtout de l'unité d'un Dieu, présenté sans mystère, & proportionné à l'intelligence humaine, rangea sous sa loi une foule de nations ; & jusqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des insulaires dans l'Océan indien.

Cette religion s'appella l'*Islamim*, c'est-à-dire, résignation à la volonté de Dieu ; & ce seul mot devait faire beaucoup de prosélytes. Ce ne fut point par les armes que l'*Islamim* s'établit dans plus de la moitié de notre hémisphère, ce fut par l'entousiasme, par la persuasion, & surtout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force sur les vaincus. *Mahomet* dans ses premiers combats en Arabie contre les ennemis de son imposture, faisait tuer sans miséricorde ses compatriotes rénitens. Il n'était pas alors assez puissant pour laisser vivre ceux qui pouvaient détruire

détruire fa religion naiffante. Mais fi-tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes franchiffant les limites de leur pays dont ils n'étaient point fortis jufqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion mufulmane. Ils donnèrent toûjours le choix aux peuples fubjugués d'être mufulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des efclaves, mais non pas obliger ces efclaves à croire. Quand ils furent enfuite dépoffedés de l'Afie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des profélytes de leurs vainqueurs mêmes; & des hordes de Tartares devinrent un grand peuple mufulman. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont fubjugué.

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos hiftoriens, nos déclamateurs & nos préjugés nous difent; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toûjours à cette vérité hiftorique; le légiflateur des mufulmans, homme puiffant & terrible, établit fes dogmes par fon courage & par fes armes; cependant, fa religion devint indulgente & tolérante. L'inftituteur divin du chriftianifme vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages; & fa fainte & douce religion eft devenue par nos fureurs la plus intolérante de toutes.

Les mahométans ont eu comme nous des fectes & des difputes fcholaftiques; il n'eft pas vrai qu'il y ait foixante & treize fectes chez eux, c'eft une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient foixante & dix, les Juifs foixante & onze, les chrétiens foixante & douze, & que les mufulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir foixante & treize. Etrange perfection, & bien digne des fcholaftiques de tous les pays!

Les diverfes explications de l'Alcoran formèrent chez eux les fectes qu'ils nommèrent orthodoxes, &

celles qu'ils nommèrent hérétiques. Les orthodoxes sont les sonnites, c'est-à-dire les traditionistes, docteurs attachés à la tradition la plus ancienne, laquelle sert de supplément à l'Alcoran. Ils sont divisés en quatre sectes, dont l'une domine aujourd'hui à Constantinople, une autre en Afrique, une troisiéme en Arabie, & une quatriéme en Tartarie & aux Indes; elles sont regardées comme également utiles pour le salut.

Les hérétiques sont ceux qui nient la prédestination absolue, ou qui diffèrent des sonnites sur quelques points de l'école. Le mahométisme a eu ses pélagiens, ses scotistes, ses thomistes, ses molinistes, ses jansénistes. Toutes ces sectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut pour qu'une secte fasse naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la secte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de DIEU & des hommes, qu'elle ait un étendart que les esprits les plus grossiers puissent appercevoir sans peine, & sous lequel les peuples puissent aisément se rallier. Telle a été la secte d'*Aly*, rivale de la secte d'*Omar*; mais ce n'est que vers le seiziéme siécle que ce grand schisme s'est établi; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.

CHAPITRE HUITIÉME.

De l'Italie & de l'église, avant CHARLEMAGNE. *Comment le christianisme s'était établi. Examen s'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.*

RIen n'est plus digne de notre curiosité que la manière dont DIEU voulut que l'église s'établît, en faisant concourir les causes secondes à ses décrets éternels. Laissons respectueusement ce qui est divin à ceux

qui en sont les dépositaires, & attachons-nous uniquement à l'historique. Des disciples de *Jean* s'établissent d'abord dans l'Arabie voisine de Jérusalem; mais les disciples du CHRIST s'étendent partout. Les philosophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de Juifs, se joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expressions de leur philosophie, comme celle du *Logos*, sans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déja quelques chrétiens à Rome du tems de *Néron* : on les confondait avec les Juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abstenant comme eux des alimens défendus par la loi mosaïque. Plusieurs même étaient circoncis, & observaient le sabbat. Ils étaient encor si obscurs, que ni l'historien *Joseph*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs, demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en plusieurs sectes, ébionites, marcionites, carpocratiens, valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait son évangile, & les véritables Juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Ces Juifs également rigides & fripons étaient encor dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du tems d'*Auguste*; mais *Tibère* en fit passer la moitié en Sardaigne pour peupler cette isle, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'usuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laissait jouïr de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des synagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome chrétienne, où ils sont en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une espèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies juives n'avaient pas assez de talent pour s'appliquer à

quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire des sandales, faisaient des fables. Ils savaient les noms des anges, de la seconde femme d'*Adam*, & de son précepteur, & ils vendaient aux dames Romaines des philtres pour se faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les superstitieux sont animés contre tous ceux qui se séparent de leur communion. Ils accusèrent les Juifs chrétiens de l'incendie qui consuma une partie de Rome sous *Néron*. Il était aussi injuste d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur. Ni lui, ni les chrétiens, ni les Juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome : mais il falait appaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers également haïs des Romains & des Juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il semble qu'on n'aurait pas dû compter parmi les persécutions faites à leur foi, cette violence passagère ; elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaissait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïsme protégé par les loix autant que méprisé.

S'il est vrai qu'on ait trouvé en Espagne des inscriptions où *Néron* est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens est plus que suspecte. S'ils sont autentiques, le christianisme n'y est pas désigné : & si enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux Juifs jaloux établis en Espagne, qui abhorraient le christianisme comme un ennemi né dans leur sein ?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'église naissante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui eſt très certain, c'eſt qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme, l'eſclavage des écrivains copiſtes d'un premier impoſteur, qui ayent pu compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet*, & d'autres dans le premier ſiécle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrêtiens. Leurs aſſemblées ſecrettes ſe gouvernaient comme celles des primitifs ou quakers d'aujourd'hui. Ils obſervaient à la lettre le précepte de leur maître, *les princes des nations dominent, il n'en ſera pas ainſi entre vous : quiconque voudra être le premier ſera le dernier.* La hiérarchie ne put ſe former que quand la ſociété devint nombreuſe, & ce ne fut que ſous *Trajan* qu'il y eut des ſurveillans *epiſcopoi*, que nous avons traduit par le mot d'*évêque*, des *presbiteroi*, des *piſtoi*, des énergumènes, des catéchumènes. Il n'eſt queſtion du terme *pape* dans aucun des auteurs des premiers ſiécles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre de demi-juifs, qui prenaient à Rome le nom de chrêtiens.

Il eſt reconnu par tous les vrais ſavans que *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots tirèrent d'une épitre attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épitre qu'il eſt à Babilone. Les ſeuls qui parlent de ſon prétendu martyre, ſont des fabuliſtes décriés, un *Hégeſippe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Euſèbe*. Ils content que *Simon Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, diſputèrent ſous *Néron* à qui reſſuſciterait un mort, & à qui s'éléverait le plus haut dans l'air; que *Simon Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en-bas. Ces inepties ſont aujourd'hui mépriſées de tous les chrêtiens inſtruits; mais depuis

Constantin elles furent autorisées jusqu'à la renaissance des lettres & du bon sens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à observer que la première basilique bâtie par les chrétiens dans cette capitale, c'est celle de *St. Jean de Latran*; c'est la première église latine; l'aurait-on dédiée à *Jean*, si *Pierre* avait été pape?

La liste frauduleuse des prétendus premiers papes est tirée d'un livre apocryphe, intitulé *le pontificat de Damase*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu successeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape jusqu'à la treiziéme année de l'empereur *Néron*. Or c'est précisément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'est que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épitres de *Paul*, il n'est pas dit un seul mot d'un voyage de *Simon Barjone* à Rome. Le terme de siége, de pontificat, de papauté attribué à *Pierre*, est d'un ridicule sensible. Quel siége qu'une assemblée inconnue de quelques pauvres de la populace juive!

C'est cependant sur cette fable que la puissance papale est fondée & se soutient encor aujourd'hui après toutes ses pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, & comment le mensonge subjugue l'ignorance.

C'est ainsi qu'autrefois les annalistes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, & son père *Marcomir*, & des rois d'Espagne, de Suède, d'Ecosse depuis le déluge. Il faut avouer que l'histoire ainsi que la physique n'a commencé à se débrouiller que sur la fin du seiziéme siécle. La raison ne fait que de naître.

Ce qui eſt encor certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa créance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les Juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toûjours à leur culte ; on s'en moqua ; on érigea des ſtatues dans leur temple avant ſa ruine ; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *Céſar*, ni d'aucun proconſul, ni du ſénat Romain, d'empêcher les Juifs de croire à leur loi. Cette ſeule raiſon ſert à faire voir quelle liberté eut le chriſtianiſme de s'étendre en ſecret, après s'être formé obſcurément dans le ſein du judaïſme.

Aucun des *Céſars* n'inquiéta les chrétiens juſqu'à *Domitien*. *Dion Caſſius* dit qu'il y eut ſous cet empereur quelques perſonnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation ſur laquelle on a d'ailleurs ſi peu de lumières, ne fut ni longue, ni générale. On ne ſait préciſément ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappellés. Comment croire *Tertullien*, qui ſur la foi d'*Hégeſippe* rapporte ſérieuſement, que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *St. Jude* de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres & miſérables, il ceſſa la perſécution ? S'il eût été poſſible qu'un empereur Romain craignît des prétendus deſcendans de *David* quand Jéruſalem était détruite, ſa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs, & non aux chrêtiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes ſur les droits de deux petits-fils de *St. Jude* au royaume de la Paleſtine, & les ait interrogés ? Voilà malheureuſement comme l'hiſtoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Veſpaſien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins*, ne furent point perſécuteurs. *Trajan* qui avait

renouvellé les défenſes portées par la loi des douze tables contre les aſſociations particulières, écrit à Pline : *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots eſſentiels, *il ne faut faire aucune recherche*, prouvent qu'ils purent ſe cacher, ſe maintenir avec prudence, quoique ſouvent l'envie des prêtres, & la haine des Juifs les trainât aux tribunaux & aux ſupplices. Le peuple les haïſſait, & ſurtout le peuple des provinces, toûjours plus dur, plus ſuperſtitieux, & plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magiſtrats contr'eux, il criait qu'on les expoſât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-ſeulement défendit à *Fondanus*, proconſul de l'Aſie mineure, de les perſécuter ; mais ſon ordonnance porte ; *ſi on calomnie les chrétiens*, *châtiez ſévérement le calomniateur.*

C'eſt cette juſtice d'*Adrien* qui a fait ſi fauſſement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne pourſuivît point les chrétiens pour cauſe de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le tems d'étendre & de fortifier leur égliſe naiſſante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier ſiécle, ſeize dans le ſecond, & trente-ſix dans le troiſiéme. Les autels étaient magnifiques dès le tems de ce troiſiéme ſiécle. L'hiſtoire eccléſiaſtique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui peſaient enſemble trois mille marcs. Les calices faits ſur le modèle des coupes romaines, & les patènes, étaient d'or pur.

Les chrétiens jouïrent d'une ſi grande liberté, malgré les cris & les perſécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement dans pluſieurs provinces, des égliſes élevées ſur les débris de quelques temples

tombés ou ruinés. *Origène* & *St. Cyprien* l'avouent; & il faut bien que le repos de l'église ait été long, puiſque ces deux grands-hommes reprochent déja à leurs contemporains le *luxe*, la *molleſſe*, l'*avarice*, ſuite de la félicité & de l'abondance. *St. Cyprien* ſe plaint expreſſément que pluſieurs évêques imitant mal les ſaints exemples qu'ils avaient ſous leurs yeux, *accumulaient de grandes ſommes d'argent, s'enrichiſſaient par l'uſure, & raviſſaient des terres par la fraude*. Ce ſont ſes propres paroles: elles ſont un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouïſſait ſous les loix romaines. L'abus d'une choſe en démontre l'exiſtence.

Si *Décius*, *Maximin*, & *Dioclétien* perſécutèrent les chrêtiens, ce fut pour des raiſons d'état: *Décius*, parce qu'ils tenaient le parti de la maiſon de *Philippe* ſoupçonné, quoiqu'à tort, d'être chrêtien lui-même: *Maximin*, parce qu'ils ſoutenaient *Gordien*. Ils jouïrent de la plus grande liberté pendant vingt années ſous *Dioclétien*. Non-ſeulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement Romain accorda de tout tems à tous les peuples, ſans adopter leurs cultes; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Pluſieurs chrêtiens étaient gouverneurs de provinces. *Euſèbe* cite deux chrêtiens, *Dorothée* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait ſa faveur. Enfin il avait épouſé une chrêtienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'eſt donc qu'une calomnie fondée ſur l'ignorance. Loin de les perſécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en ſon pouvoir de les abattre.

En 303 *Céſar Galérius* qui les haïſſait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'égliſe cathédrale de Nicomédie élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrêtien plus qu'indiſcret déchire publiquement l'édit; on le punit. Le feu conſume quelques jours après une partie du palais de *Galérius*; on en accuſe les

chrétiens : cependant il n'y eut point de peine de mort décernée contr'eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs personnes de tous les honneurs.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu jusques-là les contraindre en matière de religion. Il avait après sa victoire sur les Perses donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perse, & secrets ennemis de l'empire Romain. La seule raison d'état fut la cause de ses édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont si rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas; ils eurent par conséquent vingt années entières sous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités sous lui que pendant deux années; encor *Lactance*, *Eusèbe*, & l'empereur *Constantin* lui-même imputent ces violences au seul *Galérius*, & non à *Dioclétien*. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'empire, l'ait été assez peu pour être un persécuteur fanatique.

Dioclétien n'était à la vérité qu'un soldat de fortune; mais c'est cela même qui prouve son extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ses exploits & par ses loix. Ses actions guerrières furent grandes & ses loix justes. C'est à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans lesquels il y a lésion d'outre moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum est*.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portassent intérêt.

C'est avec autant de sagesse que d'équité qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais ces mineurs pussent abuser de cette protection, en trompant leurs débiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui

aurait usé de fraude serait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les usuriers. Tel est l'homme que l'ignorance se représente d'ordinaire comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles, & son règne comme une *St. Barthelemi* continuelle, ou comme la persécution des Albigeois. C'est ce qui est entiérement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avénement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant son abdication, puisqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

C'est une fable bien méprisable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pu abolir le christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir d'écrire des choses extraordinaires, & de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du tems de *Dioclétien* en 287, *Maximien-Hercule César* envoya au martyre au milieu des Alpes une légion entière appellée *Thébaine*, composée de six mille six cent hommes tous chrêtiens, qui tous se laissèrent massacrer sans murmurer. Cette histoire si fameuse ne fut écrite que près de deux cent ans après par l'abbé *Eucher*, qui la rapporte sur des ouï-dire. Mais comment *Maximien-Hercule* aurait-il, comme on le dit, appellé d'Orient cette légion pour aller appaiser dans les Gaules une sédition réprimée depuis une année entière? Pourquoi se serait-il défait de six mille six cent bons soldats dont il avait besoin pour aller réprimer cette sédition? Comment tous étaient-ils chrêtiens sans exception? Pourquoi les égorger en chemin? Qui les aurait massacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de St. Maurice en Valais, où l'on ne peut mettre quatre cent hommes en ordre de bataille, & où une légion résisterait aisément à la plus grande armée? A quel

propos cette boucherie dans un tems où l'on ne perſécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'égliſe, tandis que ſous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie vis-à-vis ſon palais, les chrétiens avaient un temple ſuperbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous nous jouiſſions*, dit Euſèbe, *nous fit tomber dans le relâchement.* Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le maſſacre de ſix mille ſix cent ſoldats ? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, (*a*) *Euſèbe* l'eût-il paſſé ſous ſilence ? Tant de vrais martyrs ont ſcellé l'Evangile de leur ſang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs ſouffrances. Il eſt certain que *Dioclétien* les deux dernières années de ſon empire, & *Galérius* quelques années encor après, perſécutèrent violemment les chrétiens de l'Aſie mineure & des contrées voiſines. Mais dans les Eſpagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Conſtance Clore*, loin d'être pourſuivis, ils virent leur religion dominante, & *Euſèbe* dit que *Maxence* élu empereur à Rome en 306, ne perſécuta perſonne.

Ils ſervirent utilement *Conſtance Clore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embraſſa publiquement le chriſtianiſme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'état. Leur argent, & leurs armes contribuèrent à mettre *Conſtantin* ſur le trône. C'eſt ce qui le rendit odieux au ſénat, au peuple Romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence* ſon concurrent à l'empire. Nos hiſtoriens appellent Maxence, *Tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il eſt pourtant certain qu'il était véritable empereur, puiſque le ſénat, & le peuple Romain l'avaient proclamé.

(*a*) Voyez les éclairciſſemens ſur cette hiſtoire générale.

CHAPITRE NEUVIÉME.

Que les fausses légendes des premiers chrêtiens n'ont point nui à l'établissement de la religion chrêtienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles se mêlassent aux véritables dès le commencement du christianisme ; & même pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui *apocryphes* précédèrent les quatre ouvrages sacrés qui sont aujourd'hui les fondemens de notre foi ; cela est si vrai que les péres des premiers siécles, citent presque toûjours quelqu'un de ces évangiles, qui ne subsistent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, jusqu'à *Justin* ne citent que ces apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le VIII. chap. épit. II. s'exprime ainsi : *Le Seigneür dit, dans son évangile ; si vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand ?* Or ces paroles ne sont ni dans Matthieu, ni dans Marc, ni dans Luc, ni dans Jean. Nous avons vingt exemples de pareilles citations.

Il est bien évident que dans les dix ou douze sectes qui partageaient les chrêtiens dès le premier siécle, un parti ne se prévalait pas des évangiles de ses adversaires, à moins que ce ne fût pour les combattre ; chacun n'apportait en preuves que les livres de son parti. Comment donc les péres de notre véritable église, ont-ils pu citer les évangiles qui ne sont point canoniques ? il faut bien que ces écrits fussent regardés alors comme autentiques & comme sacrés.

Ce qui paraîtrait encore plus singulier si on ne savait pas de quels excès la nature humaine est capable, ce serait que dans toutes les sectes chrêtiennes réprouvées par notre église dominante, il se fût trouvé des hommes, qui eussent souffert la persécution pour

leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouverait que trop que le faux zèle est martyr de l'erreur, ainsi que le véritable zèle est martyr de la vérité.

On ne peut dissimuler les fraudes pieuses, que malheureusement les premiers chrétiens de toutes les sectes employèrent pour soutenir notre religion sainte, qui n'avait pas besoin de cet appui honteux. On supposa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans laquelle *Pilate* dit à cet empereur : „ Le DIEU des Juifs leur „ ayant promis de leur envoyer son saint du haut du „ ciel „ qui serait leur roi à bien juste titre, & ayant „ promis qu'il naîtrait d'une vierge, le DIEU des „ Juifs l'a envoyé en effet, moi étant président en „ Judée.

On supposa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des Dieux ; on supposa des lettres de *Sénéque* à *Paul*, & de *Paul* à *Sénèque*. On supposa le testament des douze patriarches, qui passa très longtems pour autentique, & qui fut même traduit en grec par *St. Jean Chrysostome*. On supposa le testament de *Moïse*, celui d'*Enoc*, celui de *Joseph* : on supposa le célèbre livre d'*Enoc* que l'on regarde comme le fondement de tout le christianisme ; puisque c'est dans ce seul livre qu'on rapporte l'histoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le tems des apôtres, & avant même qu'on eût les épitres de *St. Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoc septième homme après Adam*.

On supposa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edesse, dans le tems qu'Edesse n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains (*a*).

(*a*) On donne à ce prétendu roi le nom propre d'Abgare. *Le roi Abgare à* JESUS. Et Abgare était le titre des anciens princes de ce petit pays.

On ſuppoſa les voyages de *St. Pierre*, l'apocalypſe de *St. Pierre*, les actes de *St. Pierre*, les actes de *St. Paul*, les actes de *Pilate*; on falſifia l'hiſtoire de *Flavien Joſeph*, & on fut aſſez mal aviſé pour faire dire à ce Juif ſi zélé pour ſa religion juive que Jesus était le Christ, le Meſſie.

On écrivit le roman de la querelle de *St. Pierre* avec *Simon* le magicien, d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils ſe chargèrent de reſſuſciter, de leur combat dans les airs, du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *St. Pierre*, & qui rapportait les réponſes.

On ſuppoſa des vers des ſibylles, qui eurent un cours ſi prodigieux qu'il en eſt encore fait mention dans nos hymnes:

Teſte David cum ſibyllâ.

Enfin on ſuppoſa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déja dit, avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyre de *St. André* l'apôtre, qui ſont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus ſavans critiques, de même que les actes du martyre de *St. Clément*.

Euſèbe de Céſarée au quatriéme ſiécle recueillit une grande partie de ces légendes. C'eſt-là qu'on voit d'abord le martyre de *St. Jacques* frère aîné de Jesus-Christ, qu'on prétend avoir été un bon Juif, & même récabite, & que les Juifs de Jéruſalem appellaient *Jacques le juſte*. Il paſſait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de ſon frère. Ils le preſſèrent de déclarer que ſon frère était un impoſteur, mais *Jacques* leur répondit: ſachez qu'il eſt aſſis à la droite de la ſou-

veraine puiſſance de DIEU, & qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de-là tout l'univers.

Enſuite vient un *Siméon*, couſin germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*, ſœur de *Marie* mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jéruſalem. On ſuppoſe qu'il fut déféré aux Romains comme deſcendant en droite ligne du roi *David*; qu'il avait un droit évident au royaume de Jéruſalem auſſi-bien que *St. Jude*; que *Trajan*, qui craignait extrêmement la race de *David*, ne fut pas ſi clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon* de peur qu'il ne lui enlevât la Paleſtine. Il falait que ce couſin-germain de JESUS-CHRIST fût bien vieux, puiſqu'il vivait ſous *Trajan* dans la 107eme année de notre ère vulgaire.

On ſuppoſa une longue converſation entre *Trajan* & *St. Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit: *Qui es-tu, eſprit impur, démon infernal? Ignace* lui répondit: *Je ne m'appelle* point *eſprit impur*. Je m'appelle *porte-Dieu*. Cette converſation eſt tout-à-fait vraiſemblable.

Vient enſuite une *Ste. Symphoroſe* avec ſes ſept enfans qui allèrent voir familiérement l'empereur *Adrien*, dans le tems qu'il bâtiſſait ſa belle maiſon de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne perſécutât jamais perſonne, fit fendre en ſa préſence le cadet des ſept frères, de la tête en-bas, & fit tuer les ſix autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaiſir.

Ste. Félicité & ſes ſept enfans, car il en faut toûjours ſept, eſt interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars

Mars, où on ne jugeait jamais perſonne. Le préfet jugeait dans le prétoire ; mais on n'y regarda pas de ſi près.

St. Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit: *Courage*, *Polycarpe*, *ſois ferme* ; & auſſi-tôt les flammes du bucher ſe diviſent & forment un beau dais ſur ſa tête, ſans le toucher.

Un cabaretier chrêtien nommé *St. Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne ſait pas trop quelle année, & c'eſt bien dommage; mais c'eſt ſous l'empereur *Dioclétien*. *Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père Bollandus, *était d'un verd naiſſant*, *relevé par les nuances diverſes que formaient les divers coloris des fleurs*. *Ah! le beau pré*, s'écria le St. cabaretier, *pour y bâtir une chapelle! Vous avez raiſon*, dit le curé Fronton, *mais il me faut des reliques*. *Allez*, *allez*, reprit Théodote, *je vous en fournirai*. Il ſavait bien ce qu'il diſait. Il y avait dans Ancyre ſept vierges chêtiennes d'environ ſoixante & douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, ſelon les loix romaines; car ces légendes ſuppoſent toûjours qu'on faiſait ſouffrir ce ſupplice à toutes les filles chrêtiennes.

Il ne ſe trouva heureuſement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur, il n'y eut qu'un jeune yvrogne, qui eut aſſez de courage pour s'attaquer d'abord à *Ste. Técuſe*, la plus jeune de toutes, qui était dans ſa ſoixante & onziéme année. *Técuſe* ſe jetta à ſes pieds, lui montra la *peau flaſque de ſes cuiſſes décharnées*, *& toutes ſes rides pleines de craſſe*, *&c.* cela déſarma le jeune homme ; le gouverneur indigné que les ſept vieilles euſſent conſervé leur pucelage, les fit ſur le champ prêtreſſes de *Diane*

& de *Minerve*, & elles furent obligées de servir toutes nues ces deux déesses, dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote* les voyant ainsi toutes nues, & ne pouvant souffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria DIEU avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir sur le champ ; aussi-tôt le gouverneur les fit jetter dans le lac d'Ancyre une pierre au cou.

La bienheureuse *Técuse* apparut la nuit à *St. Théodote*. „ Vous dormez, mon fils, lui dit-elle, sans „ penser à nous. Ne souffrez pas, mon cher *Théo-* „ *dote*, que nos corps soient mangés par les trui- „ tes. “ *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit suivante il alla au lac avec quelques-uns de ses garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obscure. Une pluie épouvantable tomba, & fit enfler le lac. Deux vieillards *dont les cheveux, la barbe & les habits étaient blancs comme de la neige, lui apparurent alors, & lui dirent : Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleste, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleste, armé de toutes pièces qui vous conduira.*

Aussi-tôt l'orage redoubla. Le cavalier céleste se présenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr *Sozandre* lui-même, à qui DIEU avait ordonné de descendre du ciel sur un beau cheval pour conduire le cabaretier. Il poursuivit les sentinelles du lac la lance dans les reins. Les sentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à sec, ce qui était l'effet de la pluie ; on emporta les sept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms ; c'étaient *Ste. Técuse*, *Ste. Alexandra*, *Ste. Phaine*, hérétiques ; & *Ste. Claudia*, *Ste. Euphrasie*, *Ste. Matrone*, & *Ste. Julite*, catholiques.

Dès qu'on fut dans la ville d'Ancyre que ces sept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en allarmes & en combustion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer *Théodote* à la question. *Voyez*, disait Théodote, *les biens dont* JESUS-CHRIST *comble ses serviteurs, il me donne le courage de souffrir la question, & bientôt je serai brûlé.* Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton* pour mettre dans sa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta sur un âne pour aller chercher ses reliques à Ancyre, & chargea son âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agissait d'un cabaretier. Il rencontra des soldats qu'il fit boire. Les soldats lui racontèrent le martyre de *St. Théodote*. Ils gardaient son corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enyvra si bien qu'il eut le tems d'enlever le corps. Il l'ensevelit & bâtit sa chapelle. *Eh bien*, lui dit St. Théodote, *t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques.*

Voilà ce que les jésuites *Bollandus* & *Papebrok*, ne rougirent pas de rapporter dans leur histoire des saints. Voilà ce qu'un moine nommé *Dom Ruinart* a l'insolente imbécillité d'insérer dans ses actes sincères. (*a*)

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtises dégoûtantes, dont nous sommes inondés depuis dix-

(*a*) Le Franc évêque du Puy-en-Velai, dans une pastorale aux habitans de ce pays, a pris le parti de tous ces outrages ridicules faits à la raison, & à la vraie piété. Que ne dit-il aussi que le prépuce de la verge de JESUS-CHRIST est une pièce authentique ? Quelle infamie de vouloir toujours tromper les hommes ! & quelle sottise de s'imaginer qu'on les trompe aujourd'hui !

ſept cent années, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle eſt ſans doute divine, puiſque dix-ſept ſiécles de friponneries & d'imbécillités n'ont pu la détruire, & nous révérons d'autant plus la vérité que nous mépriſons le menſonge.

CHAPITRE DIXIÉME.

Suite de l'établiſſement du chriſtianiſme. Comment CONSTANTIN *en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.*

LE régne de *Conſtantin* eſt une époque glorieuſe pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas beſoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, ſans qu'on diſe ſeulement en quel pays cet étendart apparut. Il ne falait pas écrire que les gardes du *Labarum* ne pouvaient jamais être bleſſés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'*Oriflamme* apporté à *St. Denis* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne ſervent qu'à donner à la vérité l'air de la fable. De ſavans antiquaires ont ſuffiſamment réfuté ces erreurs que la philoſophie déſavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous ſeulement à voir comment Rome ceſſa d'être Rome.

Pour développer l'hiſtoire de l'eſprit humain chez les peuples chrétiens, il falut remonter juſqu'à *Conſtantin*, & même au-delà. C'eſt une nuit dans laquelle il faut allumer ſoi-même le flambeau dont on a beſoin. On devrait attendre des lumiéres d'un homme tel qu'*Euſébe* évêque de Céſarée, confident de *Conſtantin*, ennemi d'*Athanaſe*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'hiſtoire de l'égliſe.

Mais qu'on eſt étonné quand on veut s'inſtruire dans les écrits de cet homme d'état père de l'hiſtoire eccléſiaſtique !

On y trouve, à propos de l'empereur *Conſtantin*, que „ DIEU a mis les nombres dans ſon unité, qu'il „ a embelli le monde par le nombre de deux, & que „ par le nombre de trois il le compoſa de matière & de „ forme ; qu'enſuite ayant doublé le nombre de deux, „ il inventa les quatre élémens : que c'eſt une choſe „ merveilleuſe qu'en faiſant l'addition d'un, de deux, „ de trois & de quatre on trouve le nombre de dix qui „ eſt la fin, le terme & la perfection de l'unité ; & que „ ce nombre dix ſi parfait multiplié par le nombre plus „ parfait de trois qui eſt l'image ſenſible de la Divinité, „ il en réſulte le nombre des trente jours du mois. (*a*)

C'eſt ce même *Euſèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déja parlé, d'un *Abgare* roi d'Edeſſe à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre ſa *petite ville qui eſt aſſez propre*, & la réponſe de JESUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte d'après *Tertullien*, que ſi-tôt que l'empereur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JESUS-CHRIST, *Tibère*, qui chaſſait les Juifs de Rome, ne manqua pas de propoſer au ſénat d'admettre au nombre des Dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encor que comme un homme de Judée, que le ſénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé.

Il rapporte d'après *Juſtin* la prétendue ſtatue élevée à *Simon le magicien* ; il prend les Juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'eſt lui qui ſur la foi d'*Hégeſippe*, prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par ſon frère

(*a*) *Euſèbe*, panégyrique de *Conſtantin*, chap. IV & V.

vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix. Ils massacrèrent dans la Syrie & dans la Palestine tous les magistrats qui avaient sévi contr'eux; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximin*, ils firent périr dans les tourmens ses fils & ses parens. Les querelles au sujet de la *Consubstantiabilité du Verbe* troublèrent le monde & l'ensanglantèrent. Enfin, *Ammian Marcellin* dit que *les chrétiens de son tems se déchiraient entr'eux comme des bêtes féroces*. Il y avait de grandes vertus qu'*Ammian* ne remarque pas: elles sont presque toûjours cachées, surtout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'église de Rome fut préservée de ces crimes & de ces malheurs; elle ne fut d'abord ni puissante, ni souillée; elle resta longtems tranquille & sage au milieu d'un sénat & d'un peuple qui la méprisaient. Il y avait dans cette capitale du monde connu sept cent temples grands ou petits dédiés aux Dieux *majorum & minorum gentium*. Ils subsistèrent jusqu'à *Théodose*; & les peuples de la campagne persistèrent longtems après lui dans leur ancien culte. C'est ce qui fit donner aux sectateurs de l'antienne religion le nom de *Payens*, *Pagani*, du nom des bourgades appellées *pagi*, dans lesquelles on laissa subsister l'idolâtrie, jusqu'au huitiéme siécle; de sorte que le nom de payens ne signifie que paysans, villageois.

On sait assez sur quelle imposture est fondée la donation de *Constantin* (*a*); mais on ne sait point assez combien cette imposture a été longtems accréditée. Ceux qui la niaient, furent souvent punis en Italie & ailleurs. Qui croirait qu'en 1478 il y eut des hommes brûlés à Strasbourg pour avoir combattu cette erreur?

(*a*) Voyez le contenu de cette donation prétendue dans l'histoire du christianisme par *Malli*. Elle commence par ces mots: *Nous avec nos satrapes*. C'est un monument curieux.

Constantin donna en effet, non au seul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'église de St. Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille sous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur ensuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient besoin. Les missions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe payenne, les évêques chassés de leurs siéges, auxquels ils donnèrent un asyle, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la nécessité d'être très riches. Le crédit de la place supérieur aux richesses, fit bientôt du pasteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus considérable de l'Occident. La piété avait toûjours accepté ce ministère; l'ambition le brigua. On se disputa la chaire; il y eut deux antipapes dès le milieu du quatriéme siécle, & le consul *Prétextat* idolâtre disait en 466, *Faites-moi évêque de Rome*, & *je me fais chrêtien.*

Cependant cet évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit, ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'église n'eut la jurisdiction contentieuse, encor moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terrendi*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do*, *dico*, *addico*. Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Constantin* à Nicée reçut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *Souverain Pontife* resta même attaché à l'empire.

CHAPITRE ONZIÉME.

Causes de la chûte de l'empire Romain.

SI quelqu'un avait pu raffermir l'empire, ou du moins retarder sa chûte, c'était l'empereur *Julien.* Il n'était point un soldat de fortune comme les *Dioclé-*

tiens & les *Théodoses*. Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre ; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siécle. Nul empereur ne fut plus équitable & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle*. Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les loix, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eût été plus longue, il est à présumer que l'empire eût moins chancelé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope*, *Jornandès* nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que des Huns venus du nord de la Chine ayent passé les Palus-Méotides à gué & à la suite d'une biche, & qu'ils ayent chassé devant eux comme des troupeaux de moutons des nations belliqueuses, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée, une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie. Ces peuples robustes & guerriers, tels qu'ils le sont encor aujourd'hui, étaient connus des Romains sous le nom général de *Goths*. Comment ces Goths s'enfuirent-ils sur les bords du Danube dès qu'ils virent paraître les Huns ? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignassent les recevoir ? Et comment, dès qu'ils furent passés, ravagèrent-ils tout jusqu'aux portes de Constantinople à main armée ?

Tout cela ressemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il est bien plus vraisemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient

volé les nations ; les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas comme *Marius* avait exterminé les Cimbres ? C'eſt qu'il ne ſe trouvait point de *Marius*, c'eſt que les mœurs étaient changées, c'eſt que l'empire était partagé entre les ariens & les athanaſiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courſes du cirque & les trois hypoſtaſes. L'empire Romain avait alors plus de moines que de ſoldats, & ces moines couraient en troupes de ville en ville pour ſoutenir ou pour détruire la conſubſtantialité du verbe. Il y en avait ſoixante & dix mille en Egypte.

Le chriſtianiſme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire : car non-ſeulement les ſectes nées dans ſon ſein ſe combattaient avec le délire des querelles théologiques ; mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire ; religion fauſſe, religion ridicule ſans doute, mais ſous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix ſiécles.

Les deſcendans des *Scipions* étant devenus des controverſiſtes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la conſidération perſonnelle ayant paſſé des *Hortenſius* & des *Cicérons* aux *Cyrilles*, aux *Grégoires*, aux *Ambroiſes*, tout fut perdu ; & ſi l'on doit s'étonner de quelque choſe, c'eſt que l'empire Romain ait ſubſiſté encor un peu de tems.

Théodoſe, qu'on appelle *le grand Théodoſe*, paya un tribut au ſuperbe *Alaric* ſous le nom de penſion du tréſor impérial. *Alaric* mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la ſeconde il la mit au pillage. Tel était alors l'aviliſſement de l'empire, que ce goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le miſérable empereur d'Occi-

dent. *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était réfugié.

Alaric se donna le plaisir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ses ordres dans son antichambre. L'histoire nous a conservé deux anecdotes concernant *Honorius* qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces tems. La première, qu'une des causes du mépris où *Honorius* était tombé, c'est qu'il était impuissant; la seconde, c'est qu'on proposa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de châtrer *Honorius* pour rendre son ignominie plus complette.

Après *Alaric* vint *Attila* qui ravageait tout de la Chine jusqu'à la Gaule. Il était si grand & les empereurs *Théodose*, & *Valentinien III* si petits, que la princesse *Honoria*, sœur de *Valentinien III*, lui proposa de l'épouser. Elle lui envoya son anneau pour gage de sa foi; mais avant qu'elle eût réponse d'*Attila* elle était déja grosse de la façon d'un de ses domestiques.

Lors qu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon* évêque de Rome vint mettre à ses pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila*, qu'il était venu à ce hun avec un air & un ton de maître, qu'il était accompagné de *St. Pierre* & de *St. Paul*, armés tous deux d'épées flamboyantes qui étaient visiblement les deux glaives de l'évêque de Rome. Cette manière d'écrire l'histoire a duré chez les chrétiens jusqu'au seiziéme siécle sans interruption.

Bientôt après des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila*.

Que faisaient cependant les empereurs ? Ils assemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partisans d'*Athanase*, tantôt pour les donatistes ; & ces disputes agitaient l'Afrique quand le Vandale *Genseric* la subjugua. C'était ailleurs pour les argumens de *Nestorius*, & de *Cyrille*, pour les subtilités d'*Eutichès*, & la plûpart des articles de foi se décidaient quelquefois à grands coups de bâton, comme il arriva sous *Théodose II* dans un concile convoqué par lui à Ephèse, concile qu'on appelle encor aujourd'hui le brigandage. Enfin pour bien connaître l'esprit de ces malheureux tems, souvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodose II* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur, & que ce césar fut obligé de se faire relever de l'excommunication par le patriarche de Constantinople.

Pendant ces troubles mêmes les Francs envahissaient la Gaule ; les Visigoths s'emparaient de l'Espagne ; les Ostrogoths sous *Théodose* dominaient en Italie, bientôt après chassés par les Lombards. L'empire Romain du tems de *Clovis* n'existait plus que dans la Grèce, l'Asie mineure & dans l'Egypte, tout le reste était la proie des barbares ; Scythes, Vandales & Francs se firent chrêtiens pour mieux gouverner les provinces chrêtiennes assujetties par eux : car il ne faut pas croire que ces barbares fussent sans politique, ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes sont à-peu-près égaux. L'intérêt rendit donc chrêtiens ces déprédateurs ; mais ils n'en furent que plus inhumains. Le jésuite *Daniel*, historien français, qui déguise tant de choses, n'ose dissimuler que *Clovis* fut beaucoup plus sanguinaire, & se souilla de plus grands crimes après son batême, que tandis qu'il était payen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques, qui éblouïssent l'imbécillité humaine, c'étaient des vols & des parricides. Il suborna un prince de Cologne qui assassina son

père, après quoi il fit massacrer le fils, & tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ses trésors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au supplice, & *Clovis* fonda une monarchie.

CHAPITRE DOUZIÉME.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

QUand les Goths s'emparèrent de Rome après les Herules, quand le célèbre *Théodoric* non moins puissant que fut depuis *Charlemagne*, eut établi le siége de son empire à Ravenne au commencement de notre sixiéme siécle, sans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger ; il exerça sur les Romains précisément la même autorité que les *Césars*, conservant le sénat, laissant subsister la liberté de religion, soumettant également aux loix civiles, orthodoxes, ariens, & idolâtres ; jugeant les Goths par les loix gothiques, & les Romains par les loix romaines, présidant par ses commissaires aux élections des évêques, défendant la simonie, appaisant des schismes. Deux papes se disputaient la chaire épiscopale ; il nomma le pape *Simmaque*, & ce pape *Simmaque* étant accusé, il le fit juger par ses *Missi Dominici*.

Atalaric son petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ses royaumes, par un édit qui fut observé ; édit rédigé par *Cassiodore* son ministre, qui depuis se retira au Mont-Cassin, & embrassa la règle de *St. Benoît* ; édit auquel le pape *Jean II* se soumit sans difficulté.

Quand *Bélizaire* vint en Italie, & qu'il la remit sous le pouvoir impérial, on sait qu'il exila le pape *Silverius*, & qu'en cela il ne passa point les bornes

de son autorité, s'il passa celles de la justice. *Bélizaire*, & ensuite *Narsès* ayant arraché Rome au joug de Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains, inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévasté & déchiré par des sauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Albonin* fondateur de cette nouvelle dynastie, n'était qu'un brigand barbare; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politesse, la religion des vaincus. C'est ce qui n'était pas arrivé aux premiers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage grossier, & leurs mœurs encor plus agrestes. La nation Lombarde était d'abord composée de payens & d'ariens. Leur roi *Rotharis* publia vers l'an 640 un édit qui donna la liberté de professer toutes sortes de religions, de sorte qu'il y avait dans presque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laissaient vivre paisiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encor dans les villages.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont jusqu'à Brindes & à la terre d'Otrante; il renfermait Bénévent, Bari, Tarente; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'Orient. L'église romaine avait donc passé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *Exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur; mais il ne résidait point dans cette ville presqu'abandonnée à elle-même. Son séjour était à Ravenne, d'où il envoyait ses ordres au duc ou préfet de Rome, & aux sénateurs qu'on appellait encor *Pères conscripts*. L'apparence du gouvernement municipal subsistait toujours dans cette ancienne capitale si déchue, & les sentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils se soutenaient par l'exemple de Venise, république fondée d'abord par la crainte & par la misère, & bientôt élevée par le commerce, & par le courage. Venise était déja si puissante, qu'elle

rétablit au huitiéme siécle l'exarque *Scolasticus* qui avait été chassé de Ravenne.

Quelle était donc aux septiéme & huitiéme siécles la situation de Rome ? Celle d'une ville malheureuse, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaissant toûjours les empereurs pour ses maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la désolation de la ville. Ils en étaient souvent les consolateurs & les pères, mais toûjours sujets ; ils ne pouvaient être consacrés qu'avec la permission expresse de l'exarque. Les formules par lesquelles cette permission était demandée & accordée, subsistent encore (*a*). Le clergé romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de *sa Béatitude* auprès du gouverneur ; ensuite le pape envoyait à ce métropolitain sa profession de foi.

Le roi Lombard *Astolphe* s'empara enfin de tout l'exarcat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarcat de Ravenne, *Astolphe* prétendit avoir Rome par le droit de sa conquête. Le pape *Etienne II* seul défenseur des malheureux Romains, envoya demander du secours à l'empereur *Constantin* surnommé *Copronyme*. Ce misérable empereur envoya pour tout secours un officier du palais avec une lettre pour le roi Lombard. C'est cette faiblesse des empereurs Grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'Occident, & de la grandeur pontificale.

Vous ne voyez avant ce tems aucun évêque qui ait aspiré à la moindre autorité temporelle, au moindre

(*a*) Dans le *Diarium Romanum*.

dre territoire. Comment l'auraient-ils ofé ? leur légiflateur fut un pauvre qui catéchifa des pauvres. Les fucceffeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que fous *Conftantin premier*, mais cet empereur ne fouffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un feul village. Ce ne peut être que dans des tems d'anarchie que les papes ayent obtenu quelques feigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit & tout tombe avec le tems.

Lorfqu'on paffe de l'hiftoire de l'empire Romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on reffemble à un voyageur, qui au fortir d'une ville fuperbe fe trouve dans des déferts couverts de ronces. Vingt jargons barbares fuccèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au-lieu de ces fages loix qui gouvernaient la moitié de notre hémifphère, on ne trouve plus que des coutumes fauvages. Les cirques, les amphithéatres élevés dans toutes les provinces font changés en mafures couvertes de paille. Ces grands chemins fi beaux, fi folides, établis du pied du capitole jufqu'au mont Taurus, font couverts d'eaux croupiffantes. La même révolution fe fait dans les efprits, & *Grégoire* de Tours, le moine de St. Gal *Frédegaire*, font nos *Polybes* & nos *Tite-Lives*. L'entendement humain s'abrutit dans les fuperftitions les plus lâches & les plus infenfées. Ces fuperftitions font portées au point que des moines deviennent feigneurs & princes. Ils ont des efclaves, & ces efclaves n'ofent pas même fe plaindre. L'Europe entière croupit dans cet aviliffement jufqu'au feiziéme fiécle, & n'en fort que par des convulfions terribles.

CHAPITRE TREIZIÉME.

Origine de la puiſſance des papes. Digreſſion ſur le ſacre des rois. Lettre de St. Pierre à Pepin, maire de France, devenu roi. Prétendues donations au St. Siége.

IL n'y a que trois manières de ſubjuguer les hommes, celle de les policer en leur propoſant des loix, celle d'employer la religion pour appuyer ces loix, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre; je n'en connais pas une quatriéme. Toutes les trois demandent des circonſtances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première; encor sont-ils ſuſpects. *Charlemagne*, *Clovis*, *Théodoric*, *Albouin*, *Alaric*, ſe ſervirent de la troiſiéme; les papes employèrent la ſeconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit ſur Rome, que *St. Auguſtin* n'en aurait eu, par exemple, à la ſouveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même *St. Pierre* aurait demeuré à Rome, comme on l'a dit, ſur ce qu'une de ſes épitres eſt datée de Babilone, quand même il eût été évêque de Rome, dans un tems où il n'y avait certainement aucun ſiége particulier, ce ſéjour dans Rome ne pouvait donner le trône des *Céſars*; & nous avons vu que les évêques de Rome ne ſe regardèrent pendant ſept cent ans que comme des ſujets.

Rome tant de fois ſaccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, preſſée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui falait du repos: elle l'aurait goûté ſi elle avait pu dès-lors être

gouvernée par son évêque, comme le furent depuis tant de villes d'Allemagne; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encor reçu dans l'opinion des chrêtiens, qu'un évêque pût être souverain, quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du sacerdoce & de l'empire dans d'autres religions.

Le pape *Grégoire III* recourut le premier à la protection des Francs contre les Lombards, & contre les empereurs. *Zacharie* son successeur, animé du même esprit, reconnut *Pepin*, ou *Pipin*, maire du palais, usurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que *Pepin*, qui n'était que premier ministre, fit demander d'abord au pape, quel était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite? & que le pape décida que le ministre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie; mais ce qui est vrai, c'est que le pape *Etienne III* appella *Pepin* à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jetter aux pieds de *Pepin*, & ensuite le couronner avec des cérémonies qu'on appellait *Sacre*. C'était une imitation d'un ancien appareil judaïque. *Samuël* avait versé de l'huile sur la tête de *Saül*. Les rois Lombards se faisaient aussi sacrer; les ducs de Bénévent même avaient adopté cet usage. On employait l'huile dans l'installation des évêques; & on croyait imprimer un caractère de sainteté au diadême, en y joignant une cérémonie épiscopale. Un roi Goth, nommé *Vamba*, fut sacré en Espagne avec de l'huile bénite en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie, que les Espagnols n'ont pas renouvellée.

Pepin ne fut donc pas le premier roi sacré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déja reçu cette onction de l'Anglais *Boniface*, missionnaire en Allemagne, & évêque de Mayence, qui ayant

voyagé longtems en Lombardie, le sacra suivant l'usage de ce pays.

Remarquez attentivement que ce *Boniface* avait été créé évêque de Mayence par *Carloman*, frère de l'usurpateur *Pepin*, sans aucun concours du pape, sans que la cour romaine influât alors sur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs. Rien ne vous convaincra plus que toutes les loix civiles & ecclésiastiques sont dictées par la convenance, que la force les maintient, que la faiblesse les détruit, & que le tems les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité suprême, & ne l'avaient pas. Les papes sous le joug des rois Lombards auraient laissé toute la puissance ecclésiastique en France au premier Franc qui les aurait délivrés du joug en Italie.

Le pape *Etienne* avait plus besoin de *Pepin*, que *Pepin* n'avait besoin de lui; il y paraît bien, puisque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveller son sacre par l'évêque de Rome dans l'église de St. Denis: ce fait paraît singulier; on ne se fait pas couronner deux fois, quand on croit la première cérémonie suffisante. Il paraît donc que dans l'opinion des peuples, un évêque de Rome était quelque chose de plus saint, de plus autorisé, qu'un évêque d'Allemagne; que les moines de St. Denis, chez qui se faisait le second sacre, attachaient plus d'efficacité à l'huile répandue sur la tête d'un Franc, par un évêque Romain, qu'à l'huile répandue par un missionnaire de Mayence, & que le successeur de *St. Pierre* avait plus droit qu'un autre de légitimer une usurpation.

Pepin fut le premier roi sacré en France, & non le seul qui l'y ait été par un pontife de Rome: car *Innocent III* couronna depuis, & sacra *Louis le jeune* à Rheims. *Clovis* n'avait été ni couronné, ni sacré roi par l'évêque *Remi*. Il y avait longtems qu'il régnait

quand il fut batisé. S'il avait reçu l'onction royale, ses successeurs auraient adopté une cérémonie si solemnelle, devenue bientôt nécessaire. Aucun ne fut sacré jusqu'à *Pepin*, qui reçut l'onction dans l'abbaye de St. Denis.

Ce ne fut que trois cent ans après *Clovis* que l'archevêque de Rheims *Hincmar* écrivit qu'au sacre de *Clovis* un pigeon avait apporté du ciel une phiole qu'on appelle la *sainte ampoule*. Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de sacrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le tems, comme tous les autres usages : & ces prélats longtems après sacrèrent les rois, depuis *Philippe I* jusqu'à *Henri IV*, qui fut couronné à Chartres, & oint de l'ampoule de *St. Martin*, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de *St. Remi*.

Il est vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles semblent ajouter à la vénération des peuples.

Il n'est pas douteux que cette cérémonie du sacre, aussi-bien que l'usage d'élever les rois Francs, Goths & Lombards sur un bouclier, ne vinssent de Constantinople. L'empereur *Cantaçusène* nous apprend lui-même que c'était un usage immémorial d'élever les empereurs sur un bouclier soutenu par les grands officiers de l'empire & par le patriarche ; après quoi l'empereur montait du trône au pupître de l'église, & le patriarche faisait le signe de la croix sur sa tête, avec un plumasseau trempé dans de l'huile bénite ; les diacres apportaient la couronne. Le principal officier, ou le prince du sang impérial le plus proche, mettait la couronne sur la tête du nouveau césar. Le patriarche & le peuple criaient, *Il en est digne.* Mais au sacre des rois d'Occident, l'évêque dit au peuple : *Voulez-vous ce roi ?* Et ensuite le roi fait serment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

Le pape *Etienne* ne s'en tint pas avec *Pepin* à cette cérémonie; il défendit aux Français, sous peine d'excommunication, de se donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chassé de sa patrie, & suppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des loix, sa politique prenait une autorité qui assurait celle de *Pepin*; & ce prince, pour mieux jouïr de ce qui ne lui était pas dû, laissait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues Capet en France, & *Conrad* en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'est pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les esprits un si grand respect pour la cérémonie faite par le pape à St. Denis, qu'*Eginbart* secrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès, que le *roi Hilderic fut déposé par ordre du pape Etienne*.

Tous ces événemens ne sont qu'un tissu d'injustice, de rapine, de fourberie. Le premier des domestiques d'un roi de France dépouillait son maître *Hilderic III*, l'enfermait dans le couvent de St. Bertin, tenait en prison le fils de son maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie; un pape venait de Rome consacrer ce brigandage.

On croirait que c'est une contradiction que ce pape fût venu en France se prosterner aux pieds de *Pepin*, & disposer ensuite de la couronne : mais non; ces prosternemens n'étaient regardés alors que comme le sont aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien usage de l'Orient. On saluait les évêques à genoux; les évêques saluaient de même les gouverneurs de leurs diocèses. *Charles* fils de *Pepin* avait embrassé les pieds du pape *Etienne* à St. Maurice en Valais : *Etienne* embrassa ceux de *Pepin*. Tout cela était sans conséquence. Mais peu-à-peu les papes attribuèrent à eux seuls cette mar-

que de respect. On prétend que le pape *Adrien I* fut celui qui exigea qu'on ne parût jamais devant lui sans lui baiser les pieds. Les empereurs & les rois se soumirent depuis comme les autres à cette cérémonie, qui rendait la religion romaine plus vénérable aux peuples.

On nous dit que *Pepin* passa les monts en 754, que le Lombard *Astolphe* intimidé par la seule présence du Franç, céda aussi-tôt au pape tout l'exarcat de Ravenne, que *Pepin* repassa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'*Astolphe* au-lieu de donner Ravenne au pape, mit le siége devant Rome. Toutes les démarches de ces tems-là étaient si irrégulières, qu'il se pourait à toute force que *Pepin* eût donné aux papes l'exarcat de Ravenne qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation singulière du bien d'autrui, sans prendre aucune mesure pour la faire exécuter. Cependant il est bien peu vraisemblable qu'un homme tel que *Pepin*, qui avait détrôné son roi, n'ait passé en Italie avec une armée que pour y aller faire des présens. Rien n'est plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire *Anastase*, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de *Pepin*, est le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, mais les meilleurs publicistes d'Allemagne la réfutent aujourd'hui.

Il régnait alors dans les esprits un mélange bizarre de politique & de simplicité, de grossiéreté & d'artifice, qui caractérise bien la décadence générale. *Etienne* feignit une lettre de *St. Pierre*, adressée du ciel à *Pepin* & à ses enfans; elle mérite d'être rapportée; la voici;
„ *Pierre* appellé apôtre par JESUS-CHRIST fils du
„ DIEU vivant, &c... Comme par moi toute l'église
„ catholique apostolique romaine, mère de toutes les
„ autres églises, est fondée sur la pierre, & afin qu'*E-*
„ *tienne* évêque de cette douce église romaine, &

„ que la grace & la vertu ſoient pleinément accordées
„ du Seigneur notre DIEU pour arracher l'égliſe de
„ DIEU des mains des perſécuteurs. A vous excellens
„ *Pepin*, *Charles*, & *Carloman* trois rois, & à tous
„ ſaints évêques & abbés, prêtres & moines, & même
„ aux ducs, aux comtes, & aux peuples, moi *Pierre*
„ apôtre, &c... je vous conjure, & la vierge *Marie*
„ qui vous aura obligation, vous avertit, & vous
„ commande, auſſi-bien que les trônes, les domina-
„ tions... Si vous ne combattez pour moi, je vous
„ déclare par la Ste. Trinité & par mon apoſtolat, que
„ vous n'aurez jamais de part au paradis. " (*a*)

La lettre eut ſon effet. *Pepin* paſſa les Alpes pour la ſeconde fois. Il aſſiégea Pavie, & fit encor la paix avec *Aſtolphe*. Mais eſt-il probable qu'il ait paſſé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape *Etienne?* Pourquoi *St. Pierre* dans ſa lettre ne parle-t-il pas d'un fait ſi important? Pourquoi ne ſe plaint-il pas à *Pepin* de n'être pas en poſſeſſion de l'exarcat? Pourquoi ne le redemande-t-il pas expreſſément?

Tout ce qui eſt vrai, c'eſt que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toûjours ſubjuguer l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares; non que l'Italie ſoit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée; les villes bâties, accrues & embellies par les Romains, ſubſiſtaient; & la réputation de l'Italie tenta toûjours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si *Pepin* avait pu prendre la Lombardie, comme fit *Charlemagne*, il l'aurait priſe ſans doute; & s'il conclut un traité avec *Aſtolphe*, c'eſt qu'il y fut obligé. Uſurpateur de la France, il n'y était pas affermi. Il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de Gaſcogne, dont les droits ſur ces pays valaient mieux que les ſiens ſur la France. Comment

(*a*) Comment accorder tant d'artifice & tant de bêtiſe! c'eſt que les hommes ont toûjours été fourbes, & qu'alors ils étaient fourbes & groſſiers.

donc aurait-il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y ſoutenir ſon uſurpation ?

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru. On eſt donc réduit à douter. C'eſt le parti qu'il faut prendre ſouvent en hiſtoire comme en philoſophie. Le St. Siége d'ailleurs n'a pas beſoin de ces titres équivoques ; le tems lui a donné des droits auſſi réels ſur ſes états, que les autres ſouverains de l'Europe en ont ſur les leurs. Il eſt certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays ; que ces patrimoines étaient reſpectés, qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toſcane, à Spolette, dans les Gaules, en Sicile, & juſques dans la Corſe, avant que les Arabes ſe fuſſent rendus maîtres de cette iſle au huitiéme ſiécle. Il eſt à croire que *Pepin* fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans le pays de la Romagne, & qu'on l'appella le patrimoine de l'exarcat. C'eſt probablement ce mot de *patrimoine* qui fut la ſource de la mépriſe. Les auteurs poſtérieurs ſuppoſèrent dans des tems de ténèbres, que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient ſeulement poſſédé des villes & des territoires.

Si quelque pape ſur la fin du huitiéme ſiécle prétendit être au rang des princes, il paraît que c'eſt *Adrien I.* La monnoie qui fut frappée en ſon nom (ſi cette monnoie fut en effet fabriquée de ſon tems) fait voir qu'il eut les droits régaliens ; & l'uſage qu'il introduiſit de ſe faire baiſer les pieds, fortifie encor cette conjecture. Cependant il reconnut toûjours l'empereur Grec pour ſon ſouverain. On pouvait très bien rendre à ce ſouverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle appuiée de l'autorité du miniſtère eccléſiaſtique.

Voyez par quels degrés la puiſſance pontificale de Rome s'eſt élevée. Ce ſont d'abord des pauvres qui

instruisent des pauvres dans les souterrains de Rome; ils sont au bout de deux siécles à la tête d'un troupeau considérable. Ils sont riches & respectés sous *Constantin*; ils deviennent patriarches de l'Occident; ils ont d'immenses revenus & des terres; enfin ils deviennent de grands souverains; mais c'est ainsi que tout s'est écarté de son origine. Si les fondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient sur leurs trônes des Goths, des Tartares & des Turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en Occident par la translation de l'empire, il est nécessaire de vous faire une idée de l'église de l'Orient. Les disputes de cette église ne servirent pas peu à cette grande révolution.

CHAPITRE QUATORZIÉME.

Etat de l'église en Orient avant CHARLEMAGNE. *Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.*

QUe les usages de l'église grecque & de la latine ayent été différens comme leurs langues; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix n'ayent pas été les mêmes; que les Grecs priassent debout, & les Latins à genoux, ce n'est pas ce que j'examine. Ces différentes coutumes ne mirent point aux prises l'Orient & l'Occident; elles servaient seulement à nourrir l'aversion naturelle des nations devenues rivales. Les Grecs surtout qui n'ont jamais reçu le batême que par immersion, en se plongeant dans les cuves des baptistéres, haïssaient les Latins, qui en faveur des chrétiens septentrionaux introduisirent le batême par

aspersion. Mais ces oppositions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'Occident, fut inconnue aux églises d'Orient. Les évêques sous les yeux du maître restèrent sujets; mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disputes.

La simplicité des premiers tems disparut sous le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine; car le fondateur de la religion n'ayant jamais rien écrit, & les hommes voulant tout savoir, chaque mystère fit naître des opinions, & chaque opinion coûta du sang.

C'est une chose très remarquable, que de près de quatre-vingt sectes qui avaient déchiré l'église depuis sa naissance, aucune n'avait eu un Romain pour auteur, si on excepte *Novatian*, qu'à peine encor on peut regarder comme un hérétique. Aucun Romain dans les cinq premiers siécles ne fut compté ni parmi les péres de l'église, ni parmi les hérésiarques. Il semble qu'ils ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome il n'y en eut qu'un seul qui favorisa un de ces systêmes condamnés par l'église; c'est le pape *Honorius I.* On l'accuse encor tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir sa mémoire; mais si on se donne la peine de lire sa fameuse lettre pastorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté à JESUS-CHRIST, on verra un homme très sage. *Nous confessons*, dit-il, *une seule volonté dans* JESUS-CHRIST. *Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autorisent à penser autrement: mais de savoir si à cause des œuvres de divinité & d'humanité qui sont en lui, on doit entendre une opération*

ou deux, c'est ce que je laisse aux grammairiens, & ce qui n'importe guères. (a)

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les disputes des Grecs étaient des disputes de mots, & qu'on aurait dû assoupir ces querelles de sophistes dont les suites ont été si funestes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'église eût été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on savoir si le fils était consubstantiel au père, ou seulement de même nature, ou d'une nature inférieure ? Le monde chrétien fut partagé ; la moitié persécuta l'autre, & en fut persécutée. Voulut-on savoir si la mère de JESUS-CHRIST était la mère de DIEU, ou de JESUS ? si le CHRIST avait deux natures & deux volontés dans une même personne, ou deux personnes & une volonté, ou une volonté & une personne ? Toutes ces disputes, nées dans Constantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des séditions. Un parti anathématisait l'autre ; la faction dominante condamnait à l'exil, à la prison, à la mort, & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui se vengeait à son tour par les mêmes armes.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans le paganisme ; la raison en est, que les payens dans leurs erreurs grossières, n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles, encore moins les séculiers, ne s'assemblèrent jamais juridiquement pour disputer.

Dans le huitiéme siécle on agita dans les églises d'Orient s'il falait rendre un culte aux images. La loi

(a) En effet toutes les misérables querelles des théologiens n'ont jamais été que des disputes de grammaire, fondées sur des équivoques, sur des questions absurdes inintelligibles qu'on a mises pendant quinze cent ans à la place de la vertu.

de *Moïse* l'avait expreſſément défendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée ; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cent ans, n'avaient même jamais ſouffert d'images dans leurs aſſemblées.

Peu-à-peu la contume s'introduiſit partout d'avoir chez ſoi des crucifix. Enſuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confeſſeurs. Il n'y avait point encore d'autels érigés pour les ſaints, point de meſſes célébrées en leur nom. Seulement, à la vue d'un crucifix & de l'image d'un homme de bien, le cœur, qui ſurtout dans ces climats a beſoin d'objets ſenſibles, s'excitait à la piété.

Cet uſage s'introduiſit dans les égliſes. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393 *St. Epiphane* arracha d'une égliſe de Syrie une image devant laquelle on priait. Il déclara que la religion chrêtienne ne permettait pas ce culte : & ſa ſévérité ne cauſa point de ſchiſme.

Enfin cette pratique pieuſe dégénéra en abus, comme toutes les choſes humaines. Le peuple, toûjours groſſier, ne diſtingua point DIEU & les images. Bientôt on en vint juſqu'à leur attrribuer des vertus & des miracles. Chaque image guériſſait une maladie. On les mêla même aux ſortilèges, qui ont preſque toûjours ſéduit la crédulité du vulgaire. Je dis non-ſeulement le vulgaire du peuple, mais celui des princes, & même celui des ſavans.

En 727 l'empereur *Léon* l'Iſaurien voulut, à la perſuaſion de quelque évêques, déraciner l'abus ; mais, par un abus peut-être plus grand, il fit effacer toutes les peintures. Il abattit les ſtatues & les repréſentations de JESUS-CHRIST avec celles des ſaints ; en ôtant ainſi tout-d'un-coup aux peuples les objets de leur culte, il

les révolta ; on désobéït : il persécuta ; il devint tyran, parce qu'il avait été imprudent.

Il est honteux pour notre siécle qu'il y ait encor des compilateurs qui répètent cette ancienne fable, que deux Juifs avaient prédit l'empire à *Léon*, & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolit le culte des images ; comme s'il eût importé à des Juifs que les chrêtiens eussent ou non des figures dans leurs églises. Les historiens qui croyent qu'on peut ainsi prédire l'avenir, sont bien indignes d'écrire ce qui s'est passé.

Son fils, *Constantin Copronyme*, fit passer en loi civile & ecclésiastique l'abolition des images. Il tint à Constantinople un concile de trois cent trente-huit évêques ; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte, reçu dans plusieurs églises, & surtout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir aussi aisément les moines, qu'il avait en horreur, & qu'il n'appellait que les abominables ; mais il ne put y réussir : ces moines, déja fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs saints.

Les papes *Grégoire II* & *III*, & leurs successeurs, ennemis secrets des empereurs, & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces sortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légérement employées. Mais soit que ce vieux respect pour les successeurs des *Césars* contint encore les métropolitains de Rome, soit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits, ces dispenses du serment de fidélité seraient méprisées dans Constantinople, où l'église patriarchale s'égalait au moins à celle de Rome, les papes tinrent deux conciles en 728, & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images serait excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'empereur. Ils songèrent dès-lors plus à négocier qu'à disputer. *Gré-*

goire II ſe rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple ſoulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. *Grégoire III* ſe conduiſit ſuivant les mêmes principes. Quelques auteurs Grecs poſtérieurs voulant rendre les papes odieux, ont écrit que *Grégoire II* excommunia & dépoſa l'empereur, & que tout le peuple Romain reconnut *Grégoire II* pour ſon ſouverain. Ces Grecs ne ſongeaient pas que les papes qu'ils voulaient faire regarder comme des uſurpateurs, auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puiſſance des ſuffrages du peuple Romain : Ils euſſent été ſouverains de Rome à plus juſte titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'eſt ni vraiſemblable, ni vrai, que les Romains menacés par *Léon* l'Iſaurien, preſſés par les Lombards, euſſent élu leur évêque pour ſeul maître, quand ils avaient beſoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un ſi beau droit au rang des *Céſars*, ils n'auraient pas depuis transféré ce droit à *Charlemagne*.

CHAPITRE QUINZIÉME.

De CHARLEMAGNE. *Son ambition, ſa politique. Il dépouille ſes neveux de leurs états. Oppreſſion & converſion des Saxons, &c.*

LE royaume de *Pepin*, ou *Pipin*, s'étendait de la Bavière aux Pyrénées & aux Alpes. *Karl* ſon fils, que nous reſpectons ſous le nom de *Charlemagne*, recueillit cette ſucceſſion toute entière ; car un de ſes frères était mort après le partage, & l'autre s'était fait moine auparavant au monaſtère de St. Sylveſtre. Une eſpèce de piété qui ſe mêlait à la barbarie de ces tems, enferma plus d'un prince dans le cloître ; ainſi *Rachis*, roi des Lombards, un *Carloman*, frère de *Pepin*, un duc d'Aquitaine, avaient

pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait presque alors que cet ordre dans l'Occident. Les couvens étaient riches, puissans, respectés ; c'étaient des asyles honorables pour ceux qui cherchaient une vie paisible. Bientôt après ces asyles furent les prisons des princes détrônés.

La réputation de *Charlemagne* est une des plus grandes preuves que les succès justifient l'injustice & donnent la gloire. *Pepin* son père avait partagé en mourant ses états entre ses deux enfans, *Karlman*, ou *Carloman*, & *Karl*. Une assemblée solemnelle de la nation avait ratifié le testament. *Carloman* avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suisse & l'Alsace, & quelques pays circonvoisins. *Karl* ou *Charles* jouïssait de tout le reste. Les deux frères furent toûjours en mésintelligence. *Carloman* mourut subitement, & laissa une veuve & deux enfans en bas âge. *Charles* s'empara d'abord de leur patrimoine. La mère fut obligée de fuir avec ses enfans chez le roi des Lombards *Désidérius*, que nous nommons *Didier*, ennemi naturel des Francs ; ce *Didier* était beau-père de *Charlemagne*, & ne l'en haïssait pas moins, parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que *Charlemagne* ne respecta pas plus le droit naturel & les liens du sang que les autres conquérans.

Pepin son père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les états que posséda *Charlemagne*. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis, rendaient hommage & payaient tribut.

Deux voisins pouvaient être redoutables à ce vaste état, les Germains septentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre, conquise par les Anglo-Saxons, partagée en sept dominations, toûjours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecosse, & avec les Danois, était sans politique & sans puissance. L'Italie, faible

ble & déchirée, n'attendait qu'un nouveau maître qui voulût s'en emparer.

Les Germains feptentrionaux étaient alors appellés Saxons. On connaiffait fous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véfer & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient payens, ainfi que tout le feptentrion. Leurs mœurs & leurs loix étaient les mêmes que du tems des Romains. Chaque canton fe gouvernait en république; mais ils élifaient un chef pour la guerre. Leurs loix étaient fimples comme leurs mœurs, leur religion groffière: ils facrifiaient, dans les grands dangers, des hommes à la Divinité, ainfi que tant d'autres nations; car c'eft le caractère des barbares, de croire la Divinité malfaifante: les hommes font DIEU à leur image. Les Francs quoique déja chrétiens, eurent fous *Théodebert* cette fuperftition horrible: ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport de *Procope*, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainfi que les Juifs, avaient commis ces facrilèges par piété. D'ailleurs les Saxons avaient confervé les anciennes mœurs germaniques, leur fimplicité, leur fuperftition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient furtout gardé l'efprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur gloire. Ce font eux qui fous le nom de Cattes, de Chéruskes & de Bructères, avaient vaincu *Varus*, & que *Germanicus* avait enfuite défaits.

Une partie de ces peuples vers le cinquiéme fiécle, appellée par les Bretons infulaires contre les habitans de l'Ecoffe, fubjugua la Bretagne qui touche à l'Ecoffe, & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déja paffé au troifiéme fiécle; & au tems de *Conftantin*, les côtes de cette ifle étaient appellées les côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique, & le plus grand guerrier de son siécle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement. Leur pays n'avait point encor ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans : les riches mines de Goslar & de Friedberg, dont on a tiré tant d'argent, n'étaient point découvertes ; elles ne le furent que sous *Henri l'oiseleur*. Point de richesses accumulées par une longue industrie, nulle ville digne de l'ambition d'un usurpateur. Il ne s'agissait que d'avoir pour esclaves des millions d'hommes qui cultivaient la terre sous un climat triste, qui nourrissaient leurs troupeaux, & qui ne voulaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cent chevaux, & de quelques vaches que *Pepin* avait exigé d'eux, & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils sur eux ? Le même droit que ces Saxons avaient eu sur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés ; car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défense rigoureuse de vendre des cuirasses aux Saxons. Cette différence des armes, jointe à la discipline, avait rendu les Romains vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin *Charlemagne*.

Le général de la plûpart de ces peuples était ce fameux *Vitikind*, dont on fait aujourd'hui descendre les principales maisons de l'empire : homme tel qu'*Arminius*, mais qui eut enfin plus de faiblesse. *Charles* prend d'abord la fameuse bourgade d'Eresbourg ; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de forteresse. Il fait égorger les habitans ; il y pille & rase ensuite le principal temple du pays, élevé autrefois au Dieu *Tanfana*, principe universel, si jamais ces sauvages ont connu un principe universel. Il

était alors dédié au Dieu *Irminsul* ; soit que ce Dieu fût celui de la guerre, l'*Ares* des Grecs, le *Mars* des Romains, soit qu'il eût été consacré au célèbre *Herman Arminius*, vainqueur de *Varus* & vengeur de la liberté germanique.

On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole renversée. On pénétra jusqu'au Véser avec l'armée victorieuse. Tous ces cantons se soumirent. *Charlemagne* voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ses états à d'autres conquêtes, il leur laisse des missionnaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitaient vers le Véser, se trouvèrent en un an chrétiens, mais esclaves.

Vitikind, retiré chez les Danois, qui tremblaient déja pour leur liberté & pour leurs Dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église, & ses Saxons désespérés, qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque, qui a le tems de fuir & de s'embarquer. Il détruit le christianisme, qu'on n'avait embrassé que par la force. Il vient jusqu'auprès du Rhin, suivi d'une multitude de Germains. Il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce prince accourt : il défait à son tour *Vitikind* ; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général ; & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Dannemarck, il fait massacrer quatre mille cinq cent prisonniers au bord de la petite rivière d'Alre. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles, un tel châtiment aurait été une sévérité horrible ; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs loix, c'est l'action d'un

brigand, que d'illuftres fúccès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand-homme.

Il falut encore trois victoires avant d'accabler ces peuples fous le joug. Enfin, le fang cimenta le chriftianifme & la fervitude. *Vitikind* lui-même, laffé de fes malheurs, fut obligé de recevoir le batême, & de vivre déformais tributaire de fon vainqueur.

Charles pour mieux s'affurer du pays, tranfporta environ dix mille familles faxonnes en Flandre, en France & dans Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe qui tranfporte ainfi des peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations, mais aucun fouverain qui établiffe ainfi des colonies fuivant l'ancienne méthode romaine; c'eft la preuve de la politique & de l'excès du defpotifme, de contraindre ainfi les hommes à quitter le lieu de leur naiffance. *Charles* joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des efpions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne font cruels que dans la guerre: la paix amène des mœurs & des loix plus douces. *Charlemagne* au contraire fit des loix qui tenaient de l'inhumanité de fes conquêtes.

Il inftitua une jurifdiction plus abominable que l'inquifition ne le fut depuis. C'était la cour Veimique, ou la cour de Veftphalie dont le fiége fubfifta longtems dans le bourg de Dortmund. Les juges prononçaient peine de mort fur des délations fecrettes, fans appeller les accufés. On dénonçait un Saxon poffeffeur de quelques beftiaux, de n'avoir pas jeûné en carême. Les juges le condamnaient, & on envoyait des affaffins qui l'exécutaient & qui faififfaient fes vaches. Cette cour étendit bientôt fon pouvoir fur toute l'Allemagne: il n'y a point d'exemple d'une telle tyrannie, & elle était exercée fur des peuples

libres. Et *Daniel* ne dit pas un mot de cette cour Veimique ! & *Véli* qui a écrit ſa féche hiſtoire n'a pas été inſtruit de ce fait ſi public ! & il appelle *Charlemagne* religieux monarque, ornement de l'humanité.

Ayant vu comment ce conquérant traita les Germains, obſervons comment il ſe conduiſit avec les Arabes d'Eſpagne. Il arrivait déja parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les gouverneurs ſe rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragoſſe s'étaient mis ſous la protection de *Pepin.* L'émir de Sarragoſſe, nommé *Ibnal Arabi*, c'eſt-à-dire, *Ibnal* l'Arabe, en 778 vient juſqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le ſoutenir contre ſon ſouverain. Le prince Français prit le parti de ce muſulman ; mais il ſe donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres ſoins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins ; mais après quelques avantages ſur les frontières d'Eſpagne, ſon arrière-garde eſt défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pyrénées, par les chrétiens mêmes de ces montagnes, mêlés aux muſulmans. C'eſt-là que périt *Roland* ſon neveu. Ce malheur eſt l'origine de ces fables qu'un moine écrivit au onziéme ſiécle, ſous le nom de l'archevêque *Turpin*, & qu'enſuite l'imagination de l'*Arioſte* a embellies. On ne ſait point en quel tems *Charles* eſſuya cette diſgrace ; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de ſa défaite. Content d'aſſurer ſes frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embraſſe que ce qu'il peut retenir, & régle ſon ambition ſur les conjonctures qui la favoriſent.

CHAPITRE SEIZIÉME.

CHARLEMAGNE *empereur d'Occident.*

C'Eſt à Rome & à l'empire d'Occident que cette ambition aſpirait. La puiſſance des rois de Lombardie était le ſeul obſtacle ; l'égliſe de Rome, & toutes les égliſes ſur leſquelles elle influait ; les moines, déja puiſſans, les peuples, déja gouvernés par eux, tout appellait *Charlemagne* à l'empire de Rome. Le pape *Adrien*, né Romain, homme d'un génie adroit & ferme, applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi Lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-ſœur de *Charles* s'était réfugiée avec ſes enfans.

Les mœurs & les loix de ce tems-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. *Charles* avait épouſé cette fille du roi Lombard dans le tems qu'il avait déja, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir pluſieurs à la fois. *Grégoire* de Tours rapporte que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic* avaient plus d'une épouſe. *Charles* répudie la fille de *Didier* ſans aucune raiſon, ſans aucune formalité.

Le roi Lombard qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut ſurprendre Rome, & s'aſſurer de la perſonne du pape ; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. *Charles* envoye des ambaſſadeurs pour gagner du tems. Il redemande au roi de Lombardie ſa belle-ſœur & ſes deux neveux. Non-ſeulement *Didier* refuſe ce ſacrifice, mais il veut faire ſacrer rois ces deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. *Charlemagne* vient de Thionville à Genève, tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays ſouf-

crivirent toûjours aux volontés d'un conquérant habile. Il passe le Mont-Cenis, il entre dans la Lombardie. *Didier* après quelques défaites s'enferme dans Pavie sa capitale ; *Charlemagne* l'y assiége au milieu de l'hyver. La ville, réduite à l'extrémité, se rend après un siége de six mois. Ainsi finit ce royaume des Lombards, qui avaient détruit en Italie la puissance Romaine, & qui avaient substitué leurs loix à celles des empereurs. *Didier*, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monastère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que son fils allait inutilement demander des secours dans Constantinople à ce fantôme d'empire Romain, détruit en Occident par ses ancêtres. Il faut remarquer que *Didier* ne fut pas le seul souverain que *Charlemagne* enferma ; il traita ainsi un duc de Bavière & ses enfans.

La belle-sœur de *Charles* & ses deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les historiens ne nous apprennent point s'ils furent aussi confinés dans un monastère, ou mis à mort.

Charlemagne n'osait pas encor se faire souverain de Rome ; il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il se fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza. La justice s'administrait toûjours à Rome, au nom de l'empereur Grec. Les papes recevaient de lui la confirmation de leur élection. C'était l'usage que le sénat écrivît à l'empereur ou à l'exarque de Ravenne, quand il y en avait un : *Nous vous supplions d'ordonner la consécration de notre père & pasteur.* On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'élu était obligé de prononcer deux professions de foi. Il y a loin de là à la thiare ; mais est-il quelque grandeur qui n'ait eu de faibles commencemens ?

Charlemagne prit, ainſi que *Pepin*, le titre de *Patrice*, que *Théodoric* & *Attila* avaient auſſi daigné prendre ; ainſi ce nom d'empereur, qui dans ſon origine ne déſignait qu'un général d'armée, ſignifiait encore le maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il était, on le reſpectait, on craignait de l'uſurper ; on n'affectait que celui de *Patrice*, qui autrefois voulait dire ſénateur romain.

Les papes, déja très puiſſans dans l'égliſe, très grands ſeigneurs à Rome, & poſſeſſeurs de pluſieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préfet, le peuple, le ſénat, dont l'ombre ſubſiſtait, s'élevaient ſouvent contr'eux. Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat, rempliſſaient Rome de confuſion.

Les deux neveux d'*Adrien* conſpirèrent contre *Léon III* ſon ſucceſſeur, élu pape ſelon l'uſage par le peuple & le clergé romain. Ils l'accuſent de beaucoup de crimes ; ils animent les Romains contre lui : on traîne en priſon, on accable de coups à Rome celui qui était ſi reſpecté partout ailleurs. Il s'évade, il vient ſe jetter aux genoux du patrice *Charlemagne* à Paderborn. Ce prince qui agiſſait déja en maître abſolu, le renvoya avec une eſcorte & des commiſſaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin *Charlemagne*, maître de l'Italie, comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. *Léon III* le proclame empereur d'Occident pendant la meſſe le jour de Noël en 800. Le peuple joint ſes acclamations à cette cérémonie. *Charles* feint d'être étonné. Et notre abbé *Véli* copiſte de nos légendaires, dit, *que rien ne fut égal à ſa ſurpriſe.* Mais la vérité eſt que tout était concerté entre lui & le pape, & qu'il avait apporté des préſens immenſes qui lui aſſuraient le ſuffrage de l'évê-

que & des premiers de Rome. On voit par des chartes accordées aux Romains en qualité de patrice, qu'il avait déja brigué hautement l'empire ; on y lit ces propres mots, *Nous espérons que notre munificence poura nous élever à la dignité impériale.* (*a*)

Voilà donc le fils d'un domestique, d'un de ces capitaines Francs que *Constantin* avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de *Constantin.* D'un côté un Franc, de l'autre une famille Thrace partagent l'empire Romain. Tel est le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encore, que *Charles* avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarcat de Ravenne, qu'il y avait ajouté la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantouë, les duchés de Spolette & de Bénévent, la Sicile, Venise, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de *St. Pierre & St. Paul.*

On pourait mettre cette donation à côté de celle de *Constantin.* (*b*) On ne voit point que jamais les papes ayent possédé aucun de ces pays jusqu'au tems d'*Innocent III.* S'ils avaient eu l'exarcat, ils auraient été souverains de Ravenne & de Rome ; mais dans le testament de *Charlemagne* qu'*Eginhart* nous a conservé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines qui lui appartiennent, Rome & Ravenne, auxquelles il fait des présens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait pas, ni le duché de Bénévent, dont il avait à peine la souveraineté, encore moins Venise qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors pour la forme l'empereur d'Orient, & en recevait le titre d'*Hippatos.* Les lettres du pape *Adrien* parlent des patrimoines de

(*a*) Voyez l'annaliste *rerum italiarum* tom. II.
(*b*) Voyez les éclaircissemens.

Spolette, & de Bénévent ; mais ces patrimoines ne se peuvent entendre que des domaines que les papes possédaient dans ces deux duchés. *Grégoire VII* lui-même avoue dans ses lettres que *Charlemagne* donnait douze-cent livres de pension au St. Siége. Il n'est guères vraisemblable qu'il eût donné un tel secours à celui qui aurait possédé tant de belles provinces. Le St. Siége n'eut Benévent que longtems après, par la concession très équivoque qu'on croit que l'empereur *Henri le noir* lui en fit vers l'an 1047. Cette concession se réduisit à la ville, & ne s'étendit point jusqu'au duché. Il ne fut point question de confirmer le don de *Charlemagne*.

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'est que du tems de *Charlemagne*, les papes obtinrent en propriété une partie de la marche d'Ancone, outre les villes, les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici sur quoi je pourais me fonder. Lorsque l'empire d'Occident se renouvella dans la famille des *Othons* au dixiéme siécle, *Othon III* assigna particuliérement au St. Siége la marche d'Ancone, en confirmant toutes les concessions faites à cette église : on prétend que l'acte est faux. Il paraît donc que *Charlemagne* avait donné cette marche, & que les troubles survenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'ils perdirent ensuite le domaine utile de ce petit pays sous l'empire de la maison de Suabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés presque de tout, comme plusieurs autres souverains. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils possèdent aujourd'hui la souveraineté reconnue d'un pays de cent quatre-vingt grands milles d'Italie en longueur, des portes de Mantouë aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent milles en largeur, depuis Civita-Vecchia jusqu'au rivage d'Ancone d'une mer à

l'autre. Il a falu négocier toûjours, & ſouvent combattre pour s'aſſurer cette domination.

Tandis que *Charlemagne* devenait empereur d'Occident, régnait en Orient cette impératrice *Irène*, fameuſe par ſon courage & par ſes crimes, qui avait fait mourir ſon fils unique, après lui avoir arraché les yeux. Elle eût voulu perdre *Charlemagne*; mais trop faible pour lui faire la guerre, elle voulut, dit-on, l'épouſer, & réunir les deux empires. Ce mariage eſt une idée chimérique. Une révolution chaſſe *Irène* d'un trône qui lui avait tant coûté. *Charles* n'eut donc que l'empire d'Occident. Il ne poſſéda preſque rien dans les Eſpagnes; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques *Sarrazins*. Il n'avait rien ſur les côtes d'Afrique. Tout le reſte était ſous ſa domination.

S'il eût fait de Rome ſa capitale, ſi ſes ſucceſſeurs y euſſent fixé leur principal ſéjour, & ſurtout ſi l'uſage de partager ſes états à ſes enfans n'eût point prévalu chez les barbares, il eſt vraiſemblable qu'on eût vu renaître l'empire Romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaſte corps, que la valeur & la fortune de *Charlemagne* avaient formé; mais rien n'y contribua plus que ſes deſcendans.

Il n'avait point de capitale: ſeulement Aix-la-Chapelle était le ſéjour qui lui plaiſait le plus. Ce fut là qu'il donna des audiences, avec le faſte le plus impoſant, aux ambaſſadeurs des califes, & à ceux de Conſtantinople. D'ailleurs, il était toûjours en guerre ou en voyage, ainſi que vécut *Charles-Quint* longtems après lui. Il partagea ſes états, & même de ſon vivant, comme tous les rois de ce tems-là.

Mais enfin, quand de ſes fils qu'il avait déſignés pour régner, il ne reſta plus que ce *Louis*, ſi connu ſous le nom de *Débonnaire*, auquel il avait déja donné le

royaume d'Aquitaine, il l'associa à l'empire dans Aix-la-Chapelle, & lui commanda de prendre lui-même sur l'autel la couronne impériale, pour faire voir au monde que cette couronne n'était dûe qu'à la valeur du père & au mérite du fils, & comme s'il eût pressenti qu'un jour les ministres de l'autel voudraient disposer de ce diadême.

Il avait raison de déclarer son fils empereur de son vivant; car cette dignité, acquise par la fortune de *Charlemagne*, n'était point assurée au fils par le droit d'héritage; mais en laissant l'empire à *Louis*, & en donnant l'Italie à *Bernard* fils de son fils *Pepin*, ne déchirait-il pas lui-même cet empire, qu'il voulait conserver à sa postérité? N'était-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres? Etait-il à présumer que le neveu roi d'Italie obéïrait à son oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie?

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur aussi heureux qu'*Auguste*, aussi guerrier qu'*Adrien*, mais non tel que les *Trajans* & les *Antonins*, auxquels nul souverain n'a été comparable.

Il y avait alors en Orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puissance; c'était le célèbre calife *Aaron al Rachild*, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajouter à ces deux hommes illustres le pape *Adrien*, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur agrandissement.

La curiosité des hommes, qui pénètre dans la vie privée des princes, a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & au secret de ses plaisirs. On

a écrit qu'il avait pouffé l'amour des femmes jufqu'à jouïr de fes propres filles. On en a dit autant d'*Augufte ;* mais qu'importe au genre-humain le détail de ces faibleffes, qui n'ont influé en rien fur les affaires publiques ? L'églife a mis au nombre des faints cet homme qui répandit tant de fang, qui dépouilla fes neveux, & qui fut foupçonné d'incefte.

J'envifage fon règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui compofent aujourd'hui la France & l'Allemagne jufqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis fon avénement à l'empire. Point de révolution, point de calamité pendant ce demi-fiécle, qui par-là eft unique. Un bonheur fi long ne fuffit pas pourtant pour rendre aux hommes la politeffe & les arts. La rouille de la barbarie était trop forte, & les âges fuivans l'épaiffirent encore.

CHAPITRE DIX-SEPTIÉME.

Mœurs, gouvernement & ufages vers le tems de CHARLEMAGNE.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour confidérer les ufages, les loix, la religion, les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toûjours été des barbares, & le furent encore après *Charlemagne*. Remarquons attentivement que *Charlemagne* paraiffait ne fe point regarder comme un Franc. La race de *Clovis* & de fes compagnons Francs fut toûjours diftincte des Gaulois. L'Allemand *Pepin* & *Carl* fon fils, furent diftincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de *Carl* ou *Charlemagne*, concernant fes métairies, article 4. *Si les Francs commettent quelque délit dans nos poffeffions, qu'ils foient jugés fuivant leur loi.* Il femble par cet ordre que les Francs alors n'é-

taient pas regardés comme la nation de *Charlemagne*. A Rome la race carlovingienne paſſa toûjours pour allemande. Le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables, *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape.... tout ce que l'empereur poſſède il le tient de nous. Et comme* ZACHARIE *donna l'empire Grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant en France le nom de *Franc* prévalut toûjours. La race de *Charlemagne* fut ſouvent appellée *Franca* dans Rome même & à Conſtantinople. La cour grecque déſignait même du tems des *Othons* les empereurs d'Occident par le nom d'uſurpateurs Francs, barbares Francs ; elle affectait pour ces Francs un mépris qu'elle n'avait pas.

Le règne ſeul de *Charlemagne* eut une lueur de politeſſe qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de ſon génie.

Ses prédéceſſeurs ne furent illuſtres que par des déprédations. Ils détruiſirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marſeille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes floriſſantes qui jouiſſaient paiſiblement de leurs loix municipales, ſubordonnées aux ſages loix romaines. Un grand commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconſul à *Théodoſe*, qu'il y avait dans Autun vingt-cinq mille chefs de famille ; mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéâtres conſtruits par les Romains juſqu'au bord du Rhin, ſont démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureuſe reine *Brunehaut* conſerve quelques

lieues de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en eſt encor étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers ſur des modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre, & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & eſpagnols comme aujourd'hui. Cependant, les beaux draps ne ſe fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le reſte de l'Europe ne faiſait-il venir aucune des denrées de l'Aſie? Pourquoi toutes les commodités qui adouciſſent l'amertume de la vie, étaient-elles inconnues, ſinon parce que les ſauvages qui paſſèrent le Rhin, rendirent les autres peuples ſauvages? Qu'on en juge par ces loix ſaliques, ripuaires, bourguignonnes que *Charlemagne* lui-même confirma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'inceſte, l'empoiſonnement. Quiconque avait quatre cent ſous, c'eſt-à-dire, quatre cent écus du tems à donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cent ſous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoiſonné avec des herbes. Une ſorcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cent ſous; & cela prouve qu'alors les ſorcières ne ſe trouvaient pas ſeulement dans la lie du peuple, comme dans nos derniers ſiécles, mais que ces horreurs extravagantes étaient pratiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient, comme nous le verrons, de la poſſeſſion d'un héritage, de la validité d'un teſtament. La juriſprudence était celle de la férocité & de la ſuperſtition.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chrétienne qui devait humaniſer les hommes, n'empêche point le roi *Clovis* de faire aſſaſſiner les petits *Régas* ſes voiſins & ſes parens. Les deux

enfans de *Clodomir* font maffacrés dans Paris en 533 par un *Childebert*, & un *Clotaire* fes oncles, qu'on appelle rois de France ; & *Clodoald* le frère de ces innocens égorgés, eft invoqué fous le nom de *St. Cloud*, parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare, nommé *Cbram*, fait la guerre à *Clotaire* fon père, *Réga* d'une partie de la Gaule. Le père fait brûler fon fils avec tous fes amis prifonniers en 559.

Sous un *Chilperic*, roi de Soiffons en 562, les fujets efclaves défertent ce prétendu royaume, laffés de la tyrannie de leur maître, qui prenait leur pain & leur vin, ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un *Sigebert*, un autre *Chilperic* font affaffinés. *Brunehaut*, d'arienne devenue catholique, eft accufée de mille meurtres ; & un *Clotaire II* non moins barbare qu'elle, la fait traîner, dit-on, à la queue d'un cheval dans fon camp, & la fait mourir par ce nouveau genre de fupplice en 616. Si cette avanture n'eft pas vraie, il eft du moins prouvé qu'elle a été crue comme une chofe ordinaire, & cette opinion même attefte la barbarie du tems. Il ne refte de monumens de ces âges affreux que des fondations de monaftères, & un confus fouvenir de mifère & de brigandages. Figurez-vous des déferts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide ; c'eft le portrait de l'Europe pendant tant de fiécles.

Il ne faut pas croire que les empereurs reconnuffent pour rois ces chefs fauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soiffons, à Paris, à Metz, à Orléans. Jamais ils ne leur donnèrent le titre de *Bafilees*. Ils ne le donnèrent pas même à *Dagobert II* qui réuniffait fous fon pouvoir toute la France occidentale jufqu'auprès du Véfer. Les hiftoriens parlent beaucoup de la magnificence de ce *Dagobert*, & ils citent en preuve l'orfèvre *St. Eloy*, qui arriva, dit-on, à la cour avec une ceinture garnie de pierreries, c'eft-à-dire, qu'il vendait des pierreries, & qu'il les portait à fa ceinture. On parle des

des édifices magnifiques qu'il fit conftruire. Où font-ils ? La vieille églife de *St. Paul* n'eft qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connaît de *Dagobert*, c'eft qu'il avait à la fois trois époufes, qu'il affemblait des conciles, & qu'il tyrannifait fon pays.

Sous lui, un marchand de Sens nommé *Samon*, va trafiquer en Germanie. Il paffe jufques chez les *Slaves*, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohême. Ces autres fauvages font fi étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur apporter les chofes dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce *Samon* fit, dit-on, la guerre à *Dagobert*; & fi le roi des Francs eut trois femmes, le nouveau roi Slavon en eut quinze.

C'eft fous ce *Dagobert* que commence l'autorité des *maires du palais*. Après lui viennent les rois fainéans, la confufion, le defpotifme de ces maires. C'eft du tems de ces maires, au commencement du huitiéme fiécle, que les Arabes vainqueurs de l'Efpagne, pénètrent jufqu'à Touloufe, prennent la Guyenne, ravagent tout jufqu'à la Loire, & font prêts d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors les peuples, l'églife, & les loix.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement jufqu'à *Pepin* ou *Pipin*, père de *Charles-Martel*, & grand-père de l'autre *Pepin* qui fe fit roi. Les évêques n'affiftaient point aux affemblées de la nation Franque. Ils étaient tous ou Gaulois ou Italiens, peuples regardés comme ferfs. En vain l'évêque *Remi*, qui batifa *Clovis*, avait écrit à ce roi Sicambre cette fameufe lettre où l'on trouve ces mots : *Gardez-vous bien furtout de prendre la préféance fur les évêques; prenez leurs confeils; tant que vous ferez en intelligence avec eux, votre adminiftration fera facile.* Ni *Clovis* ni fes fucceffeurs ne firent du clergé un ordre de l'état. Le

gouvernement ne fut que militaire. On ne peut le mieux comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis, gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois consultaient quelquefois les évêques quand ils avaient besoin d'eux.

Mais quand les majordômes, ou maires de cette milice, usurpèrent insensiblement le pouvoir, ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appellant aux assemblées du champ de Mai.

Ce fut, selon les annales de Metz, en 692 que le maire *Pepin I* du nom procura cette prérogative au clergé; époque bien négligée par la plûpart des historiens, mais époque très considérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

CHAPITRE DIX-HUITIÉME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE, *& avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.*

ON demande si *Charlemagne*, ses prédécesseurs & ses successeurs étaient despotiques, & si leur royaume était héréditaire par le droit de ces tems-là? Il est certain que par le fait *Charlemagne* était despotique, & que par conséquent son royaume fut héréditaire, puisqu'il déclare son fils empereur en plein parlement. Le droit est un peu plus incertain que le fait; voici sur quoi tous les droits étaient alors fondés.

Les habitans du Nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chasseurs; & les Gaulois,

ſoumis par les Romains, étaient agriculteurs, ou bourgeois. Des peuples chaſſeurs, toûjours armés, doivent néceſſairement ſubjuguer des laboureurs & des paſteurs, occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encor plus aiſément des bourgeois paiſibles dans leurs foyers. Ainſi les Tartares ont aſſervi l'Aſie; ainſi les Goths ſont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & de Francs, avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix[1], & cela ne pouvait être autrement; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ſes camarades? Un brigand habile, hardi, & ſurtout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire ſur des brigands ſubordonnés, moins habiles, moins hardis, & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin; & c'eſt la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait beſoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait aiſément dans l'exemple de ce guerrier Franc, qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vaſe de l'égliſe de Rheims, & qui fendit le vaſe à coups de hache, ſans que le chef oſât l'en empêcher.

Clovis devint deſpotique à meſure qu'il devint puiſſant; c'eſt la marche de la nature humaine. Il en fut ainſi de *Charlemagne*; il était fils d'un uſurpateur. Le fils du roi légitime était raſé & condamné à dire ſon bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très grands ménagemens devant une nation de guerriers aſſemblée en parlement. *Nous vous avertiſſons*, dit-il dans un de ſes capitulaires, *qu'en conſidération de notre humilité & de notre obéiſſance à vos conſeils que nous vous rendons par la crainte de* DIEU, *vous nous conſerviez l'honneur que* DIEU *nous a accordé, comme vos ancêtres l'ont fait à l'égard de nos ancêtres.*

Ses ancêtres se réduisaient à son père, qui avait envahi le royaume; lui-même avait usurpé le partage de son frère, & avait dépouillé ses neveux. Il flattait les seigneurs en parlement : mais le parlement dissous, malheur à quiconque eût bravé ses volontés.

Quant à la succession, il est naturel qu'un chef de conquérans les ait engagés à élire son fils pour son successeur. Cette coutume d'élire, devenue avec le tems plus légale & plus consacrée, se maintient jusqu'à nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était si bien regardée comme un droit du peuple conquérant, que lorsque *Pepin* usurpa le royaume des Francs sur le roi dont il était le domestique, le pape *Etienne*, avec lequel cet usurpateur était d'accord, prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un descendant de la race de *Pepin*; cette excommunication était à la vérité un grand exemple de superstition, comme l'entreprise de *Pepin* était un exemple d'audace. Mais cette superstition même est une preuve du droit d'élire; elle fait voir encor que la nation conquérante élisait parmi les descendans d'un chef celui qui lui plaisait davantage. Le pape ne dit pas, Vous élirez les premiers nés de la maison de *Pepin*, mais, Vous ne choisirez point ailleurs que dans sa maison.

Charlemagne dit dans un capitulaire : *Si de l'un des trois princes mes enfans il naît un fils, tel que la nation le veuille pour succéder à son père, nous voulons que ses oncles y consentent.* Il est évident par ce titre & par plusieurs autres, que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit de l'élection. Cet usage a été d'abord celui de tous les peuples, dans toutes les religions, & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juifs, chez les autres asiatiques, chez les Romains; les premiers successeurs de *Mahomet* sont élus; les soudans d'Egypte, les premiers miramolins ne règnent que par

ce droit ; & ce n'eſt qu'avec le tems qu'un état devient purement héréditaire. Le courage, l'habileté & le beſoin font toutes les loix.

CHAPITRE DIX-NEUVIÉME.

Suite des uſages du tems de CHARLEMAGNE. *Commerce, finances, ſciences.*

CHarles Martel, uſurpateur & ſoutien du pouvoir ſuprême dans une grande monarchie, vainqueur des conquérans Arabes qu'il repouſſa juſqu'en Gaſcogne, n'eſt cependant appellé que *ſous-roitelet*, *ſubregulus*, par le pape *Grégoire II* qui implore ſa protection contre les rois Lombards. Il ſe diſpoſe à aller ſecourir l'égliſe romaine ; mais il pille en attendant les égliſes des Francs, il donne les biens des couvens à ſes capitaines, il tient ſon roi *Thierri* en captivité. *Pepin* fils de *Charles Martel*, de *ſubregulus* ſe fait roi, & reprend l'uſage des parlemens Francs. Il a toûjours des troupes aguerries ſous le drapeau ; & c'eſt à cet établiſſement que *Charlemagne* doit toutes ſes conquêtes. Ces troupes ſe levaient par des ducs gouverneurs des provinces, comme elles ſe lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeys. Ces ducs avaient été inſtitués en Italie par *Dioclétien.* Les comtes, dont l'origine me paraît du tems de *Théodoſe*, commandaient ſous les ducs, & aſſemblaient les troupes chacun dans ſon canton. Les métairies, les bourgs, les villages fourniſſaient un nombre de ſoldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier armé d'un caſque & d'une cuiraſſe ; les autres ſoldats n'en portaient point : mais tous avaient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui ſe ſervaient de flèches, étaient obligés d'en avoir au moins douze

dans leur carquois. La province qui fourniſſait la milice, lui diſtribuait du bled & les proviſions néceſſaires pour ſix mois : le roi en fourniſſait pour le reſte de la campagne. On faiſait la revue au premier de Mars ou au premier de Mai. C'eſt d'ordinaire dans ces tems qu'on tenait les parlemens.

Dans les ſiéges, on employait le bélier, la baliſte, la tortue, & la plûpart des machines des Romains. Les ſeigneurs nommés *Barons*, *Leudes*, *Richeomes*, compoſaient avec leurs ſuivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les muſulmans d'Afrique & d'Eſpagne avaient plus de cavaliers.

Charles avait des forces navales, c'eſt-à-dire, de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de ſon empire ; avant lui on ne les connaiſſait pas chez les barbares ; après lui on les ignora longtems. Par ce moyen & par ſa police guerrière, il arrêta ces inondations des peuples du Nord : il les contint dans leurs climats glacés ; mais ſous ſes faibles deſcendans ils ſe répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales ſe réglaient dans des aſſemblées qui repréſentaient la nation. Sous lui ſes parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui ſavait commander & perſuader.

Il fit fleurir le commerce, parce qu'il était le maître des mers ; ainſi les marchands des côtes de Toſcane & ceux de Marſeille allaient trafiquer à Conſtantinople chez les chrêtiens, & au port d'Alexandrie chez les muſulmans, qui les recevaient, & dont ils tiraient les richeſſes de l'Aſie.

Veniſe & Gènes, ſi puiſſantes depuis par le négoce, n'attiraient pas encore à elles les richeſſes des nations ; mais Veniſe commençait à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles,

Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damasquinait le fer à l'exemple de l'Asie: on fabriquait le verre; mais les étoffes de soie n'étaient tissues dans aucune ville de l'empire d'Occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Constantinople; mais ce ne fut que près de quatre cent ans après *Charlemagne* que les princes Normands établirent à Palerme une manufacture de soie. Le linge était peu commun. *St. Boniface* dans une lettre à un évêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoye du drap à longs poils pour se laver les pieds. Probablement ce manque de linge était la cause de toutes ces maladies de la peau, connues sous le nom de *lèpre*, si générales alors; car les hôpitaux nommés *léproseries* étaient déja très nombreux.

La monnoie avait à-peu-près la même valeur que celle de l'empire Romain depuis *Constantin*. Le sou d'or était le *solidum romanum*. Ce sou d'or équivalait à quarante deniers d'argent. Ces deniers, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, pesaient, l'un portant l'autre, trente grains.

Le sou d'or vaudrait aujourd'hui en 1740 environ quinze francs, le denier d'argent trente sous de compte.

Il faut toûjours, en lisant les histoires, se ressouvenir qu'outre ces monnoies réelles d'or & d'argent, on se servait dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimait souvent en monnoie de compte, monnoie fictice, qui n'était, comme aujourd'hui, qu'une manière de compter.

Les Asiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands sesterces, sans qu'il y eût aucune monnoie qui valût un grand sesterce ou un talent.

La livre numéraire du tems de *Charlemagne*, était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre se divisait numériquement, en vingt parties. Il y avait à la vérité des sous d'argent semblables à nos écus, dont chacun pesait la 20e, 22e ou 24e partie d'une livre de douze onces : & ce sou se divisait, comme le nôtre, en douze deniers. Mais *Charlemagne* ayant ordonné que le sou d'argent serait précisément la 20e partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt sous comme une livre.

Pendant deux siécles les monnoies restèrent sur le pied où *Charlemagne* les avait mises ; mais petit à petit les rois, dans leurs besoins, tantôt chargèrent les sous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids ; de sorte que, par un changement qui est peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe, ce sou, qui était autrefois ce qu'est à-peu-près un écu d'argent, n'est plus qu'une légère piéce de cuivre avec un 11e d'argent tout au plus ; & la livre, qui était le signe représentatif de douze onces d'argent, n'est plus en France que le signe représentatif de vingt de nos sous de cuivre. Le denier, qui était la deux cent vingt-quatriéme partie d'une livre d'argent, n'est plus que le tiers de cette vile monnoie qu'on appelle un liard. Supposé donc qu'une ville de France dût à une autre cent vingt sous ou solides de rente, elle s'acquitterait aujourd'hui de sa dette en payant ce que nous appellons un écu de six francs.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre sterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France, & une livre de compte hollandaise vaut environ douze francs de France ; ainsi les Hollandais se sont écartés moins que les Français de la loi primitive, & les Anglais encore moins.

Toutes les fois donc que l'hiſtoire nous parle de monnoie ſous le nom de livres, nous n'avons qu'à examiner ce que valait la livre au tems & dans le pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en liſant l'hiſtoire grecque & romaine. C'eſt, par exemple, un très grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toûjours les comptes qui ſe trouvent dans l'hiſtoire ancienne d'un célèbre profeſſeur de l'univerſité de Paris, dans l'hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleuri*, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnoie de France les talens, les mines, les ſeſterces, ils ſe ſervent toûjours de l'évaluation que quelques ſavans ont faite avant la mort du grand *Colbert*. Mais le marc de huit onces, qui valait vingt-ſix francs & dix ſous dans les premiers tems du miniſtère de *Colbert*, vaut depuis longtems quarante-neuf livres dix ſols : ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut ſonger à ces variations; ſans quoi on aurait une idée très fauſſe des forces des anciens états, de leur commerce, de la paye de leurs ſoldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'eſpèces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guères juger que par le prix des denrées néceſſaires à la vie ; & je trouve la valeur de ces denrées, du tems de *Charlemagne*, huit fois moins chère qu'elle ne l'eſt de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent, par les capitulaires. Ce denier était la quarantième partie d'un ſou d'or, qui valait environ quinze à ſeize livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Ainſi la livre de pain revenait à un liard & quelque choſe, ce qui eſt en effet la huitième partie de notre prix ordinaire.

Dans les pays feptentrionaux l'argent était beaucoup plus rare : le prix d'un bœuf y fut fixé, par exemple, à un fou d'or. Nous verrons dans la fuite comment le commerce & les richeffes fe font étendues de proche en proche.

Les fciences & les beaux arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vaftes pays tout fauvages encore. *Eginhart* fecrétaire de *Charlemagne* nous apprend, que ce conquérant ne favait pas figner fon nom. Cependant il conçut par la force de fon génie combien les belles-lettres étaient néceffaires. Il fit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fourniffent tout à l'Occident qui n'eft pas encor formé. *Alcuin* cet Anglais alors fameux, & *Pierre de Pife* qui enfeigna un peu de grammaire à *Charlemagne*, avaient tous deux étudié à Rome.

Il y avait des chantres dans les églifes de France; & ce qui eft à remarquer, c'eft qu'ils s'appellaient *Chantres Gaulois*. La race des conquérans Francs n'avait cultivé aucun art. Ces Gaulois prétendaient, comme aujourd'hui, difputer du chant avec les Romains. La mufique grégorienne, qu'on attribue à *St. Grégoire* furnommé *le grand*, n'était pas fans mérite, & avait quelque dignité dans fa fimplicité. Les chantres Gaulois, qui n'avaient point l'ufage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu ce chant, & prétendaient l'avoir embelli. *Charlemagne* dans un de fes voyages en Italie les obligea de fe conformer à la mufique de leurs maîtres. Le pape *Adrien* leur donna des livres de chant notés ; & deux muficiens Italiens furent établis pour enfeigner la note alphabétique, l'un dans Metz, l'autre dans Soiffons. Il falut encor envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge fonnante dans les villes de fon empire, & il n'y en eut que vers le trei-

ziéme ſiécle. De là vient l'ancienne coutume qui ſe conſerve encor en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertiſſent de l'heure pendant la nuit. Le préſent que le calife *Aaron al Rachild* fit à *Charlemagne* d'une horloge ſonnante, fut regardé comme une merveille. A l'égard des ſciences de l'eſprit, de la ſaine philoſophie, de la phyſique, de l'aſtronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pu être connuës ? Elles ne viennent que de naître parmi nous.

On comptait encor par nuits, & de là vient qu'en Angleterre on dit encor *ſept nuits*, pour ſignifier une ſemaine, & *quatorze nuits* pour deux ſemaines. La langue romance commençait à ſe former du mêlange du latin avec le tudeſque. Ce langage eſt l'origine du français, de l'eſpagnol, & de l'italien. Il dura juſqu'au tems de *Fréderic II*, & on le parle encor dans quelques villages des Griſons, & vers la Suiſſe.

Les vêtemens, qui ont toûjours changé en Occident depuis la ruine de l'empire Romain, étaient courts, excepté aux jours de cérémonie, où la ſaye était couverte d'un manteau ſouvent doublé de pelleterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du Nord, & ſurtout de la Ruſſie. La chauſſure des Romains s'était conſervée. On remarque que *Charlemagne* ſe couvrait les jambes de bandes entrelaſſées en forme de brodequins, comme en uſent encor les montagnards d'Ecoſſe, ſeul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'eſt conſervé.

CHAPITRE VINGTIÉME.

De la religion du tems de CHARLEMAGNE.

SI nous tournons à préſent les yeux ſur les biens que fit la religion, ſur les maux que les hommes s'attirérent quand ils en firent un inſtrument de leurs

passions, sur les usages consacrés, sur les abus de ces usages; la querelle des *Iconoclastes* & des *Iconolatres* est d'abord ce qui présente le plus grand objet.

L'impératrice *Irène*, tutrice de son malheureux fils *Constantin Porphirogénète*, pour se frayer le chemin à l'empire, flatte le peuple & les moines, à qui le culte des images, proscrit par tant d'empereurs depuis *Léon l'Isaurien*, plaisait encore. Elle y était elle-même attachée, parce que son mari les avait euës en horreur. On avait persuadé à *Irène* que pour gouverner son époux il falait mettre sous le chevet de son lit les images de certaines saintes. La crédulité entre même dans les esprits politiques. L'empereur son mari avait puni les auteurs de cette superstition. *Irène*, après la mort de son mari, donne un libre cours à son goût & à son ambition. Voilà ce qui assemble en 786 le second concile de Nicée, septiéme concile œcuménique, commencé d'abord à Constantinople. Elle fait élire pour patriarche un laïc, secrétaire d'état, nommé *Taraise*. Il y avait eu autrefois quelques exemples de séculiers élevés ainsi à l'évêché, sans passer par les autres grades; mais alors cette coutume ne subsistait plus.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape *Adrien* est très remarquable. Il n'anathématise pas ce secrétaire d'état qui se fait patriarche; il proteste seulement avec modestie dans ses lettres à *Irène* contre le titre de patriarche universel; mais il insiste qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait, ainsi que ses prédécesseurs, le domaine utile de tant de belles terres qu'il assure avoir été données par *Pepin* & par *Charlemagne*. Cependant le concile œcuménique de Nicée, auquel président les légats du pape & ce ministre patriarche, rétablit le culte des images.

C'eſt une choſe avouée de tous les ſages critiques, que les pères de ce concile, qui étaient au nombre de trois cent cinquante, y rapportèrent beaucoup de piéces évidemment fauſſes ; beaucoup de miracles, dont le récit ſcandaliſerait dans nos jours ; beaucoup de livres apocryphes. Ces piéces fauſſes ne firent point de tort aux vraies, ſur leſquelles on décida.

Mais quand il falut faire recevoir ce concile par *Charlemagne* & par les égliſes de France, quel fut l'embarras du *Pape ? Charles* s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme *Carolins*, dans leſquels ce culte eſt anathématiſé. Ces livres ſont écrits dans un latin aſſez pur ; ils font voir que *Charlemagne* avait réuſſi à faire revivre les lettres ; mais ils font voir auſſi qu'il n'y a jamais eu de diſpute théologique ſans invectives. Le titre même eſt une injure. *Au nom de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *commence le livre de l'illuſtriſſime & excellentiſſime* Charles &c. *contre le ſynode impertinent & arrogant, tenu en Grèce pour adorer des images.* Le livre était attribué par le titre au roi *Charles*, comme on met ſous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés : il eſt certain que tous les peuples des royaumes de *Charlemagne* regardaient les Grecs comme des idolâtres.

Ce prince en 794 aſſembla un concile à Francfort, auquel il préſida ſelon l'uſage des empereurs & des rois : concile compoſé de trois cent évêques ou abbés tant d'Italie que de France, qui rejettèrent d'un conſentement unanime le ſervice (*ſervitium*) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la ſource de tous ces différends ; car ſi les hommes définiſſaient les mots dont ils ſe ſervent, il y aurait moins de diſputes ; & plus d'un royaume a été bouleverſé pour un mal-entendu.

Tandis que le pape *Adrien* envoyait en France les actes du second concile de Nicée, il reçoit les livres Carolins, opposés à ce concile; & on le presse au nom de *Charles* de déclarer hérétiques l'empereur de Constantinople & sa mère. On voit assez par cette conduite de *Charles*, qu'il voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait, & *Charlemagne* qu'il ménageait, prit, me semble, un tempérament politique, qui devrait servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toûjours divisé les chrêtiens. Il explique les livres *Carolins* d'une manière favorable au concile de Nicée, & par-là réfute le roi sans lui déplaire; il permet qu'on ne rende point de culte aux images; ce qui était très raisonnable chez les Germains, à peine sortis de l'idolâtrie, & chez les Francs encor grossiers, qui n'avaient ni sculpteurs ni peintres. Il exhorte en même tems à ne point briser ces mêmes images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au tems à confirmer ou à abolir un culte encor douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la religion à ses intérêts, il écrit à *Charlemagne*: „Je ne peux déclarer *Irène* & „son fils hérétiques, après le concile de Nicée; mais „je les déclarerai tels s'ils ne me rendent les biens „de Sicile."

On voit la même politique intéressée de ce pape dans une dispute encor plus délicate, & qui seule eût suffi en d'autres tems pour allumer des guerres civiles. On avait voulu savoir si le *St. Esprit* procède du *Père* & du *Fils*, ou du *Père* seulement.

On avait d'abord dans l'Orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du *Père*; ensuite en Espagne, & puis en France, & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du *Père* & du *Fils*: c'était la

croyance de presque tout l'empire de *Charles.* Ces mots du symbole attribué aux apôtres, *qui ex patre filioque procedit*, étaient sacrés pour les Français; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On presse, de la part de *Charlemagne*, le pape de se déclarer. Cette matière éclaircie avec le tems par les lumières de l'église, semblait alors très obscure. On citait des passages des pères, & surtout celui de *St. Grégoire* de Nice, où il est dit, *qu'une personne est* cause, *& l'autre vient de* cause; *l'une sort immédiatement de la première, l'autre en sort par le moyen du Fils; par lequel moyen le Fils se réserve la propriété d'unique, sans exclure l'Esprit saint de la rélation du Père.*

Ces autorités ne parurent pas alors assez claires. *Adrien I* ne décida rien: il savait qu'on pouvait être chrêtien sans pénétrer dans la profondeur de tous les mystères. Il répond qu'il ne condamne point le sentiment du roi, mais ne change rien au symbole de Rome. Il appaise la dispute en ne la jugeant pas, & en laissant à chacun ses usages. Il traite, en un mot, les affaires spirituelles en prince; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Dès-lors la politique profonde des papes établissait peu-à-peu leur puissance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui sous le nom de *fausses décrétales.* C'est, dit-on, un Espagnol nommé *Isidore Mercator*, ou *Piscator*, ou *Peccator*, qui les digère. Ce sont les évêques Allemands, dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves incontestables qu'elles furent composées par un *Algeram* abbé de Senones, évêque de Metz; elles sont en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Mais qu'importe leur auteur? Dans ces fausses décrétales on suppose d'anciens canons, qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un seul concile provincial sans la permission du pape, & que toutes les causes ecclésiasti-

ques reffortiront à lui. On y fait parler les fucceffeurs immédiats des apôtres ; on leur fuppofe des écrits. Il eft vrai que tout étant de ce mauvais ftile du huitiéme fiécle, tout étant plein de fautes contre l'hiftoire & la géographie, l'artifice était groffier ; mais c'était des hommes groffiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naiffance du chriftianifme, comme on l'a déja dit, de faux évangiles, les *vers fibyllins*, les livres d'*Hermas*, les *conftitutions apoftoliques* ; & mille autres écrits que la faine critique a réprouvés. Il eft trifte que pour enfeigner la vérité on ait fi fouvent employé des actes de fauffaire.

Ces fauffes décrétales ont abufé les hommes pendant huit fiécles ; & enfin, quand l'erreur a été reconnue, les ufages établis par elle ont fubfifté dans une partie de l'églife : l'antiquité leur a tenu lieu d'autenticité.

Dès ces tems les évêques d'Occident étaient des feigneurs temporels, & poffédaient plufieurs terres en fief ; mais aucun n'était fouverain indépendant. Les rois de France nommaient fouvent aux évêchés ; plus hardis en cela & plus politiques que les empereurs des Grecs, & les rois de Lombardie, qui fe contentaient d'interpofer leur autorité dans les élections.

Les premières églifes chrêtiennes s'étaient gouvernées en républiques fur le modèle des fynagogues. Ceux qui préfidaient à ces affemblées, avaient pris infenfiblement le titre d'évêque, d'un mot grec, dont les Grecs appellaient les gouverneneurs de leurs colonies. Les anciens de ces affemblées fe nommaient prêtres, qui fignifie en grec *vieillard*.

Charlemagne dans fa vieilleffe accorda aux évêques un droit dont fon propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé fous *Théodofe*, une loi portait que fi de deux

féculiers

féculiers en procès, l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de fe foumettre à ce jugement fans en pouvoir appeller. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, paffe chez tous les critiques pour fuppofée. C'eft la dernière du code Théodofien; elle eft fans date, fans nom de confuls. Elle a excité une guerre civile fourde entre les tribunaux de la juftice & les miniftres du fanctuaire; mais comme en ce tems-là tout ce qui n'était pas clergé, était en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore plus d'empire à ceux qui feuls étant un peu inftruits, femblaient feuls mériter de juger les hommes.

Ainfi que les évêques difputaient l'autorité aux féculiers, les moines commençaient à la difputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par les canons. Ces moines étaient déja trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de *Marculfe* était déja bien fouvent mife en ufage: *Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs; je donne à tel monaftère, &c.* On crut dès le premier fiécle de l'églife que le monde allait finir; on fe fondait fur un paffage de *St. Luc*, qui met ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST. „ Il y aura „ des fignes dans le foleil, dans la lune & dans les „ étoiles; les nations feront confternées; la mer & „ les fleuves feront un grand bruit; les hommes fécheront de frayeur dans l'attente de la révolution de „ l'univers, les puiffances des cieux feront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant „ dans une nuée avec une grande puiffance & une „ grande majefté. Lorfque vous verrez arriver ces „ chofes, fachez que le royaume de DIEU eft pro„ che. Je vous dis en vérité, en vérité, que cette „ génération ne finira point fans que ces chofes foient „ accomplies.

Plufieurs perfonnages pieux ayant toujours pris à la lettre cette prédiction non accomplie, en atten-

daient l'accompliſſement : ils penſaient que l'univers allait être détruit, & voyaient clairement le jugement dernier, où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On ſe fondait auſſi ſur l'épitre de *St. Paul* à ceux de Theſſalonique, qui dit : *Nous qui ſommes vivans nous ſerons emportés dans l'air, au-devant de* JESUS. De-là toutes ces ſuppoſitions de tant de prodiges apperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde, & cette opinion ſe fortifiant dans les ſiécles ſuivans, on donnait ſes terres aux moines, comme ſi elles euſſent dû être préſervées dans la conflagration générale. Beaucoup de chartes de donation commencent par ces mots, *Adventante mundi veſpero.*

Des abbés bénédictins, longtems avant *Charlemagne*, étaient aſſez puiſſans pour ſe révolter. Un abbé de Fontenelle avait oſé ſe mettre à la tête d'un parti contre *Charles Martel*, & aſſembler des troupes. Le héros fit trancher la tête au religieux ; exécution qui ne contribue pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la damnation de *Charles Martel.*

Avant ce tems, on voit un abbé de St. Remi de Rheims, & l'évêque de cette ville, ſuſciter une guerre civile contre *Childebert* au ſixiéme ſiécle : crime qui n'appartient qu'aux hommes puiſſans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'eſclaves. On reproche à l'abbé *Alcuin* d'en avoir eu juſqu'à vingt mille. Ce nombre n'eſt pas incroyable : *Alcuin* poſſédait pluſieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces eſclaves, connus ſous le nom de *ſerfs*, ne pouvaient ſe marier ni changer de demeure ſans la permiſſion de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charrettes, quand il l'ordonnait. Ils

travaillaient pour lui trois jours de la semaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait à la vérité reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richesses, leur vœu de pauvreté; car ils ne font point expressément ce vœu; ils ne s'engagent, quand ils sont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna même souvent des terres incultes, qu'ils défrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent ensuite cultiver par des serfs. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même autour de leurs monastères. Ils étudièrent; ils furent les seuls qui conservèrent les livres en les copiant; & enfin dans ces tems barbares où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans les cloîtres une retraite assurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne plus d'un évêque allait au combat avec ses serfs. *Charlemagne* dans une lettre à *Frastade* une de ses femmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, peuples descendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son tems quatorze monastères qui doivent fournir des soldats. Pour peu qu'un abbé fût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803 un parlement se plaignit à *Charlemagne* du trop grand nombre de prêtres qu'on avait tué à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux ministres de l'autel d'aller aux combats.

Il n'était pas permis de se dire clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un évêque. De tels clercs s'appellaient *Acéphales*. On les punissait comme vagabonds. On ignorait cet état aujourd'hui si commun, qui n'est ni séculier ni ecclésiastique. Le

titre d'abbé, qui signifie père, n'appartenait qu'aux chefs des monastères.

Les abbés avaient dès-lors le bâton pastoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la marque de la dignité pontificale dans Rome payenne. Telle était la puissance de ces abbés sur les moines, qu'ils condamnaient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare usage des empereurs Grecs, de faire brûler les yeux; & il falut qu'un concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Suite des rites religieux du tems de CHARLEMAGNE.

LA messe était différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle était dans les premiers tems. Elle fut d'abord une cène, un festin nocturne; ensuite la majesté du culte augmentant avec le nombre des fidèles, cette assemblée de nuit se changea en une assemblée du matin: la messe devint à-peu-près ce qu'est la grand'messe aujourd'hui. Il n'y eut jusqu'au cinquième siècle qu'une messe commune dans chaque église. Le nom de *Synaxe* qu'elle a chez les Grecs, & qui signifie *assemblée*, les formules qui subsistent & qui s'adressent à cette assemblée, tout fait voir que les messes privées durent être longtems inconnues. Ce sacrifice, cette assemblée, cette commune prière avait le nom de *Missa* chez les Latins, parce que selon quelques-uns on renvoyait, *mittebantur*, les pénitens qui ne communiaient pas; & selon d'autres, parce que la communion était envoyée, *missa erat*, à ceux qui ne pouvaient venir à l'église.

Il femble qu'on devrait favoir la date précife des établiffemens de nos rites ; mais aucune n'eft connue. On ne fait en quel tems commença la meffe telle qu'on la dit aujourd'hui ; on ignore l'origine précife du batême par afperfion, de la confeffion auriculaire, de la communion avec du pain azime, & fans vin ; on ne fait qui donna le premier le nom de facrement au mariage, à la confirmation, à l'onction qu'on adminiftre aux malades.

Quand le nombre des prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des meffes particulières. Les hommes puiffans eurent des aumôniers ; *Agobard* évêque de Lyon s'en plaint au neuviéme fiécle. *Denis le petit* dans fon recueil des canons, & beaucoup d'autres, confirment que tous les fidèles communiaient à la meffe publique. Ils apportaient de fon tems le pain & le vin que le prêtre confacrait ; chacun recevait le pain dans fes mains. Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire ; il y avait très peu d'églifes où le pain fans levain fût en ufage ; on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion fous les deux efpèces était un ufage univerfel fous *Charlemagne* ; il fe conferva toûjours chez les Grecs, & dura chez les Latins jufqu'au douziéme fiécle. On voit même que dans le treiziéme il était encor pratiqué quelquefois. L'auteur de la rélation de la victoire que remporta *Charles d'Anjou* fur *Mainfroi* en 1264, rapporte que fes chevaliers communièrent avec le pain & le vin avant la bataille. L'ufage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant *Charlemagne* : celui de fucer le vin avec un chalumeau ou un fciphon de métal, ne s'introduifit qu'environ deux cent ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pratiques changèrent felon la conjoncture des tems, & felon la prudence des pafteurs, ou felon le caprice, comme tout change.

L'églife latine était la feule qui priât dans une lan-

gue étrangère inconnue au peuple. Les inondations des barbares qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cause. Les Latins étaient encor les seuls qui conférassent le batême par la seule aspersion; indulgence très naturelle pour des enfans nés dans les climats rigoureux du septentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du batême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes. Cette différence était indiquée par la nature.

La confession auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le sixiéme siécle. Les évêques exigèrent d'abord que les chanoines se confessassent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny en 763, & c'est la première fois qu'elle fut commandée expressément. Les abbés soumirent leurs moines à ce joug, & les séculiers peu-à-peu le portèrent. La confession publique ne fut jamais en usage dans l'Occident; car lorsque les barbares embrassèrent le christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînait après elle, l'avaient abolie en Orient, sous le patriarche *Nectaire*, à la fin du quatriéme siécle; mais souvent les pécheurs publics faisaient des pénitences publiques dans les églises d'Occident, surtout en Espagne, où l'invasion des Sarrazins redoublait la ferveur des chrêtiens humiliés. Je ne vois aucune trace jusqu'au douziéme siécle de la formule de la confession, ni des confessionaux établis dans les églises, ni de la nécessité préalable de se confesser immédiatement avant la communion.

Vous observerez que la confession auriculaire n'était point reçue aux huitiéme & neuviéme siécles dans les pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. *Alcuin* s'en plaint dans ses lettres. Les peuples de ces contrées semblent avoir eu toûjours quelques dispositions à s'en tenir aux usages de la primitive église, & à rejetter les dogmes & les coutumes que l'église plus étendue jugea convenable d'adopter.

Aux huitiéme & neuviéme siécles il y avait trois carêmes, & quelquefois quatre comme dans l'église grecque, & on se confessait d'ordinaire à ces quatre tems de l'année. Les commandemens de l'église, qui ne sont bien connus qu'après le troisiéme (*a*) concile de Latran en 1215, imposèrent la nécessité de faire une fois l'année ce qui semblait auparavant plus arbitraire.

Au tems de *Charlemagne* il y avait des confesseurs dans les armées. *Charles* en avait un pour lui en titre d'office; il s'appellait *Valdon*, & était abbé d'Augi près de Constance.

Il était permis de se confesser à un laïque, & même à une femme en cas de nécessité (*b*). Cette permission dura très longtems. C'est pourquoi *Joinville* dit qu'il confessa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'absolution selon le pouvoir qu'il en avait. *Ce n'est pas tout-à-fait un sacrement*, dit St. Thomas, *mais c'est comme sacrement.*

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avaient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'était confessé dans les expiations chez les Egyptiens, & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. *Marc-Aurèle* en s'associant aux mystères de *Cérès Eleusine*, se confessa à l'*hiérophante.*

Cet usage si saintement établi chez les chrétiens, fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus. La faiblesse du sexe rendit quelquefois les femmes plus dépendantes de leurs confesseurs que de leurs époux. Presque tous ceux qui confessèrent les reines, se servirent de cet empire secret & sacré pour

(*a*) Que d'autres nomment le quatriéme.
(*b*) Voyez les éclairciffemens.

entrer dans les affaires d'état. Lorsqu'un religieux domina sur la conscience d'un souverain, tous ses confrères s'en prévalurent, & plusieurs employèrent le crédit du confesseur pour se venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les divisions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France du tems du roi *Henri IV*. Presque tous les confesseurs refusaient d'absoudre les sujets qui reconnaissaient leur roi. La facilité de séduire les jeunes personnes, & de les porter au crime dans le tribunal même de la pénitence, fut encor un écueil très dangereux. Telle est la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poison.

La religion chrétienne ne s'était point encor étendue au Nord plus loin que les conquêtes de *Charlemagne*. La Scandinavie, le Dannemarck, qu'on appellait le *pays des Normands*, avaient un culte que nous appellons ridiculement *idolâtrie*. La religion des idolâtres serait celle qui attribuerait la puissance divine à des figures, à des images; ce n'était pas celle des Scandinaves; ils n'avaient ni peintre ni sculpteur. Ils adoraient *Odin*, & ils se figuraient qu'après leur mort le bonheur de l'homme consistait à boire dans la salle d'*Odin* de la bière dans le crâne de ses ennemis. On a encore de leurs anciennes chansons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait longtems que les peuples du Nord croyaient une autre vie. Les druides avaient enseigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie persuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bière après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare, ni moins grossière. Les Moscovites, aussi sauvages que le reste de la grande Tartarie, en savaient à peine assez pour être payens: mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance; heureux d'être inconnus à

Charlemagne, qui vendait si cher la connaissance du christianisme !

Les Anglais commençaient à recevoir la religion chrétienne. Elle y avait été apportée peu auparavant par *Constance Clore*, protecteur secret de cette religion alors persécutée. Elle n'y domina point ; l'ancien culte du pays eut le dessus encore longtems. Quelques missionnaires des Gaules cultivèrent grossiérement un petit nombre de ces insulaires. Le fameux *Pélage*, trop zélé défenseur de la nature humaine, était né en Angleterre ; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande qu'on appellait *Ecosse*, & l'Ecosse connue alors sous le nom d'*Albanie*, ou du *pays des Pictes*, avait reçu aussi quelques semences du christianisme, étouffées toûjours par l'ancien culte, qui dominait. Le moine *Colomban*, né en Irlande, était du sixiéme siécle ; mais il paraît par sa retraite en France, & par les monastères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre de ces établissemens riches & tranquilles, qu'on trouvait ailleurs à l'abri de la religion.

Après une extinction presque totale du christianisme dans l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, la tendresse conjugale l'y fit renaître. *Ethelbert*, un des rois barbares Anglo-Saxons de l'Eptarchie d'Angleterre, qui avait son petit royaume dans la province de Kent, où est Cantorbéri, voulut s'allier avec un roi de France. Il épousa la fille de *Childebert* roi de Paris. Cette princesse chrêtienne, qui passa la mer avec un évêque de Soissons, disposa son mari à recevoir le batême, comme *Clotilde* avait soumis *Clovis*. Le pape *Grégoire le grand* envoya *Augustin*, que les Anglais nomment *Austin*, avec d'autres moines Romains en 598. Ils firent peu de conversions ;

car il faut au moins entendre la langue du pays, pour en changer la religion; mais, favorisés par la reine, ils bâtirent un monastère.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorbéri. Ses sujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, suivirent aisément l'exemple de leurs souverains. Cet *Augustin* n'eut pas de peine à se faire déclarer primat par *Grégoire le grand.* Il eût voulu même l'être des Gaules; mais *Grégoire* lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de jurisdiction que sur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorbéri, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ses moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rochester. On ne peut mieux comparer ces évêques, qu'à ceux d'Antioche & de Babilone, qu'on appelle évêques *in partibus infidelium.* Mais avec le tems, la hiérarchie d'Angleterre se forma. Les monastères surtout étaient très riches au huitiéme & au neuviéme siécle. Ils mettaient au catalogue des saints tous les grands seigneurs qui leur avaient donné des terres; d'où vient que l'on trouve parmi leurs saints de ce tems-là, sept rois, sept reines, huit princes, seize princesses. Leurs chroniques disent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il est croyable que ces dix rois & ces onze reines se firent seulement revêtir à leur mort d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens, comme on en a usé en Espagne: mais non pas qu'en effet ils ayent en santé renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Suite des usages du tems de CHARLEMAGNE. *De la justice, des loix. Coutumes singulières. Epreuves.*

DEs comtes nommés par le roi rendaient sommairement la justice. Ils avaient leurs districts assignés. Ils devaient être instruits des loix, qui n'étaient ni si difficiles ni si nombreuses que les nôtres. La procédure était simple : chacun plaidait sa cause en France & en Allemagne. Rome seule, & ce qui en dépendait, avait encore retenu beaucoup de loix & de formalités de l'empire Romain. Les loix lombardes avaient lieu dans le reste de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait sous lui un lieutenant, nommé *Viguier*, sept assesseurs, *Scabini*, & un greffier, *Notarius*. Les comtes publiaient dans leur jurisdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrôlaient les soldats sous des centeniers, les menaient aux rendez-vous, & laissaient alors leurs lieutenans faire les fonctions de juge.

Les rois envoyaient des commissaires avec lettres expresses, *Missi Dominici*, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commissaires, ni ces comtes ne condamnaient presque jamais à la mort, ni à aucun supplice ; car si on en excepte la Saxe, où *Charlemagne* fit des loix de sang, presque tous les délits se rachetaient dans le reste de son empire. Le seul crime de rebellion était puni de mort, & les rois s'en réservaient le jugement. La loi salique, celle des Lombards, celle des ripuaires, avaient évalué à prix d'argent la plûpart des autres attentats, ainsi que nous l'avons vu.

Leur jurisprudence, qui paraît humaine, était peut-être en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laissait

la liberté de mal faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi eſt celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainſi le plus de crimes ; mais on ne connaiſſait pas encor la queſtion, la torture, uſage dangereux qui, comme on ſait, ne ſert que trop ſouvent à perdre l'innocent, & à ſauver le coupable.

Les loix ſaliques furent remiſes en vigueur par *Charlemagne.* Parmi ces *loix ſaliques*, il s'en trouve une qui marque bien expreſſément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le Franc qui avait tué un citoyen Romain, ne payait que mille cinquante deniers ; & le Romain payait pour le ſang d'un Franc deux mille cinq cent deniers.

Dans les cauſes criminelles indéciſes, on ſe purgeait par ſerment. Il falait non-ſeulement que la partie accuſée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties oppoſaient ſerment à ſerment, on permettait quelquefois le combat ; tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

(*a*) Ces combats étaient appellés, *le jugement de* DIEU ; c'eſt auſſi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare. Les accuſés étaient ſoumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre *Etienne Baluze* a raſſemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la meſſe ; on y communiait l'accuſé. On béniſſait l'eau froide, on l'exorciſait. Enſuite l'accuſé était jetté, garrotté, dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent. S'il ſurnageait, il était jugé coupable. Mr. de *Fleuri* dans ſon *hiſtoire eccléſiaſti-*

(*a*) Voyez le chapitre des duels.

que dit que c'était une manière sûre de ne trouver personne criminel. J'ose croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine assez large & les poûmons assez légers, pour ne point enfoncer, lorsqu'une grosse corde qui les lie par plusieurs tours, fait avec leur corps un volume moins pesant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuse coutume, proscrite depuis dans les grandes villes, s'est conservée jusqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a très souvent assujetti, même par sentence de juge, ceux qu'on faisait passer pour sorciers; car rien ne dure si longtems que la superstition : & il en a coûté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de DIEU par l'eau chaude s'exécutait en faisant plonger le bras nud de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante. Il falait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en présence des prêtres & du peuple, enfermait dans un sac le bras du patient, scellait le sac de son cachet; & si trois jours après il ne paraissait sur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence était reconnue.

Tous les historiens rapportent l'exemple de la reine *Teutberge*, bru de l'empereur *Lothaire* petit-fils de *Charlemagne*, accusée d'avoir commis un inceste avec son frère moine & sous-diacre. Elle nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en présence d'une cour nombreuse. Il prit l'anneau béni sans se brûler. Il est certain qu'on a des secrets pour soutenir l'action d'un petit feu sans péril pendant quelques secondes. J'en ai vu des exemples. Ces secrets étaient alors d'autant plus communs qu'ils étaient plus nécessaires. Mais il n'en est point pour nous rendre absolument impassibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on faisait subir l'épreuve d'une manière plus ou moins

rigoureuse selon qu'on voulait condamner ou absoudre.

Cette épreuve de l'eau bouillante était destinée particuliérement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes sont plus anciennes, & se sont étendues plus loin qu'on ne pense.

Les savans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des Dieux Paliques, on écrivait son serment qu'on jettait dans un bassin d'eau, & que si le serment surnageait, l'accusé était absous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encor au bout de l'Orient dans le Malabar & dans le Japon des usages semblables, fondés sur la simplicité des premiers tems, & sur la superstition commune à toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois si autorisées en Phénicie, qu'on voit dans le Pentateuque, que lorsque les Juifs errèrent dans le désert, ils faisaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes soupçonnées d'adultère. Les coupables ne manquaient pas, sans doute, d'en crever, mais les femmes fidelles à leurs maris buvaient impunément. Il est dit dans l'évangile de St. Jacques que le grand-prêtre ayant fait boire de cette eau à *Marie* & à *Joseph*, les deux époux se réconcilièrent.

La troisiéme épreuve était celle d'une barre de fer ardent, qu'il falait porter dans la main l'espace de neuf pas. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres ; aussi je ne vois personne qui s'y soit soumis dans ces siécles grossiers. On veut savoir qui de l'église grecque ou de la latine établit ces usages la première. On voit des exemples de ces épreuves à Constantinople jusqu'au treiziéme siécle ; & *Pachimère* dit qu'il en a été témoin. Il est vraisem-

blable que les Grecs communiquèrent aux Latins ces ſuperſtitions orientales.

A l'égard des loix civiles, voici ce qui me paraît de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans, pouvait en adopter. Les époux pouvaient ſe répudier en juſtice; & après le divorce il leur était permis de paſſer à d'autres noces. Nous avons dans *Marculſe* le détail de ces loix.

Mais ce qui paraîtra peut-être plus étonnant, & ce qui n'en eſt pas moins vrai, c'eſt qu'au livre deuxiéme de ces formules de *Marculſe*, on trouve que rien n'était plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameuſe *loi ſalique*, par laquelle les filles n'héritaient pas. On amenait ſa fille devant le comte ou le commiſſaire, & on diſait: „ Ma chère fille, un „ uſage ancien & impie ôte parmi nous toute por- „ tion paternelle aux filles; mais ayant conſidéré cette „ impiété, j'ai vu que, comme vous m'avez été don- „ nés tous de DIEU également, je dois vous aimer „ de même; ainſi, ma chère fille, je veux que vous „ héritiez par portion égale avec vos frères dans tou- „ tes mes terres, &c. "

On ne connaiſſait point chez les Francs, qui vivaient ſuivant la *loi ſalique* & *ripuaire*, cette diſtinction de nobles & de roturiers, de nobles de nom & d'armes, & de nobles *ab avo*, ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens, les libres & les ſerfs, à-peu-près comme aujourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme *nobilis* n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les capitulaires au livre cinquiéme, pour ſignifier les officiers, les comtes, les centeniers.

Toutes les villes d'Italie & de France étaient gouvernées ſelon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au ſouverain, conſiſtaient en *foderum*,

paratam, *mansionaticum*, fourages, vivres, meubles de séjour. Les empereurs & les rois entretinrent longtems leurs cours avec leurs domaines, & ces droits payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reste un capitulaire de *Charlemagne* concernant ses métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ses troupeaux. Un des grands biens de la campagne consistait en abeilles. Enfin les plus grandes choses, & les plus petites de ce tems-là nous font voir des loix, des mœurs, & des usages dont à peine il reste des traces.

CHAPITRE VINGT-TROISIÉME.

LOUIS *le faible, ou le débonnaire, déposé par ses enfans & par des prélats.*

L'Histoire des grands événemens de ce monde n'est guères que l'histoire des crimes. Il n'est point de siécle que l'ambition des séculiers & des ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine *Charlemagne* est-il au tombeau, qu'une guerre civile désole sa famille & l'empire.

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte est que *Bernard*, roi d'Italie, est le chef de la maison Carlovingienne, le fils de l'aîné de *Charlemagne*. On voit assez la véritable raison dans cette fureur de remuer, & dans cette frénésie d'ambition, qui s'autorise toujours des loix mêmes faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues; l'oncle & le neveu lèvent des armées. On est prêt d'en venir aux mains à Châlons sur Saone; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promesses la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'est-à-dire, on veut tromper. Le roi

roi est assez imprudent pour venir dans le camp de son oncle. *Louis*, qu'on a nommé *le débonnaire*, parce qu'il était faible, & qui fut cruel par faiblesse, fait crever les yeux à son neveu, qui lui demandait grace à genoux. Le malheureux roi meurt dans les tourmens du corps & de l'esprit, trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan, & on grava sur son tombeau : *Ci gist Bernard de sainte mémoire.* Il semble que le nom de *saint* en ce tems-là ne fut qu'un titre honorifique. Alors *Louis* fait tondre & enfermer dans un monastère trois de ses frères, dans la crainte qu'un jour le sang de *Charlemagne*, trop respecté en eux, ne suscitât des guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partisans de *Bernard*, que ce roi avait nommés sous l'espoir de sa grace. Ils éprouvent le même supplice que le roi. Les ecclésiastiques sont exceptés de la sentence. On les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La déposition ou l'exil sont leur seul châtiment. *Louis* ménageait l'église ; & l'église lui fit bientôt sentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme.

Dès l'an 817 *Louis* avait suivi le mauvais exemple de son père, en donnant des royaumes à ses enfans ; & n'ayant ni le courage d'esprit de son père, ni l'autorité que ce courage donne, il s'exposait à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant associé à l'empire son fils aîné *Lothaire*, donné l'Aquitaine au second nommé *Pepin*, la Bavière à *Louis* son troisième fils ; il lui restait un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'est ce *Charles le chauve*, qui fut depuis empereur. Il voulut après le partage, ne pas laisser sans états cet enfant d'une femme qu'il aimait.

Une des sources du malheur de *Louis le faible*, & de tant de désastres plus grands qui depuis ont affligé

l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puissance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

Vala, abbé de Corbie, son parent par bâtardise, commença cette scène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par esprit de faction, ou par tous les deux ensemble, & l'un de ces chefs de parti qu'on a vu si souvent faire le mal en prêchant la vertu, & troubler tout par l'esprit de la règle.

Dans un parlement, tenu en 829 à Aix-la-Chapelle, parlement où étaient entrés les abbés, parce qu'ils étaient seigneurs de grandes terres, ce *Vala* reproche publiquement à l'empereur tous les désordres de l'état : „ C'est vous, lui dit-il, qui en êtes „ coupable. " Il parle ensuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de sédition. Il ose accuser l'impératrice *Judith* d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il deshonore & trouble la famille royale, & par conséquent l'état, sous prétexte du bien de l'état même.

Enfin l'empereur irrité renvoye *Vala* dans son monastère, dont il n'eût jamais dû sortir. Il se résout, pour satisfaire sa femme, à donner à son fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin, le pays des Suisses & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les loix avaient été fondées sur la puissance paternelle, si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial comme du premier de tous les devoirs, ainsi que je l'ai remarqué de la Chine; les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne se seraient point révoltés contre leur père qui donnait un héritage à un enfant du second lit.

D'abord ils se plaignirent : aussi-tôt l'abbé de Corbie se joint à l'abbé de St. Denis, plus factieux encor, & qui ayant les abbayes de St. Médard, de Soissons & de St. Germain-des-Prés, pouvait lever des troupes, & en leva ensuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, poussent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à DIEU, & à l'église, ceux qui ne seront pas de leur parti. En vain *le Débonnaire*, au-lieu d'assembler des armées, convoque quatre conciles, dans lesquels on fait de bonnes & d'inutiles loix. Ses trois fils prennent les armes. C'est, je crois, la première fois qu'on a vu trois enfans soulevés ensemble contre leur père. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté des princes est le pape *Grégoire IV* dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'était déja l'intérêt des papes d'abaisser les empereurs. Déja *Etienne*, prédécesseur de *Grégoire*, s'était installé dans la chaire pontificale sans l'agrément de *Louis le débonnaire*. Brouiller le père avec les enfans, semblait le moyen de s'agrandir sur leurs ruines. Le pape *Grégoire* vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encor l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'osait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ses biens par la seule excommunication. Mais on croyait rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui.

Les évêques du parti de l'empereur se servent de leur droit, & font dire courageusement au pape : SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT : *S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même.* Ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à la vérité de pape, mais en même tems de frère. *Grégoire*, plus fier encore, leur mande : » Le terme de frère sent trop l'égalité, tenez-

„ vous-en à celui de pape ; reconnaiſſez ma ſupério-„ rité : ſachez que l'autorité de ma chaire eſt au-deſſus „ de celle du trône de *Louis*. " Enfin il élude dans cette lettre le ſerment qu'il a fait à l'empereur.

La guerre tourne en négociation. Le pontife ſe rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans ſon camp. Il y a le même avantage que *Louis* avait eu autrefois ſur *Bernard*. Il ſéduit ſes troupes, ou il ſouffre qu'elles ſoient ſéduites. Il trompe *Louis*, ou il eſt trompé lui-même par les rebelles au nom deſquels il porte la parole. A peine le pape eſt-il ſorti du camp, que la nuit même la moitié des troupes impériales paſſe du côté de *Lothaire* ſon fils. Cette déſertion arriva près de Bâle, ſur les confins de l'Alſace ; & la plaine où le pape avait négocié, s'appelle encore le *champ du menſonge*. Nom qui pourait être commun à pluſieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux ſe rend priſonnier à ſes fils rebelles, avec ſa femme *Judith*, objet de leur haine. Il leur livre ſon fils *Charles*, âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des tems plus barbares, comme ſous *Clovis* & ſes enfans, ou dans des pays tels que Conſtantinople, je ne ſerais point ſurpris qu'on eût fait périr *Judith* & ſon fils, & même l'empereur. Les vainqueurs ſe contentèrent de faire raſer l'impératrice, de la mettre en priſon en Lombardie, de renfermer le jeune *Charles* dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me ſemble, qu'en liſant le déſaſtre de ce père trop bon, on reſſent au moins une ſatisfaction ſecrette, quand on voit que ſes fils ne furent guères moins ingrats envers cet abbé *Vala*, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait ſi bien ſoutenus. Le pontife retourna à Rome, mépriſé des vainqueurs, & *Vala* ſe renferma dans un monaſtère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était aſſocié

à l'empire, traîne son père prisonnier à Compiégne. Il y avait alors un abus funeste introduit dans l'église, qui défendait de porter les armes, & d'exercer les fonctions civiles pendant le tems de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guères que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'empereur ce supplice infamant, sous le voile d'une humiliation chrêtienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toûjours.

Louis est intimidé : il a la lâcheté de condescendre à cette proposition, qu'on a la hardiesse de lui faire. Un archevêque de Rheims, nommé *Ebbon*, tiré de la condition servile malgré les loix, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose ainsi son souverain & son bienfaicteur. On fait comparaître le souverain, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Son fils *Lothaire* présent, y jouït de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se profterner sur ce cilice. *Louis*, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit, dans lequel il s'accuse de sacrilège & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès verbal de toute cette action : monument encor subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louis* du nom d'empereur : il y est appellé DOMINUS LUDOVICUS, *noble homme*, *vénérable homme*.

On tâche toûjours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de *Louis*

fut autorisée par le souvenir d'un certain roi Visigoth nommé *Vamba*, qui régnait en Espagne en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & soumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître. Son successeur *Hervique* avait reconnu qu'il tenait sa couronne des évêques. Ce fait était cité, comme si un exemple pouvait justifier un attentat. On alléguait encore la pénitence de l'empereur *Théodose*; mais elle fut bien différente. Il avait fait massacrer quinze mille citoyens à Thessalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très faussement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi, pouvait attirer sur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. *St. Ambroise* fit une très belle action en lui refusant l'entrée de l'église, & *Théodose* en fit une très sage d'appaiser un peu la haine de l'empire, en s'abstenant d'entrer dans l'église pendant huit mois; faible & misérable satisfaction pour le forfait le plus horrible, dont jamais un souverain se soit souillé.

Louis fut enfermé un an dans une cellule du couvent de St. Médard de Soissons, vêtu du sac de pénitent, sans domestiques, sans consolation, mort pour le reste du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours; mais ses trois enfans disputant ses dépouilles, leur désunion rendit au père sa liberté & sa couronne.

Transféré à St. Denis, deux de ses fils, *Louis* & *Pepin*, vinrent le rétablir, & remettre entre ses bras sa femme & son fils *Charles*. L'assemblée de Soissons est anathématisée par une autre à Thionville; mais il n'en coûta à l'archevêque de Rheims que la perte de son siége; encor fut-il jugé & déposé dans la sacristie: l'empereur l'avait été en public aux pieds

de l'autel. Quelques évêques furent déposés aussi. L'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, *Louis de Bavière*, se révolte encore. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.*

Il confirma, dit-on, solemnellement par son testament la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'église de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent sur cette confirmation, que sur les dons qu'elle ratifie. Il est difficile de croire que *Charlemagne* & son fils ayent donné aux papes Venise, la Sicile, la Sardaigne, & la Corse, pays sur lesquels ils n'avaient tout au plus que la prétention disputée du domaine suprême. Et dans quel tems *Louis* eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs Grecs, & qui était infestée par les descentes continuelles des Arabes ?

CHAPITRE VINGT-QUATRIÉME.

Etat de l'Europe après la mort de LOUIS *le débonnaire, ou le faible. L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire Franc ou Français.*

APrès la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'*Alexandre*, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même : les guerres intestines le divisèrent.

Il n'est pas surprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, se soient voulu exterminer l'un

l'autre. C'était à qui dépouillerait son frère. *Lothaire* empereur, voulait tout. *Charles le chauve*, roi de France, & *Louis*, roi de Bavière, s'unissent contre lui. Un fils de *Pepin*, ce roi d'Aquitaine fils du *Débonnaire*, & devenu roi après la mort de son père, se joint à *Lothaire*. Ils désolent l'empire; ils l'épuisent de soldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont trois sont frères, & dont l'autre est leur neveu, se livrent une bataille à Fontenai dans l'Auxerrois, dont l'horreur est digne des guerres civiles. Plusieurs auteurs assurent qu'il y périt cent mille hommes. Il est vrai que ces auteurs ne sont pas contemporains, & que du moins il est permis de douter que tant de sang ait été répandu. L'empereur *Lothaire* fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut observer seulement que les évêques qui avaient combattu dans l'armée de *Charles* & de *Louis*, firent jeûner leurs troupes & prier DIEU pour les morts; & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. *Lothaire* donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*.

Le vainqueur des Saxons les avait assujettis au christianisme comme à un frein nécessaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtiment. *Lothaire*, pour se les attacher, leur donne une liberté entière de conscience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidelle à son roi. Cette conduite & celle de *Charlemagne* son grand-père, firent voir aux hommes combien diversement les princes plient la religion à leurs intérêts. Ces intérêts font toûjours la destinée de la terre. Un Franc, un Salien avait fondé le royaume de France; un fils du maire, ou majordôme *Pepin*, avait fondé l'empire Franc. Trois frères le divisent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, *Lothaire*, *Louis de Bavière* & *Charles le chauve*, après avoir versé tant de sang

à Fontenai, démembrent enfin l'empire de *Charlemagne* par la fameufe paix de Verdun. *Charles II*, furnommé *le chauve*, eut la France; *Lothaire* l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suiffe, la Lorraine, l'Alface, la Flandre; *Louis de Bavière*, ou *le Germanique*, eut l'Allemagne.

C'eft à cette époque que les favans dans l'hiftoire, commencent à donner le nom de Français aux Francs; c'eft alors que l'Allemagne a fes loix particulières; c'eft l'origine de fon droit public, & en même tems l'origine de la haine entre les Français & les Allemands. Chacun des trois frères fut troublé dans fon partage, par des querelles eccléfiaftiques, autant que par les divifions qui arrivent toujours entre des ennemis qui ont fait la paix malgré eux.

C'eft au milieu de ces difcordes que *Charles le chauve*, premier roi de la feule France, & *Louis le Germanique* premier roi de la feule Allemagne, affemblèrent un concile à Aix-la-Chapelle contre *Lothaire*, & ce *Lothaire* eft le premier empereur Franc privé de l'Allemagne & de la France.

Les prélats d'un commun accord, déclarèrent *Lothaire* déchu de fon droit à la couronne, & fes fujets déliés du ferment de fidélité: *Promettez-vous de mieux gouverner que lui?* difent-ils aux deux frères Charles & Louis: *Nous le promettons*, répondirent les deux rois: *Et nous*, dit l'évêque qui préfidait, *nous vous permettons par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner à fa place.* Ce commandement ridicule n'eut alors aucune fuite.

En voyant les évêques donner ainfi les couronnes, on fe tromperait fi on croyait qu'ils fuffent alors tels que des électeurs de l'empire. Ils étaient puiffans à la vérité, mais aucun n'était fouverain. L'autorité de leur caractère & le refpect des peuples étaient

des inſtrumens dont les rois ſe ſervaient à leur gré. Il y avait dans ces eccléſiaſtiques bien plus de faibleſſe que de grandeur, à décider ainſi du droit des rois ſuivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être ſurpris, que quelques années après un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait oſé dans des conjonctures pareilles, dépoſer *Charles le chauve*, roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à *Louis de Bavière*. Ces monarques, auſſi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant ſe faire périr l'un l'autre, ſe faiſaient anathématiſer tour-à-tour. Mais ce qui ſurprend, c'eſt l'aveu que fait *Charles le chauve* dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens : *Au moins cet archevêque ne devait pas me dépoſer avant que j'euſſe comparu devant les évêques qui m'avaient ſacré roi ; il falait qu'auparavant j'euſſe ſubi leur jugement, ayant toûjours été prêt à me ſoumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtiment.* La race de *Charlemagne*, réduite à parler ainſi, marchait viſiblement à ſa ruine.

Je reviens à *Lothaire*, qui avait toûjours un grand parti en Germanie, & qui était maître paiſible en Italie. Il paſſe les Alpes, fait couronner ſon fils *Louis*, qui vient juger dans Rome le pape *Sergius II*. Le pontife comparaît, répond juridiquement aux accuſations d'un évêque de Metz, ſe juſtifie, & prête enſuite ſerment de fidélité à ce même *Lothaire* dépoſé par ſes évêques. *Lothaire* même fit cette célèbre & inutile ordonnance, que pour éviter les ſéditions trop fréquentes, le pape *ne ſera plus élu par le peuple*, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du St. Siége.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt ſi humble, & tantôt ſi fier ; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéiſſance, & n'en

avait point à Aix-la-Chapelle quand les évêques le détrônérent.

Leur ſentence ne fut qu'un ſcandale de plus ajouté aux déſolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne ſavaient plus à qui elles devaient obéïr. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour-à-tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats ; & dans ces combats il y avait toûjours des moines, des abbés, des évêques qui périſſaient les armes à la main. *Hugues* un des fils de *Charlemagne*, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de St. Quentin, fut tué devant Toulouſe avec l'abbé de Ferrière : deux évêques y furent faits priſonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment, pour recommencer avec fureur. Les trois frères, *Lothaire*, *Charles* & *Louis*, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux ſujets de diviſions & de guerre.

L'empereur *Lothaire*, après avoir bouleverſé l'Europe ſans ſuccès & ſans gloire, ſe ſentant affaibli, vint ſe faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vécut dans le froc que ſix jours, & mourut imbécille après avoir régné en tyran.

A la mort de ce troiſiéme empereur d'Occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les ſecouſſes d'un grand tremblement.

Un autre *Lothaire*, fils de cet empereur, donna le nom de *Lotharinge* à une aſſez grande étendue de pays, nommé depuis par contraction *Lorraine*, entre le Rhin, l'Eſcaut, la Meuſe & la mer. Le Brabant fut appellé *la baſſe Lorraine ;* le reſte fut connu ſous le nom de *la haute*. Aujourd'hui de cette haute *Lorraine* il ne reſte qu'une petite province de ce

nom, engloutie depuis peu dans le royaume de France.

Un second fils de l'empereur *Lothaire*, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnois, de la Provence & du Languedoc. Cet état composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale; ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite, pauvre, ainsi que toutes les villes en-deçà des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme *Salomon*, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encor payenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire Romain subsistait. *Louis*, second fils de *Lothaire*, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé empereur par l'évêque de Rome *Sergius II*, en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuviéme partie de l'empire de *Charlemagne*, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénévent, qui possédaient alors un état considérable.

Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maison qu'appartenait l'empire. *Louis de Germanie* aîné de la maison de *Charlemagne*, devait succéder à son neveu mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il ferma les passages des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. *Reginus*, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape *Jean VIII*. Le pape non-seulement se fit payer, mais profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & *Charles* le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en

France en 859, qu'il devait ſubir le jugement des évêques, laiſſant toûjours avilir ſa dignité pour en jouïr.

Sous lui l'empire Romain était donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoiſonné par ſon médecin, un Juif nommé *Sédécias*; mais perſonne n'a jamais dit par quelle raiſon ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoiſonnant ſon maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune? Aucun auteur ne parle du ſupplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoiſonnement, & faire réflexion ſeulement que l'Europe chrétienne était ſi ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des Juifs & des Arabes.

On voulait toûjours ſaiſir cette ombre d'empire Romain; & *Louis le bègue*, roi de France, fils de *Charles le chauve*, le diſputait aux autres deſcendans de *Charlemagne*; c'était toûjours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolette, un marquis de Toſcane, inveſtis de ces états par *Charles le chauve*, ſe ſaiſirent du pape *Jean VIII*, & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, diſaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, *Carloman*, l'aîné de la race de *Charlemagne*. Non-ſeulement le pape *Jean VIII* était ainſi perſécuté dans Rome par des Italiens, mais il venait en 877 de payer vingt-cinq mille livres peſant d'argent aux mahométans, poſſeſſeurs de la Sicile & du Garillan; c'était l'argent dont *Charles le chauve* avait acheté l'empire. Il paſſa bientôt des mains du pape en celles des Sarrazins; & le pape même s'obligea par un traité autentique, à leur en payer autant tous les ans.

Cependant ce pontife, tributaire des muſulmans & priſonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque, paſſe en France. Il vient ſacrer empereur *Louis le bègue* dans la ville de Troyes, à l'exemple de *Léon III*, d'*A-*

drien & d'*Etienne III* persécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous *Charles le gros*, empereur & roi de France, la désolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de *Charlemagne* s'éloignait de sa source, & plus il dégénérait. *Charles le gros* fut déclaré incapable de régner, par une assemblée de seigneurs Français & Allemands, qui le déposèrent auprès de Mayence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des évêques, qui en servant la passion d'un prince, semblent disposer d'une couronne; ce furent les principaux seigneurs, qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de *Charles le gros* était affaibli. Il le fut toûjours sans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Mayence, qui daigna le nourrir. Il paraît bien qu'alors l'ordre de la succession était compté pour rien, puisqu'*Arnould*, bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le bègue*, fut déclaré empereur, & qu'*Eudes* ou *Odon*, comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait sur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs, la raison & le courage.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÉME.

Des Normands vers le neuviéme siécle.

TOut étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages, trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquans de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appellait *Normands*, *hommes du Nord*, sans distinction, comme nous disons encore en général les *corsaires de Barbarie*. Dès le quatriéme siécle ils se mêlérent aux flots des autres barbares, qui portèrent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que resserrés sous *Charlemagne*, ils craignirent l'esclavage. Dès le tems de *Louis le débonnaire* ils commencèrent leurs courses. Les forêts dont ces pays étaient hérissés, leur fournissaient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bière, de biscuit de mer, de fromage, & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient ensuite selon les loix du brigandage, ainsi qu'il se pratique en Barbarie. Dès l'an 843 ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévasta tout jusqu'en Touraine. Ils emmenaient en esclavage les hommes; ils partageaient entr'eux les femmes & les filles, prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les bestiaux, les meubles, tout était emporté. Ils vendaient quelquefois sur une côte ce qu'ils

avaient pillé ſur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes germaniques & gauloiſes ſe joignirent à eux, ainſi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont ſervi ſur les vaiſſeaux d'Alger.

En 844 ils couvrirent la mer de vaiſſeaux. On les vit deſcendre preſqu'à la fois en Angleterre, en France & en Eſpagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans, qui régnaient en Eſpagne; car il n'y eut nulle meſure priſe par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions; mais en Eſpagne les Arabes gardèrent leurs côtes, & repouſſèrent enfin les pirates.

En 845 les Normands pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corſaires ſans ordre: c'était une flotte de ſix cent bateaux, qui portait une armée formidable. Un roi de Dannemarck, nommé *Eric*, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de ſe rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoye en France un des chefs des corſaires, à qui les hiſtoires donnent le nom de *Régnier*. Il remonte la Seine avec cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portaſſent dix mille hommes. Cependant, avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une ſeconde fois, & vient juſqu'à Paris. Dans de pareilles invaſions, quand la faibleſſe du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Pariſiens, qui ſe défendirent dans d'autres tems avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville; & les Normands n'y trouvèrent que des maiſons de bois, qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi, *Charles le chauve*, retranché à St. Denis avec peu de troupes, au-lieu de s'oppoſer à ces barbares, acheta de

de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il eſt croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appellé longtems des marques, *marcas*, qui valaient environ un de nos demi-écus. On eſt indigné quand on lit dans nos auteurs que pluſieurs de ces barbares furent punis de mort ſubite pour avoir pillé l'égliſe de St. Germain-des-Prés. Ni les peuples, ni leurs ſaints ne ſe défendirent; mais les vaincus ſe donnent toûjours la honteuſe conſolation de ſuppoſer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Charles le chauve, en achetant ainſi la paix, ne faiſait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la ſoutenir. Les Normands ſe ſervirent de cet argent pour aller aſſiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un deſcendant de *Charlemagne*, *Pepin*, roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur réſiſter, s'unit avec eux; & alors la France vers l'an 858 fut entiérement ravagée. Les Normands, fortifiés de tout ce qui ſe joignait à eux, déſolèrent longtems l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires ſignalées; tant l'art de fortifier les places & de préparer des reſſources a été perfectionné; mais alors des barbares, combattant d'autres barbares déſunis, ne trouvaient, après le premier ſuccès, preſque rien qui arrêtât leurs courſes. Vaincus quelquefois, ils reparaiſſaient avec de nouvelles forces.

Godefroy, prince de Dannemarck, à qui *Charles le gros* céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénètre de la Hollande en Flandre; ſes Normands paſſent de la Somme à l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brûlent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Odon* ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts.

Sigefroy, chef des Normands, pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Cette invention est presque aussi ancienne que celle des murailles ; car les hommes sont aussi industrieux pour détruire que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon sujet pour observer que le cheval de Troye n'était précisément que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de bélier, & c'est ce que *Pausanias* nous apprend dans sa description de la Grèce. Ils firent brêche, & donnèrent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non-seulement le comte *Eudes*, mais encor leur évêque *Goslin*, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à son peuple, se mettait sur la brêche, le casque en tête, un carquois sur le dos, & une hache à sa ceinture ; & ayant planté la croix sur le rempart, combattait à sa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité pour le moins que le comte *Eudes*, puisque ce fut à lui que *Sigefroy* s'était d'abord adressé, pour entrer par sa permission dans Paris. Ce prélat mourut de ses fatigues au milieu du siége, laissant une mémoire respectable & chère ; car s'il arma des mains que la religion réservait seulement au ministère de l'autel, il les arma pour cet autel même & pour ses citoyens, dans la cause la plus juste, & pour la défense la plus nécessaire, première loi naturelle, qui est toûjours au-dessus des loix de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chré-

tiens. Peut-être si l'apothéose est due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour son pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde.

Les Normands tinrent la ville assiégée une année & demie : les Parisiens éprouvérent toutes les horreurs qu'entraînent dans un long siége la famine & la contagion qui en sont les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce tems, l'empereur *Charles le gros*, roi de France, parut enfin à leur secours sur le mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui *Montmartre*; mais il n'osa pas attaquer les Normands : il ne vint que pour acheter encor une trêve honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que *Charles* alla dans Mayence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normands continuèrent leurs dévastations ; mais quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à-peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant au cinquiéme siécle de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accommodèrent aisément de la leur ; ainsi les Turcs en pillant l'empire des califes, se sont soumis à la religion mahométane.

Enfin *Rolon* ou *Raoul*, le plus illustre de ces brigands du Nord, après avoir été chassé du Dannemarck, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles avantures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déja établis ; mais après deux victoires inutiles, il tourna du côté de la France, que

d'autres Normands ſavaient ruiner, mais qu'ils ne ſavaient pas aſſervir.

Rolon fut le ſeul de ces barbares qui ceſſa d'en mériter le nom, en cherchant un établiſſement fixe. Maître de Rouen ſans peine, au-lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint ſa place d'armes; de-là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, faiſant la guerre avec politique, comme avec fureur. La France était expirante ſous le règne de *Charles le ſimple*, roi de nom, & dont la monarchie était encor plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ſes ſujets, que par les Normands. *Charles le gros* n'avait donné que de l'or aux barbares : *Charles le ſimple* offrit à *Rolon* ſa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie ; & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda enſuite la Bretagne; on diſputa; mais il falut la céder encor avec des clauſes que le plus fort explique toûjours à ſon avantage. Ainſi la Bretagne, qui était tout-à-l'heure un royaume, devint un fief de la Neuſtrie; & la Neuſtrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ſes uſurpateurs, fut un état ſéparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France.

L'archevêque de Rouen ſut perſuader à *Rolon* de ſe faire chrétien. Ce prince embraſſa volontiers une religion qui affermiſſait ſa puiſſance.

Les véritables conquérans ſont ceux qui ſavent faire des loix. Leur puiſſance eſt ſtable ; les autres ſont des torrens qui paſſent. *Rolon* paiſible, fut le ſeul légiſlateur de ſon tems dans le continent chrétien. On ſait avec quelle inflexibilité il rendit la juſtice. Il abolit le vol chez les Danois, qui n'avaient juſques-là vécu que de rapine. Longtems après lui, ſon

nom prononcé, était un ordre aux officiers de justice d'accourir pour réprimer la violence ; & de-là est venu cet usage de la clameur de *Haro*, si connue en Normandie. Le sang des Danois & des Francs mêlés ensemble, produisit ensuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.

CHAPITRE VINGT-SIXIÉME.

De l'Angleterre vers le neuviéme siécle. ALFRED *le grand.*

LES Anglais, ce peuple devenu puissant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ses propres loix, & de la vraie liberté qui consiste à n'obéïr qu'aux loix, n'étaient rien alors de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber sous celui de ces Saxons, qui, ayant conquis l'Angleterre vers le sixiéme siécle, furent conquis au huitiéme par *Charlemagne* dans leur propre pays natal. Ces usurpateurs partagèrent l'Angleterre en sept petits cantons malheureux, qu'on appella royaumes. Ces sept provinces s'étaient enfin réunies sous le roi *Egbert* de la race Saxonne, lorsque les Normands vinrent ravager l'Angleterre, aussi-bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamise avec trois cent voiles. Les Anglais ne se défendirent guères mieux que les Francs. Ils payèrent, comme eux, leurs vainqueurs. Un roi, nommé *Ethelbert*, suivit le malheureux exemple de *Charles le chauve*. Il donna de l'argent; la même faute eut la même punition. Les pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguer le pays. Ils conquirent la

moitié de l'Angleterre. Il falait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur situation, eussent dans leur gouvernement des vices bien essentiels, puisqu'ils furent toûjours assujettis par des peuples qui ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui désolèrent cette isle, surpasse encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des tems où la terre entière n'est qu'un théatre de carnage, & ces tems sont trop fréquens.

Le lecteur respire enfin un peu, lorsque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand-homme qui tire sa patrie de la servitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'*Alfred le grand*, qui rendit ces services à sa patrie, supposé que tout ce qu'on raconte de lui soit véritable.

Il succédait à son frère *Ethélred I* qui ne lui laissa qu'un droit contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étaient possédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encor, presque chaque année, disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient rester.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne se retira point à Rome dans le collège anglais, comme *Butred* son oncle, devenu roi d'une petite province, & chassé par les Danois; mais seul & sans secours, il voulut périr ou venger sa patrie. Il se cacha six mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le seul comte de *Dévon*, qui défendait encor un faible château, savait son secret. Enfin, ce

comte ayant raſſemblé des troupes, & gagné quelque avantage, *Alfred*, couvert des haillons d'un berger, oſa ſe rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe: voyant ainſi par ſes yeux la ſituation du camp & ſes défauts, inſtruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de *Dévon* qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée: il les ſurprend, & remporte une victoire complette. La diſcorde diviſait alors les Danois. *Alfred* ſut négocier comme combattre; &, ce qui eſt étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'oppoſa aux deſcentes des autres, & s'appliqua enſuite, pendant douze années d'une poſſeſſion paiſible, à policer ſa patrie. Ses loix furent douces, mais ſévérement exécutées. C'eſt lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ſes ſujets à commercer. Il prêta des vaiſſeaux & de l'argent à des hommes entreprenans & ſages, qui allèrent juſqu'à Alexandrie; & de là, paſſant l'iſthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perſe. Il inſtitua des milices; il établit divers conſeils, mit partout la règle & la paix qui en eſt la ſuite.

Qui croirait même que cet *Alfred*, dans des tems d'une ignorance générale, oſa envoyer un vaiſſeau pour tenter de trouver un paſſage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Aſie? On a la rélation de ce voyage écrite en anglo-ſaxon & traduite en latin à Coppenhague, à la prière du comte de *Plelo*, ambaſſadeur de *Louis XV*. *Alfred* eſt le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Ruſſes ont faites dans nos derniers tems. On voit par-là combien ce prince était au-deſſus de ſon ſiécle.

Il n'eſt point de véritablement grand-homme, qui n'ait un bon eſprit. *Alfred* jetta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare, n'en avait preſque point. Il ſe plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre Anglais qui ſût le latin. Pour lui, il le ſavait. Il était même aſſez bon géomètre pour ce tems-là. Il poſſédait l'hiſtoire. On dit même qu'il faiſait des vers en anglo-ſaxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux ſoins de l'état ; il les donnait à l'étude. Une ſage œconomie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit pluſieurs égliſes, mais aucun monaſtère. Il penſait ſans doute que dans un état déſolé qu'il falait repeupler, il eût mal ſervi ſa patrie, en favoriſant trop ces familles immenſes ſans père & ſans enfans, qui ſe perpétuent aux dépens de la nation : auſſi ne fut-il pas au nombre des ſaints ; mais l'hiſtoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faibleſſe, le met au premier rang des héros utiles au genre-humain, qui ſans ces hommes extraordinaires, eût toujours été ſemblable aux bêtes farouches.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÉME.

De l'Eſpagne & des muſulmans Maures, aux huitiéme & neuviéme ſiécles.

VOus avez vu des états bien malheureux & bien mal gouvernés ; mais l'Eſpagne, dont il faut tracer le tableau, fut plongée longtems dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquiéme ſiécle, ravagèrent l'Eſpagne comme les autres pays ; pourquoi l'Eſpagne qui s'était ſi bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout-d'un-coup aux barbares ? C'eſt qu'elle était compoſée de patriotes lorſque les Romains l'attaquèrent ; mais ſous le joug des Romains, elle ne

fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis; elle fut donc tout-d'un-coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales; aux Vandales succédèrent les Visigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine, & dans la Catalogne; tandis que les Ostrogoths détruisaient le siége de l'empire Romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on sait, chrétiens; non pas de la communion romaine, non pas de la communion des empereurs d'Orient qui régnaient alors, mais de celle qui avait été longtems reçue de l'église grecque, & qui croyait au CHRIST sans le croire égal à Dieu. Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait encor l'esclavage. Les diocèses étaient partagés en évêques ariens, & en évêques athanasiens, comme en Italie; partage qui augmentait encor les malheurs publics. Les rois Visigoths voulurent faire en Espagne, ce que fit, comme nous l'avons vu, le roi Lombard *Lotharis* en Italie, & ce qu'avait fait *Constantin* à son avénement à l'empire; c'était de réunir par la liberté de conscience les peuples divisés par les dogmes.

Le roi Visigoth *Leuvigilde* prétendit réunir ceux qui croyaient à la consubstantiabilité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils *Herminigilde* se révolta contre lui; il y avait encor alors un roitelet Suève, qui possédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rebelle se ligua avec ce Suève, & fit longtems la guerre à son père; enfin, n'ayant jamais voulu se soumettre, il fut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'église romaine en a fait un saint, ne considérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de sa révolte.

Cette mémorable avanture arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funeste où l'Espagne était réduite.

Ce royaume des Visigoths n'était point héréditaire; les évêques qui eurent d'abord en Espagne la même autorité qu'ils acquirent en France du tems des Carlovingiens, faisaient & défaisaient les rois, avec les principaux seigneurs. Ce fut une nouvelle source de troubles continuels; par exemple, ils élurent le bâtard *Liuva*, au mépris de ses frères légitimes; & ce *Liuva* ayant été assassiné par un capitaine Goth nommé *Vitteric*, ils élurent ce *Vitteric* sans difficulté.

Un de leurs meilleurs rois nommé *Vamba*, dont nous avons déja parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un sac de pénitent, & se soumit à la pénitence publique, qui devait, dit-on, le guérir; il guérit en effet; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté, & il fut mis sept jours dans un monastère. Cet exemple fut cité en France, à la déposition de *Louis le faible*.

Ce n'était pas ainsi que se laissaient traiter les premiers conquérans Goths, qui subjuguèrent les Espagnes; ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique; mais cet empire si mal gouverné, périt bientôt. Il y eut tant de rebellions en Espagne, qu'enfin le roi *Vitiza* désarma une partie des sujets, & fit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéissance, mais il se privait lui-même de secours & de retraites. Pour mettre le clergé dans son parti, il rendit dans une assemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de se marier.

Rodrigue, dont il avait assassiné le père, l'assassina à son tour, & fut encor plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des musulmans en Espagne. Je ne sais s'il est bien vrai que *Rodrigue* eût violé *Florinde*, nommée la *Cava* ou la

Méchante, fille malheureusement célèbre du comte *Julien* : & si ce fut pour venger son honneur que ce comte appella les Maures. Peut-être l'avanture de la *Cava* est copiée en partie sur celle de *Lucrèce* ; & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée sur des monumens bien autentiques. Il paraît que pour appeller les Africains, on n'avait pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déja sous le roi *Vamba*, le comte *Hervig*, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. *Opas*, archevêque de Seville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à soutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur *Vitiza* détrôné & assassiné par l'usurpateur *Rodrigue*, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le comte *Julien*, gendre de *Vitiza*, trouvait dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque nommé *Torizo*, entre dans la conspiration d'*Opas* & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chrêtien, s'il ne s'était agi que d'une fille ?

Les mahométans étaient maîtres, comme ils le sont encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jetter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près du mont Atlas. Le calife *Valid Almanzor*, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi *Muzza*, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général *Tarif*, qui gagna en 714 cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où *Rodrigue* perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à *Julien*, dont ils se défiaient sans doute. L'archevêque *Opas* fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'auto-

rité fur les églifes chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Pour le roi *Rodrigue*, il fut fi peu regretté, que fa veuve *Egilone* époufa publiquement le jeune *Abdalis*, fils du conquérant *Muzza*, dont les armes avaient fait périr fon mari, & réduit en fervitude fon pays & fa religion.

Les vainqueurs n'abufèrent point du fuccès de leurs armes; ils laiffèrent aux vaincus leurs biens, leurs loix, leur culte, fatisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-feulement la veuve du roi *Rodrigue* époufa le jeune *Abdalis*, mais à fon exemple le fang des Maures & des Efpagnols fe mêla fouvent. Les Efpagnols fi fcrupuleufement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en affez grand nombre, pour qu'on leur donnât alors le nom de *Mofarabes*, qui fignifiait, dit-on, moitié Arabes, au-lieu de celui de Vifigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mofarabes n'était point outrageant, puifque les Arabes étaient les plus clémens de tous les conquérans de la terre, & qu'ils apportèrent en Efpagne de nouvelles fciences & de nouveaux arts.

L'Efpagne avait été foumife en quatorze mois à l'empire des califes, à la réferve des cavernes & des rochers de l'Afturie. Le Goth, *Pélage Teudomer*, parent du dernier roi *Rodrigue*, caché dans ces retraites, y conferva fa liberté. Je ne fais comment on a pu donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté fe borna à n'être point captif. Les hiftoriens Efpagnols, & ceux qui les ont fuivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en fa faveur, lui établiffent une cour, lui donnent fon fils *Favilla* & fon gendre *Alphonfe* pour fucceffeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce tems-là même les mahométans, qui fous *Abdérame*, vers l'an 734 fubjuguèrent la moi-

tié de la France, auraient-ils laissé subsister derrière les Pyrénées ce royaume des Asturies ? C'était beaucoup pour les chrêtiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrêtiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs, affaiblis par les victoires de *Charles Martel* & par leurs divisions ; mais eux-mêmes, plus divisés entr'eux que les mahométans, retombèrent bientôt sous le joug. *Mauregat*, à qui il a plû aux historiens de donner le titre de roi, eut la permission de gouverner les Asturies & quelques terres voisines, en rendant hommage & en payant tribut. Il se soumit surtout à fournir cent belles filles tous les ans pour le serrail d'*Abdérame*. Ce fut longtems la coutume des Arabes, d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les présens qu'ils font aux Arabes du désert, offrent toûjours des filles nubiles.

On donne pour successeur à ce *Mauregat* un diacre nommé *Vérémon*, chef de ces montagnards réfugiés, faisant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir souvent. Est-ce là un royaume, & sont-ce là des rois ?

Après la mort de cet *Abdérame*, les émirs des provinces d'Espagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de *Charlemagne*, qu'un d'eux, nommé *Ibna*, eut l'imprudence d'appeller ce conquérant à son secours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrêtien en Espagne, *Charles* n'eût-il pas protégé ce royaume par ses armes, plutôt que de se joindre à des mahométans ? Il prit cet émir sous sa protection, & se fit rendre hommage des terres qui sont entre l'Ebre & les Pyrénées, que les musulmans gardèrent. On voit en 794 le Maure *Abutar* rendre hommage à *Louis le débonnaire*, qui gouvernait l'Aquitaine sous son père avec le titre de roi.

Quelques tems après, les divisions augmentèrent chez les Maures d'Espagne. Le conseil de *Louis le débonnaire* en profita ; ses troupes assiégèrent deux ans Barcelone, & *Louis* y entra en triomphe en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus soutenus par les Africains & par les califes dont ils avait secoué le joug. Les successeurs d'*Abdérame*, ayant établi le siége de leur royaume à Cordoue, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alphonse, de la race de *Pélage*, commença, dans ces conjonctures heureuses, à rendre considérables les chrêtiens Espagnols retirés dans les Asturies. Il refusa le tribut ordinaire à des maîtres contre lesquels il pouvait combattre ; & après quelques victoires, il se vit maître paisible des Asturies & de Léon au commencement du neuviéme siécle.

C'est par lui qu'il faut commencer de retrouver en Espagne des rois chrêtiens. Cet *Alphonse* était artificieux & cruel. On l'appelle *le chaste*, parce qu'il fut le premier qui refusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé ce tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il falait bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'*Alphonse*, malgré beaucoup de traverses, enhardirent les chrêtiens de Navarre à se donner un roi. Les Arragonois levèrent l'étendart sous un comte : ainsi sur la fin de *Louis le débonnaire*, ni les Maures, ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées stériles ; mais le reste de l'Espagne obéïssait aux rois musulmans. Ce fut alors que les Normands ravagèrent les côtes de l'Espagne ; mais étant repoussés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être surpris que les Espagnols des Asturies, de Léon, d'Arragon, ayent été alors des barbares. La guerre qui avait succédé à la servitude, ne les avait pas polis. Ils étaient dans une si profonde ignorance, qu'un *Alphonse*, roi de Léon & des Asturies, surnommé *le grand*, fut obligé de livrer l'éducation de son fils à des précepteurs mahométans.

Je ne cesse d'être étonné, quand je vois quels titres les historiens prodiguent aux rois. Cet *Alphonse* qu'ils appellent *le grand*, fit crever les yeux à ses quatre frères; sa vie n'est qu'un tissu de cruautés & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui ses sujets, & fut obligé de céder son petit royaume à son fils *Don Garcie* l'an 910.

Ce titre de *Don* était un abrégé de *Dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur *Auguste*, parce qu'il signifiait *Maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, & aux seigneurs Espagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les seigneurs de fief commencèrent alors à prendre le titre de *rich-homes*, *ricos hombres*; riche signifiait possesseur de terres; car dans ces tems-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Espagne d'autres richesses. La grandesse n'était point encor connue. Le titre de grand ne fut en usage que trois siécles après, sous *Alphonse le sage*, dixiéme du nom, roi de Castille dans le tems que l'Espagne commençait à devenir florissante.

CHAPITRE VINGT-HUITIÉME.

Puissance des musulmans en Asie & en Europe aux huitiéme & neuviéme siécles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape LÉON IV.

LEs mahométans qui perdaient cette partie de l'Espagne qui confine à la France, s'étendaient partout ailleurs. Si j'envisage leur religion, je la vois

embrassée dans l'Inde & sur les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife *Aaron al Rachild*, ou *le sage*, impose un tribut de soixante & dix mille écus d'or par an à l'impératrice *Irène*. L'empereur *Nicéphore* ayant ensuite refusé de payer le tribut, *Aaron* prend l'isle de Chypre, & vient ravager la Grèce. *Almamon* son petit-fils, prince d'ailleurs si recommandable par son amour pour les sciences & par son savoir, s'empare par ses lieutenans de l'isle de Crète en 826. Les musulmans bâtirent Candie, qu'ils ont reprise de nos jours.

En 828 les mêmes Africains qui avaient subjugué l'Espagne & fait des incursions en Sicile, reviennent encore désoler cette isle fertile, encouragés par un Sicilien nommé *Euphemius*, qui ayant, à l'exemple de son empereur *Michel*, épousé une religieuse, poursuivi par les loix que l'empereur s'était rendues favorables, fit à-peu-près en Sicile ce que le comte *Julien* avait fait en Espagne.

Ni les empereurs Grecs, ni ceux d'Occident, ne purent alors chasser de Sicile les musulmans : tant l'Orient & l'Occident étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient se rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis ; mais leurs fautes sauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la sauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile en 846 avec une flotte nombreuse. Ils entrent par l'embouchure du Tibre : & ne trouvant qu'un pays presque désert, ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche église de St. Pierre hors des murs, ils levèrent le siége pour aller combattre une armée de Français qui venait secourir Rome sous un général de l'empereur *Lothaire*. L'armée française fut battue, mais la ville rafraîchie fut manquée ; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par leur mésintelligence, qu'une incursion de barbares. Ils revinrent bientôt

bientôt après avec une armée formidable, qui ſemblait devoir détruire l'Italie & faire une bourgade mahométane de la capitale du chriſtianiſme. Le pape *Léon IV* prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* ſemblaient abandonner, ſe montra digne, en défendant Rome, d'y commander en ſouverain. Il avait employé les richeſſes de l'égliſe à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les milices à ſes dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Oſtie, ſans manquer à la ſage précaution de prendre d'eux des ôtages, ſachant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſans pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire. Il viſita lui-méme tous les poſtes, & reçut les Sarrazins à leur deſcente, non pas en équipage de guerrier, ainſi qu'en avait uſé *Goslin* évêque de Paris dans une occaſion encore plus preſſante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrêtien, & comme un roi qui veillait à la ſûreté de ſes ſujets. Il était né Romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage & ſes ſoins furent ſecondés. On reçut les Sarrazins courageuſement à leur deſcente; & la tempête ayant diſſipé la moitié de leurs vaiſſeaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut miſe à la chaîne. Le pape rendit ſa victoire utile, en faiſant travailler aux fortifications de Rome & à ſes embelliſſemens les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans reſtèrent cependant maîtres du Garillan entre Capoue & Gayette, mais plutôt comme une colonie de corſaires indépendans, que comme des conquérans diſciplinés.

Je vois donc au neuviéme ſiécle les muſulmans redoutables à la fois à Rome & à Conſtantinople,

maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jusqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Espagne. Mais ces conquérans ne formeent pas une nation, comme les Romains, qui étendus presqu'autant qu'eux, n'avaient fait qu'un seul peuple.

Sous le fameux calife *Almamon*, vers l'an 815, un peu après la mort de *Charlemagne*, l'Egypte était indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de *Miramolin*, était maître absolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Lybie obéïssaient à un autre calife. Les *Abdérames*, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le successeur de leur prophête. Ainsi que les chrêtiens allaient en foule en pélérinage à Rome, les mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife; & c'était principalement par ce pélérinage que le calife, maître de la Mecque, était vénérable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÉME.

De l'empire de Constantinople, aux huitiéme & neuviéme siécles.

TAndis que l'empire de *Charlemagne* se démembrait, que les inondations des Sarrazins & des Normands désolaient l'Occident, l'empire de Constantinople subsistait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déja vieux, dépouillé de quelques racines, & assailli de tous côtés par la tempête. Cet

empire n'avait plus rien en Afrique ; la Syrie & une partie de l'Asie mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les musulmans ses frontières vers l'orient de la mer Noire ; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins se fortifier contr'eux par cet usage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube & vers le bord occidental de la mer Noire, d'autres ennemis la ravageaient. Une nation de Scythes, nommée les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient son nom, désolaient tous ces beaux climats de la Romanie, où *Adrien* & *Trajan* avaient construit de si belles villes, & ces grands chemins desquels il ne subsiste plus que quelques chaussées.

Les Abares surtout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, se jettaient tantôt sur l'empire d'Orient, tantôt sur celui de *Charlemagne*. Ainsi des frontières de la Perse à celles de la France, la terre était en proie à des incursions presque continuelles.

Si les frontières de l'empire Grec étaient toujours resserrées & toujours désolées, la capitale était le théatre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces, formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel spectacle nous présente Constantinople ? *Maurice* & ses cinq enfans massacrés : *Phocas* assassiné pour prix de ses meurtres & de ses incestes : *Constantin* empoisonné par l'impératrice *Martine*, à qui on arrache la langue, tandis qu'on coupe le nez à *Héracléonas* son fils : *Constans* qui fait égorger son frère : *Constans* assommé dans un bain par ses domestiques : *Constantin Pogonate* qui fait crever les yeux à ses deux frères : *Justinien II* son fils prêt à faire à Constantinople ce que *Théodose* fit à Thessalonique, surpris, mutilé & enchaîné par *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens : *Léonce* bientôt traité lui-même comme il avait traité *Justinien II* ;

ce *Justinien* rétabli, faisant couler sous ses yeux dans la place publique le sang de ses ennemis, & périssant enfin sous la main d'un bourreau : *Philippe Bardanès* détrôné & condamné à perdre les yeux : *Léon l'Isaurien* & *Constantin Copronime* morts à la vérité dans leur lit, mais après un règne sanguinaire, aussi malheureux pour le prince que pour les sujets : l'impératrice *Irène*, la première femme qui monta sur le trône des *Césars*, & la première qui fit périr son fils pour régner : *Nicéphore* son successeur, détesté de ses sujets, pris par les Bulgares, décollé, servant de pâture aux bêtes, tandis que son crâne sert de coupe à son vainqueur : enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, & mourant ainsi moins cruellement, mais plus honteusement que ses prédécesseurs. C'est ainsi que l'empire est gouverné pendant trois cent ans. Quelle histoire de brigands obscurs punis en place publique pour leurs crimes, est plus horrible & plus dégoûtante ?

Cependant il faut poursuivre : il faut voir au neuviéme siécle *Léon l'Arménien*, brave guerrier, mais ennemi des images, assassiné à la messe dans le tems qu'il chantait une antienne : ses assassins s'applaudissant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de prison un officier, nommé *Michel le bègue*, condamné à la mort par le sénat, & qui au-lieu d'être exécuté, reçut la pourpre impériale. Ce fut lui qui étant amoureux d'une religieuse, se fit prier par le sénat de l'épouser, sans qu'aucun évêque osât être d'un sentiment contraire. Ce fait est d'autant plus digne d'attention, que presqu'en même tems on voit *Euphemius* en Sicile, poursuivi criminellement pour un semblable mariage ; & quelque tems après on condamne à Constantinople le mariage très légitime de l'empereur *Léon le philosophe*. Où est donc le pays où l'on trouve alors des loix & des mœurs ? Ce n'est pas dans notre Occident.

Cette ancienne querelle des images troublait tou-

jours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, selon qu'elle voyait pencher l'esprit du plus grand nombre. *Michel le bègue* commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur *Théophile*, qui régna environ douze ans, depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte : on a écrit qu'il ne croyait point la résurrection, qu'il niait l'existence des démons, & qu'il n'admettait pas JESUS-CHRIST pour DIEU. Il se peut faire qu'un empereur pensât ainsi; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les princes seulement, mais sur les particuliers, des ennemis qui sans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux ?

Ce *Théophile*, fils de *Michel le bègue*, fut presque le seul empereur qui eût succédé paisiblement à son père depuis deux siécles. Sous lui les adorateurs des images furent plus persécutés que jamais. On connait aisément par ces longues persécutions, que tous les citoyens étaient divisés.

Il est remarquable, que deux femmes ayent rétabli les images. L'une est l'impératrice *Irène*, veuve de *Léon IV*; & l'autre l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*.

Théodora, maîtresse de l'empire d'Orient sous le jeune *Michel* son fils, persécuta à son tour les ennemis des images. Elle porta son zéle, ou sa politique, plus loin. Il y avait encor dans l'Asie mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paisibles, parce que la fureur d'entousiasme, qui n'est guères que dans les sectes naissantes, était passée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contr'eux des édits sévères, qui furent exécutés avec cruauté. La persécution leur rendit leur premier fanatisme. On

en fit périr des milliers dans les supplices. Le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de quarante mille chez les musulmans ; & ces manichéens, auparavant si tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrazins ravagèrent l'Asie mineure jusqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peste horrible en 842, & devenue un objet de pitié.

La peste proprement dite, est une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'est de ces pays qu'elle vient toûjours par des vaisseaux marchands. Elle inonderait l'Europe sans les sages précautions qu'on prend dans nos ports ; & probablement l'inattention du gouvernement laissa entrer la contagion dans la ville impériale.

Cette même inattention exposa l'empire à un autre fléau. Les Russes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph sur la mer Noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté poussèrent encor leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Asie mineure. Enfin *Michel le jeune*, après un règne cruel & infortuné, fut assassiné par *Basile*, qu'il avait tiré de la plus basse condition pour l'associer à l'empire.

L'administration de *Basile* ne fut guères plus heureuse. C'est sous son règne qu'est l'époque du grand schisme qui divisa l'église grecque de la latine. C'est cet assassin qu'on regarda comme juste, quand il fit déposer le patriarche *Photius*.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés sous *Léon*, qu'on appella *le philosophe* ; non qu'il fût un *Antonin*, un *Marc-Aurèle*, un *Julien*, un *Aaron al Rachild*, un *Alfred*, mais parce qu'il était savant. Il passe pour avoir le premier ouvert un

chemin aux Turcs, qui si longtems après ont pris Constantinople.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui mêlés à eux, furent leur soutien & les destructeurs de l'empire Grec, avaient-ils déja envoyé des colonies dans ces contrées voisines du Danube? On n'a guères d'histoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainsi vécu longtems. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chassée à son tour par une autre. Les Gaulois n'étaient-ils pas descendus en Italie? n'avaient-ils pas couru jusques dans l'Asie mineure? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres? Les Suisses n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller se transplanter en Languedoc, quand *César* les contraignit de retourner labourer leurs terres? & qu'étaient *Pharamond* & *Clovis* sinon des barbares transplantés, qui ne trouvérent point de *César*?

Malgré tant de désastres, Constantinople fut encor longtems la ville chrêtienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa situation seule, par laquelle elle domine sur deux mers, la rendait nécessairement commerçante. La peste de 842, toute destructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau passager. Les villes de commerce, & où la cour réside, se repeuplent toûjours par l'affluence des voisins. Les arts méchaniques & les beaux-arts mêmes ne périssent point dans une vaste capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, sont des orages qui ne tombent guères sur des

hommes cachés, qui cultivent en paix des professions qu'on n'envie point.

Les richesses n'étaient point épuisées : on dit qu'en 857 *Théodora* mère de *Michel*, en se démettant malgré elle de la régence, & traitée à-peu-près par son fils comme *Marie de Médicis* le fut de nos jours par *Louis XIII*, fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le trésor cent neuf mille livres pesant d'or, & trois cent mille livres d'argent.

Un gouvernement sage pouvait donc encor maintenir l'empire dans sa puissance. Il était resserré, mais non tout-à-fait démembré ; changeant d'empereurs, mais toujours uni sous celui qui se revêtait de la pourpre ; enfin plus riche, plus plein de ressources, plus puissant que celui d'Allemagne. Cependant il n'est plus, & l'empire d'Allemagne subsiste encore.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effrayent & dégoûtent ; cependant il faut convenir que depuis *Constantin* surnommé *le grand*, l'empire de Constantinople n'avait guère été autrement gouverné ; & si vous en exceptez *Julien*, & deux ou trois autres, quel empereur ne souilla pas le trône d'abominations & de crimes ?

CHAPITRE TRENTIÈME.

De l'Italie, des papes, du divorce de LOTHAIRE *roi de Lorraine, & des autres affaires de l'église aux huitième & neuvième siècles.*

POur ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, souvenons-nous avec quelle prudence les papes se conduisirent sous *Pepin* & sous *Charlemagne*, com-

me ils assoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit sourdement les fondemens de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déja très grand, puisque *Grégoire IV* rebâtit le port d'Ostie, & que *Léon IV* fortifia Rome à ses dépens. Mais tous les papes ne pouvaient être de grands-hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de siége causait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le sénat Romain, le peuple & l'empereur. La noblesse Romaine avait grande part au gouvernement; elle élisait alors deux consuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une espèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze sénateurs; & c'était ces sénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

S'ils n'étaient pas souverains de Rome, ils ne perdaient aucune occasion d'agir en souverains de l'église d'Occident. Les évêques se constituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflicts d'autorité, ce mêlange de religion, de superstition, de faiblesse, de méchanceté dans toutes les cours, l'insuffisance des loix, tout cela ne peut être mieux connu que par l'avanture du mariage & du divorce de *Lothaire* roi de Lorraine, neveu de *Charles le chauve*.

Charlemagne avait répudié une de ses femmes, & en avait épousé une autre, non-seulement avec l'approbation du pape *Etienne*, mais sur ses pressantes sollicitations. Les rois Francs, *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, *Dagobert*, avaient eu plusieurs femmes à la fois sans qu'on eût murmuré; & si c'était

un fcandale, il était fans trouble. Le tems change tout. *Lothaire* marié avec *Teutberge*, fille d'un duc de la Bourgogne Transjurane, prétend la répudier pour un incefte avec fon frère, dont elle eft accufée, & époufer fa maîtreffe *Valrade*. Toute la fuite de cette avanture eft d'une fingularité nouvelle. D'abord la reine *Teutberge* fe juftifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vafe, au fond duquel il ramaffe impunément un anneau béni. Le roi fe plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il eft bien fûr que fi elle fut faite, l'avocat de la reine était inftruit du fecret de préparer la peau à foutenir l'action de l'eau bouillante, fecret qui confifte, dit-on, à fe frotter longtems d'efprit de vitriol & d'alun avec du jus d'oignon. Aucune académie des fciences n'a de nos jours tenté de connaître fur ces épreuves ce que favent les charlatans.

Le fuccès de cette épreuve paffait pour un miracle, pour le jugement de DIEU même; & cependant *Teutberge*, que le ciel juftifie, avoue à plufieurs évêques, en préfence de fon confeffeur, qu'elle eft coupable. Il n'y a guères d'apparence qu'un roi qui voulait fe féparer de fa femme fur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accufer d'un incefte avec fon frère, fi le fait n'avait pas été public. On ne va pas fuppofer un crime fi recherché, fi rare, fi difficile à prouver : il faut d'ailleurs que dans ces temslà ce qu'on appelle aujourd'hui honneur, ne fût point du tout connu. Le roi & la reine fe couvrent tous deux de honte, l'un par fon accufation, l'autre par fon aveu. Deux conciles nationaux font affemblés, qui permettent le divorce.

Le pape *Nicolas I* caffe les deux conciles. Il dépofe *Gontier* archevêque de Cologne, qui avait été le plus ardent dans l'affaire du divorce. *Gontier* écrit auffi-tôt à toutes les églifes : „ Quoique le feigneur

„ *Nicolas*, qu'on nomme pape, & qui se compte pape
„ & empereur, nous ait excommuniés, nous avons ré-
„ sisté à sa folie. " Ensuite dans son écrit, s'adressant au
pape même : „ Nous ne recevons point, dit-il, votre
„ maudite sentence : nous la méprisons ; nous vous
„ rejettons vous-même de notre communion, nous
„ contentant de celle des évêques nos frères que
„ vous méprisez, &c.

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette protestation à Rome, & la mit l'épée à la main sur le tombeau où les Romains prétendent que reposent les cendres de *St. Pierre*. Mais bientôt après l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea aussi. Il vint au mont Cassin se jetter aux genoux du pape *Adrien II* successeur de *Nicolas*. „ Je déclare, dit-il, devant DIEU & devant
„ ses saints, à vous, monseigneur *Adrien*, souverain
„ pontife, aux évêques qui vous sont soumis, & à
„ toute l'assemblée, que je supporte humblement la
„ sentence de déposition donnée canoniquement con-
„ tre moi par le pape *Nicolas*, &c. " On sent combien un exemple de cette espèce affermissait la supériorité de l'église romaine, & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Ce même *Nicolas I* excommunie la seconde femme de *Lothaire*, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événemens. L'empereur *Louis II* frère de *Charles le chauve*, & oncle de *Lothaire*, se déclare d'abord violemment pour son neveu contre le pape. Cet empereur qui résidait alors en Italie, menace *Nicolas I*; il y a du sang répandu, & l'Italie est en allarmes. On négocie, on cabale de tous côtés. *Teutberge* va plaider à Rome; *Valrade* sa rivale entreprend le voyage, & n'ose l'achever. *Lothaire* excommunié s'y transporte, & va demander pardon à *Adrien* successeur de *Nicolas*, dans la crainte où il est que son oncle *le*

chauve armé contre lui au nom de l'églife, ne s'empare de fon royaume de Lorraine. *Adrien II* en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point ufé des droits du mariage avec *Valrade*, depuis l'ordre que le pape *Nicolas* lui avait donné de s'en abftenir. *Lothaire* fait ferment, communie, & meurt quelque tems après. Tous les hiftoriens ne manquent pas de dire qu'il eft mort en punition de fon parjure, & que les domeftiques qui ont juré avec lui, font morts dans l'année.

Le droit qu'exercèrent en cette occafion *Nicolas I* & *Adrien II*, était fondé fur les fauffes décrétales déja regardées comme un code univerfel. Le contrat civil qui unit deux époux, étant devenu un facrement, était foumis au jugement de l'églife.

Cette avanture eft le premier fcandale touchant le mariage des têtes couronnées en Occident. On a vu depuis les rois de France *Robert*, *Philippe I*, *Philippe-Augufte* excommuniés par les papes pour des caufes à-peu-près femblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très éloignés. Les évêques nationaux prétendirent longtems devoir être les juges de ces caufes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toûjours à eux.

On n'examine point ici fi cette nouvelle jurifprudence eft utile ou dangereufe; on n'écrit ni comme jurifconfulte, ni comme controverfifte : mais toutes les provinces chrêtiennes ont été troublées par ces fcandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des péres de famille, le fecret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiofité publique. On ne connait point chez eux de pareils procès au fujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce defcendant de *Charlemagne* fut le premier qui alla plaider à trois cent lieuës de chez lui devant un

juge étranger, pour savoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différend. *Louis le débonnaire* avait été le premier exemple du pouvoir des évêques sur les empereurs. *Lothaire de Lorraine* fut l'époque du pouvoir des papes sur les évêques. Il résulte de toute l'histoire de ces tems-là, que la société avait peu de règles certaines chez les nations occidentales, que les états avaient peu de loix, & que l'église voulait leur en donner.

CHAPITRE TRENTE-UNIÉME.

De Photius, & du schisme entre l'Orient & l'Occident.

LA plus grande affaire que l'église eut alors, & qui en est encore une très importante aujourd'hui, fut l'origine de la séparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Constantinople étant, ainsi que le trône, l'objet de l'ambition, était sujette aux mêmes révolutions. L'empereur *Michel III* mécontent du patriarche *Ignace*, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place *Photius*, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il était grand-écuyer & ministre d'état. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient alors regardés comme faisant partie de la hiérarchie. Le second jour il fut lecteur, le troisiéme sous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël en 858.

Le pape *Nicolas* prit le parti d'*Ignace*, & excommunia *Photius*. Il lui reprochait surtout d'avoir passé

de l'état de laïc à celui d'évêque avec tant de rapidité ; mais *Photius* répondait avec raison que *St. Ambroise*, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encor. *Photius* excommunia donc le pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de patriarche œcuménique, & accusa hautement d'hérésie les évêques d'Occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur faisait, roulait sur la procession du Père & du Fils. *Des hommes*, dit-il dans une de ses lettres, *sortis des ténèbres de l'Occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété est d'ajouter de nouvelles paroles au sacré symbole autorisé par tous les conciles, en disant que le St. Esprit ne procède pas du Père seulement, mais encor du Fils, ce qui est renoncer au christianisme.*

On voit par ce passage & par beaucoup d'autres, quelle supériorité les Grecs affectaient en tout sur les Latins. Ils prétendaient que l'église romaine devait tout à la grecque, jusqu'aux noms des usages, des cérémonies, des mystères, des dignités. *Batême*, *eucharistie*, *liturgie*, *diocèse*, *paroisse*, *évêque*, *prêtre*, *diacre*, *moine*, *église*, tout est grec. Ils regardaient les Latins comme des disciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres, dont ils ne savaient pas même la langue. Ils nous accusaient d'ignorer le catéchisme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres sujets d'anathême étaient, que les Latins se servaient alors communément de pain non-levé pour l'eucharistie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne se faisaient point raser la barbe. Etranges raisons pour brouiller l'Occident avec l'Orient !

Mais quiconque est juste avouera que *Photius* était non-seulement le plus savant homme de l'église,

mais un grand évêque. Il se conduisit comme *St. Ambroise*, quand *Basile* assassin de l'empereur *Michel* se présenta dans l'église de Sophie : *Vous êtes indigne d'approcher des saints mystères*, lui dit-il à haute voix, *vous qui avez les mains encor souillées du sang de votre bienfaicteur*. *Photius* ne trouva pas un *Théodose* dans *Basile*. Ce tyran fit une chose juste par vengeance. Il rétablit *Ignace* dans le siége patriarchal, & chassa *Photius*. Rome profita de cette conjoncture pour faire assembler à Constantinople le huitiéme concile œcuménique, composé de trois cent évêques. Les légats du pape présidèrent, mais ils ne savaient pas le grec, & parmi les autres évêques très peu savaient le latin. *Photius* y fut universellement condamné comme intrus, & soumis à la pénitence publique. On signa pour les cinq patriarches avant de signer pour le pape ; ce qui est fort extraordinaire ; car puisque les légats eurent la première place, ils devaient signer les premiers. Mais en tout cela les questions qui partageaient l'Orient & l'Occident, ne furent point agitées ; on ne voulait que déposer *Photius*.

Quelque tems après, le vrai patriarche, *Ignace*, étant mort, *Photius* eut l'adresse de se faire rétablir par l'empereur *Basile*. Le pape *Jean VIII* le reçut à sa communion, le reconnut, lui écrivit ; & malgré ce huitiéme concile œcuménique, qui avait anathématisé ce patriarche, le pape envoya ses légats à un autre concile à Constantinople, dans lequel *Photius* fut reconnu innocent par quatre cent évêques, dont trois cent l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même siége de Rome, qui l'avaient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser le huitiéme concile œcuménique.

Combien tout change chez les hommes ! combien ce qui était faux, devient vrai selon les tems ! Les légats de *Jean VIII* s'écrient en plein concile ; *Si*

quelqu'un ne reconnait pas Photius, que son partage soit avec Judas. Le concile s'écrie, *Longues années au patriarche Photius, & au patriarche de Rome Jean.*

Enfin à la suite des actes du concile on voit une lettre du pape à ce savant patriarche, dans laquelle il lui dit; *Nous pensons comme vous; nous tenons pour transgresseurs de la parole de* DIEU, *nous rangeons avec Judas, ceux qui ont ajouté au symbole, que le St. Esprit procède du Père & du Fils; mais nous croyons qu'il faut user de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blasphême.*

Il est donc clair que l'église romaine & la grecque pensaient alors différemment de ce qu'on pense aujourd'hui. L'église romaine adopta depuis la procession du Père & du Fils; & il arriva même qu'en 1274 l'empereur des Grecs, *Michel Paléologue*, implorant contre les Turcs une nouvelle croisade, envoya au second concile de Lyon, son patriarche & son chancelier, qui chantèrent avec le concile en latin, *qui ex patre filioque procedit.* Mais l'église grecque retourna encore à son opinion, & sembla la quitter encor dans la réunion passagère qui se fit avec *Eugène IV.* Que les hommes apprennent de là à se tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des disputes sur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les prisons, ni allumé les buchers.

On a blâmé les déférences du pape *Jean VIII* pour le patriarche *Photius*; on n'a pas assez songé que ce pontife avait alors besoin de l'empereur *Basile.* Un roi de Bulgarie, nommé *Bogoris*, gagné par l'habileté de sa femme qui était chrêtienne, s'était converti, à l'exemple de *Clovis* & du roi *Egbert.* Il s'agissait de savoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrêtienne dépendrait. Constantinople & Rome

Rome ſe la diſputaient. La déciſion dépendait de l'empereur *Baſile*. Voilà en partie le ſujet des complaiſances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Conſtantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainſi que dans le précédent, il y eut des *Cardinaux*. On nommait ainſi des prêtres & des diacres qui ſervaient de conſeils aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres égliſes. Ils étaient déja diſtingués : mais ils ſignaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna par ſes lettres & par ſes légats le titre de *votre ſainteté* au patriarche *Photius*. Les autres patriarches ſont auſſi appellés *papes* dans ce concile. C'eſt un nom grec, commun à tous les prêtres, & qui peu-à-peu eſt devenu le titre diſtinctif du métropolitain de Rome.

Il paraît que *Jean VIII* ſe conduiſait avec prudence ; car ſes ſucceſſeurs s'étant brouillés avec l'empire Grec, & ayant adopté le huitiéme concile œcuménique de 869 & rejetté l'autre qui abſolvait *Photius*, la paix établie par *Jean VIII* fut alors rompue. *Photius* éclata contre l'égliſe romaine, la traita d'hérétique au ſujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême, de l'euchariſtie faite avec du pain ſans levain, & de pluſieurs autres uſages. Mais le grand point de la diviſion était la primatie. *Photius* & ſes ſucceſſeurs voulaient être les premiers évêques du chriſtianiſme, & ne pouvaient ſouffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, ſéparée de l'empire par ſa rebellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouît de la préſéance ſur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Conſtantinople avait alors dans ſon diſtrict toutes les égliſes de la Sicile & de la Pouille ; & le St. Siége en paſſant ſous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces pro-

vinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'église grecque méprisait l'église romaine. Les sciences florissaient à Constantinople, mais à Rome tout tombait jusqu'à la langue latine; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentait de ces tems malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le tems de *Lucrèce* & de *Ciceron* jusqu'à *Corneille Tacite*. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque *Luitprand*, envoyé depuis en ambassade à Constantinople par les *Othons*, rapporte que les Grecs n'appellaient *St. Grégoire le grand*, que *Grégoire dialogue*, parce qu'en effet ses dialogues sont d'un homme trop simple. Le tems a tout changé. Les papes sont devenus de grands souverains, Rome le centre de la politesse & des arts, l'église latine savante; & le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, évéque d'un peuple esclave.

Photius, qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut déposé par des intrigues de cour, & mourut malheureux; mais ses successeurs, attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

Le pape *Jean VIII* mourut encor plus malheureusement. Les annales de *Fulde* disent qu'il fut assassiné à coups de marteau. Les tems suivans nous feront voir le siége pontifical souvent ensanglanté, & Rome toûjours un grand objet pour les nations, mais toûjours à plaindre.

Le dogme ne troubla point encor l'église d'Occident; à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 814 par un bénédictin nommé *Jean Godescald* sur la prédestination & sur la grace: l'événement fit voir combien il est dangereux de traiter ces matières, & surtout de disputer contre un adversaire puissant. Ce moine prenant à la lettre plu-

fieurs expreffions de *St. Paul* & de *St. Auguftin*, enfeignait la prédeftination abfolue & éternelle du petit nombre des élus & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Rheims, *Hincmar*, homme violent dans les affaires eccléfiaftiques comme dans les civiles, lui dit, *qu'il était prédeftiné à être condamné & à être fouetté.* En effet il le fit anathématifer dans un petit concile en 850. On l'expofa tout nud en préfence de l'empereur *Charles le chauve*, & il fut fouetté depuis les épaules jufqu'aux jambes par des moines.

Cette difpute impertinente dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'eft que trop renouvellée. Vous verrez chez les Hollandais un fynode de Dordrecht, compofé des partifans de l'opinion de *Godefcald*, faire pis que fouetter les fectateurs d'*Hincmar*. Vous verrez au contraire en France les jéfuites du parti d'*Hincmar* pourfuivre autant qu'ils le pourront les janféniftes attachés aux dogmes de *Godefcald*; & ces querelles qui font la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philofophes que de docteurs.

Je ne ferai aucune mention d'une folie épidémique, qui faifit le peuple de Dijon en 844 à l'occafion d'un *St. Bénigne*, qui donnait, difait-on, des convulfions à ceux qui priaient fur fon tombeau: je ne parlerais pas, dis-je, de cette fuperftition populaire, fi elle ne s'était renouvellée de nos jours avec fureur dans des circonftances toutes pareilles. Les mêmes folies femblent deftinées à reparaître de tems en-tems fur la fcène du monde; mais auffi le bon-fens eft le même dans tous les tems: & on n'a rien dit de fi fage fur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne fais quel diacre de Paris, que ce que dit en 844 un évêque de Lyon fur ceux de Dijon: „ Voilà un étrange faint, qui eftropie ceux qui „ ont recours à lui: il me femble que les miracles

„ devraient être faits pour guérir les maladies, &
„ non pour en donner. "

Ces minuties ne troublaient point la paix en Occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne pensait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en Orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle, cherchaient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encor une autre cause de la paix théologique en Occident, c'est l'ignorance qui au moins produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cause.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÉME.

Etat de l'empire d'Occident, à la fin du neuviéme siécle.

L'Empire d'Occident ne subsista plus que de nom. *Arnould*, *Arnolfe* ou *Arnold*, bâtard de *Carloman*, se rendit maître de l'Allemagne; mais l'Italie était partagée entre deux seigneurs, tous deux du sang de *Charlemagne* par les femmes; l'un était un duc de Spolette, nommé *Gui*; l'autre *Bérenger*, duc de Frioul: tous deux investis de ces duchés par *Charles le chauve*, tous deux prétendans à l'empire aussi-bien qu'au royaume de France. *Arnould*, en qualité d'empereur, regardait aussi la France comme lui appartenant de droit: tandis que la France, détachée de l'empire, était partagée entre *Charles le simple* qui la perdait, & le roi *Eudes*, grand-oncle de *Hugues Capet*, qui l'usurpait.

Un *Bozon*, roi d'Arles, disputait encor l'empire. Le pape *Formose*, évêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sa-

crée au plus fort. Il couronna ce *Gui de Spolette*. L'année d'après il couronna *Bérenger* vainqueur ; & il fut forcé de sacrer enfin cet *Arnould* qui vint assiéger Rome & la prit d'assaut. Le serment équivoque, que reçut *Arnould*, des Romains, prouve que déja les papes prétendaient à la souveraineté de Rome. Tel était ce serment : „ Je jure par les saints mystè-„ res, que sauf mon honneur, ma loi & ma fidélité „ à monseigneur *Formose* pape, je serai fidèle à l'em-„ pereur *Arnould*. "

Les papes étaient alors en quelque sorte semblables aux califes de Bagdat, qui révérés dans tous les états musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guères d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main ; mais il y avait entre ces califes & ces papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient insensiblement.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à *Charlemagne* par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le peuple Romain dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservait encor, comme aujourd'hui, cette fierté secrette que donne la grandeur passée. Il trouvait insupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, se dissent les successeurs des *Césars*, & que les rives du Main & la forêt Hercinie fussent le centre de l'empire de *Titus* & de *Trajan*.

On frémissait à Rome d'indignation, & on riait en même tems de pitié, lorsqu'on apprenait qu'après la mort d'*Arnould*, son fils *Hiludovic*, que nous appel-

pellons *Louis*, avait été désigné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Fourkem, par quelques leuds & évêques Germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs ; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait succéder à *Charlemagne* & aux *Césars*. C'était en effet un étrange empire Romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du tems de ce *Louis*, dernier prince Allemand du sang de *Charlemagne* par bâtardise, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévastée par les guerres civiles & étrangères, sous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout est révolution dans les gouvernemens : c'en est une frappante que de voir une partie de ces Saxons sauvages, traités par *Charlemagne* comme les Ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maison de leur vainqueur. *Othon*, duc de Saxe, après la mort de *Louis*, met, dit-on, par son crédit la couronne d'Allemagne sur la tête de *Conrad* duc de Franconie ; & après la mort de *Conrad*, le fils du duc *Othon* de Saxe, *Henri l'oiseleur*, est élu. Tous ceux qui s'étaient faits princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, faisaient ces élections, & y appellaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÉME.

Des fiefs & de l'empire.

LA force qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie, & les Gaules aux Romains. Les barbares usurpèrent leurs conquêtes. Le père de *Charlemagne* usurpa les Gaules sur les rois Francs. Les gouverneurs sous la race de *Charlemagne* usurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois Lombards avaient déja établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle sur lequel se réglérent les ducs & les comtes dès le tems de *Charles le chauve*. Peu-à-peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de plusieurs grands siéges, déja puissans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes : & ce pas fut bientôt fait. De-là vient la puissance séculière des évêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Vurtzbourg, & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Rheims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puissance des ecclésiastiques ne dura pas en France : mais en Allemagne elle est affermie pour longtems. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde, de St. Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où quatre-vingt ans auparavant ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tous ces seigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au souverain. On a longtems cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il est à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'imposer un hommage & un tribut au plus faible. On sait qu'ensuite les empereurs Romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples

dans les vies d'*Alexandre Sévère* & de *Probus*. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés relevans en fief de leur royaume. Spolette & Bénévent furent sous les rois Lombards des duchés heréditaires.

Avant *Charlemagne*, *Taffillon* possédait le duché de Bavière à condition d'un hommage ; & ce duché eût appartenu à ses descendans, si *Charlemagne*, ayant vaincu ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de villes libres en Allemagne, ainsi point de commerce, point de grandes richesses. Les villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet état, qui pouvait être si puissant, était devenu si faible par le nombre & la division de ses maitres, que l'empereur *Conrad* fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, si bien contenus par *Charlemagne*, & soumis depuis par les empereurs de la maison d'*Autriche*. Mais alors ils semblaient être ce qu'ils avaient été sous *Attila*. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils descendaient en Italie par le Tyrol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient ensuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'est au règne de *Henri l'oiseleur* que se débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Escaut, de la Moselle, de la Meuse, & vers le septentrion la Poméranie & le Holstein étaient ses barrières.

Il faut que *Henri l'oiseleur* fût un des rois des plus dignes de régner. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne si divisés, sont réunis. Le premier fruit de cette réunion est l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles

la plûpart des villes d'Allèmagne. Il institua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnaient quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne respirait, mais il ne paraît pas qu'elle prétendît être l'empire Romain. L'archevêque de Mayence avait sacré *Henri l'oiseleur*. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait assisté. L'Allemagne sembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainsi sous *Othon le grand*, que les princes Allemands, les évêques & les abbés élurent unanimement après la mort de *Henri* son père. L'héritier reconnu d'un prince puissant, qui a fondé ou rétabli un état, est toûjours plus puissant que son père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déja ouverte: il commence où son prédécesseur a fini. Ainsi *Alexandre* avait été plus loin que *Philippe* son père, *Charlemagne* plus loin que *Pepin*, & *Othon le grand* passa de beaucoup *Henri l'oiseleur*.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÉME.

D'OTHON *le grand, au dixiéme siécle.*

OThon qui rétablit une partie de l'empire de *Charlemagne*, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois les armes à la main à payer tribut, & à recevoir le batême qui leur avait été prêché un siécle auparavant, & qui était presqu'entiérement aboli.

Ces Danois ou Normands qui avaient conquis la Neustrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des loix d'*Othon*. Il établit des évê-

ques en Dannemarck, qui furent alors soumis à l'archevêque de Hambourg métropolitain des églises barbares, fondées depuis peu dans le Holstein, dans la Suède, dans le Dannemarck. Tout ce christianisme consistait à faire le signe de la croix. Il soumit la Bohême après une guerre opiniâtre. C'est depuis lui que la Bohême, & même le Dannemarck, furent réputés provinces de l'empire; mais les Danois secouèrent bientôt le joug.

Othon s'était ainsi rendu l'homme le plus considérable de l'Occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était si grande, & l'état de la France si déplorable alors, que *Louis d'outremer* fils de *Charles le simple*, descendant de *Charlemagne*, était venu en 948 à un concile d'évêques que tenait *Othon* près de Mayence; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes. „ J'ai été reconnu roi, & sacré, „ par les suffrages de tous les seigneurs, & de toute „ la noblesse de France. *Hugues* toutefois m'a chassé, „ m'a pris frauduleusement, & m'a retenu prisonnier „ un an entier, & je n'ai pu obtenir ma liberté qu'en „ lui laissant la ville de Laon qui restait seule à la „ reine *Gerberge*, pour y tenir sa cour avec mes serviteurs. Si on prétend que j'aye commis quelque „ crime qui méritât un tel traitement, je suis prêt „ à m'en purger au jugement d'un concile, & suivant l'ordre du roi *Othon*, ou par le combat singulier. "

Ce discours important prouve à la fois bien des choses; les prétentions des empereurs de juger les rois, la puissance d'*Othon*, la faiblesse de la France, la coutume des combats singuliers, & enfin l'usage qui s'établissait de donner les couronnes, non par le droit du sang, mais par les suffrages des seigneurs, usage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'*Othon le grand*, quand il

fut invité à passer les Alpes par les Italiens mêmes, qui toûjours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni se défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois, dont les incursions infestaient encor leur pays.

L'Italie, qui dans ses ruines était toûjours la plus riche & la plus florissante contrée de l'Occident, était déchirée sans cesse par des tyrans. Mais Rome dans ces divisions donnait encor le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on songe à ce qu'était Paris dans le tems de la Fronde, & plus encor sous *Charles l'insensé*, & à ce qu'était Londres sous l'infortuné *Charles I*, ou dans les guerres civiles des *Yorck* & des *Lancastre*, on aura quelque idée de l'état de Rome au dixiéme siécle. La chaire pontificale était opprimée, deshonorée & sanglante. L'élection des papes se faisait d'une manière dont on n'a guères d'exemples, ni avant, ni après.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÉME.

*De la papauté au dixiéme siécle, avant qu'*OTHON *le grand se rendît maître de Rome.*

LEs scandales & les troubles intestins qui affligèrent Rome & son église au dixiéme siécle, & qui continuèrent longtems après, n'étaient arrivés ni sous les empereurs Grecs & Latins, ni sous les rois Goths, ni sous les rois Lombards, ni sous *Charlemagne*. Ils sont visiblement la suite de l'anarchie; & cette anarchie eut sa source dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeller les Francs en Italie. S'ils avaient en effet possédé toutes les terres qu'on prétend que *Charlemagne* leur donna, ils auraient été plus grands souverains qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'ordre & la

règle eussent été dans les élections, & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur disputa tout ce qu'ils voulurent avoir : l'Italie fut toûjours l'objet de l'ambition des étrangers : le sort de Rome fut toûjours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne republique, que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome, que les élections des évêques ne furent presque jamais libres, & que tout était abandonné aux factions.

Le pape *Formose*, fils du prêtre *Léon*, étant évêque de Porto, avait eté à la tête d'une faction contre *Jean VIII*, & deux fois excommunié par ce pape; mais ces excommunications, qui furent bientôt après si terribles aux têtes couronnées, le furent si peu pour *Formose*, qu'il se fit élire pape en 890.

Etienne VI ou *VII* aussi fils de prêtre, successeur de *Formose*, homme qui joignit l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toûjours été l'ennemi de *Formose*, fit exhumer son corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat; on lui fit son procès en forme; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome; & pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau; on lui coupa trois doigts; & on le jetta dans le Tibre.

Le pape *Etienne VI* se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de *Formose* ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet *Etienne* fit repêcher le corps de *Formose*, & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Cette querelle échauffait les esprits. *Sergius III* qui rempliſſait Rome de ſes brigues pour ſe faire pape, fut exilé par ſon rival *Jean IX*, ami de *Formoſe*; mais reconnu pape après la mort de *Jean IX*, il condamna *Formoſe* encore. Dans ces troubles, *Théodora* mère de *Marozie*, qu'elle maria depuis au marquis de Toſcanelle, & d'une autre *Théodora*, toutes trois célèbres par leurs galanteries, avait à Rome la principale autorité. *Sergius* n'avait eté élu que par les intrigues de *Théodora* la mère. Il eut, étant pape, un fils de *Marozie*, qu'il éleva publiquement dans ſon palais. Il ne paraît pas qu'il fût haï des Romains, qui naturellement voluptueux, ſuivaient ſes exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Après ſa mort, les deux ſœurs *Marozie* & *Théodora* procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé *Landon*; mais ce *Landon* étant mort, la jeune *Théodora* fit élire pape ſon amant *Jean X*, évêque de Bologne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à *Formoſe*, d'avoir changé d'évêché. Ces papes, condamnés par la poſtérité comme évêques peu religieux, n'étaient point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce *Jean X*, que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage; il fit ce que tous les papes ſes prédéceſſeurs n'avaient pu faire; il chaſſa les Sarrazins de cette partie de l'Italie, nommée le *Garillan*.

Pour réuſſir dans cette expédition, il eut l'adreſſe d'obtenir des troupes de l'empereur de Conſtantinople, quoique cet empereur eût à ſe plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrazins. Il fit armer le comte de Capoue. Il obtint des milices de Toſcane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de *Marozie* & du marquis *Adelbert*. Ayant chaſſé les mahométans du voi-

finage de Rome, il voulait aussi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers.

L'Italie était envahie presqu'à la fois par les *Bérengers*, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années *Guido*, frère uterin de *Hugo* roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épousé *Marozie*, toute-puissante à Rome, cette même *Marozie* conspira contre le pape si longtems amant de sa sœur. Il fut surpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

Marozie, maîtresse de Rome, fit élire pape un nommé *Léon*, qu'elle fit mourir en prison au bout de quelques mois. Ensuite, ayant donné le siége de Rome à un homme obscur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin sur la chaire pontificale *Jean XI* son propre fils, qu'elle avait eu de son adultère avec *Sergius III*.

Jean XI n'avait que vingt-quatre ans quand sa mère le fit pape; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne serait que le chapelain de sa mère.

On prétend que *Marozie* empoisonna alors son mari *Guido*, marquis de *Toscanelle*. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, *Hugo*, roi de Lombardie, & le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui impératrice; mais un fils du premier lit de *Marozie* se mit alors à la tête des Romains contre sa mère, chassa *Hugo* de Rome, renferma *Marozie* & le pape son fils dans le môle d'*Adrien*, qu'on appelle aujourd'hui le château St. Ange. On prétend que *Jean XI* y mourut empoisonné.

Un *Etienne VIII*, Allemand de naissance, élu en 939, fut par cette naissance seule si odieux aux

Romains, que dans une fédition le peuple lui balafra le vifage au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

Quelque tems après un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de fa famille. Il prit le nom de *Jean XII* en mémoire de *Jean XI* fon oncle. C'eft le premier pape qui ait changé fon nom à fon avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand fa famille le fit pontife. Cet *Octavien Sporco* était patrice de Rome, & ayant la même dignité qu'avait eu *Charlemagne*, il réuniffait par le fiége pontifical les droits des deux puiffances, & le pouvoir le plus légitime. Mais il était jeune, livré à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puiffant prince.

On s'étonne que fous tant de papes fi fcandaleux & fi peu puiffans, l'eglife romaine ne perdit ni fes prérogatives, ni fes prétentions: mais alors prefque toutes les autres églifes étaient ainfi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait méprifer de tels papes, mais il refpectait la papauté, d'autant plus qu'il y afpirait: enfin, dans l'opinion des hommes la place était facrée, quand la perfonne était odieufe.

Pendant que Rome & l'églife étaient ainfi déchirées, *Bérenger* qu'on appelle *le jeune*, difputait l'Italie à *Hugues* d'Arles. Les Italiens, comme le dit *Luitprand* contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun: fauffe & malheureufe politique, qui les faifait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorfqu'*Othon le grand* y fut appellé par les plaintes de prefque toutes les villes, & même par ce jeune pape *Jean XII*, réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvait fouffrir.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÉME.

*Suite de l'empire d'*OTHON*, & de l'état de l'Italie.*

OThon entra en Italie, & il s'y conduisit comme *Charlemagne.* Il vainquit *Bérenger*, qui en affectait la souveraineté. Il se fit sacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de *César* & d'*Auguste*, & obligea le pape à lui faire serment de fidélité sur le tombeau, dans lequel on dit que reposé le corps de *St. Pierre.* On dressa un instrument autentique de cet acte. Le clergé & la noblesse Romaine se soumettent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. Dans cet acte, *Othon* confirme les donations de *Pepin*; de *Charlemagne*; de *Louis le débonnaire*, sans spécifier quelles sont ces donations si contestées; „ sauf en tout notre puissance, dit-il, & celle de „ notre fils & de nos descendans. " Cet instrument, écrit en lettres d'or, souscrit par sept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plusieurs prélats Italiens, est gardé encor au château St. Ange, à ce que dit *Baronius.* La date est du 13 Février 962.

Mais comment l'empereur *Othon* pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de *Charlemagne*, la ville même de Rome, que jamais *Charlemagne* ne donna? Comment pouvait-il faire présent du duché de Bénévent qu'il ne possédait pas, & qui appartenait encor à ses ducs? Comment aurait-il donné la Corse & la Sicile que les Sarrazins occupaient? Ou *Othon* fut trompé, ou cet acte est faux, il en faut convenir.

On dit, & *Mezerai* le dit après d'autres, que *Lothaire* roi de France, & *Hugues Capet* depuis roi, assistèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient

étaient en effet alors si faibles, qu'ils pouvaient servir d'ornement au sacre d'un empereur; mais le nom de *Lothaire* & de *Hugues Capet* ne se trouve pas dans les signatures vraies ou fausses de cet acte.

Quoi qu'il en soit, l'imprudence de *Jean XII* d'avoir appellé les Allemands à Rome, fut la source de toutes les calamités dont Rome & l'Italie furent affligées pendant tant de siécles.

Le pape s'étant ainsi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidèle. Il se ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des mahométans qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois, pour les solliciter à rentrer en Allemagne; mais il n'était pas assez puissant pour soutenir cette action hardie, & l'empereur l'était assez pour le punir.

Othon revint donc de Pavie à Rome, & s'étant assuré de la ville, il tint un concile, dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On assembla les seigneurs Allemands & Romains, quarante évêques, dix-sept cardinaux dans l'église de St. Pierre; & là en présence de tout le peuple, on accusa le St. Père d'avoir joui de plusieurs femmes, & surtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de son père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accusation étaient, d'avoir fait évêque de Todi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à son parrain, d'avoir châtré un cardinal, & ensuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable: deux choses qui semblent se contredire. On mêlait donc, comme il arrive presque toujours, de fausses accusations à de véritables; mais on ne

parla point du tout de la feule raifon pour laquelle le concile était affemblé. L'empereur craignait fans doute de réveiller cette révolte & cette confpiration dans laquelle les accufateurs mêmes du pape avaient trempé. Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-fept ans, parut dépofé pour fes inceftes & fes fcandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainfi que tous les Romains, détruire la puiffance allemande dans Rome.

Othon ne put fe rendre maître de fa perfonne; ou s'il le put, il fit une faute en le laiffant libre. A peine avait-il fait élire le pape *Léon VIII* qui, fi l'on en croit le difcours d'*Arnoud* évêque d'Orléans, n'était ni eccléfiaftique, ni même chrétien : à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que *Jean XII* eut le courage de faire foulever les Romains : & oppofant alors concile à concile, on dépofa *Léon VIII.* On ordonna que *jamais l'inférieur ne pourait ôter le rang à fon fupérieur.*

Le pape, par cette décifion, n'entendait pas feulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pouraient dépofer le pape ; mais on défignait auffi l'empereur, que les évêques de Rome regardaient toûjours comme un féculier, qui devait à l'églife l'hommage & les fermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal nommé *Jean*, qui avait écrit & lu les accufations contre le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait fervi de greffier au concile de dépofition.

Au refte, dans tous ces conciles, où préfidaient la faction & la vengeance, on citait toûjours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du St. Efprit, on parlait en fon nom, on faifait même des réglemens utiles ; & qui lirait ces actes fans connaître l'hiftoire,

croirait lire les actes des saints. Si JESUS-CHRIST était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrisie, & tant d'abominations dans son église ?

Tout cela se faisait presque sous les yeux de l'empereur ; & qui sait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune pontife, le soulévement des Romains en sa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemands, eussent pu porter cette révolution ? Mais le pape *Jean XII* fut assassiné trois mois après, entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait sa honte. Il mourut de ses blessures au bout de huit jours. On a écrit que ne croyant pas à la religion dont il était pontife, il ne voulut pas recevoir en mourant le viatique.

Ce pape, ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osérent, même après sa mort, soutenir un siége, & ne se rendirent qu'à l'extrémité. *Othon*, deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape *Léon*, créé par lui, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solemnellement assemblés dans St. Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de se choisir un successeur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'investiture aux évêques. Après tant de traités & de sermens formés par la crainte, il falait des empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'empereur *Othon* était retourné en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes loix ; mais ce qui dans un tems est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. *Othon*

revole en Italie, fait pendre une partie du sénat: & le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nud sur un âne, & jetté dans un cachot, où il mourut de faim.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÉME.

Des empereurs OTHON II *&* III, *& de Rome.*

TEl fut à-peu-près l'état de Rome sous *Othon le grand*, *Othon II* & *Othon III.* Les Allemands tenaient les Romains subjugués, & les Romains brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république, vivait toûjours dans leurs cœurs; mais cette noble ambition ne produisait que des misères humiliantes & affreuses.

Othon II marche à Rome comme son père. Quel gouvernement! quel empire! & quel pontificat! Un consul nommé *Crescentius*, fils du pape *Jean X*, & de la fameuse *Marozie*, prenant avec ce titre de consul la haine de la royauté, souleva Rome contre *Othon II.* Il fit mourir en prison *Benoit VI*, créature de l'empereur; & l'autorité d'*Othon*, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné avant son arrivée la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape sous le nom de *Jean XIV*, ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti Romain immola. Le pape *Boniface VII* créature du consul *Crescentius*, déja souillé du sang de *Benoit VI*, fit encore périr *Jean XIV.* Les tems de *Caligula*, de *Néron*, de *Vitellius*, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barba-

ries ; mais les attentats & les malheurs de ces papes font obſcurs comme eux. Ces tragédies ſanglantes ſe jouaient ſur le théatre de Rome, mais petit & ruiné ; & celles des *Céſars* avaient pour théatre le monde connu.

Cependant, *Othon II* arrive à Rome en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient ſouſtraits à l'autorité des empereurs d'Orient. Que font-ils maintenant ? Ils eſſayent de retourner en apparence à leurs anciens maîtres ; & ayant imprudemment appellé les empereurs Saxons, ils veulent les chaſſer. Ce même *Boniface VII* était allé à Conſtantinople preſſer les empereurs *Baſile* & *Conſtantin* de venir rétablir le trône des *Céſars*. Rome ne ſavait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le conſul *Creſcentius* & le ſénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république, ni maître. *Othon II* voulait régner. Il entre donc dans Rome ; il y invite à dîner les principaux ſénateurs, & les partiſans du conſul : & ſi l'on en croit *Geofroy* de Viterbe, il les fait tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par ſon ennemi des ſénateurs républicains. Mais il faut ſe délivrer de ce tyran. Ce n'eſt pas aſſez des troupes de l'empereur d'Orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le maſſacre des ſénateurs dans ce repas ſanglant rapporté par *Geofroy* eſt véritable, il valait mieux ſans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce Saxon ſanguinaire pour maître. Il eſt vaincu par les Grecs ; il l'eſt par les muſulmans ; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échappe ; & profitant de la diviſion de ſes ennemis, il rentre encor dans Rome, où il meurt en 983.

Après ſa mort le conſul *Creſcentius* maintint quelque tems l'ombre de la république Romaine. Il chaſſa du ſiége pontifical *Grégoire V* neveu de l'empereur

Othon III. Mais enfin Rome fut encore assiégée & prise. *Crescentius*, attiré hors du château St. Ange sur l'espérance d'un accommodement & sur la foi des sermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds : & le nouveau pape, élu par les Romains sous le nom de *Jean XV*, eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jetta en cet état du haut du château St. Ange dans la place.

Les Romains renouvellèrent alors à *Othon III* les sermens faits à *Othon I* & à *Charlemagne* ; & il assigna aux papes les terres de la marche d'Ancone pour soutenir leur dignité.

Après les trois *Othons*, ce combat de la domination allemande & de la liberté italique resta longtems dans les mêmes termes. Sous les empereurs *Henri II de Bavière*, & *Conrad II le salique*, dès qu'un empereur était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. *Henri II* y vint, comme les *Othons*, dissiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan ; ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoit VIII, *Jean XIX*, l'achetèrent publiquement l'un après l'autre : ils étaient frères de la maison des marquis de *Toscanelle*, toûjours puissante à Rome depuis le tems des *Marozie* & des *Théodora*.

Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était *Benoit IX* qui eut l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des bénéfices pour des enfans.

Ce désordre n'eut point de bornes. On vit sous le pontificat de ce *Benoit IX* deux autres papes élus

à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement ; mais par une conciliation heureuse, qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager les revenus de l'église, & à vivre en paix chacun avec sa maîtresse.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent ; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, homme de qualité, fort riche. Mais comme le jeune *Benoit IX* avait été élu longtems avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouïssance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appellait le *denier de St. Pierre*, à quoi un roi Danois d'Angleterre, nommé *Etelvolft*, *Edelvolf*, ou *Ethelulfe*, s'était soumis en 852.

Ce *Gratien* qui prit le nom de *Grégoire VI*, jouïssait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur *Henri III* fils de *Conrad II le salique*, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila *Grégoire VI*, & nomma pape *Suidger* son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

Après la mort de cet Allemand, qui parmi les papes est appellé *Clément II*, l'empereur, qui était en Allemagne, y créa pape un Bavarois nommé *Popon* : c'est *Damase II* qui avec le brevet de l'empereur alla se faire reconnaître à Rome. Il fut intronisé malgré ce *Benoit IX* qui voulait encor rentrer dans la chaire pontificale après l'avoir vendue.

Ce Bavarois étant mort vingt-trois jours après son intronisation, l'empereur donna la papauté à son cousin *Brunon* de la maison de *Lorraine*, qu'il transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome par une autorité absolue. Si cette autorité des empereurs

avait duré, les papes n'euſſent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été eſclave.

Ce pontife prit le nom de *Léon IX*; on l'a mis au rang des ſaints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes Normands fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Si les empereurs euſſent pu demeurer à Rome, on voit par la faibleſſe des Romains, par les diviſions de l'Italie, & par la puiſſance de l'Allemagne, qu'ils euſſent été toûjours les ſouverains des papes, & qu'en effet il y aurait eu un empire Romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient ſe fixer à Rome loin des princes Allemands trop redoutables à leurs maîtres. Les voiſins étaient toûjours prêts d'envahir les frontières. Il falait combattre tantôt les Danois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'eſt ce contrepoids qui ſauva quelque tems l'Italie d'un joug contre lequel elle ſe ſerait en vain débattue.

Jamais Rome & l'égliſe latine ne furent plus mépriſées à Conſtantinople que dans ces tems malheureux. *Luitprand* l'ambaſſadeur d'*Othon I* auprès de l'empereur *Nicéphore Phocas*, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appellés Romains, mais Lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands ſchiſmatiques. Le ſéjour de *St. Pierre* à Rome était conſidéré comme une fable abſurde fondée uniquement ſur ce que *St. Pierre* avait dit dans une de ſes épitres, qu'il était à Babilone, & qu'on s'était aviſé de prétendre que Babilone ſignifiait Rome : on ne faiſait guères plus de cas à Conſtantinople des empereurs Saxons, qu'on traitait de barbares.

Cependant la cour de Conſtantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs Germaniques. Mais il y avait dans l'empire Grec plus de commerce,

d'induſtrie, de richeſſes, que dans l'empire Latin: tout était déchu dans l'Europe occidentale, depuis les tems brillans de *Charlemagne*. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les états. Jamais l'ignorance ne fut plus univerſelle. Il ne ſe faiſait pourtant pas plus de miracles que dans d'autres tems; il y en a eu dans chaque ſiécle, & ce n'eſt guères que depuis l'établiſſement des académies des ſciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées; & que ſi l'on en voit, la ſaine phyſique les réduit bientôt à leur valeur.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÉME.

De la France, vers le tems de HUGUES CAPET.

PEndant que l'Allemagne commençait à prendre ainſi une nouvelle forme d'adminiſtration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entiérement féodal.

Ce royaume s'étendait des environs de l'Eſcaut & de la Meuſe juſqu'à la mer Britannique, & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ſes bornes; car quoique tant d'hiſtoriens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées juſqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Eſpagnols de ces provinces entre l'Ebre & les Pyrénées fuſſent ſoumis au faible gouvernement de France en combattant contre les mahométans.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étaient compris, était un aſſez grand royaume; mais il s'en falait beaucoup que le roi de France fût un grand ſouverain. *Louis*, le dernier des deſcendans de *Charlemagne*, n'avait plus pour tout do-

maine que les villes de Laon & de Soiſſons, & quelques terres qu'on lui conteſtait. L'hommage rendu par la Normandie ne ſervait qu'à donner au roi un vaſſal qui aurait pu ſoudoyer ſon maître. Chaque province avait ou ſes comtes ou ſes ducs héréditaires; celui qui n'avait pu ſe ſaiſir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux uſurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait uſurpé une ville. De tout cela s'était fait cet aſſemblage monſtrueux de membres qui ne formaient point un corps.

Le tems & la néceſſité établirent que les ſeigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au ſecours du roi. Tel ſeigneur devait quarante jours de ſervice, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vaſſaux marchaient aux ordres de leurs ſeigneurs immédiats. Mais ſi tous ces ſeigneurs particuliers ſervaient l'état quelques jours, ils ſe faiſaient la guerre entr'eux preſque toute l'année. En vain les conciles, qui dans ces tems de crimes ordonnnèrent ſouvent des choſes juſtes, avaient réglé qu'on ne ſe battrait point depuis le jeudi juſqu'au point du jour du lundi, & dans les tems de Pâques & dans d'autres ſolemnités; ces réglemens n'étant point appuyés d'une juſtice coërcitive, étaient ſans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monaſtère était en armes: leurs avocats, qu'on appellait avoyers, inſtitués dans les premiers tems pour préſenter leurs requêtes au prince & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes: les moiſſons étaient ou brûlées, ou coupées avant le tems, ou défendues l'épée à la main; les villes preſque réduites en ſolitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il ſemble que ce royaume, ſans chef, ſans police, ſans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie preſque ſemblable dans tous les royaumes,

fit sa sûreté ; & quand sous les *Othons* l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

C'est de ces tems barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage pour une maison & pour un bourg au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand qui se trouve possesseur d'un ancien fief, reçoit foi & hommage d'un autre bourgeois ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans sa mouvance. Les loix de fiefs ne subsistent plus ; mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances subsistent encore : dans la plûpart des tribunaux on admet cette maxime, *Nulle terre sans Seigneur :* comme si ce n'était pas assez d'appartenir à la patrie.

Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie sous *Charlemagne*, ainsi que sous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gendarmes ; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaison des hommes de cheval ils n'étaient point armés.

Les moindres possesseurs de châtellenies ne se mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient ; & le faste consistait alors à mener avec soi des écuyers, qu'on appella *vaslets*, du mot *vassalet*, petit vassal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complette de fer, qui eût accablé un homme à pied de son poids. Les brassars, les cuissars furent une partie de l'habillement. On prétend que *Charlemagne* en avait eu ; mais ce fut vers l'an 1000 que l'usage en fut commun.

Quiconque était riche, devint presqu'invulnérable

à la guerre ; & c'était alors qu'on se servit plus que jamais de massues, pour assommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuirasses, en boucliers, en casques ornés de plumes.

Les paysans qu'on trainait à la guerre, seuls exposés & méprisés, servaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus estimés qu'eux, furent bardés de fer, leur tête fut armée de chamfreins.

On ne connut guère alors de loix que celles que les plus puissans firent pour le service des fiefs. Tous les autres objets de la justice distributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtel, prévôts, baillis, nommés par les possesseurs des terres.

Les sénats de ces villes, qui sous *Charlemagne* & sous les Romains avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis presque partout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté longtems à ces principaux du sénat des villes, ne fut plus donné qu'aux possesseurs des fiefs.

Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On sait qu'il venait du mot latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en était servi que dans ce sens sous la première & la seconde race des rois de France. Les enfans de *Louis le débonnaire* s'appellèrent *Pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851, & longtems auparavant *Dagobert* donne le nom de *Pairs* à des moines. *Godegrand*, évêque de Metz, du tems de *Charlemagne*, appelle *Pairs* des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant *Du Cange*. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeller *Pairs*.

Alfred le grand avait établi en Angleterre les jurés: c'était des pairs dans chaque profeſſion. Un homme dans une cauſe criminelle choiſiſſait douze hommes de ſa profeſſion pour être juges. Quelques vaſſaux en France en uſèrent ainſi; mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons, qui relevaient du même ſeigneur, & qui étaient pairs entr'eux, mais non pairs de leur ſeigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guienne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandres, de Toulouſe, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues Capet n'était pas le moins puiſſant. Il poſſédait depuis longtems le duché de France, qui s'étendait juſqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vaſtes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encor une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compoſe aujourd'hui le duché de Bourgogne. Son grand-père *Robert* & ſon grand-oncle *Eudes* ou *Odon*, avaient tous deux porté la couronne du tems de *Charles le ſimple*. *Hugues* ſon père, ſurnommé l'abbé, à cauſe des abbayes de St. Denis, de St. Martin de Tours, de St. Germain-des-Prés, & de tant d'autres qu'il poſſédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainſi l'on peut dire que depuis l'année 910 où le roi *Eudes* commença ſon règne, ſa maiſon a gouverné preſque ſans interruption; & que ſi on excepte *Hugues* l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couromme royale, elle forme une ſuite de ſouverains de plus de huit cent cinquante ans: filiation unique parmi les rois.

On ſait comment *Hugues Capet*, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc *Charles* oncle du dernier roi *Louis V*. Si les ſuffrages euſſent

été libres, le sang de *Charlemagne* respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, *Charles* aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ses ancêtres, comme l'ont dit tant d'historiens, ce fut ce qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que *Louis* ce dernier roi du sang *Carlovingien*, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, sa vie obscure par une maladie de langueur, *Hugues Capet* assemblait déja ses forces; & loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il sut dissiper avec ses troupes un parlement qui se tenait à Compiégne pour assurer la succession à *Charles*. La lettre de *Gerbert* depuis archevêque de Rheims & pape sous le nom de *Sylvestre II*, déterrée par *Duchesne*, en est un témoignage autentique.

Charles duc de Brabant & de Hainaut, états qui composaient la basse Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui; trahi par l'évêque de Laon, surpris & livré à *Hugues Capet*, il mourut captif dans la tour d'Orléans; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette basse Lorraine, furent les derniers princes de la postérité masculine de *Charlemagne*. *Hugues Capet*, devenu roi de ses pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÉME.

Etat de la France aux dixième & onzième siècles. Excommunication du roi ROBERT.

LA France démembrée, languit dans des malheurs obscurs depuis *Charles le gros* jusqu'à *Philippe I* arrière-petit-fils de *Hugues Capet*, près de deux cent

cinquante années. Nous verrons si les croisades, qui signalèrent le règne de *Philippe I* à la fin du onziéme siécle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de tems dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable, faisait battre monnoie, mais c'était à qui l'altérerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans les villes sans privilèges, & dans un pays sans union.

De tous les événemens de ce tems, le plus digne de l'attention d'un citoyen, est l'excommunication du roi *Robert*. Il avait épousé *Berthe* sa cousine au quatriéme degré; mariage en soi légitime, & de plus nécessaire au bien de l'état. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouser leurs niéces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits sur des mariages qui se font à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'église romaine, dans l'avilissement & les scandales où elle était plongée, osa imposer au roi une pénitence de sept ans, lui ordonna de quitter sa femme, l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient assisté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'insolence paraît incroyable; mais l'ignorante superstition de ces tems peut l'avoir soufferte, & la politique peut l'avoir causée. *Grégoire V* qui fulmina cette excommunication, était Allemand, & gouverné par *Gerbert*, ci-devant archevêque de Rheims, devenu ennemi de la maison de France. L'empereur *Othon III* peu ami de *Robert*, assista lui-même au concile où l'excommunication fut prononcée. Tout cela fait croire que la raison d'état eut autant de part à cet attentat que le fanatisme.

Les historiens disent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les courtisans

du roi & ses propres domestiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui resta que deux serviteurs, qui jettaient au feu le reste de ses repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée que fût alors la raison humaine, il n'y a pas d'apparence que l'absurdité pût aller si loin. Le premier auteur qui rapporte cet excès de l'abrutissement de la cour de France, est le cardinal *Pierre Damien*, qui n'écrivit que soixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceste prétendu, la reine accoucha d'un monstre; mais il n'y eut rien de monstrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faiblesse du roi qui se sépara de sa femme.

Les excommunications, les interdits sont des foudres qui n'embrasent un état que quand ils trouvent des matières combustibles. Il n'y en avait point alors; mais peut-être *Robert* craignait-il qu'il ne s'en formât.

La condescendance du roi *Robert* enhardit tellement les papes, que son petit-fils *Philippe I* fut excommunié comme lui. D'abord le fameux *Grégoire VII* le menaça de le déposer en 1075 s'il ne se justifiait de l'accusation de simonie devant ses nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. *Philippe* s'était dégoûté de sa femme, & était amoureux de *Bertrade*, épouse du comte d'*Anjou*. Il se servit du ministère des loix pour casser son mariage, sous prétexte de parenté: & *Bertrade* sa maîtresse fit casser le sien avec le comte d'*Anjou*, sous le même prétexte.

Le roi & sa maîtresse furent ensuite mariés solemnellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables; mais ils avaient au moins rendu ce respect aux loix, de se servir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en soit, un pape avait excommunié *Robert*, pour avoir épousé sa parente, & un autre pape excommunia *Philippe* pour avoir quitté

quitté sa parente. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'*Urbain II* qui prononça cette sentence, la prononça dans les propres états du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait chercher un asyle, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croisade.

Cependant, il ne parait point que *Philippe* excommunié ait été en horreur à ses sujets; c'est une raison de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi *Robert* avait été réduit.

Ce qu'il y eut d'assez remarquable, c'est le mariage du roi *Henri* père de *Philippe*, avec une princesse de Russie, fille d'un duc nommé *Jaraslau*. On ne sait si cette Russie était la Russie noire, la blanche, ou la rouge. Cette princesse était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque? Changea-t-elle de religion pour épouser un roi de France? Comment dans un tems où la communication entre les états de l'Europe était si rare, un roi de France eut-il connaissance d'une princesse du pays des anciens Scythes? Qui proposa cet étrange mariage? L'histoire de ces tems obscurs ne satisfait à aucune de ces questions.

Il est à croire que le roi des Français *Henri I* rechercha cette alliance, afin de ne pas s'exposer à des querelles ecclésiastiques. De toutes les superstitions de ces tems-là, ce n'était pas la moins nuisible au bien des états, que celle de ne pouvoir épouser sa parente au septiéme degré. Presque tous les souverains de l'Europe étaient parens de *Henri*. Quoi qu'il en soit, *Anne* fille d'un *Jaraslau*, duc inconnu d'une Russie lors ignorée, fut reine de France; & il est à remarquer qu'après la mort de son mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit point. Les loix changent selon les tems. Ce fut le comte de Flandre, un des vassaux du royaume, qui en fut régent. La reine veuve se remaria à un comte de

Crépi. Tout cela ferait singulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

En général, si on compare ces siécles au nôtre, ils paraissent l'enfance du genre humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce, les arts, les droits des citoyens.

C'est surtout un spectacle étrange que l'avilissement, le scandale de Rome, & sa puissance d'opinion subsistant dans les esprits au milieu de son abaissement, cette foule de papes créés par les empereurs, l'esclavage de ces pontifes, leur pouvoir immense dès qu'ils sont maitres, & l'excessif abus de ce pouvoir. *Sylvestre II*, *Gerbert*, ce savant du dixiéme siécle, qui passa pour un magicien, parce qu'un Arabe lui avait enseigné l'arithmétique, & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'*Othon III* chassé de son archevêché de Rheims du tems du roi *Robert*, nommé pape par l'empereur *Othon III* conserve encor la réputation d'un homme éclairé, & d'un pape sage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'*Ademar*, *Chabanois*, son contemporain & son admirateur.

Un seigneur de France *Guy*, vicomte de Limoges, dispute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un *Grimoäd* évêque d'Angoulême; l'évêque l'excommunie; le vicomte fait mettre l'évêque en prison. Ces violences réciproques étaient très communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque sorti de sa prison, & le vicomte de Limoges allérent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape *Sylvestre II* en plein consistoire. Le croira-t-on? Ce seigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se fût évadé. L'excès commis par ce seigneur, en faisant empri-

sonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la sentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces tems agrestes.

Au reste, le roi des Français *Henri I* fils de *Robert*, ni *Philippe I* fils de *Henri*, ne furent connus par aucun événement mémorable; mais de leur tems, leurs vassaux & arrière-vassaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques avanturiers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, fondèrent la monarchie des deux Siciles, qui depuis fut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Suabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.

CHAPITRE QUARANTIÉME.

Conquête de Naples & Sicile par des gentilshommes Normands.

QUand *Charlemagne* prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ses armes pouvaient lui assurer. Il se prétendait dominateur suprême du duché de Bénévent, qui composait alors une grande partie des états connus aujourd'hui sous le nom du royaume de Naples. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois Lombards, lui résistèrent ainsi qu'à ses successeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incursions des Arabes. Les empereurs Grecs & Latins se disputaient en vain la souveraineté de ces pays. Plusieurs seigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne savaient à qui ils ap-

partenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine, ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur *Othon I* exerça son autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. *Othon II* moins heureux, fut battu par les Grecs, & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'Orient restèrent alors en possession de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un Catapan. Des seigneurs avaient usurpé Salerne. Ceux qui possédaient Bénévent & Capoue, envahissaient ce qu'ils pouvaient des terres du Catapan; & le Catapan les dépouillait à son tour. Naples & Gayette étaient de petites républiques comme Sienne & Luques: l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins: les églises des provinces du Catapan étaient soumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'esprit naturel des habitans ne jettait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit *Horace* & *Ciceron*, & qui devait faire naître *le Tasse*. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée aux dixiéme & onziéme siécles, de Gayette & du Garillan jusqu'à Otrante.

Le goût des pélérinages & des avantures de chevalerie régnait alors. Les tems d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme; son essor est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante Français étant partis en 983 des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent à leur retour sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le tems que cette ville assiégée par les mahométans venait de se racheter à prix d'argent.

Ils trouvent les Salertins occupés à raſſembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés dans leur camp à la ſécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux aſſiégés la lâcheté de leur ſoumiſſion, & dans l'inſtant marchant avec audace au milieu de la nuit, ſuivis de quelques Salertins qui oſent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en déſordre ſur leurs vaiſſeaux, & non-ſeulement ſauvent les tréſors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné, veut les combler de préſens, & eſt encor plus étonné qu'ils les refuſent; ils ſont traités longtems à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur attaché à un événement ſi ſurprenant, engage bientôt d'autres Normands à paſſer à Salerne & à Bénévent. Les Normands reprennent l'habitude de leurs pères, de traverſer les mers pour combattre. Ils ſervent tantôt l'empereur Grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils ſe ſignalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc à Naples, qui avait aſſervi la république naiſſante. Ce duc de Naples eſt trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de Normands, qui le ſecourent contre un duc de Bénévent. Ils fondent la ville d'Averſa entre ces deux territoires vers l'an 1030. C'eſt la première ſouveraineté acquiſe par leur valeur.

Bientôt après arrivent trois fils de *Tancrède de Hauteville*, du territoire de Coutance, *Guillaume* ſurnommé *fier-à-bras*, *Drogon* & *Humfroi*. Rien ne reſſemble plus aux tems fabuleux. Ces trois frères avec les Normands d'Averſe, accompagnent le Catapan dans la Sicile; *Guillaume fier-à-bras* tue le général

Arabe ; donne aux Grecs la victoire ; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le Catapan craignit ces Français qui le défendaient ; il leur fit des injustices, & il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cent Normands s'emparent de presque toute la Pouille. Le fait paraît incroyable ; mais les avanturiers du pays se joignaient à eux, & devenaient de bons soldats sous de tels maîtres ; les Calabrois qui cherchaient la fortune par le courage devenaient autant de Normands. *Guillaume fier-à-bras* se fait lui-même comte de la Pouille, sans consulter ni empereur, ni pape, ni seigneurs voisins. Il ne consulta que ses soldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine Normand eut une ville ou un village pour son partage.

Fier-à-bras étant mort, son frère *Drogon* est élu souverain de la Pouille. Alors *Robert Guiscard* & ses deux jeunes frères quittent encor Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux *Tancrède* est étonné de se voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normands faisait trembler tous les voisins de la Pouille, & mêmes les papes. *Robert Guiscard* & ses frères, suivis d'une foule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélérinage à Rome. Ils marchent inconnus le bourdon à la main, & arrivent enfin dans la Pouille.

L'empereur *Henri III* assez fort alors pour régner dans Rome, ne le fut pas assez pour s'opposer d'abord à ces conquérans. Il leur donna solemnellement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Ils possédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averse, la moitié du Bénéventin.

Voilà donc cette maison devenue bientôt après maison royale, fondatrice des royaumes de Naples & de

Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'eſt-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été ſi-tôt détachée, & ſoit devenue un fief de l'évêché de Rome, dans le tems que les papes ne poſſédaient preſque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaiſſait pas même dans la marche d'Ancone qu'*Othon le grand* leur avait, dit-on, donnée ? Cet événement eſt preſque auſſi étonnant que les conquêtes des gentilshommes Normands. Voici l'explication de cette énigme. Le pape *Léon IX* voulut avoir la ville de Bénévent qui appartenait aux princes de la race des rois Lombards dépoſſédés par *Charlemagne*. L'empereur *Henri III* lui donna en effet cette ville, qui n'était point à lui, en échange du fief de Bamberg en Allemagne. Les ſouverains pontifes ſont maîtres aujourd'hui de Bénévent en vertu de cette donation. (*a*) Les nouveaux princes Normands étaient des voiſins dangereux. Il n'y a point de conquêtes ſans de très grandes injuſtices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vaſſaux moins redoutables. *Léon IX* après les avoir excommuniés, ſe mit en tête de les aller combattre avec une armée d'Allemands que *Henri III* lui fournit. L'hiſtoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit ſeulement que l'armée était nombreuſe, que le pape y joignit des troupes italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre ſainte, & que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normands qui avaient toûjours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape : mais ils étaient accoutumés à combattre. *Robert Guiſcard*, ſon frère *Humfroi*, le comte d'Averſe *Richard*, chacun à la tête d'une troupe aguerrie, taillèrent en piéces l'armée allemande, & firent diſparaître l'italienne. Le pape s'enfuit à Civitade dans la Capitanate près du champ de bataille ; les Normands le ſuivent, le prennent, l'emmènent

(*a*) Le roi de Naples y eſt rentré en 1768.

prifonnier dans cette même ville de Bénévent qui était le premier fujet de cette entreprife.

On a fait un faint de ce pape *Léon IX*. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de fang, & d'avoir mené tant d'eccléfiaftiques à la guerre. Il eft fûr qu'il s'en repentit, furtout quand il vit avec quel refpect le traitèrent fes vainqueurs, & avec quelle inflexibilité ils le gardèrent prifonnier une année entière. Ils rendirent Bénévent aux princes Lombards, & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maifon que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aifément que les princes Normands étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait commandée. Il falait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre lefquels ils fe trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes; ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de *Henri IV*, & tandis que le gouvernement des Grecs eft plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de *Tancrède de Hauteville* qui conquéraient la Calabre; c'étaient les defcendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynafties victorieufes n'eurent point de ces querelles qui divifent fi fouvent les vainqueurs & qui les affaibliffent. L'utilité de l'hiftoire demande ici que je m'arrête un moment, pour obferver que *Richard d'Averfe* qui fubjugua Capoue, fe fit couronner avec les mêmes cérémonies du facre & de l'huile fainte qu'on avait employées pour l'ufurpateur *Pepin* père de *Charlemagne*. Les ducs de Bénévent s'étaient toûjours fait facrer ainfi. Les fucceffeurs de *Richard* en ufèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les ufages à fon choix.

Robert Guiſcard duc de la Pouille & de la Calabre, *Richard* comte d'Averſe & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en uſage pour leurs ſouverainetés une précaution que beaucoup de particuliers prenaient dans ces tems de troubles & de rapines pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'égliſe ſous le nom d'offrande, d'*oblata*, & on en jouiſſait moyennant une légère redevance. C'était la reſſource des faibles dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normands quoique puiſſans, l'employèrent comme une ſauve-garde contre des empereurs qui pouvaient devenir plus puiſſans. *Robert Guiſcard* & *Richard de Capoue* excommuniés par le pape *Léon IX*, l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs excommuniés par *Nicolas II*, lui rendirent hommage.

Robert Guiſcard & le comte de Capoue mirent donc ſous la protection de l'égliſe entre les mains de *Nicolas II*, non-ſeulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pouraient prendre. Le duc *Robert* fit hommage de la Sicile même qu'il n'avait point encore. Il ſe déclara feudataire du St. Siége pour tous ſes états, promit une redevance de douze deniers par chaque charrue, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de piété politique qui pouvait être regardé comme le denier de *St. Pierre* que payait l'Angleterre au St. Siége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal, enfin comme la ſoumiſſion volontaire de tant de royaumes à l'égliſe.

Mais ſelon toutes les loix du droit féodal établies en Europe, ces princes vaſſaux de l'empire ne pouvaient choiſir un autre ſuzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur ; ils le mettaient en droit de confiſquer leurs états. Les querelles qui ſurvinrent entre le ſacerdoce & l'empire, & encor

plus les propres forces des princes Normands, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans en se faisant vassaux des papes devinrent les protecteurs & souvent les maîtres de leurs nouveaux suzerains. Le duc *Robert* ayant reçu un étendart du pape, & devenu capitaine de l'église de son ennemi qu'il était, passe en Sicile avec son frère *Roger* : ils font la conquête de cette isle sur les Grecs & sur les Arabes qui la partageaient alors. Les mahométans & les Grecs se soumirent à condition qu'ils conserveraient leurs religions & leurs usages.

Il falait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encor des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ces pays. Les Normands enfin les chassèrent ; le duc *Robert* leur prit Salerne : ils se réfugièrent dans la campagne de Rome sous la protection de *Grégoire VII*, de ce même pape qui faisait trembler les empereurs. *Robert*, ce vassal & ce défenseur de l'église, les y poursuit. *Grégoire VII* ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Béréventin que fait *Robert* après la mort du dernier duc de Bénévent de la race lombarde.

Grégoire VII, que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complaisances pour l'excommunié *Robert*. Il lui donne l'absolution, & en reçoit la ville de Bénévent, qui depuis ce tems-là est toûjours demeurée au St. Siége.

Bientôt après éclatent les grandes querelles dont nous parlerons entre l'empereur *Henri IV* & ce même *Grégoire VII*. *Henri* s'était rendu maître de Rome & assiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appellé le c âteau St. Ange. *Robert* accourt alors de la Dalmatie où il faisait des conquêtes nouvelles, délivre le pape malgré les Allemands & les Romains

réunis contre lui, se rend maître de sa personne & l'emmène à Salerne, où ce pape qui déposait tant de rois mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme Normand.

Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans devenus de grands souverains par leurs exploits & entrans dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à *Robert Guiscard*, & ce que nous verrons plus d'une fois au tems des croisades. *Robert* maria sa fille à *Constantin* fils de l'empereur de Constantinople *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger, & résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient après avoir humilié celui d'Occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel orage. *Michel Ducas* fut chassé du trône par *Nicéphore* surnommé *Botoniate*. *Constantin* gendre de *Robert* fut fait eunuque ; & enfin *Alexis Comnène*, qui eut depuis tant à se plaindre des croisés, monta sur le trône. *Robert* pendant ces révolutions s'avançait déjà par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur jusqu'à Constantinople. *Bohémond* son fils d'un premier lit, si fameux dans les croisades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien *Alexis Comnène* eut raison de craindre les croisés, puisque *Bohémond* commença par vouloir le détrôner.

La mort de *Robert* dans l'isle de Corfou mit fin à ses entreprises. La princesse *Anne Comnène* fille de l'empereur *Alexis*, laquelle écrivit une partie de cette histoire, ne regarde *Robert* que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eu l'audace de marier sa fille au fils d'un empereur. Elle devait songer que l'histoire même de l'empire lui fournissait des exemples

de fortunes plus considérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puissance.

CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette isle.

L'Idée de conquérir l'empire de Constantinople s'évanouït avec la vie de *Robert*; mais les établissemens de sa famille s'affermirent en Italie. Le comte *Roger* son frère resta maître de la Sicile. Le duc *Roger* son fils demeura possesseur de presque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples. *Bohémond* son autre fils alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les états du duc *Roger* son frère.

Pourquoi ni le comte *Roger* souverain de Sicile, ni son neveu *Roger* duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de rois? Il faut du tems à tout. *Roger Guiscard* le premier conquérant avait été investi comme duc par le pape *Nicolas II. Roger* son frère avait été investi par *Robert Guiscard* en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'est conservé toûjours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un second pape dans son isle.

Les papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une jurisdiction sur toutes les églises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le per-

mettaient. Le temporel presque toûjours mêlé au spirituel leur était soumis ; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur ressort. C'étaient des proconsuls que l'empereur ecclésiastique des chrêtiens déléguait dans tout l'Occident. C'est par-là que Rome toûjours faible, toûjours dans l'anarchie, esclave quelquefois des Allemands, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maîtresse des nations. C'est par-là que l'histoire de chaque peuple est toûjours l'histoire de Rome.

Urbain II envoya un légat en Sicile dès que le comte *Roger* eut enlevé cette isle aux mahométans & aux Grecs, & que l'église latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui semblait en effet avoir le plus de besoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était musulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le seul pays où la légation fut proscrite pour toûjours. Le comte *Roger* bienfaicteur de l'église latine, à laquelle il rendait la Sicile, ne put souffrir qu'on envoyât un roi sous le nom de légat dans le pays de sa conquête.

Le pape *Urbain* uniquement occupé des croisades, & voulant ménager une famille de héros si nécessaire à cette grande entreprise, accorda la dernière année de sa vie en 1098 une bulle au comte *Roger*, par laquelle il révoqua son légat, & créa *Roger* & ses successeurs légats nés du St. Siége en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette dignité qui était à la fois spirituelle & temporelle. C'est-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'est-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative est incompatible avec la hiérarchie chrê-

tienne, il est évident qu'*Urbain* ne put pas la donner ; si c'est un objet de discipline que la religion ne réprouve pas, il est aussi évident que chaque royaume est en droit de se l'attribuer. Ce privilège au fonds n'est que le droit de *Constantin* & de tous les empereurs de présider à toute la police de leurs états ; cependant il n'y a eu dans toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme Normand qui ait sû se donner cette prérogative aux portes de Rome.

Le fils de ce comte *Roger* recueillit tout l'héritage de la maison Normande ; il se fit couronner & sacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples qui était alors une petite ville, n'était point encor à lui & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toûjours maintenue en république sous un duc qui relevait des empereurs de Constantinople ; & ce duc avait jusqu'alors échappé par des présens à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi *Roger* fit hommage au St. Siége. Il y avait alors deux papes : l'un le fils d'un juif nommé *Léon*, qui s'appellait *Anaclet*, & que *St. Bernard* appelle *Judaicam sobolem*, race hébraïque : l'autre s'appellait *Innocent II.* Le roi *Roger* reconnut *Anaclet*, parce que l'empereur *Lothaire II* reconnaissait *Innocent* ; & ce fut à cet *Anaclet* qu'il rendit son vain hommage.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans Normands que comme des usurpateurs. Aussi *St. Bernard* qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre *Roger* aussi-bien que contre ce fils d'un Juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. *L'un*, dit-il, *a usurpé la chaire de St. Pierre, l'autre a usurpé la Sicile, c'est à César à les punir.* Il était donc évident alors que la suzeraineté du pape sur ces deux provinces, n'était qu'une usurpation,

Le roi *Roger* soutenait *Anaclet*, qui fut toûjours reconnu dans Rome. *Lothaire* prend cette occasion pour enlever aux Normands leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape *Innocent II*. Il paraît bien que ces Normands avaient eu raison de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. *Roger* à peine roi fut sur le point de tout perdre. Il assiégeait Naples quand l'empereur s'avance contre lui. Il perd des batailles ; il perd presque toutes ses provinces dans le continent. *Innocent II* l'excommunie & le poursuit. *St. Bernard* était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement. *Roger* vaincu se retire en Sicile. L'empereur meurt. Tout change alors. Le roi *Roger* & son fils reprennent leurs provinces. Le pape *Innocent II* reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui *Lothaire* avait donné ces provinces, ennemi implacable du roi, marche comme *Léon IX* à la tête d'une armée. Il est vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? Il fait comme ses prédécesseurs : il donne des absolutions & des investitures, & il se fait des protecteurs contre l'empire, de cette même maison Normande contre laquelle il avait appellé l'empire à son secours.

Bientôt après le roi subjugue Naples, & le peu qui restait encor pour arrondir son royaume de Gayette jusqu'à Brindes : la monarchie se forme telle qu'elle est aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu dans ces belles provinces.

Après avoir vu comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie pair de France conquit l'Angleterre. C'est une chose bien frappante que toutes ces invasions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du qua-

triéme siécle jusqu'au commencement du quatorziéme, & qui finirent par les croisades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu presque aucune qui n'ait eu ses usurpateurs.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÉME.

Conquête de l'Angleterre par GUILLAUME *duc de Normandie.*

TAndis que les enfans de *Tancrède de Hauteville* fondaient si loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui est devenu plus considérable que les deux Siciles. La nation Britannique était, malgré sa fierté, destinée à se voir toûjours gouvernée par des étrangers; après la mort d'*Alfred*, arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confusion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ses premiers vainqueurs, & les Danois ses usurpateurs nouveaux, s'en disputaient toûjours la possession; & de nouveaux pirates Danois venaient encor souvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être si terribles, & les Anglais si faibles, que vers l'année 1000 on ne put se racheter d'eux qu'en payant quarante-huit mille livres sterling. On imposa, pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis assez longtems en Angleterre, ainsi que la plûpart des autres taxes, qu'on continue toûjours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appellé argent danois, *Danngelt*.

Canut roi de Dannemarck, qu'on a nommé *le grand*, & qui n'a fait que de grandes cruautés, remit sous sa domination en 1017 le Dannemarck & l'Angleterre. Les naturels Anglais furent traités alors comme des esclaves. Les auteurs de ce tems avouent que

que quand un Anglais rencontrait un Danois, il fallait qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le Danois eût passé.

La race de *Canut* ayant manqué en 1041, les états du royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à *Edouard*, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle *le saint & le confesseur*. Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme *Edithe*, fille du plus puissant seigneur du royaume. Il haïssait sa femme, ainsi que sa propre mère, pour des raisons d'état; & les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chasteté: vœu téméraire dans un mari, & absurde dans un roi qui avait besoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Au reste les moines ont écrit que cet *Edouard* fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déja rendu la vue à sept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide se présenta devant lui; il la guérit incontinent en faisant le signe de la croix, & la rendit féconde de stérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre se sont attribués depuis le privilège, non pas de rendre les stériles fécondes, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guérissaient pas.

St. Louis en France, comme suzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ses successeurs jouirent de cette prérogative. *Guillaume III* la négligea en Angleterre; & un tems viendra que la raison qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume.

Vous voyez toujours les usages & les mœurs de ces tems-là absolument différens des nôtres. *Guil-*

laume duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce royaume, n'en avait pas même sur la Normandie, si la naissance donnait les droits. Son père le duc *Robert*, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaise, que l'histoire appelle *Harlot*, terme qui signifiait & signifie encor aujourd'hui en anglais *concubine* ou *femme publique*. L'usage des concubines permis dans tout l'Orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi. Il était autorisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que souvent *Guillaume* en écrivant, signait *le bâtard Guillaume*. Il est resté une lettre de lui au comte *Alain* de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des loix fixes, publiques & reconnues, il est clair que la volonté d'un prince puissant était le seul code. *Guillaume* fut déclaré, par son père & par les états, héritier du duché, & il se maintint ensuite par son habileté & par sa valeur, contre tous ceux qui lui disputèrent son domaine. Il régnait paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage. Lorsqu'*Edouard le confesseur* étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre, le droit de succession ne paraissait alors établi dans aucun état de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective: l'Espagne était partagée entre les chrétiens & les musulmans. La Lombardie changeait chaque jour de maître. La race *Carlovingienne*, détrônée en France, faisait voir ce que peut la force contre le droit du sang. *Edouard le confesseur* n'avait point joui du trône à titre d'héritage. *Harold* successeur d'*Edouard* n'était point de sa race; mais il avait le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la nation. *Guillaume le bâtard* n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette isle, le roi *Edouard* avait fait en sa faveur

un teſtament que perſonne ne vit jamais. Il diſait encor qu'autrefois il avait délivré de priſon *Harold*, & qu'*Harold* lui avait cédé ſes droits ſur l'Angleterre. Il appuya ſes faibles raiſons d'une forte armée.

Les barons de Normandie, aſſemblés en forme d'états, refuſèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition : parce que, s'il ne réuſſiſſait pas, la Normandie en reſterait appauvrie, & qu'un heureux ſuccès la rendrait province d'Angleterre ; mais pluſieurs Normands hazardèrent leur fortune avec leur duc. Un ſeul ſeigneur nommé *Fiz-Otbbern*, équipa quarante vaiſſeaux à ſes dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc *Guillaume*, le ſecourut de quelque argent. Le pape *Alexandre II* entra dans ſes intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'oppoſeraient aux deſſeins de *Guillaume*. C'était ſe jouer de la religion ; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient. *Guillaume* partit de St. Valeri avec une flotte nombreuſe ; on ne ſait combien il avait de vaiſſeaux, ni de ſoldats. Il aborda ſur les côtes de Suſſex : & bientôt après ſe donna dans cette province la fameuſe bataille de Haſtings, qui décida ſeule du ſort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée Normande, un écuyer nommé *Taillefer*, monté ſur un cheval armé, chanta la chanſon de *Roland*, qui fut ſi longtems dans la bouche des Français, ſans qu'il en ſoit reſté le moindre fragment. Ce *Taillefer* après avoir entonné la chanſon que les ſoldats répétaient, ſe jetta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi *Harold* & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied ; la bataille dura ſix heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne parait pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes de part & d'autre étaient compoſées de fantaſſins. *Harold* & deux de ſes frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Lon-

dres, portant devant lui une bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendart auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes avec le magistrat de Londres lui offrir la couronne, qu'on ne pouvait refuser au vainqueur.

Quelques autres appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'est précisément l'autorité des esclaves faits à la guerre, qui accordaient à leurs maîtres le droit de les fustiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompense l'étendart du roi *Harold* tué dans la bataille, & une petite partie du petit trésor que pouvait avoir alors un roi Anglais. C'était un présent considérable pour ce pape *Alexandre II* qui disputait encor son siége à *Honorius II*, & qui sur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainsi un barbare fils d'une prostituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout se réduit à l'action d'un voleur Normand, & d'un receleur Lombard: & c'est au fonds à quoi toute usurpation se réduit.

Guillaume fut gouverner comme il fut conquérir. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuses durement exécutées, signalèrent son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les Normands qui avaient eu part à sa victoire, partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces familles Normandes, dont les descendans, ou du moins les noms, subsistent encor en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des sujets de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour se faire

en Angleterre un revenu de quatre cent mille livres ſterling, environ cent vingt millions de France. Il eſt évident qu'en cela les hiſtoriens ſe ſont trompés. L'état d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecoſſe & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, ſi vous en déduiſez ce qu'on paye pour les anciennes dettes du gouvernement. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que *Guillaume* abolit toutes les loix du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand; & depuis lui, tous les actes furent expédiés en cette langue juſqu'à *Edouard III*. Il voulut que la langue des vainqueurs fût la ſeule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois : idiome barbare, qui n'avait aucun avantage ſur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-ſeulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encor des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il falait, au ſon de la cloche, éteindre le feu dans chaque maiſon à huit heures du ſoir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'eſt qu'une ancienne police établie preſque dans toutes les villes du nord; elle s'eſt longtems conſervée dans les cloîtres. Les maiſons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encor d'avoir détruit tous les villages qui ſe trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaiſir de la chaſſe. Une telle action eſt trop inſenſée pour être vraiſemblable. Les hiſtoriens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chaſſe. On lui fait ſemer cette forêt en 1080. Il avait alors ſoixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raiſonnable ait à cet âge détruit des villages, pour ſemer quinze lieues en bois, dans l'eſpérance d'y chaſſer un jour ?

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I*, qui voulut abaisser trop tard un vassal si puissant, & qui se jetta sur le Maine, dépendant alors de la Normandie. *Guillaume* repassa la mer, reprit le Maine, & contraignit le roi de France à demander la paix.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus singuliérement qu'avec ce prince. Le pape *Grégoire VII* prit le tems qu'il faisait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé sur cet ancien denier de *St. Pierre*, que l'Angleterre payait à l'église de Rome : il revenait à environ vingt sous de notre monnoie par chaque maison; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. *Guillaume le conquérant* fit dire au pape, qu'il pourait bien continuer l'aumône; mais au lieu de faire hommage, il fit défense en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La proposition de *Grégoire VII* devint par-là ridicule à force d'être audacieuse. C'est ce même pape qui boulversait l'Europe pour élever le sacerdoce au-dessus de l'empire; mais avant de parler de cette querelle mémorable, & des croisades qui prirent naissance dans ces tems, il faut voir en peu de mots en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

Fin du tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce volume.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Introduction. . . . Pag. 1.
Des différentes races d'hommes. . . 4.
De l'antiquité des nations. . . 7.
De la connaissance de l'ame. . . 9.
De la religion des premiers hommes. . 11.
Des usages & des sentimens communs à presque toutes les nations anciennes. . . 17.
Des Sauvages. . . . . . . 21.
De l'Amérique. . . . . . 29.
De la théocratie. . . . 32.
Des Caldéens. . . . . 34.
Des Babiloniens devenus Persans. . . 40.
De la Syrie. . . . . . 45.
Des Phéniciens ; & de Sanchoniaton. . . 47.
Des Scythes & des Gomérites. . . 52.
De l'Arabie. . . . . . 54.
De Bram, Abram, Abraham. . . . 58.
De l'Inde. . . . . . 61.
De la Chine. . . . . . 69.

De l'Egypte. . . . . Pag. 75.
De la langue des Egyptiens, & de leurs symboles. 79.
De leurs monumens. . . . 82.
De leurs rites, & de la circoncision. . 84.
De leurs mystères. . . . . . 87.
Des Grecs, de leurs anciens déluges, de leurs alphabets, & de leur génie. . . . 88.
Des législateurs Grecs, de Minos, *d'*Orphée, *de l'immortalité de l'ame.* . . . 93.
Des sectes des Grecs. . . . 96.
De Zaleucus *& de quelques autres législateurs.* 98.
De Bacchus. . . . . . 100.
Des métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide. . . . . . 104.
De l'idolâtrie. . . . . . 105.
Des oracles. . . . . . 109.
Des sibylles chez les Grecs, & de leur influence sur les autres nations. . . . . 113.
Des miracles. . . . . . 119.
Des temples. . . . . . 124.
De la magie. . . . . . 129.
Des victimes humaines. . . . 132.
Des mystères de Cérès Eleusine. . 136.
Des Juifs, au tems où ils commencèrent à être connus. . . . . 141.
Des Juifs en Egypte. . . . . 143.
De Moïse *considéré simplement comme chef d'une nation.* . . . . . 144.
Des Juifs après Moïse, *jusqu'à* Saül. . 149.
Des Juifs depuis Saül. . . . . 153.

Des prophètes Juifs. . . . Pag. 159.
Des prières des Juifs. . . . 165.
De Joseph, *historien des Juifs.* . . 168.
D'un mensonge de cet historien, concernant Alexandre *&* *les Juifs.* . . . 172.
Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance. 175.
Des anges, des génies, des diables, chez les anciennes nations & chez les Juifs. . . 178.
Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseigné par elles. . . . 186.
Des Romains. Commencemens de leur empire & de leur religion: leur tolérance. . . 189.
Questions sur leurs conquêtes, & leur décadence. 192.
Des premiers peuples qui écrivirent l'histoire, & des fables des premiers historiens. . . 196.
Des législateurs qui ont parlé au nom des Dieux. 202.

AVANT-PROPOS, *Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet Essai par l'Orient.* 205.

CHAP. I. *De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses loix, de ses usages & de ses sciences.* . . . . 214.
CH. II. *De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'est point athée; que le christianisme n'y a point été prêché au septiéme siécle. De quelques sectes établies dans le pays.* 228.

CHAP. III. *Des Indes.* . . Pag. 235.

CH. IV. *Des bracmanes; du Védam & de l'Ezour-védam.* . . . 246.

CH. V. *De la Perse, au tems de Mahomet le prophète, & de l'ancienne religion de Zoroastre* . . . 255.

CH. VI. *De l'Arabie, & de* Mahomet. . 265.

CH. VII. *De l'Alcoran & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persécutante.* . . . . . 281.

CH. VIII. *De l'Italie & de l'église, avant* CHARLEMAGNE. *Comment le christianisme s'était établi. Examen s'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.* . 290.

CH. IX. *Que les fausses légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établissement de la religion chrétienne.* . 301.

CH. X. *Suite de l'établissement du christianisme. Comment* CONSTANTIN *en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.* . . 308.

CH. XI. *Causes de la chûte de l'empire Romain.* 313.

CH. XII. *Suite de la décadence de l'ancienne Rome.* . . . . . 318.

CH. XIII. *Origine de la puissance des papes. Digression sur le sacre des rois. Lettre de St.* Pierre *à* PEPIN, *maire de France, devenu roi. Prétendues donations au St. Siège.* . . . 322.

CHAP. XIV. *Etat de l'église en Orient avant* CHARLEMAGNE. *Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.* Pag. 330.

CH. XV. *De* CHARLEMAGNE. *Son ambition, sa politique. Il dépouille ses neveux de leurs états. Oppression & conversion des Saxons, &c.* . . . 335.

CH. XVI. CHARLEMAGNE *empereur d'Occident.* . . . . . . 342.

CH. XVII. *Mœurs, gouvernement & usages vers le tems de* CHARLEMAGNE. . 349.

CH. XVIII. *Suite des usages du tems de* CHARLEMAGNE, *& avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.* 354.

CH. XIX. *Suite des usages du tems de* CHARLEMAGNE. *Commerce, finances, sciences.* . . . . . 357.

CH. XX. *De la religion du tems de* CHARLEMAGNE. . . . . . . 363.

CH. XXI. *Suite des rites religieux du tems de* CHARLEMAGNE. . . . . 372.

CH. XXII. *Suite des usages du tems de* CHARLEMAGNE. *De la justice, des loix. Coutumes singulières. Epreuves.* . 379.

CH. XXIII. LOUIS le faible, *ou* le débonnaire, *déposé par ses enfans & par des prélats.* 384.

CH. XXIV. *Etat de l'Europe après la mort de* LOUIS le débonnaire *ou* le faible. *L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire Franc ou Français.* . . . 391.

CHAP. XXV. *Des Normands vers le neuviéme siécle.* . . . . . Pag. 399.
CH. XXVI. *De l'Angleterre vers le neuviéme siécle.* ALFRED le grand. . . 405.
CH. XXVII. *De l'Espagne & des musulmans Maures, aux huitiéme & neuviéme siécles.* 408.
CH. XXVIII. *Puissance des musulmans en Asie & en Europe, aux huitiéme & neuviéme siécles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape* LÉON IV. 415.
CH. XXIX. *De l'empire de Constantinople, aux huitiéme & neuviéme siécles.* . . 418.
CH. XXX. *De l'Italie, des papes, du divorce de* LOTHAIRE *roi de Lorraine, & des autres affaires de l'église, aux huitiéme & neuviéme siécles.* . . . 424.
CH. XXXI. *De* Photius, *& du schisme entre l'Orient & l'Occident.* . . . 429.
CH. XXXII. *Etat de l'empire d'Occident, à la fin du neuviéme siécle.* . . 436.
CH. XXXIII. *Des fiefs & de l'empire.* . . 439.
CH. XXXIV. *D'*OTHON le grand, *au dixiéme siécle.* . . . . . . 441.
CH. XXXV. *De la papauté au dixiéme siécle, avant qu'*OTHON le grand *se rendît maître de Rome.* . . . . 443.
CH. XXXVI. *Suite de l'empire d'*OTHON, *& de l'état de l'Italie.* . . 448.
CH. XXXVII. *Des empereurs* OTHON II & III, *& de Rome.* . . . . 452.

CHAP. XXXVIII. *De la France, vers le tems de* HUGUES CAPET. . Pag. 457.
CH. XXXIX. *Etat de la France aux dixiéme & onziéme siécles. Excommunication du roi* ROBERT. . 462.
CH. XL. *Conquête de Naples & Sicile par des gentilshommes Normands.* 467.
CH. XLI. *De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette isle.* . . . . . . 476.
CH. XLII. *Conquête de l'Angleterre par* GUILLAUME *duc de Normandie.* 480.

ERRATA

POUR LE PREMIER VOLUME

DE

L'ESSAI SUR LES MŒURS.

Page 281. ligne 20. *était la nouvelle.* lisez : était nouvelle.

pag. 282. lig. 3. *trois cent avec sept cent concubines.* lisez : sept cent avec trois cent concubines.

pag. 327. lig. 26. *meilleurs rublicistes.* lisez : meilleurs publicistes.

pag. 416. lig. 4. *sage.* lisez : juste.

pag. 484. lig. 6. *Quelques autres.* lisez : Quelques auteurs.


Digitized by Google



